LE CULTE

DE LA

B. VIERGE MARIE

MÈRE DE DIEU

NOUVELLES CONFÉRENCES

Prêchées à Paris, à Lyon, en Belgique, etc...

DEPUIS LE DÉCRET DOGMATIQUE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Par M. l'abbé COMBALOT

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

Approuvées par Son Em. Mgr. le Cardinal DE BONALD, Archevêque de Lyon

Tradidit eum in manus feminæ et confodit eum. — (Judith. XVI, 7).

Tome Premier

IMPRIMERIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES

Imp.-Libraires de N. S. P. le Pape et de Son Em. Mgr. le Cardinal-Archevêque

LYON

Rue Mercière, 47 | Rue Centrale, 34

Chez R. RUFFET, successeur de la nouvelle maison Perisse de PARIS
rue Saint-Sulpice, 38.

1865



LE CULTE

DE LA

B. VIERGE MARIE

MÈRE DE DIEU

LYON. — IMPR. D'ANDRÉ PERISSE,

Impr. de N. S. P. le Pape et de Son Ém. Mgr le Card. Archevêque de Lyon

PRÉFACE

Je publie les deux premiers volumes des Conférences, que j'ai prêchées depuis le décret dogmatique de l'Immaculée Conception. Ces Conférences, ont pour objet le culte de la Bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu. J'envisage ce culte dans ses bases et dans ses motifs inspirateurs, dans ses manifestations liturgiques et dans son action réparatrice sur la famille et sur la société.

Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Tours, Caen, Rouen, Nancy, Strasbourg; d'autres villes encore : la Belgique et la Savoie, furent le théâtre de ce consolant ministère: je voudrais le continuer après moi. C'est pourquoi, je cherche à faire revivre, par cette publication, les pensées et les paroles que j'ai portées dans les chaires de l'Evangile.

Ma vie de missionnaire s'est usée, pour ainsi dire, à parler aux peuples qui venaient m'entendre, de cette Vierge puissante et miséricordieuse qui mérita de devenir Mère de Dieu, et que l'Eglise regarde, à juste titre, comme la dispensatrice de toutes les grâces, la Mère de tous les élus, l'avocate de tous les pécheurs, le dernier asile des âmes les plus criminelles, les plus endurcies et les plus désespérées.

Convaincu que l'Eglise de Jésus-Christ traverse, de nos jours, la crise la plus terrible et l'épreuve la plus difficile qui l'ait assaillie sur le chemin des siècles, je crois que tout prêtre appelé à l'honneur insigne de monter dans une chaire, doit se faire un devoir sacré, un devoir de conscience de répandre, de dilater et d'affermir dans les âmes, la dévotion la plus vive, la plus confiante et la plus filiale envers la Bienheureuse Mère de Dieu.

La Très-Sainte Vierge, d'après l'enseignement liturgique de l'Eglise, « a foudroyé seule, toutes les hérésies qui ont paru dans le monde » (1), depuis que le dogme de la maternité

(1) Tu sola, cunctas hæreses interemisti in universo mundo. *Brev. Rom.*

divine, promis aux espérances de l'humanité déchue, s'est levé sur l'univers. Saint Bernard a dit à son tour, et toute l'Eglise redit avec lui : « que Dieu ne donne point de bénédictions à la terre, sans les donner par les mains de sa glorieuse Mère (1) ».

Les dix années qui nous séparent du jour, où l'immortel Pie IX attacha, de ses mains victorieuses, l'émeraude dogmatique du privilége de l'Immaculée Conception, au diadême de la Reine des Anges, ont été marquées par deux signes, dont le contraste frappe, d'un juste étonnement, l'observateur attentif.

Qu'avons-nous vu? que s'est il passé depuis la définition solennelle du dogme le plus cher au cœur immaculé de la Mère de Dieu? Nous avons vu le culte de cette auguste Vierge prendre, tout à coup, des développements nouveaux et des proportions immenses. Ce culte d'espérance, de miséricorde et de salut s'est déployé, depuis dix ans, d'un bout de l'univers à l'autre, avec une largeur et un éclat, dont il n'y avait point eu d'exemple dans les siècles précédents.

(1) Nihil enim nos habere voluit, quod per manus Mariæ non transiret. *S. Bern. Supr. Miss.*

La parole dogmatique du suprême hiérarque était à peine descendue sur le monde, que tous les enfants de l'Eglise se levèrent pour saluer, d'une incomparable acclamation, la femme divine, qu'un privilége d'éternel amour avait affranchie seule, de l'anathème qui tomba sur la postérité de la femme déchue.

Comment expliquer cet événement prodigieux? quelle fut la cause de cet ébranlement qui précipita, soudain, toutes les paroisses du monde catholique au pied des autels de Marie Immaculée et qui les y attache pour jamais?

La terre avait compris, que la définition dogmatique du privilége de l'Immaculée Conception étant, après l'incarnation du Verbe et le sacrifice rédempteur accompli sur le Calvaire, l'événement le plus extraordinaire, le plus merveilleux et le plus grand de l'histoire de l'humanité; cet événement devait avoir des conséquences et des résultats proportionnés à sa grandeur. La terre venait de comprendre, que le dogme de la Conception Immaculée de la Très-Sainte Vierge, manifestation suprême des créations de la grâce du Saint-Esprit, portait dans ses profondeurs miséricordieuses, la ruine des hérésies du dix-

neuvième siècle et devenait le remède souverain, le remède radical et tout puissant, des grandes épidémies qui corrompent, qui empoisonnent et qui dévorent la société moderne, lesquelles sont : *le rationalisme païen, le sensualisme païen et* le satanisme du paganisme nouveau.

Lucifer lui-même, malgré son indéracinable orgueil, malgré l'insondable profondeur de sa haine jalouse, a le pressentiment de ces choses. Et *c'est ce qui explique cette effroyable ébullition* des puissances de ténèbres, dont la cité du mal est devenue le théâtre. Voilà ce qui nous donne la clef de ce second signe dont nous parlions, c'est-à-dire, de ce mystère vraiment satanique qui a pris, depuis dix ans, des développements et des proportions, qui dépassent toutes les conspirations et tous les attentats que l'Eglise et la Papauté ont eu à subir, depuis dix-huit siècles.

Pie IX, en proclamant le dogme de la Conception Immaculée de la Très-Sainte Mère de Dieu, a fait trois choses dignes d'une éternelle reconnaissance ; mais qui appellent sur sa personne sacrée, toutes les haines de Lucifer, toutes les conspiration des sectes révolutionnaires liées

à Satan, par les serments les plus exécrables ; toutes les ruses, tous les mensonges et toutes les hypocrisies d'une diplomatie qui ne s'éclaire, qu'aux conseils de cette sagesse, que l'apôtre saint Jacques appelle, avec une effrayante vérité: « Une sagesse terrestre, une sagesse animale, une sagesse infernale (1). »

En donnant à l'univers une nouvelle édition du symbole catholique, en enchâssant dans ce symbole, le diamant d'éternelle beauté du dogme de l'Immaculée Conception, Pie IX a mis le sceau des dernières magnificences à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au culte de la Bienheureuse Mère de Jésus-Christ, à la puissance infaillible du vicaire de Jésus-Christ ; et c'est là, ce qui soulève dans l'armée, aujourd'hui si nombreuse, du prince des ténèbres, ces noires tempêtes ; c'est là, ce qui prépare ces sinistres complots, qui menacent l'Europe d'un déluge de sang.

L'immortel Pontife en élevant la pieuse croyance de l'Immaculée Conception de la glorieuse Vierge, aux proportions d'une définition

(1) Non est enim ista sapientia desursum descendens ; sed terrena, animalis, diabolica *Jacob. III, 15.*

dogmatique, révèle en premier lieu, à la terre, le prodige par excellence et l'effet le plus merveilleux de la grâce du divin Rédempteur

Sans le décret porté par l'auguste Pontife, jamais l'univers n'eut connu *dogmatiquement*, c'est-à-dire, dans les clartés divines de la foi, toute la tendresse de Dieu pour la Bienheureuse Vierge appelée a devenir sa fille, son épouse et sa mère. Sans le privilége solennellement défini de la Conception Immaculée, jamais la terre n'eut connu *dogmatiquement* la suprême vertu du sang répandu sur le Calvaire ; jamais un acte de foi divine n'eut été produit, par les enfants de l'Eglise, sur un privilége qui était la condition même, de la vocation de la Très-Sainte Vierge au trône de la Maternité divine ; jamais le marteau des décisions dogmatiques n'eut renversé et détruit pour jamais, le dernier asile des implacables jalousies de l'antique serpent contre la femme divine, appelée à relever de sa chute la femme infidèle. Et par là, le Pontife romain met le sceau des suprêmes magnificences à la gloire et à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Par cet acte incomparable de son sublime pontificat, Pie IX a élevé en second lieu, le

culte de la Très-Sainte Vierge à ses derniers développements dans la cité du temps. Le dogme défini de l'Immaculée Conception est, en effet, le trophée le plus brillant des triomphes de Marie sur Lucifer; la pyramide la plus haute des gloires temporelles de la Mère de Dieu; le monument le plus merveilleusement conçu, le plus divinement travaillé de toutes les créations du monde de la grâce; le chef-d'œuvre le plus achevé et le plus parfait des inventions de l'Esprit-Saint, pour la glorification de son immortelle Épouse.

Pie IX enfin, en décrétant dogmatiquement le privilége de l'Immaculée Conception, imprime à l'infaillibilité enseignante du suprême pontificat, le sceau de ses dernières splendeurs. Pie IX, par ce décret, élève l'infaillibilité du vicaire de Jésus-Christ, au point culminant de sa gloire; il la met de niveau, si je puis dire ainsi, avec le décret d'éternel amour, d'éternelle sagesse et d'éternelle puissance, que sa bouche inspirée va prendre dans le conseil de l'adorable et indivisible Trinité, pour le révéler à la terre, pour le donner à ce monde perdu de sensualisme, de rationalisme et de satanisme, comme

une planche de salut, comme l'arc-en-ciel de la miséricorde; pour le faire tomber enfin, comme le carreau de la foudre, sur la tête de Lucifer vaincu, terrassé, écrasé !!!...

L'anéantissement de la divinité de *Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre*, la *ruine du* culte de sa divine Mère, la destruction de l'Église et de la Papauté qui la résume, qui la personnifie en quelque sorte, en lui imprimant le sceau de l'unité, de l'universalité, de la sainteté et de la perpétuité, voilà, n'en doutons pas, l'éternel enjeu de toutes les luttes, de tous les attentats de Lucifer contre l'Eglise et contre son Chef suprême.

Fouillez les annales de toutes les sectes, tordez toutes les hérésies, tous les schismes, toutes les erreurs qui se sont succédées sur la scène du monde, vous n'en ferez tomber que ces trois mots sataniques : Guerre à la divinité du Christ; guerre au culte de la Mère du Christ; guerre à l'Eglise et au Vicaire du Christ.

Dieu a tant aimé l'homme, qu'il s'est fait homme, afin que l'homme fut fait Dieu (1). Dieu

(1) Deus factus est homo, ut homo fieret Deus. *August. Serm. Annonciat.*

a tant aimé l'homme, qu'il est descendu dans la chair de l'homme, afin d'élever la chair jusqu'au trône de Dieu (1). Dieu a tant aimé l'homme, qu'il a pris une Mère parmi les filles des hommes, afin que la femme, c'est-à-dire l'être placé à l'extrémité de la chaîne des intelligences, fut portée, par delà tous les Anges et tous les Cieux, sur le trône le plus sublime après celui de Dieu même. Dieu a tant aimé l'homme, qu'il est mort pour l'homme, sur le gibet ignominieux réservé aux esclaves et aux derniers scélérats du paganisme, afin de donner aux hommes le gage suprême de sa miséricorde et de sa charité! Dieu a tant aimé l'homme, qu'il a trouvé dans les investigables richesses de sa tendresse infinie, le secret de devenir le pain vivant, la nourriture divine de l'homme. Dieu a tant aimé l'homme, qu'il veut partager avec l'homme sa vie (2), sa gloire (3), sa puissance (4), sa divinité même.

(1) Ideo descendit Verbum Patris in carnem, ut caro elevetur ad Deum. *S. Basil. de Incarnat.*

(2) Christus vita vestra. Corpora vestra membra sunt Christi. *I. Cor. VI, 15.* — Ubi ego sum, illic et minister meus erit. *Joan. XXII, 26.*

(3) Sicut misit me Pater et ego mitto vos. *Joan. XX, 21.*

(4) Naturæ consortes divinæ. *II, Petr. 14.*

Toutes les tendresses de la miséricorde divine se sont épanchées, sans mesure, sur la race humaine tombée en Adam; tombée par les perfides jalousies du serpent infernal; et tombée si bas, qu'un degré de plus dans sa chute, la jetait presque au-dessous de la brute elle-même. Dieu, en un mot, nous a aimés autant qu'il puisse aimer; puisqu'il nous a aimés « par les entrailles même de sa misericorde (1). »

Or, rien de pareil n'a été fait pour les anges prévaricateurs, pour ces esprits de ténèbres, pour ces apostats du Ciel de l'épreuve, pour ces déserteurs avilis de la verité et de la justice, de la charité et de l'espérance. Et c'est là, ce qui explique cette obstination consommée, cette haine irrévertible de Lucifer et des mauvais anges. C'est là, ce qui nous donne le secret de cette conspiration de soixante siècles contre le Christ et contre tout ce qui lui appartient.

Que Lucifer et les anges complices de sa révolte et de son apostasie, soient devenus les ennemis *personnels* de l'Homme-Dieu, de la Mère immaculée de l'Homme-Dieu, de l'Eglise et du

(1) Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos. *Luc. I, 78.*

Vicaire de Dieu, on le comprend. Le fiel et le feu d'une jalousie infernale brûle ces lâches transfuges de la grâce et de la gloire. Les préférences surnaturelles réservées, par la tendresse infinie du Verbe divin, à la postérité d'une mère infidèle et d'un père coupable, ne laisseront jamais, à Lucifer et aux démons, un instant de repos; ne leur permettront jamais de reprendre haleine, sur le lit de tortures auquel le désespoir d'un orgueil vaincu les attache et les cloue pour jamais.

Mais comment concevoir, comment expliquer la haine de l'homme, pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la divine Mère de Jésus-Christ, pour l'Eglise et pour le Vicaire de Jésus-Christ? Comment comprendre que les *héritiers de Dieu et les cohéritiers* du Christ, comme les appelle saint Paul, aillent s'enrôler sous la bannière déicide de l'éternel ennemi de l'Homme-Dieu? se fassent les insulteurs, les blasphémateurs, les calomniateurs de l'auguste Mère de Dieu, devenue par le mystère de ses incompréhensibles douleurs au sommet du Calvaire, la Mère des hommes, la médiatrice des hommes auprès de son divin Fils, la rédemptrice des

hommes, le refuge et l'asile de ceux-mêmes qui l'outragent et qui lui font la guerre? Comment comprendre qu'un million d'apostats et d'excommuniés aient juré, dans les cavernes de l'anarchie, de renverser le trône du Vicaire de Dieu, dont toute la mission sur la terre, est de faire adorer l'Homme-Dieu, de faire aimer l'auguste Mère de Dieu, de conduire au Ciel les enfants de l'Eglise, c'est-à-dire les fils et les frères de Dieu ?

Ce phénomène monstrueux, ces forfaits inouis, ces exécrables conspirations ne s'expliquent que par l'action même de Satan, sur la race des enfants de l'orgueil, sur les profanateurs désespérés de la grâce, sur les contempteurs sacrilèges des mérites, du sang et des miséricordes infinies de l'Homme-Dieu. Satan ne s'est fait, au sein même des nations qui se disent encore catholiques, une armée innombrable de satellites, Satan n'a enrôlé sous sa bannière un million de Judas, qu'après avoir greffé, dans leur âme avilie par l'amour de l'or, par le culte hideux de la chair, par l'orgueil, par l'ambition la plus désespérée, par les pactes les plus diaboliques, le virus infernal de la haine qu'il porte à Jésus-

Christ, de la haine qu'il porte à la bienheureuse Mère de Jésus-Christ, de la haine qu'il porte à l'Eglise et au Vicaire de Jésus-Christ.

Saint Jean l'Evangéliste après avoir raconté, en paroles toutes divines, la promesse du mystère adorable de l'Eucharistie ajoute :

« De ce moment, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et n'allaient plus avec lui.

« Jésus donc, dit au douze : Voulez-vous, vous aussi, vous en aller ?

« Et Simon-Pierre lui répondit : Seigneur à qui irions nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle.

« Et nous avons vu et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. »

« Jésus-Christ leur répondit : Ne vous ai-je pas choisi tous les douze ? et parmi vous il y a un démon. *Unus ex vobis diabolus est.*

« Il parlait de Judas Iscariote, fils de Simon : car c'était lui qui devait le trahir, quoiqu'il fut un des douze (1). »

La vérité vivante, celui qui a les paroles de la vie éternelle déclare nettement, que Judas Is-

(1) Joan. VI, 67, 68, 69, 70, 71, 72.

cariote qui doit le trahir est un démon : *Unus ex vobis diabolus est.*

Mais quel est le sens de cette parole terrible? Comment Judas, dont l'apôtre saint Jean désigne le père par son nom propre, quand il dit : « Il parlait de Judas Iscariote, fils de Simon » comment, dis-je, ce Judas Iscariote, fils de Simon, est-il un démon?

Ecoutons le même évangéliste, commençant l'histoire de la trahison du déicide apôtre.

« Avant le jour de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.

« Et le souper fini, lorsque *déjà le diable « avait mis dans le cœur de Judas* Iscariote de le « trahir (1). »

Judas n'alla trafiquer, avec les princes d'Israël, avec les princes des Prêtres, avec les chefs de la Synagogue, du sang et de la vie de l'Homme-Dieu, que parce que Satan, déjà maître de l'âme de Judas par sa sordide avarice, lui avait mis dans le cœur, la pensée et le dessein de trahir

(1) Et cœna facta, cum diabolus jam misisset in cor, ut traderet eum Judas Simonis Iscariotæ. *Joan. XIII, I, 2.*

son maître, de vendre son maître, de livrer son maître, de tuer son roi, son sauveur et son Dieu. *Cum diabolus jam misisset in cor, ut traderet eum Judas Simonis Iscariotæ.*

Mais ce n'est pas tout. Pour obtenir de Judas la perpétration et la consommation d'un crime, diabolique par son essence, il fallut que Satan entrât, lui-même, dans l'âme de celui par qui il voulait immoler l'Homme-Dieu.

Pesons bien les paroles de l'évangéliste saint Luc :

» Or, Satan entra dans Judas, surnommé Iscariote, un des douze ; et s'en allant, il s'entendit avec les princes des Prêtres et les chefs des gardes du peuple, touchant la manière en laquelle il le leur livrerait.

« Et pleins de joie, ils convinrent de lui donner de l'argent.

« Et s'étant engagé, il cherchait l'occasion de le livrer à l'insu du peuple (1). »

(1) Intravit autem Satanas in Judam qui cognominabatur Iscariotes, unum de duodecim. *Luc. XXII, 3.*

Et abiit et locutus est cum principibus sacerdotum et magistratibus, quemadmodum illum traderet eis, et gavisi sunt et pacti sunt pecuniam illi dare. *Luc. XXII, 4, 5.*

Ainsi, pour faire un démon de Judas Iscariote, fils de Simon, il fallut premièrement, que l'éternel ennemi du Christ, c'est-à-dire Satan, mit dans le cœur du déicide apôtre, la pensée et le dessein de trahir l'Homme-Dieu. Il fallut l'accoutumer de longue date, à se nourrir de cet exécrable projet. Il fallut, en second lieu, que Satan lui-même, entrant dans l'âme vénale du plus abominable de tous les hommes, l'entraînât pour ainsi dire, à la consommation d'un forfait qui dépasse toutes les limites de la perversité humaine. *Intravit autem Satanas in Judam qui cognominabatur Iscariotes... et abiit et locutus est cum principibus.* Usant de l'empire que lui donnait sur Judas l'implacable tyrannie de l'avarice, ce ne fut qu'à l'aide de cette passion abrutissante, que Satan parvint à faire un démon de Judas Iscariote.

Les crimes sataniques dépassent la malice humaine. Ils ne s'expliquent que par l'opération de Satan. Jamais l'homme, s'il était abandonné à sa seule corruption, ne les commettrait. Pour commettre des crimes sataniques, il faut

Et spopondit, et quærebat opportunitatem, ut traderet eum sine turbis. *Luc. XXII, 6.*

être inspiré, tenté, sollicité, aidé, poussé, et en quelque sorte fasciné, et comme obsédé par Satan même. Pour commettre des forfaits sataniques, il faut, en un mot, se faire l'instrument de Satan, l'ouvrier de Satan, l'esclave et le fils de Satan. Et voilà pourquoi notre adorable Sauveur a dit de Judas, l'ancêtre de tous ceux qui, sur la terre, arrivent à commettre des crimes vraiment sataniques : « Et parmi vous il y a un démon. » *Et ex vobis unus diabolus est.*

Par ces paroles effrayantes, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a donné le secret de tous les crimes sataniques qui devaient se commettre, dans la suite des siècles, contre sa divinité, contre la Maternité divine de sa virginale Mère, contre l'Eglise son épouse et contre la papauté, personnification vivante et immortelle de l'Eglise.

Méditons le discours que l'Homme-Dieu adressait lui-même aux Princes des Prêtres, aux Scribes et aux Pharisiens; à tous ces juifs qui, sous l'inspiration diabolique, étaient devenus ses ennemis personnels et cherchaient à le mettre à mort.

« Je sais que vous êtes fils d'Abraham, leur

« disait-il ; mais vous cherchez à me tuer, parce « que ma parole ne pénètre point en vous.

« Ce que j'ai vu dans mon Père ,je le dis ; et « vous, ce que vous avez vu dans votre Père, « vous le faites.

« Ils lui répondirent : Notre père c'est « Abraham. Jésus leur dit : Si vous êtes fils « d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham.

« Mais maintenant vous cherchez à me tuer, « moi qui vous ai dit la vérité que j'ai entendue « de Dieu. Cela, Abraham ne la pas fait.

« Vous faites les œuvres de votre Père. Ils lui « dirent : Nous ne sommes point des enfants de « fornication ; nous n'avons qu'un père qui est « Dieu.

« Jésus leur dit donc : Si Dieu était votre « Père, certes, vous m'aimeriez ; car de Dieu je « suis sorti et suis venu : et je ne suis point « venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a « envoyé.

« Pourquoi ne connaissez-vous point mon « langage ? Parce que vous ne pouvez écouter « ma parole.

« Vous avez le Diable pour père, et les désirs « de votre père, vous voulez les faire. Il a été

« homicide dès le commencement, et n'est
« point demeuré dans la vérité, parce que la vé-
« rité n'est point en lui. Lorsqu'il parle le men-
» songe il parle de son propre fonds ; car il est
« menteur et le père du mensonge.

« Pour moi, quand je dis la vérité, vous ne me
« croyez point.

« Qui de vous me convaincra de péché ? Si je
« dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous
« point ?

« Qui est de Dieu, écoute la parole de Dieu.
« Vous n'écoutez point, parce que vous n'êtes
« point de Dieu.

« Les Juifs lui dirent : Nous disons bien que
« vous êtes un samaritain et que le démon est
« en vous.

« Jésus leur dit : Le démon n'est pas en moi ;
« mais j'honore mon Père et vous refusez de
« m'honorer.

« Pour moi, je ne cherche point ma gloire ;
« il en est un autre qui la cherchera et qui ju-
« gera.

« En vérité, en vérité, je vous le dis : Si quel-
« qu'ungarde ma parole il ne verra jamais la
« mort

« Les juifs lui dirent : Maintenant nous con-
« naissons que le démon est en vous. Abraham
« est mort et les Prophètes ; et vous dites : Si
« quelqu'un garde ma parole il ne goûtera ja-
« mais la mort.

« Êtes-vous plus grand que notre père
« Abraham qui est mort ? et les Prophètes aussi
« sont morts. Qui prétendez-vous être ?

« Jésus répondit : Si je me glorifie moi-même,
« ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me
« glorifie, de qui vous dites qu'il est votre Dieu.

« Et vous ne le connaissez point ; mais moi
« je le connais, et si je disais que je ne le con-
« nais point, je serais comme vous menteur ;
« mais je le connais et je garde sa parole.

« Abraham, votre père a désiré ardemment
« voir mon jour : il l'a vu, et il s'est réjoui.

« Les juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore
« cinquante ans, et vous avez vu Abraham ?

« Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous
« le dis : Avant qu'Abraham fut, je suis.

« Ils prirent des pierres pour les lui jeter,
« mais Jésus se cacha et sortit du Temple (1). »

(1) Joan. c. 10, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59.

Ces paroles de la vérité même, tombent, d'un poids vengeur, sur tous ceux qui, livrés aux viles passions de la luxure et de l'avarice, de l'orgueil et de l'ambition, du mensonge et de l'astuce, de l'hypocrisie et de la haine, se sont faits les auxiliaires, les ministres ou les valets de Satan, dans la guerre qu'il poursuit, depuis dix-huit siècles, contre la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, contre les gloires de la virginale Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, contre l'Epouse et contre le Vicaire de Jésus-Christ.

Que répondrait le césarisme révolutionnaire ? que répondrait la démocratie païenne de ce temps? si, du sein de cette Rome des papes dont ils ont juré de faire la capitale d'un empire de ténèbres, le centre du paganisme nouveau, la métropole immonde du culte de la chair, du culte de la raison, du culte de l'athéisme, en inaugurant sur les ruines fumantes de la confession de saint Pierre, l'idole monstrueuse de l'amalgame et de l'égalité de tous les cultes : Que répondraient-ils ? si, empruntant les paroles mêmes de celui dont il est le représentant, le lieutenant, le vicaire ici bas, Pie IX leur disait :

« Vous vous dites chrétiens, catholiques

même, et catholiques sincères, et moi je vous dis : Si vous êtes catholiques et catholiques sincères, pourquoi cherchez vous à détruire la puissance temporelle et spirituelle des papes, comme les juifs, qui se disaient fils d'Abraham, cherchaient à tuer le Christ, qu'Abraham avait attendu, qu'il avait adoré, qu'il avait salué dans le lointain des âges ?

« Jésus disait aux juifs, vous voulez me tuer, parce que ma parole ne pénètre point en vous. » Et moi je vous dis : Vous voulez renverser le trône douze fois séculaire du Pontife-Roi, pour renverser ensuite, s'il était possible, le trône spirituel du chef de l'Eglise ; parce que, tout en vous disant catholiques, vous ne laissez point pénétrer dans votre âme les enseignements de la Papauté, les enseignements de l'Episcopat, les enseignements des saints Conciles et de la tradition, sur l'autorité temporelle dont le Pape a besoin, pour corriger et reprendre les peuples et les rois qui s'égarent, pour gouverner librement, et avec toute l'indépendance nécessaire, l'univers catholique.

« Jésus disait aux juifs déicides : Maintenant vous cherchez à me tuer, moi qui vous ai dit la vérité. Cela, Abraham ne la point fait. »

« Et moi je dis à César et aux fils de Brutus : Maintenant, vous cherchez, par l'astuce ou par la force, à vous emparer de la Rome des Papes, pour en faire la Rome du paganisme, la Rome de l'anarchie et de la servitude, pour en faire la Rome de Satan ; et en agissant ainsi, vous vous dites encore catholiques. Or cela, des catholiques et des catholiques sincères ne le font pas, ne l'ont jamais fait, ne le feront jamais...

« Jésus disait aux juifs déicides ; *Vous avez le Diable pour père*, et les *désirs de votre père* vous *voulez les faire. Il a été homicide dès le commencement* et n'est point demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui. *Lorsqu'il parle le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur et le père du mensonge.* »

« Et moi, je dis aux fils de Brutus et au césarisme païen ; je dis à toutes les sectes révolutionnaires, solidaires, anarchiques et maçonniques ; je dis à tous les empoisonneurs, à tous les corrupteurs des jeunes générations, à tous les écrivains licencieux, voltairiens et impies ; à tous les admirateurs, à tous les propagateurs des principes de l'antichristianisme de la société moderne, ce que Jésus-Christ disait aux Juifs :

« Vous avez le diable pour père. » *Vos ex patre diabolo estis.* Vous pensez, vous parlez, vous agissez comme votre père. Vous vivez des désirs, des espérances, des desseins de votre père. *Vos ex patre diabolo estis.* « Et les désirs de votre père, vous voulez les faire. *Et desideria patris vestri vultis facere.*

Votre père n'a point d'autres désirs que d'anéantir sur la terre, la divinité et le règne du Christ, que de détruire sur la terre, le culte et les gloires de l'auguste Mère du Christ; votre père a le désir de renverser le trône temporel et spirituel du vicaire du Christ. Or, tous ces désirs de votre père sont les vôtres. Vous travaillez à les réaliser, à les consommer, à les faire. *Et desideria patris vestri vultis facere.*

« Votre père a été homicide dès le commencement. » *Ille homicida erat ab initio.*

Vos principes, qui sont ceux de votre père, mènent à toutes les calamités, à toutes les destructions, à tous les bouleversements. Vos principes ont fait couler des fleuves de larmes et des torrents de sang. Ces mêmes principes, s'ils prévalaient, feraient de l'Europe un monceau de ruines. *Ille homicida erat ab initio.*

« Votre père n'est pas demeuré dans la vérité. » *Et in veritate non stetit.*

Déserteur de cette vérité éternelle qui s'était révélée à lui dès l'origine des choses, votre père s'est précipité dans les ténèbres. Il en est devenu le prince, le père, le maître et le roi.

Et vous, imitateurs de votre père, vous avez abjuré la vérité qui éclaira votre berceau; et en vous disant encore catholiques, vous affirmez, vous protégez, vous proclamez le droit de l'erreur et du blasphème, le droit du doute et de l'incrédulité, le droit de la force et du brigandage, le droit du vol et des usurpations, le droit du mensonge et de l'iniquité. *Et in veritate non stetit.*

« Votre père n'est point demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui. Lorsqu'il parle le mensonge, il parle de son propre fonds, parce qu'il est menteur et le père du mensonge. »

En perdant la vérité, en abjurant, en désertant, en persécutant la vérité comme l'a fait votre père, vous vous êtes fait du mensonge une cité de refuge ; vous vous êtes fait du mensonge un principe de politique et un système de gou-

vernement ; vous vous êtes fait du mensonge une loi, une règle, un symbole, un culte, une sorte de religion. »

Quand Jésus eut fini de parler, les Juifs ingrats, les Juifs obstinés dans la haine, les Juifs pétrifiés dans l'endurcissement « prirent des pierres, pour les jeter à Jésus ; mais Jésus se cacha et sortit du temple. »

Tulerunt ergo lapides, ut jacerent in eum. Jesus autem abscondit se et exivit de templo. (Joan. 8.59.)

J'ai achevé ce travail le jour de la fête des Apôtres saint Simon et saint Jude. Ces glorieux Apôtres étaient proches parents de la Bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu. Ils étaient fils de sainte Marie Cléophas , cousine germaine de la Très-Sainte Vierge.

Marie Cléophas se tenait debout au pied de la croix, pendant le sacrifice sanglant de l'Homme-Dieu. Elle partagea avec sainte Madeleine, le martyre de la Bienheureuse Mère du divin Rédempteur. Elle arrosa de ses larmes, les pieds

de son Sauveur et de son Dieu. Elle étancha le sang qui coulait en abondance de ses plaies sacrées.

Heureuse mère! Elle voit ses trois fils saint Jacques le Mineur, saint Simon et saint Jude, assis au sommet des Cieux, parmi les Apôtres du Christ, sur trois trônes resplendissants. Ses fils, non moins heureux, contemplent leur mère, assise, non loin de celle qu'elle suivit jusqu'au pied de la croix. Ils la voient, toute submergée dans les torrents de lumière et de gloire que la Reine du Ciel verse, sans mesure, sur sa fidèle compagne, sur son amie dévouée, sur sa bienheureuse parente.

Je mets ce faible tribut de mon amour pour Marie Mère de Dieu, sous la protection de sainte Marie Cléophas, sous celle de saint Simon, de saint Jude et de saint Jacques le Mineur. Je prie tous ceux qui liront cet écrit, de recommander, à la glorieuse Mère des élus, le salut de mon âme.

Chatenay. 28 octobre 1864.

L'ABBÉ COMBALOT,

Missionnaire Apostolique.

LE CULTE

DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE

MÈRE DE DIEU

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa.
Tous lesbiens me sont venus à la fois avec elle. (SAP. VII, II.)

Ces paroles du Livre de la Sagesse s'appliquent admirablement à la station du Mois de Marie. Elles caractérisent, avec une sorte de plénitude, les biens qui sont le fruit du culte si salutaire et si doux de la Reine des Anges. *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa.*

Il y a trois sortes de biens dont la Très-Sainte Vierge est la miséricordieuse économe, la dispensatrice et le canal. Il y a les biens de la vie présente, les biens de la nature. Ces biens en méritent à peine le nom : le temps les mesure et la mort les enlève. Ceux qui cherchent dans les biens d'ici-bas l'apaisement de la soif de félicité qui nous brûle, irritent des convoitises insatiables et ne les satisfont jamais. « Les adorateurs de la richesse, dit le Saint-Esprit, sont toujours dans l'indigence, ils sont plus pauvres que celui qui mendie son pain (1). » Or, les vrais serviteurs de Marie trouvent deux choses, sous le rapport des biens de la vie présente, dans le culte filial qu'ils rendent à leur divine Mère. Ils y puisent un détachement chrétien de tout ce qui passe, et ils obtiennent, par l'intercession de la Reine de l'univers, les choses dont ils ont besoin.

Il y a, en second lieu, les biens surnaturels de la grâce. Ces biens dont le divin Sauveur donnait le secret à la Samaritaine, sont des biens invisibles que les âmes terrestres ne connaissent pas, qu'elles n'ambitionnent, qu'elles ne cherchent pas. Ces biens surpassent les biens temporels de toute la distance qui sépare

(1) Divites eguerunt et esurierunt. *Psalm. XXXV, 12.*

la vie éternelle, de la vie brisée, de la vie mourante de la nature. Nous apprendrons dans cette station pourquoi ceux qui aiment, qui désirent, qui cherchent les biens surnaturels et qui les demandent à Marie Mère de la grâce divine (1), prennent le moyen le plus infaillible et la voie la plus sûre pour les obtenir.

Il y a, en troisième lieu, les biens infinis de la gloire, dont le Roi-prophète a dit : « Le Seigneur vous donnera la grâce et la gloire (2). » Les biens de la gloire sont la consommation et le terme des biens de la grâce. La grâce peut se perdre et se perd, trop souvent, pendant l'épreuve de notre pèlerinage ; mais la gloire une fois acquise, une fois possédée, ne se perd amais, ne peut jamais nous être ravie. Comment, en effet, celui qui voit Dieu dans sa gloire éternelle, pourrait-il se détacher du bien suprême ? La bienheureuse Vierge est la Mère de la grâce divine : elle est la Reine de la gloire, la trésorière de toutes les richesses de la Maison de Dieu. Or, tenez pour certain, mes très-chers frères, que les individus, les familles, les cités et les peuples les plus heureux, dans

(1) Maria mater divinæ gratiæ. *Off. liturg.*

(2) Gratiam et gloriam dabit tibi Dominus. *Psalm. LXXXIII, 12.*

l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, sont ceux que le culte et les bénédictions de la douce Mère du divin Rédempteur pénètrent plus profondément, plus pleinement, plus universellement : *venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa.*

Le Mois de Marie, foyer de tous les biens, est aussi la cité de refuge des enfants de l'Eglise, dans ces jours difficiles.

Depuis plusieurs siècles, la guerre de l'homme contre Dieu a pris des proportions effrayantes. Jamais l'Eglise de Jésus-Christ n'a été assaillie par de plus furieuses tempêtes. L'enfer, à l'aide des instincts corrompus de notre nature, a ressuscité au sein de l'Europe presque toutes les hontes et tous les vices des siècles les plus corrompus du paganisme. Une apostasie grandissante semble provoquer les fléaux de la justice de Dieu; mais une victoire éclatante est réservée à la Femme divine. La Vierge immaculée brisera, n'en doutez pas, sur la tête de l'antique serpent, les chaînes de notre servitude. Et au jour plus près de nous que ne le pensent, et surtout que ne le désirent les ennemis de Dieu, nous redirons avec l'immortelle Judith le cantique de la victoire. « Le Dieu fort, le Tout-Puissant, lui a tendu un piége : Il l'a

livré aux mains d'une femme, et elle l'a abattu à ses pieds (1). »

Il y a dix-huit ans, mes très-chers frères (2), que j'eus le bonheur d'inaugurer dans cette chaire la station du mois consacré aux louanges de la Reine des cieux. *Les grandeurs de la Très-Sainte Vierge* furent l'objet de ces prédications. Cette belle et pieuse paroisse vint recueillir ma parole avec un empressement qui alla toujours croissant. Mgr. Affre, d'héroïque mémoire, et M. Collin, curé de Saint-Sulpice, encourageaient, par leur présence, cet apostolat des gloires de la Mère de Dieu. Ces deux amis, dont le souvenir vivra toujours dans mon cœur, contemplent maintenant, dans le ciel, Celle que je voudrais faire connaître, aimer et honorer à toute la terre. Je pris devant eux et devant vous l'engagement de venir un jour achever, par de nouvelles conférences, cette belle mission. Les prières du grand évêque, qui donna sa vie pour son peuple, et celles de l'angélique pasteur

(1) Dominus omnipotens nocuit eum, et tradidit eum in manus feminæ, et confodit eum. *Judith*, *XVI*, 7.

(2) J'ai prêché la station du Mois de Marie dans l'église de Saint-Sulpice, en l'année 1858.

En 1840 j'avais prêché, dans la même église, une première station en l'honneur de la Très-Sainte Vierge, Mère de Dieu.

que vous pleurez encore, m'aideront à accomplir ma promesse.

Pendant cette station virginale, nous envisagerons le culte de la bienheureuse Mère de Dieu sous ses divers aspects. Puisse ce suprême effort de mon zèle m'ouvrir, et à vous tous, mes frères bien-aimés, les trésors inépuisables des bénédictions de notre auguste Reine !

Parlons aujourd'hui du Mois de Marie : Envisageons la station du Mois de Marie dans son objet, dans ses caractères, dans sa pratique.

L'Eglise, vous le savez, mes très-chers frères, a reçu de Notre-Seigneur Jésus-Christ une triple mission. Elle est chargée, en premier lieu, par son divin Fondateur, d'enseigner la vérité à toutes les nations. « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant, au nom du Père, et du Fils, et du St-Esprit (1). »

« Prêchez l'Evangile à toute créature (2). » « Celui qui vous écoute, m'écoute (3). » Ces paroles sorties de la bouche du Fils de Dieu, sont la charte immor-

(1) Euntes docete omnes gentes baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. *Matt. XXVIII, 19.*

(2) Prædicate Evangelium omni creaturæ. *Marc, XVI, 14.*

(3) Qui vos audit, me audit. *Luc. X, 16.*

telle de ce grand apostolat de la vérité divine et révélée, qui n'appartient qu'à l'Eglise. L'apôtre saint Paul a dit, à son tour : « L'Eglise du Dieu vivant est la colonne et le fondement de la vérité (1). »

La philosophie humaine cherche la vérité, et l'Eglise l'enseigne. Les rationalistes, les libres penseurs sont en quête de la vérité. Ils la demandent aux écoles, aux sectes, à de vains systèmes, et l'Eglise promène, d'un bout à l'autre de l'univers, le radieux flambeau de la vérité. « Les Grecs, ajoute Saint Paul, cherchent la sagesse ; nous prêchons, nous, le Christ crucifié. Aux Juifs, scandale; aux Grecs, folie; mais à ceux qui sont appelés parmi les Juifs et parmi les Grecs, le Christ qui est la vertu de Dieu et la sagesse de Dieu (2). »

Trois chaires répandent, propagent, versent sur le genre humain la vérité révélée. La chaire papale, la chaire épiscopale et la chaire paroissiale. Du haut de la chaire de Saint-Pierre, le Pontife suprême enseigne la

(1) Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis. II. *Tim. III, 15.*

(2) Græci sapientiam quærunt : Nos autem prædicamus Christum crucifixum : Judæis, atque Græcis, Christum Dei virtutem, et Dei sapientiam. *I Cor. I, 22, 23, 24.*

vérité révélée à tout l'univers. La parole du Vicaire de Jésus-Christ, écho vivant et incorruptible de la parole éternelle, perpétue à jamais, au sein de la nuit du temps, le règne de la vérité catholique.

L'évêque, du haut de la chaire épiscopale, redit à son peuple les enseignements du Vicaire de Jésus-Christ. En s'appuyant sur la foi du successeur de Saint Pierre, les chefs spirituels de tous les diocèses du monde catholique, participent à l'infaillibilité enseignante et à l'immuable autorité de celui à qui Notre Seigneur Jésus-Christ a dit : « Pais mes agneaux. Pais mes brebis. Affermis tes frères (1). » L'épiscopat catholique, en se mouvant dans l'orbite de l'unité, c'est-à-dire de la papauté, ne peut pas plus errer en matière de foi et en matière d'enseignement, que le pontife romain en se mouvant dans l'orbite de la vérité divine dont il a reçu l'immortel dépôt.

La chaire paroissiale redit, à son tour, les enseignements de l'évêque diocésain. En s'engrenant dans la chaire épiscopale, si je puis parler ainsi, la chaire paroissiale affranchit les pasteurs du second ordre, des oscillations du doute : elle s'appuie sur le fonde-

(1) Pasce agnos meos ; pasce oves meas. *Joan.* *XXI*, *15*, *17*. — Confirma fratres. *Luc.* *XXII*, *32*.

ment qui porte l'édifice entier de la vérité ; et les simples fidèles, liés par une chaîne indestructible aux enseignements descendus de la chaire de Saint-Pierre, se nourrissent dans une paix parfaite et toute divine, de cette vérité dont le divin Sauveur disait : « Je vous rends grâce, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits (1). »

L'Eglise a reçu, en second lieu, la mission de combattre toutes les erreurs, tous les schismes et toutes les hérésies. Elle est chargée par la vérité vivante, elle-même, de mettre en poudre tous les sophismes, tous les blasphèmes et tous les systèmes de mensonge qui s'élèvent contre la vérité ! « Je ne suis pas venu, disait l'Homme-Dieu, apporter la paix, mais la guerre (2). » « Nous marchons dans la chair, écrivait le grand apôtre, mais nous ne combattons point selon la chair. »

« Les armes de notre milice ne sont point charnelles, mais la puissance de Dieu pour la destruc-

(1) Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus, et prudentibus, et revelasti ea parvulis. *Matt. XI, 25.*

(2) Non veni pacem mittere, sed gladium. *Matt. X, 34.*

tion des remparts, détruisant les raisonnements, et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu, et réduisant en captivité toute intelligence sous l'obéissance du Christ (1). » Et la raison que ce sublime apôtre donne, du triomphe de l'Eglise sur l'erreur, c'est parce que « nous ne pouvons rien contre la vérité, mais pour la vérité (2). »

La vie de l'Eglise, pendant son passage sur la terre, est une vie militante. Jamais, depuis son établissement divin, elle n'a cessé de répandre, d'une main, sur les peuples, les trésors de lumière dont elle a reçu le dépôt, pendant qu'elle tient, de l'autre main, le glaive des saints combats. Elle travaille à élever l'édifice immortel, dont les pierres sont tirées des carrières de la déchéance. Elle les polit, elle les façonne, elle les adapte au plan surnaturel de l'architecte divin qui l'inspire ; et en construisant la cité des

(1) In carne enim ambulantes, non secundum carnem militamus. Nam arma militiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia Deo ad destructionem munitionum, consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei, et in captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi. *II. Cor. X, 3, 4, 5.*

(2) Non enim possumus aliquid adversus veritatem, sed pro veritate. *II. Cor. XIII, 8.*

élus, elle repousse avec une énergie incessante, les bataillons ennemis qui s'efforcent de démolir et de détruire les murailles de la Jérusalem nouvelle. Depuis Simon le Magicien, jusqu'aux impies blasphémateurs de notre temps, l'Eglise n'a pas cessé de lutter contre les ennemis de son céleste Epoux.

Une troisième mission a été donnée à l'Eglise. Elle est investie d'une sainte et divine maternité, pour enfanter les âmes à la vie de Jésus-Christ. Elle seule leur inocule, par ses divins sacrements, par ses pontifes, par ses prêtres et par son culte, l'élément régénérateur qu'elle reçoit de l'Esprit saint, et qu'elle puise dans les fontaines de la grâce du Sauveur (1).

Or, depuis plus d'un siècle, nos chaires n'ont été, pour ainsi dire, que des champs de bataille. Les prédicateurs de l'Evangile, les semeurs de la divine Parole, ont usé leurs forces à défendre les dogmes catholiques et tous les enseignements divins, contre les incrédules et les impies qui les attaquent et qui les blasphèment, afin d'en consommer la ruine. De là, ce caractère apologétique de la prédication, de là, ces controverses, ces plaidoyers qui ont pour objet de ré-

(1) Haurictis aquas in gaudio de fontibus salvatoris *Isai. XII, 13.*

futer l'erreur, de venger la vérité des insultes auxquelles elle est en butte. L'apostolat, en revêtant cette forme, répond, sans aucun doute, à un besoin de notre temps ; mais il importe de ne pas oublier qu'en s'universalisant, ce genre de prédication tendrait à laisser sans lait et sans pain l'immense portion du troupeau de Jésus-Christ, qui n'a aucun besoin de ces controverses, de ces dissertations, de cette polémique.

La station du Mois de Marie est une sorte de restauration de l'apostolat. Cette station providentielle vient rendre à nos chaires leur véritable et permanente destination. Disons mieux : la station du Mois de Marie répond admirablement au triple apostolat dont nous venons de parler. Le Mois de Marie résume le triple apostolat dont l'Eglise a reçu la sainte mission.

Cette station virginale élève, en premier lieu, à toute sa magnificence, l'enseignement des vérités catholiques. Elle supplée, d'un autre côté, et largement, à ces luttes, à ces controverses, qui ont, pour ainsi dire, absorbé de nos jours la prédication. Elle offre, en troisième lieu, aux ouvriers de l'Evangile, le moyen le plus sûr, le plus prompt, le plus efficace et le plus doux, pour ramener au bercail de Jésus-Christ les

brebis égarées dans les déserts du doute ou dans les voies de l'iniquité. Elle apporte, en un mot, à nos sociétés si malades, le remède qui leur est nécessaire pour retrouver, par la confiance et par l'amour, dont le culte de la Très-Sainte Vierge est le mystérieux foyer, Celui qui seul est la voie, et la vérité, et la vie (1).

Je dis que la station du Mois de Marie élève à toute sa magnificence l'enseignement des vérités divines et révélées.

Il y a deux ordres fondamentalement distincts au sein de l'univers : il y a l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. L'ordre de la nature envisage Dieu et les choses, en tant qu'ils sont accessibles aux conceptions de la raison. L'ordre de la grâce, ou l'ordre surnaturel, embrasse la trinité des personnes divines, les dogmes de l'incarnation, de la rédemption, toutes les merveilles et tous les mystères dont le Saint-Esprit est la source. On nomme surnaturel, l'ordre auquel ces profonds mystères appartiennent, parce que nulle intelligence créée ne saurait en découvrir, par ses seules forces, l'existence et la possibilité. Les vérités surnaturelles, ou les mystères de la grâce, embrassent les

(1) Ego sum via, et veritas, et vita. *Joan. XIV, 6.*

plus profonds secrets de la sagesse infinie. Or, comment les esprits créés, quels qu'ils soient, parviendraient-ils à les découvrir? Autant vaudrait dire qu'un esprit créé peut égaler en sagesse, en science, en profondeur, les trois personnes de l'adorable Trinité.

Le monde de la grâce comprend trois chefs-d'œuvre divins. Il embrasse trois merveilles, trois créations suprêmes sur lesquelles l'adorable Trinité a versé les dons les plus excellents et les plus précieux de sa puissance, de sa sagesse et de son amour. Ces trois chefs-d'œuvre du monde de la grâce sont : Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Bienheureuse Mère de Jésus-Christ, et l'Eglise catholique, apostolique, romaine, épouse de Jésus-Christ.

La connaissance de Jésus-Christ, la connaissance de la divine Mère de Jésus-Christ, la connaissance de l'Eglise de Jésus-Christ, constituent cette science *suréminente* dont parle Saint Paul, dans les épîtres aux Ephésiens et aux Philippiens.

« Je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ...., afin que vous puissiez comprendre, avec tous les saints, quelle est la largeur et la longueur, et la hauteur et la profondeur de la science *suréminente* de la charité de Jésus-Christ, afin que

vous soyez remplis selon toute la plénitude de Dieu (1).»

Celui qui connaîtrait tout ce que les divines révélations enseignent sur le dogme de l'incarnation, sur le dogme de la maternité divine de la bienheureuse Vierge et sur l'Eglise, celui-là posséderait la science du monde surnaturel. Il aurait trouvé cette science *suréminente* dont Saint Paul s'enorgueillit avec tant de raison, quand il dit : « Je n'ai pas jugé que je susse parmi vous autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié (2). » Ou lorsqu'il ajoute : « J'estime que tout est perte près de la *science suréminente* de Jésus-Christ Notre-Seigneur, pour qui je me suis dépouillé de toutes choses, et les regarde comme du fumier, afin de gagner le Christ (3). »

La station du Mois de Marie est consacrée tout

(1) Flecto genua mea apud Patrem Domini nostri Jesu-Christi... ut possitis comprehendere cum omnibus Sanctis, quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum, scire etiam supereminentem scientiæ charitatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei. *Eph. III, 14, 18, 19.*

(2) Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. *I. Cor. II, 2.*

(3) Verumtamen existimo omnia detrimentum esse, propter *eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei*; propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. *Philipp. III, 8.*

entière, il est vrai, à célébrer du haut de nos chaires les grandeurs et les gloires, les priviléges et les vertus, le culte et la médiation de l'auguste Mère de Dieu; mais en nous renfermant dans l'apostolat du culte de la Très-Sainte Vierge, nous ne demeurons muets ni sur les gloires de Jésus-Christ, ni sur l'Eglise, qui n'est jamais rassasiée de parler à la terre des merveilles divines, dont la divine Reine du ciel et de la terre est devenue le centre et le foyer.

Nous prêcherons Jésus-Christ en prêchant les miracles de puissance et d'amour accomplis en Marie. Nous prêcherons tout le christianisme en prêchant les gloires de la Vierge immaculée, parce que le christianisme se résume pleinement dans les prodiges auxquels le culte de la bienheureuse Mère du Verbe fait chair se lie par son essence même.

Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, parlant aux Pères du saint Concile d'Ephèse, fit entendre ces immortelles paroles, qui suffiraient seules pour justifier le point de vue que nous indiquons.

« Je vois avec bonheur, s'écriait ce grand patriar-
» che, l'heureuse réunion de tous les saints Pontifes
» qui ont répondu, avec l'empressement d'un ardent
» amour, à l'appel de la bienheureuse Mère de Dieu

» toujours vierge. Louange et gloire à vous, ô sainte
» Trinité, qui nous avez convoqué à cette solennité
» sainte ; louange aussi à vous, sainte Mère de Dieu,
» car vous êtes la perle précieuse de l'univers ; vous
» êtes la lampe inextinguible, la couronne de la
» virginité, le sceptre de la foi orthodoxe, le tem-
» ple indissoluble contenant Celui que rien ne
» peut contenir ; Mère et Vierge par qui est nommé
» dans les saints Evangiles celui qui vient au nom du
» Seigneur.

« Par vous la Trinité est sanctifiée, par vous la
» croix glorieuse est bénie et adorée dans tout l'u-
» nivers ; par vous le ciel tressaille ; par vous les an-
» ges, les archanges sont dans la joie, les démons
» sont mis en fuite, et l'homme tombé est rappelé
» dans le ciel. Par vous, toute créature enfoncée dans
» le culte honteux des idoles, ouvre les yeux à la lu-
» mière de la vérité ; par vous les hommes arrivent
» au saint baptême ; par vous on construit des
» églises dans tout l'univers.

« Sous votre patronage les nations de la gentilité
» embrassent la pénitence. Que dirai-je encore? Par
» vous le fils unique de Dieu, la vraie lumière a lui
» sur ceux qui étaient assis dans les ténèbres et

» dans l'ombre de la mort. Par vous les prophètes
» ont prédit les choses futures ; par vous les apôtres
» ont prêché le salut aux Gentils. Qui pourra jamais
» célébrer dignement vos louanges, ô Marie, Mère et
» Vierge ! Bénissons-la, célébrons ses louanges, ô
» mes frères bien-aimés, adorant son Fils, époux
» immaculé de l'Eglise, à qui soient l'honneur et la
» gloire, dans les siècles des siècles (1). »

N'est-il pas évident, pour la conscience catholique que la foi au mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu n'a pu germer, au sein des nations de la gentilité, qu'au moment où le symbole des Apôtres et la parole des premiers prédicateurs de l'Evangile leur eurent appris que la bienheureuse et immaculée Vierge Marie a conçu du Saint-Esprit, et qu'elle a enfanté le Verbe fait chair. Si nous ignorions le mystère de la maternité divine de la très-pure Vierge, si nous ne savions pas qu'elle a conçu et enfanté l'Emmanuel promis au monde, comment parviendrions-nous à connaître Jésus-Christ? Pour connaître Jésus-Christ, il faut savoir, par la foi catholique, qu'en tant que Dieu, il est né du Père avant tous les siè-

(1) Serm. sanct. Cyrill. cont. Nestor...

cles (1). Il faut savoir qu'en tant qu'Homme-Dieu, il est né dans le temps d'une Mère Vierge, laquelle est la bienheureuse Marie (2).

Les anges et les hommes ne connaissent le Christ Dieu et homme, Dieu parfait et homme parfait, que par le dogme introuvable, mais révélé, de la maternité divine de la glorieuse Vierge Marie. L'Eglise du ciel et l'Eglise de la terre, n'ont pu parvenir à la notion surnaturelle du mystère de l'union personnelle du Verbe divin avec la nature humaine, qu'en apprenant que l'auguste Marie concevait, par l'opération du Saint-Esprit, le Verbe incarné.

Remarquons, d'ailleurs, que les gloires de la Très-Sainte Vierge constituent le chef-d'œuvre de la grâce. Le dogme de la maternité divine, celui de la conception immaculée de la Reine des anges, sa perpétuelle virginité, son affranchissement de tout péché, soit originel, soit mortel, soit véniel, réalisent, au sein de l'univers, les plus étonnantes merveilles de la toute-puissance.

(1) Et ex Patre natum, ante omnia sæcula. *Symb. Nic.*

(2) Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine, et Homo factus est. *Symb. Nic.*

En pénétrant donc dans les mystérieuses profondeurs du culte de Marie, nous entrerons dans les entrailles même de la science de Jésus-Christ. Nous atteindrons, si j'ose ainsi dire, le point culminant des divines richesses de l'Homme-Dieu, de ces richesses dont saint Paul a dit : « C'est à moi, le dernier de tous les saints, qu'a été donnée la grâce d'évangéliser les inépuisables richesses du Christ (1). »

Explorer les inépuisables richesses du Christ, c'est en étudier les magnificences suprêmes dans Celle que la grâce de Jésus-Christ a élevée à des hauteurs surnaturelles, qui touchent, par le nœud le plus étroit, aux grandeurs mêmes de l'Homme-Dieu.

L'apostolat du culte de la Très-Sainte Vierge se lie fondamentalement, en outre, à la connaissance de l'Eglise ; en sorte que pour bien connaître l'Eglise, il faut l'étudier dans le mystère des gloires de la bienheureuse Mère de Dieu.

L'Eglise embrasse le dogme, la morale, le culte, la hiérarchie, les sacrements, les conseils, la grâce di-

(1) Mihi omnium sanctorum minimo data est gratia hæc, evangelizare investigabiles divitias Christi. *Eph. III, 8.*

vine, en un mot, envisagée sous tous ses aspects, sous toutes ses formes, selon toute l'étendue de ses opérations et de ses merveilles. Or, le culte de la très-sainte Mère de Dieu résume, pour ainsi dire, l'élément révélé tout entier.

Le dogme de la maternité divine implique la notion la plus nette et la plus précise du mystère de l'adorable Trinité. Le Père, le Verbe, le Saint-Esprit s'y dévoilent avec une magnificence incomparable.

Le glorieux archange qui reçut la mission d'annoncer à la Vierge d'Israël, qu'elle serait Mère et Mère de Dieu ; lui apprit que, par sa maternité divine, elle allait devenir l'épouse du Père, la mère du Verbe et le tabernacle vivant de l'Esprit saint. Il lui fit connaître que son sein virginal deviendrait le sanctuaire béni, dans lequel le Père, le Verbe et le Saint-Esprit réaliseraient le chef-d'œuvre de la toute-puissance, le plus éblouissant prodige de l'éternelle sagesse, le miracle par excellence de l'éternel amour. Pesons les paroles, trois fois divines, du céleste archange: « L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pour-

quoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu (1) ».

Nous avons vu que le dogme de l'Incarnation est inséparable de celui de la maternité divine de la bienheureuse Vierge-Marie. Nous pouvons ajouter qu'il en est ainsi de tous les mystères accomplis dans la personne adorable de l'Homme-Dieu. Depuis Nazareth jusqu'au Golgotha, le Saint-Evangile n'a jamais séparé le Verbe incarné de son auguste Mère. La bienheureuse Vierge remplit, avec Jésus-Christ, les siècles préparateurs de la loi de grâce. Nous la trouvons inséparablement unie à tous les actes et à tous les mystères de la vie cachée, de la vie douloureuse et de la vie glorieuse du divin Sauveur.

Marie le conçoit dans son sein virginal par l'opération du Saint-Esprit. Elle l'enfante miraculeusement à Bethléhem ; Elle passe trente années dans les mystérieux secrets de sa vie obscure et ignorée; Elle ne le quitte jamais pendant sa vie apostolique ; Elle s'immole dans un martyre d'inexprimable douleur, au pied de la Croix ; Elle l'ensevelit au saint tombeau ; Elle

(1) Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei. *Luc. I*, 35.

contemple la gloire de sa résurrection ; Elle le voit monter au ciel le jour de son ascension triomphante; Elle reçoit les plus abondantes effusions de l'Esprit saint dans le Cénacle; Elle couvre de ses mains maternelles le berceau de l'Eglise naissante. Etudier le culte de la Très-Sainte Vierge, c'est donc étudier à la fois tous les dogmes de l'Evangile.

La morale, les préceptes, les conseils de la loi de grâce, ne se sont élevés à leur dernière et suprême perfection que dans le cœur immaculé de la Mère du pur amour.

Depuis le premier instant de son existence jusqu'à son dernier soupir, la bienheureuse Vierge ne cessa jamais d'aimer Dieu, selon toute la plénitude de ses puissances affectives. Plus riche d'amour à l'aurore de sa vie, que ne le furent jamais les plus sublimes séraphins, la Mère admirable du Verbe incarné a plus aimé son Dieu que tous les anges et tous les saints.

Les vertus infuses de la foi, de l'espérance et de la charité n'ont atteint que dans l'âme de l'auguste Mère de Jésus leur suprême dilatation.

Les dons du Saint-Esprit, les béatitudes évangéliques, les fruits les plus excellents de la vie surnaturelle, toutes les merveilles communicables de la grâce

sanctifiante, ne furent versés sans mesure, que dans l'âme immaculée de la Reine de l'univers.

Après l'humanité du Verbe incarné, la bienheureuse Marie réflète seule, à travers les générations de l'Église du ciel et de l'Eglise du temps, toutes les magnificences de la sainteté, toutes les splendeurs de la vie de la grâce et de la gloire. Si l'Homme-Dieu, est le divin soleil des élus, la glorieuse Mère du Christ est cette *lune toujours pleine* sur laquelle les regards de tous les bienheureux demeureront éternellement attachés au séjour de la gloire (1).

Reine des patriarches et des prophètes, la glorieuse Vierge est aussi la Reine des apôtres et des martyrs; elle est la miséricordieuse patronne des pontifes et des docteurs, la protectrice immortelle de l'Eglise militante, le boulevard invincible des enfants de la grâce, la plus puissante ennemie des anges tombés. Le culte de la Mère immaculée de l'Homme-Dieu sera, jusqu'à la fin des siècles, le marteau de toutes les hérésies, l'enclume mystérieuse sur laquelle seront broyés tous les schismes et toutes les erreurs (2).

(1) Sicut luna perfecta in æternum. *Psalm. LXXXVIII, 38.*

(2) Tu sola cunctas hæreses interemisti in universo mundo. *Off. B M. V.*

Le culte catholique lui-même, envisagé dans ses manifestations les plus populaires et les plus saintement séductrices, n'arrive que par le culte de la Très-Sainte Vierge à l'apogée de ses développements. Retranchez du cycle de la liturgie romaine les fêtes célébrées en l'honneur de Notre-Dame, les mystères sacrés dont l'épouse de Jésus-Christ fait passer devant nous le vivant tableau, les pompes des solennités saintes qui rappellent les gloires et les miséricordes de la Vierge immaculée, les chants sacrés qui retentissent au pied de ses autels, la poésie divine des hymnes et des antiennes qui expriment la foi, la confiance et l'amour des nations régénérées par la grâce, que devient le culte de l'Eglise de Jésus-Christ? Retranchez des solennités catholiques le culte si populaire de la douce Reine des anges, qu'arriverait-il? L'art chrétien, l'éclat, la magnificence des temples sacrés et des sanctuaires, la piété des fidèles, les associations, les saints pèlerinages, les fêtes de famille ont disparu pour faire place à un culte appauvri, mutilé, stérile; à une ombre de christianisme, à des dogmes en ruines, à un désert religieux, sans chaleur et sans vie.

Représentez-vous le culte catholique dépouillé des

dogmes dont l'auguste Marie a été l'instrument et l'organe, que devient la foi aux mystères de l'Incarnation du Fils de Dieu, de la naissance de Jésus, de sa sainte Enfance, de la vie cachée, de la vie laborieuse et souffrante de l'Homme-Dieu? Comment célébrer en dehors des solennités virginales, les miracles de l'éternel amour, les prodigieuses inventions par lesquelles le Fils de Dieu a voulu devenir le fils et le frère de l'homme?

Qui aimera, qui adorera le Fils, si sa divine Mère nous reste inconnue? Comment aurions nous le secret de la charité de Jésus-Christ, s'il n'avait rien fait pour honorer celle qui le porta dans son chaste sein, qui lui donna la robe de notre chair. Disons-le, sans crainte d'être accusé d'exagération, la suppression et l'extinction du culte miséricordieux de la Très-Sainte Vierge, ferait du corps mystique de Jésus-Christ ou de son Eglise, une sorte de squelette. L'anéantissement des fêtes consacrées à la gloire de la Vierge immaculée, tarirait au sein de l'univers la fontaine des bénédictions du monde surnaturel. L'arbre catholique perdrait ses fleurs et ses fruits. Le jardin de la grâce serait changé en une solitude inhabitable. Le monde

moral ne tarderait pas à redescendre au niveau des nations idolâtres.

Aussi, M. T. C. F., ne soyez plus surpris, si l'enfer, depuis plus de quinze siècles, a mis tout en œuvre pour détacher les nations du culte régénérateur de la divine Mère de Jésus-Christ. Les anges de ténèbres, ennemis implacables des gloires surnaturelles de l'homme, savaient qu'en détruisant, s'il eût été possible, le culte que l'Eglise rend à la bienheureuse Mère de Dieu, ils prenaient le moyen le plus sûr pour ruiner dans la conscience humaine le catholicisme tout entier.

Le démon de l'hérésie, en inspirant aux nations protestantes une haine vraiment satanique contre le culte de la Reine de l'univers, leur a fait perdre la notion même du Christ; il a déraciné les sectes bibliques du sol chrétien, pour les précipiter dans une apostasie devenue, peut-être, sans remède. L'Evangile des grandeurs et des gloires de la Très-Sainte Mère de Dieu embrasse, pour ainsi dire, tout l'Evangile. Le culte de la bienheureuse Vierge tient, par sa base, aux racines même du christianisme.

Il y a plus. L'apostolat consacré à célébrer pendant le Mois de Marie le culte de la Très-Sainte Vierge, peut

remplacer, avec avantage, les luttes, les controverses, les apologies et les dissertations qui absorbent, pour ainsi dire, depuis un siècle, toutes les forces des ouvriers de l'Evangile.

Celui qui use sa vie à méditer, à publier du haut de la tribune sainte, les mystères sacrés dont le sein de Marie fut le tabernacle, appelle sur ses travaux les plus abondantes et les plus douces bénédictions. Le prédicateur qui met son zèle, son talent, son amour et sa parole au service de la Reine des anges, peut se dispenser de guerroyer avec les incrédules. Il a trouvé le secret d'éclairer ceux qui doutent sans irriter leur orgueil; de les convaincre sans disputer avec eux, de les toucher sans recourir aux artifices d'une éloquence plus humaine qu'apostolique. Le prêtre, le missionnaire, l'ouvrier de l'Evangile, dont les lèvres savent distiller le lait et le miel du culte ravissant de la douce Marie, ont droit d'espérer que leurs travaux ne demeureront pas stériles. Ils ont trouvé le chemin le plus sûr et le plus court pour descendre dans le cœur de l'impie.

Les dogmes catholiques imposent à notre raison les plus grands sacrifices. Ces mystères incompréhensibles ne germent que dans les âmes échauffées au feu de la charité! Pour être chrétien, pour vivre de foi,

il faut aimer; il faut croire avec le cœur et par le cœur (1). Il faut aller à Jésus-Christ comme saint Pierre : par l'amour, par l'amour que rien n'étonne, qui croit tout possible, qui se joue avec les plus insurmontables difficultés; à qui il faut de saintes et divines folies. Or, M. C. F., le culte de la Très-Sainte Vierge résume tous les prodiges de l'éternel amour.

Le Fils de Dieu s'est fait homme, afin qu'une fille d'Adam, que la sœur de notre chair put devenir l'Epouse de Dieu le Père, la Mère de Dieu le Fils, le Paradis des délices de Dieu le Saint-Esprit, le chef-d'œuvre de la Très-Sainte Trinité, la merveille la plus ravissante de l'univers. Dieu s'est fait homme, afin que l'homme, par la maternité divine de la Vierge immaculée, put devenir le Fils et le Frère de Dieu. Là, est tout le christianisme. C'est là, où viennent aboutir tous les mystères. Or, si vous essayez de rendre croyables ces incompréhensibles vérités, en dissertant froidement avec ceux que le doute travaille; en vous adressant à leur raison, sans attendrir leur cœur, sans y jeter quelques semences de l'incompréhensible charité, qui fit descendre Dieu lui-même dans le sein

(1) Corde creditur; et ore confessio fit ad salutem. *Rom. X, 10.*

d'une Vierge, afin de diviniser l'homme en humanisant Dieu, jamais, et je le dis avec réflexion, jamais vous ne les mettrez sur la voie qui mène à Celui qui a tant aimé les hommes, qu'il leur a donné son propre Fils pour les racheter, pour les régénérer, pour les diviniser.

Au pied des autels de Celle qui est Mère de Dieu et Mère des hommes, il n'y a plus d'ombres, plus de ténèbres, plus de nuit. « Demeurant Vierge, elle a versé sur le monde la lumière éternelle, Jésus-Christ, Notre-Seigneur (1). »

Au pied des autels de la bienheureuse Mère du Verbe fait chair, le symbole de la foi catholique n'a rien qui étonne la raison. Le regard fixé sur cette immortelle Vierge, qui tient l'Enfant-Dieu dans ses bras, les enfants de l'Eglise comprennent, avec une sorte d'évidence, ce prodige, par excellence, de la charité infinie : « Il s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge Marie, et il s'est fait homme (2). »

Le culte de la très-douce Mère de Dieu inonde d'a-

(1) Et virginitatis gloria permanente, lumen æternum mundo effudit, Jesum Christum Dominum nostrum. *Præfat. Miss.*

(2) Et incarnatus est de Spiritu Sancto, ex Maria Virgine, et homo factus est. *Symbol. Nic.*

mour tout le christianisme, et le plan divin se déroule tout entier dans un horizon riche de lumière, quand le dogme de la maternité divine de la Vierge immaculée s'est levé sur la conscience des enfants de la grâce.

Parlons donc de la bienheureuse Marie, Mère de Dieu et Mère des hommes. Célébrons ses gloires, publions ses vertus, proclamons nuit et jour ses miséricordes pour les pécheurs les plus désespérés, pour les incrédules les plus endurcis. Disons que la douce Mère de la grâce divine a des secrets pour toutes les blessures, des tendresses pour toutes les âmes, des bontés pour toutes les misères, des miracles pour toutes les guérisons, et nous verrons des cœurs plus durs que le marbre et le bronze s'ouvrir à l'espérance, se fondre de repentir et s'embraser d'amour.

L'apostolat du culte et des ineffables bontés de la très-pure Vierge, est l'apostolat le plus nécessaire aux plaies de ce siècle et aux besoins de la société. Les enfants des hommes cherchent, dans les ombres fragiles de la matière, le rassasiement de la pensée et le rassasiement de l'âme. Ils demandent aux éléments grossiers de ce monde déchu, le secret des choses et le dernier mot de l'humanité! Or, les mystères divins

dont l'auguste Mère du Verbe incarné devint le sanctuaire, peuvent seuls apaiser la soif de lumière et d'amour, qui fait le tourment de l'homme. Le culte de la Reine de toute lumière, de la douce Mère du pur amour, peut seul rassasier la faim qui nous dévore. Ce culte réparateur porte dans ses entrailles des remèdes infaillibles pour toutes ces maladies morales, pour tous ces égarements de l'intelligence que les siècles de foi ne connaissaient, ne soupçonnaient même pas. Dieu, en se donnant une Mère, en la prenant au sein de la race humaine, en devenant, par elle, notre frère, notre Sauveur, notre ami, nous a laissé voir le fond de sa charité et de sa tendresse ; il nous a donné, par la maternité divine, le commentaire le plus clair, le plus intelligible, le plus évident de ces paroles de l'Esprit-Saint : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes (1). »

Bénissons donc l'adorable Providence qui, proportionnant les remèdes aux maux sous lesquels la terre semble succomber, tenait en réserve dans les trésors de sa bonté infinie, ces manifestations réparatrices et ces déploiements nouveaux du culte et des gloires de la Vierge immaculée.

(1) Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. *Prov. VIII*, 31.

Le Mois de Marie touche à tous les instincts, à toutes les fibres de l'âme. La pensée et l'amour s'y reposent et s'y désaltèrent. L'imagination s'y déploie dans toute sa magnificence. Ce mois virginal est une planche de salut pour tous les naufragés ; une ancre de sûreté et de miséricorde pour toutes les tempêtes, un asile pour toutes les douleurs, un abri pour toutes les âmes, une cité de refuge pour tous les pécheurs.

C'est l'arc-en-ciel après le déluge, l'étoile de l'espérance au sein des ténèbres, le rameau de la paix après le combat.

Ce Mois mille fois béni, s'adresse à l'incrédule pour lui rendre la foi, en guérissant sa raison par la confiance ; il s'adresse à l'ignorant pour l'instruire ; au pécheur pour le guérir sans irriter ses plaies ; au vieillard pour le consoler au déclin de sa vie ; à la mère de famille pour fortifier son âme contre les tristesses des derniers jours ; à l'homme fait pour lui servir de conseil et d'appui, à l'épouse pour sanctifier sa vie en l'ornant de vertus ; à la jeune fille pour l'envelopper d'un voile de modestie et de candide innocence ; à l'adolescent pour être son étoile, sa boussole, son refuge au temps des orages ; à l'enfance pour former son intelligence et son cœur, pour guider ses pas dans

la vie et s'emparer de toutes les puissances de son âme pour les tourner vers Dieu.

Tel est, M. C. F., l'objet, le but, l'opportunité et le besoin de la station virginale du mois consacré aux louanges de l'auguste Marie.

Quant au caractère, quant à la forme de cet enseignement, vous n'attendez pas de moi, mes frères bien-aimés, que j'apporte dans cette chaire, les artifices d'une parole moitié profane et moitié chrétienne. Votre piété s'alarmerait si j'essayais de louer la plus humble de toutes les créatures, avec des discours que sa main maternelle ne bénirait pas. L'apostolat du culte de la bienheureuse Mère de la grâce divine, ne doit être qu'un épanchement, qu'une effusion de foi, de zèle, de piété et d'amour. Je voudrais vous éclairer en échauffant vos âmes, vous instruire en enflammant vos cœurs de l'amour le plus reconnaissant, le plus dévoué, le plus inventif pour la Reine des anges et des hommes. Des cantiques de louanges, des hymnes sacrés, les suaves parfums de la piété et de l'innocence, des paroles inspirées par la charité de l'Esprit-Saint, un religieux enthousiasme : tels sont les signes auxquels les exercices du Mois de Marie doivent être marqués.

Venez donc, M. T. C. F., venez environner les autels de Marie. Serrons-nous autour de ce trône de miséricorde et de candeur, du haut duquel la trésorière divine de toutes les grâces va répandre sur ceux qui l'aiment, les bénédictions de sa puissance et de sa bonté.

Mais voulons-nous ouvrir sur cette paroisse et sur cette grande cité les fontaines jaillissantes de la dispensatrice de tous les dons; passons le Mois de Marie dans la piété et le recueillement. N'imitons pas ces chrétiens mondains qui ont des hommages pour la Très-Sainte Vierge et des adorations pour les idoles du monde, qui s'enrôlent sous la bannière de la Reine de toute vertu, et qui violent avec une coupable facilité les lois de l'Evangile. Portons au pied des autels de Marie des cœurs pénétrés de repentir et des âmes riches d'humilité et de confiance.

Assistons tous les jours, pendant cette station virginale, au saint sacrifice de la Messe. Demandons à la Mère de toutes les douleurs, à la Reine de tous les martyrs, quelques-uns des sentiments dont son cœur maternel était rempli, quand elle se tenait debout au pied de la croix, sur laquelle son adorable Fils offrait

à son Père, le sacrifice de la Rédemption et du salut du monde.

Que de regrets nous aurons à la mort, quand nous nous rappellerons combien il nous eût été facile, pendant les jours de notre pélerinage, d'aller nous plonger dans le sang de l'agneau immaculé et laver notre âme des souillures du péché !

Le Mois des fleurs est trop souvent, pour des chrétiens sensuels et dégénérés, un temps de dissipation, de vanité mondaine, de luxe païen, de corruption et de scandale. Faisons-en, selon les désirs de l'Eglise, un temps de pénitence et de mortification; élevons nos gémissements à la hauteur des iniquités qui couvrent la terre. Faisons monter nos vœux, nos soupirs, nos supplications au niveau des besoins de tant d'âmes, qu'une double apostasie a déracinées du sol divin des vérités qu'il faut croire, et des vertus surnaturelles qu'il faut pratiquer pour arriver au ciel.

Quand du haut de cette chaire, je porte mes regards sur les centaines de milliers d'hommes qui vivent à Paris, comme si tout finissait à la mort; qui ne donnent à leur existence d'autre but final et suprême, que les abjectes satisfactions de la nature, je com-

prends, les bouillonnements sacrés qui agitaient l'âme du grand Apôtre.

Saint Paul venait prêcher l'Evangile de Jésus-Christ à cette ville d'Athènes, la mère et la reine de la littérature et de la poésie, de l'éloquence et de la philosophie, de la science et des arts corrompus du vieux paganisme. Il venait faire connaître Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié à ces Grecs corrompus jusqu'à la moëlle des os, par une civilisation qui n'était qu'une savante barbarie. La vue de leur orgueil et de leurs misères, de leurs hideuses superstitions et de leur ignorance, jetait le grand Apôtre dans une désolation profonde. « Son âme, dit saint Luc, était violemment émue à la vue de l'idolâtrie dans laquelle la ville d'Athènes était plongée (1). »

Hélas ! M. C. F., Athènes ignorait Jésus-Christ. Les esprits des ténèbres lui avaient arraché les dernières lueurs de la révélation primitive. Le rationalisme sceptique et le sensualisme le plus abrutissant avaient anéanti, au sein de cette société païenne, l'empire de la vérité et de la vertu. Mais Paris, cette Athènes du

(1) Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem. *Act. Ap. XVII, 16.*

paganisme moderne, s'est dégoûté des divines révélations. Après quinze siècles de christianisme, Paris s'enfonce de plus en plus dans le culte de la raison et dans la nuit du doute; dans l'idolâtrie de l'or et des jouissances de la matière. Mais en pensant aux admirables inventions de la tendresse maternelle de la douce patronne de la France, en rappelant à mes souvenirs les miracles de conversion dont l'apostolat de ses gloires et de ses bontés est toujours suivi, je me persuade que le temps n'est pas éloigné où Paris comprendra enfin, que, hors de la vérité, de la charité et de la vertu, dont la grâce du Saint-Esprit est la source, il n'y a pour lui que la barbarie savante ou la barbarie sauvage. Je veux espérer qu'éclairée, aux rayons du culte régénérateur de la bienheureuse Mère de Dieu, de la tendre Mère des hommes, l'Athènes du dixneuvième siècle répudiera cette civilisation menteuse, qui demande la lumière aux ténèbres, la vérité au doute, le bien infini à la matière, le droit à la force, et la vie au néant.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LE CULTE

DE LA BIENHEUREUSE MÈRE DE DIEU

ENVISAGÉ DANS SA BASE

Fecit mihi magna qui potens est.
Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. (Luc. I, 49.)

Toutes les œuvres de Dieu portent le sceau de sa puissance et de sa grandeur.

L'univers, tiré du néant, implique une énergie souveraine, et manifeste un acte de la toute-puissance. Les choses créées révèlent, selon la pensée de saint Paul, les attributs de Dieu et sa divinité (1). L'homme

(1) Invisibilia ipsius, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur; sempiterna quoque ejus virtus et divinitas. *Rom. I, 20.*

lit, dans le grand livre de la nature, les caractères immortels qui expriment les perfections du Très-Haut. *Cœli enarrant gloriam Dei* (1). Et la force infinie se révèle avec autant de magnificence dans ces animalcules invisibles et, pour ainsi dire perdus, dans les dernières profondeurs de la création, que dans ces astres lumineux, posés les uns sur les autres, dans les vastes champs de l'espace.

Mais l'œuvre immense de la création n'est qu'un jeu de la toute-puissance (2).Les choses visibles et invisibles du monde de la nature n'ont coûté, au Tout-Puissant, qu'une parole ; elles ont jailli des abîmes du possible au premier signe de sa volonté souveraine. « Il a dit et tout a été fait. Il a voulu et l'univers est sorti du néant (3). » C'est ce que nous comprendrons, avec une sorte d'évidence , en cherchant sur quel fondement repose le culte rendu par l'Église à la Très-Sainte Mère de Dieu.

Les sectes hérétiques et schismatiques des derniers siècles, ont fait des efforts incroyables pour

(1) Psalm. XVIII, 1

(2) Ludens in orbe terrarum. *Prov. VIII, 31.*

(3) Dixit et facta sunt ; mandavit et creata sunt. *Psalm. CXXXXVIII, 5.*

ruiner, s'il eut été possible, les espérances, les consolations et les bienfaits dont le culte de la Très-Sainte Vierge est une source profonde et inépuisable. Rien n'a été omis par l'enfer et par ses suppôts pour détacher les nations, rachetées par le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, du culte de cette bienheureuse Vierge, appelée par l'Eglise « la Mère de la grâce divine et la plus douce espérance des chrétiens (1). »

Mais les sophismes, les calomnies et les insultes des ennemis de l'auguste Mère de Dieu, n'ont servi qu'à rendre plus populaire et plus évidente la thèse de ses gloires et celle de la nécessité de son culte.

Le culte que l'Eglise catholique rend à la bienheureuse Marie, repose sur le mystère de ses grandeurs. Il n'est que l'épanouissement du dogme de sa maternité divine.

Mais où prendre, mes très-chers frères, des pensées et des louanges dignes de ce sujet ? Comment parler des grandeurs de l'auguste Mère de l'Homme-Dieu ? Comment scruter le secret de sa gloire ? Comment sonder l'océan sans fonds de ses prérogatives ,

(1) Maria Mater gratiæ, Mater misericordiæ. *Offi. liturg.*

de ses mérites et de ses vertus ? Si les anges du ciel, si les prophètes, les apôtres et les saints docteurs nous prêtaient leur admiration et leur enthousiasme divin, nous ne ferions encore que bégayer en parlant des grandeurs de l'incomparable Mère de Dieu. Nous ne ferions entendre que des échos infidèles de ses magnificences, que des accents indignes de Celle dont Dieu seul peut mesurer l'élévation et la gloire.

C'est un dogme de la foi catholique que Dieu seul est grand. « Mon nom est grand, dit le Seigneur (1). » « Vous êtes seul grand, seul sublime, seul infini (2) ». Tout ce qui sort du néant se mesure. Ce qui se mesure a des limites. Tout être limité est fini, fautif, imparfait. Les êtres créés, quelque grands qu'ils soient et qu'ils paraissent, existent dans le temps, dans l'espace, dans le mouvement. Ce qui existe dans le temps n'est pas éternel. Ce qui est contenu dans l'espace n'est pas infini. Ce qui existe dans le mouvement est successif. Mais Dieu est infini de tout point. Il n'y a point de hauteur qui puisse s'élever au niveau de son trône et de sa gloire. Point de profondeur qui puisse descen-

(1) Magnum est nomen meum. *Mal. I*, 2.

(2) Tu solus magnus, tu solus altissimus. *Miss. Rom.*

dre dans les abîmes de son essence. Point de largeur capable d'embrasser les dimensions de son être. Point de longueur qui puisse mesurer son éternelle vie. L'éternité est son âge, la toute-puissance sa force, l'immensité sa demeure, et l'unité sa vie. « Dieu est partout, dit saint Thomas-d'Aquin, par puissance, par présence et par essence (1). » Et cette pensée du docteur angélique n'est que la traduction, dans la langue théologique, de ces paroles de saint Paul : « Nous avons en lui l'être, le mouvement et la vie (2). »

« Où irai-je, s'écrie le Roi-Prophète, pour échapper à votre lumière ? Où fuirai-je pour me dérober à votre regard ? Si je monte au ciel, je vous y trouve. Si je descend dans l'enfer, vous y êtes. Si je prends des ailes pour aller au-delà des mers, c'est votre main qui me guide, c'est votre droite qui me porte (3).

(1) Ubique per potentiam, per præsentiam, per essentiam. *Sum. theolog.*

(2) In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. *Act. XVII, 28.*

(3) Quo ibo a spiritu tuo ? et quo a facie tua fugiam ? Si ascendero in cœlum, tu illic es ; si descendero in infernum, ades. Si sumpsero pennas meas diluculo, et habitavero in extremis maris; etenim illuc manus tua deducet me ; et tenebit me dextera tua. *Psalm. CXXXVIII, 7, 8, 9.*

« Il est plus élevé que le ciel, plus profond que l'enfer, plus large que l'univers (1). » Dieu seul, Dieu seul est grand. *Tu solus magnus.*

Pour s'aveugler sur la bassesse de leur origine, pour se faire illusion sur le néant de leur être, pour se créer une sorte d'abri contre l'importune et désespérante clarté de la vérité, les fils de l'orgueil se sont précipités dans l'immonde et stupide erreur du panthéisme.

Selon ce monstrueux système les êtres sont tirés non du néant, mais de la substance même de Dieu. Les créatures sont sorties de l'essence de l'Etre infini par émanation, par effusion, par génération, ou par tout autre mode de communication radicale de la substance infinie de Dieu. Les partisans de ce système exécrable ne reculent pas devant les plus horribles contradictions, devant les hypothèses les plus sataniquement impies.

Si les créatures sont tirées de l'essence divine par un mode d'émanation substantielle quelconque, elles sont d'une même essence, d'une même nature, d'un même être, d'une même vie avec Dieu. Elles sont nées

(1) Job. XI, 18

ou engendrées de Dieu. Elles sont par conséquent consubstantielles à Dieu. Or, ce que Dieu engendre de sa propre substance est Dieu avec lui, est Dieu comme lui, est Dieu autant que lui ; car en Dieu, tout est Dieu. Toute sa substance est lui-même. Il n'y a point en Dieu de substance latente, passive, inerte, endormie.

D'autres impies n'ont pas reculé devant une autre théorie de l'athéisme et du scepticisme. Selon ces enragés sceptiques, l'univers n'est qu'un semblant d'être, qu'une immense illusion, qu'une pure inanité, que l'ombre d'un rêve. Cette théorie épouvantable n'est qu'un nouvel article du symbole de l'athéisme ; c'est la démence philosophique parvenue à ses derniers excès. C'est, selon l'énergique parole de l'apôtre saint Jude, la bave, l'écume des ignominies des enfants perdus de l'impiété (1).

L'univers est donc tiré du néant, et voilà pourquoi le livre de la Genèse s'ouvre par ces paroles sublimes: « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre (2).» C'est pourquoi encore, le symbole de l'univers catho-

(1) Despumantes suas confusiones. *Jud. I, 13.*

(2) In principio creavit Deus cœlum et terram. *Gen. I, 1.*

lique commence par ce dogme fondamental : « Je crois en un seul Dieu Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles (1). »

Et toutefois, cet univers qui écrase de ses dimensions la pensée de l'homme, n'est qu'un atôme, qu'un point devant la suprême grandeur, devant l'accablante majesté du Très-Haut. Les choses visibles et invisibles sont devant lui comme rien. La création toute entière, dit un prophète, est semblable « à une goutte de rosée suspendue à un brin d'herbe (2). » L'univers et ses mondes sont comme la paille légère qui fait osciller le plateau d'une balance parfaitement équilibrée (3).

Il n'y a donc rien, dans les choses créées qui puisse mériter le nom de grand. « Dieu seul est grand. » *Tu solus magnus. Tu solus altissimus.*

Mais si l'acte de la création n'a pu réaliser lui-même une œuvre marquée au coin d'une grandeur suprême, infranchissable ; d'une grandeur telle en un mot que

(1) Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem, factorem cœli et terræ, visibilum omnium et invisibilium. *Symb. Nic.*

(2) Tanquam gutta roris antelucani. *Sap. XI, 23.*

(3) Tanquam momentum stateræ. *Sap. XI, 23.*

Dieu ne puisse faire quelque chose de plus grand ; il n'y a rien de grand, à plus forte raison dans les œuvres de l'homme.

Notre pompeuse ignorance, notre vanité superbe et idiote, s'extasie en face des œuvres sorties de la pensée de l'homme. Nous profanons la langue du vrai quand nous appelons grandes les inventions écloses du laboratoire de notre néant; nous appelons grands, des rêves et des fantômes. Que sont, en face de la vérité, les inventions du génie des arts, de la science, des lettres, des armes et de l'industrie? Ce ne sont, en réalité, que des grains de poussière et de sable entassés pêle-mêle les uns sur les autres.

Ce sont des jeux d'enfant que le prophète appelle avec raison : « La fascination de la bagatelle (1). »

Voyez ces pyramides de l'antique Egypte : les Pharaons les ont bâties pour immortaliser leur nudité et leur néant; quelques stupides manœuvres les renverseraient. Contemplez les cités fameuses de la haute Asie, ces palais de l'orgueil enivré de sa puissance, ces monuments, ces trophées de la force. Ce ne sont là que de brillants nuages. Entendez à travers les

(1) Fascinatio nugacitatis. *Sap. IV, 12.*

siècles, ce bruit de la gloire humaine qui tombe, qui va se perdre et s'éteindre dans la nuit d'un tombeau (1). « Vanité des vanités, s'écrie le plus magnifique des rois, et tout est vanité (2). »

L'Angleterre et la France entassèrent, il y a quelques années, dans des palais de verre (image de la fragilité des œuvres de l'homme) toutes les merveilles de l'industrie. Les deux hémisphères se donnèrent rendez-vous dans ces musées de l'orgueil humain ; l'Europe se promena devant ces prétendus chefs-d'œuvre. Eh bien ! M. C. F., ces palais de l'industrie, ces créations de l'homme auraient pu disparaître et s'anéantir en quelques heures, au moyen d'une traînée de poudre et d'une allumette chimique. Et ces choses nous étonnent, nous éblouissent, nous font pousser des cris d'admiration et d'enthousiasme, nous jettent dans une sorte d'extase niaise et ridicule. O vanité des vanités! *Vanitas vanitatum.*

« La gloire humaine, la gloire des conquérants et des despotes, s'écriait Mathatias, finit dans la pourriture et dans les vers (3). » « L'homme, ajoutait ce

(1) Periit memoria eorum cum sonitu. *Psalm. III, 8.*

(2) Vanitas vanitatum, et omnia vanitas. *Eccl. I, 2.*

(3) Gloria ejus stercus et vermis est. *Mach. II, 62.*

héros déjà chrétien, se dresse aujourd'hui dans sa grandeur éphémère, et demain on le jette dans une fosse (1). »

Entendez l'Apôtre des nations foudroyant de son indignation sublime les créations de l'orgueil. « J'ai regardé toutes choses comme perte, et les ai estimées à l'égal du fumier, pour gagner le Christ (2). »

Ainsi M. C. F., ni le monde de la nature, ni le monde des créations de l'homme ne peuvent nous offrir des œuvres marquées au signe d'une grandeur souveraine, d'une grandeur suprême et absolue.

Mais en dehors du monde de la nature, en dehors du monde des inventions humaines, il y a le monde de la foi, il y a l'ordre surnaturel de la grâce et de la gloire. C'est dans cette sphère divinement ineffable qu'il faut nous placer, pour découvrir au rayon de la lumière divine, des œuvres véritablement grandes, des merveilles marquées du sceau d'une grandeur infranchissable et vraiment digne de Dieu.

Dieu seul est grand. Mais si Dieu avait trouvé le secret de partager, en un sens très-réel, sa puissance, sa

(1) Hodie extollitur, et cras non invenietur. I. *Mach. II*, *63*.

(2) Propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. *Philip. III*, *8*.

gloire, sa divinité même avec sa créature, la créature serait grande de la grandeur même de Dieu. Or, la révélation, la foi, l'Eglise, nous enseignent que Dieu s'est uni à sa créature par trois modes surnaturels et suprêmes. Ces trois modes de l'union de Dieu avec sa créature sont si excellents, si prodigieux, qu'il n'est pas donné à la toute-puissance d'en produire et d'en réaliser un autre, qui rapproche davantage la créature de son créateur, et l'homme de son Dieu.

Le mode par excellence de cette union suprême de Dieu avec sa créature, c'est *l'union de l'incarnation.* « Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous (1). »

Par l'incarnation, le Fils propre et unique de Dieu le Père, s'unit personnellement à la nature humaine. Dieu est homme et l'homme est Dieu (2).

Le Verbe divin, l'âme et la chair s'unissent en Jésus-Christ, par le nœud d'une seule et même personnalité divine. Quelle union! quel prodige! Trois substances distinctes, trois substances séparées radi-

(1) Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. *Joan. I, 14.*

(2) Et Homo factus est. *Symb. Nic.*

calement par leur essence et par leur nature, savoir : la substance du Verbe infini, la substance de l'âme, la substance de la chair, se noueut, s'embrassent, s'unissent en Jésus-Christ, dans une même personne divine. Le Christ, Dieu et homme tout ensemble ; Dieu parfait et homme parfait, vit à la fois, de la vie propre de Dieu et de la vie propre de l'homme.

L'âme et la chair du Fils d'Adam sont élevées à l'union personnelle et hypostatique du Fils unique de Dieu.

Jésus-Christ est donc grand de la grandeur même de Dieu. Dieu, par l'acte immense de l'incarnation, se communique donc à la nature humaine par un mode suprême, surnaturel, qui rapproche cette nature humaine au degré le plus près possible de son Dieu. Dieu contracte donc, avec la nature humaine, une union telle, qu'il n'y en a point de plus excellente, ni qui puisse la surpasser dans les inventions même de Dieu.

« Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous. »

Ce mot, venu du troisième ciel, exprime l'union ou plutôt l'*unité* la plus étroite, la plus excellente, la plus parfaite, la plus *une* entre Dieu et l'homme, entre

le fini et l'infini, entre le créateur et la créature. Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble. En tant que Dieu, il possède toute la nature, toute la substance, toute l'essence de Dieu même. En tant qu'homme, il possède toute la nature de l'homme ; et ces deux natures se joignent, se lient, s'étreignent, sans se confondre, par le nœud divin de la personne adorable du Fils unique de Dieu.

Le Christ est donc grand, de la grandeur même de Dieu. « Vous êtes seul grand, seul suprême, seul infini (1). »

Le docteur angélique, pénétrant avec son profond regard dans le mystère de l'union personnelle du Verbe avec la nature humaine, établit cette proposition théologique : « L'union de l'incarnation est l'union suprême, l'union par excellence, la plus parfaite de toutes les unions (2). »

La personne du Père, la personne du Fils, la personne du Saint-Esprit sont unies entre elles par l'unité d'une même essence, d'une même nature, d'une

(1) Tu solus magnus, tu solus altissimus, Jesu Christe. *Missal. Rom.*

(2) Unio incarnationis est omnium unionum maxima. *Th. III.*

même divinité ! L'essence divine est commune au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne forment pas une seule et même personne au sein de l'indivisible Trinité ! « Autre est la personne du Père, autre est la personne du Fils, autre est la personne du Saint-Esprit (1). » Ils sont trois : « le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint (2), et ces trois ne sont qu'un (3). »

Dans le mystère adorable de l'Incarnation, il y a trois natures, trois substances distinctes : la nature du Verbe, la nature de l'âme et la nature de la chair; et par l'union de l'incarnation, ces trois natures, ces trois substances ne constituent qu'une seule et même personne divine, savoir : la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'âme et la chair, quoique distinctes, par essence, n'ont point d'autre personnalité dans le Christ, que la personnalité du Verbe divin. D'où l'ange de l'école conclut, que l'union de l'incarnation est l'union par excellence, la plus parfaite de toutes les unions. *Unionum maxima.*

(1) Alia est enim persona Patris, alia Filii, alia Spiritus Sancti. *S. Athan. Symb.*

(2) Tres sunt : Pater, Verbum, Spiritus Sanctus.

(3) Et hi tres unum sunt.

Ne nous étonnons donc pas, si le grand Apôtre, parlant des anéantissements du Verbe divin dans l'incarnation, et de l'exaltation de la nature humaine, par son union hypostatique avec le Verbe divin, enseigne à l'univers : « que le Christ a reçu de son Père un nom qui est au-dessus de tout autre nom (1). » Ne soyons plus surpris, si le même apôtre ajoute : « qu'au nom de Jésus, tout genou se courbe, au ciel, sur la terre et dans les enfers (2). » Comprenons enfin, pourquoi saint Paul déclare : « que le Christ a été établi à la droite du Très-Haut, dans les plus inaccessibles régions de la gloire; qu'il s'est élevé au plus haut des cieux, pardessus toute principauté et toute puissance, par delà toute domination, au-dessus de tout ce qui peut être *nommé*, non-seulement dans le siècle présent, mais dans le siècle futur; en sorte que toutes les choses créées sont aux pieds du Christ, et qu'il est le chef de toute l'Eglise, c'est-à-dire des anges, des hommes et de tout l'univers (3). »

(1) Donavit illi nomen quod est super omne nomen. *Philip. II, 9.*

(2) In nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium, et infernorum. *Philip. II, 10.*

(3) Constituens eum ad dexteram suam in cœlestibus...Et om-

L'Homme-Dieu est donc parvenu au degré le plus élevé de toute grandeur communicable. La nature humaine exhaussée dans le Christ, jusqu'à l'union personnelle du Fils unique, du Fils propre de Dieu le Père, a donc atteint la limite suprême et infranchissable de toute grandeur.

L'éternelle Trinité, en tirant des plus inscrutables profondeurs de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté, l'œuvre immense de l'incarnation, a donc réalisé son chef-d'œuvre. Nommer Jésus-Christ, c'est donc nommer Celui qui seul porte un nom qui est au-dessus de tout ce qui peut avoir un nom, soit dans le temps, soit dans l'éternité ! *Super omne nomen quod nominatur, non solum in hoc sæculo, sed etiam in futuro.*

Au-dessous de l'union surnaturelle et suprême de la nature divine et de la nature humaine en Jésus-Christ, il y a l'union de la maternité divine, qui en est inséparable et qui se confond pour ainsi dire avec l'union ineffable de l'incarnation. La bienheureuse Marie ne tire de sa substance, ni le Verbe divin, ni

nia subjecit sub pedibus ejus; et ipsum dedit supra omnem Ecclesiam. Supra omne nomen, quod nominatur, non solum in hoc sæculo, sed etiam in futuro. *Eph. I, 20, 21, 22.*

l'âme du Christ. Elle engendre du sang le plus pur de ses entrailles la chair à laquelle le Fils de Dieu s'unit personnellement. Le Verbe divin prend, dans le sein virginal de Marie, le corps animé qu'il s'unit d'un nœud personnel (1). Marie est Mère du Verbe incarné. Elle est Mère de l'Homme-Dieu ; elle est Mère du Fils de Dieu fait homme. Nous croyons avec l'Eglise, « que le Fils unique du Père, lumière de la lumière, vrai Dieu du vrai Dieu, a été conçu du Saint-Esprit ; qu'il est né de la Vierge Marie (2).

La Vierge immaculée fournit et fournit seule, cette chair que prend le Verbe divin. *Animatum corpus sumens, de Virgine nasci dignatus est.*

En sorte qu'on peut dire, en un sens, que la très-sainte Mère de l'Homme-Dieu, est plus Mère du Fils de Dieu, que les mères ordinaires ne sont mères de l'enfant qu'elles ont mis au monde. L'Agneau de Dieu n'a reçu que de sa divine Mère la toison de notre humanité ! Et c'est pourquoi sainte Elisabeth, en recevant le salut virginal de Marie, s'écrie dans un sublime

(1) Animatum corpus sumens, de Virgine nasci dignatus est. *Off. Liturg.*

(2) Qui conceptus est de Spiritu Sancto ; natus ex Maria Virgine. *Symb. Apost.*

enthousiasme : « Béni est le fruit de vos entrailles. » *Benedictus fructus ventris tui* (1).

Les trois personnes divines concourent directement, immédiatement et simultanément à l'œuvre infinie de l'incarnation. Le Père féconde, par son amour, le sein virginal de Marie, et le Verbe s'unit personnellement au corps animé qu'il prend dans le sein de sa Mère. *Animatum corpus sumens, de Virgine nasci dignatus est.*

Le Père et le Saint-Esprit ne s'incarnent pas, il est vrai ; mais parce que le Père et le Saint-Esprit possèdent la même nature, la même essence, la même divinité que le Fils, on peut dire avec le docteur angélique lui-même, que le Père s'incarne par le Fils, comme le Saint-Esprit s'incarne par le Verbe. L'union que le Père et le Saint-Esprit contractent, par le Verbe, avec la divine Mère du Fils de Dieu, est donc une union suprême, une union infinie en son genre, ainsi que le disait le docte Suarez : *Unio maternitatis divinæ, est unio suprema, suo genere infinita* (2).

(1) Luc. I, 42.

(2) Suarez. De Myster. Incarnat.

La Très-Sainte Vierge, par sa maternité divine, ne s'élève pas, il est vrai, jusqu'à l'ordre de l'union hypostatique, laquelle, est l'union propre du Verbe divin avec la nature humaine ; mais elle s'en rapproche au degré le plus près. Elle y touche par un point de conjonction tellement intime, qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu même de s'unir avec sa créature, en dehors de l'union hypostatique, par un lien plus étroit. Cette union est une union suprême avec une personne infinie (1). Marie est Mère de Dieu. Or, après être Dieu, dit Albert-le-Grand, il n'y a rien de plus près de Dieu que d'être Mère de Dieu (2). C'est en pénétrant dans les ineffables profondeurs du mystère de la maternité divine de la Vierge immaculée, que saint Bernardin de Sienne a pu dire : « Pour devenir Mère de Dieu, la bienheureuse Vierge a dû être élevée à une sorte d'égalité avec Dieu, par une infinité de grâces et de perfections surnaturelles (3). »

(1) Maternitas Dei, unio suprema cum persona infinita. *D. Thom.*

(2) Post esse Deum, est esse Matrem Dei. *Albert. Magnus.*

(3) Ut esset Mater Dei, debuit elevari ad quamdam æqualitatem divinam, per infinitatem gratiarum et perfectionum. *S. Bernardin. De Laud. B. V. Mariæ.*

La Très-Sainte Vierge, par sa vocation sublime à la maternité divine, est donc parvenue au degré le plus élevé des grandeurs communicables du Dieu trois fois saint. Elle est donc grande de la grandeur même de Dieu, autant qu'une créature puisse s'en rapprocher sous l'action suprême de l'adorable Trinité. C'est donc pour la divine Mère du Christ que la force du bras de Dieu s'est déployée dans ses dernières magnificences; et c'est là le sens mystérieux des paroles échappées à l'extase de la Mère de l'Homme-Dieu, dans la maison de sa cousine Elisabeth : « Le Fort, le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses (1). »

L'unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dans une même essence, dans une même divinité, voilà la Trinité.

L'unité du Verbe, de l'âme et de la chair du Christ, dans une même personne divine, voilà l'incarnation.

L'unité de la bienheureuse Vierge avec le Verbe incarné, conçu du sang virginal de Marie, par l'opération du Saint-Esprit, voilà la maternité divine. Et ces trois mystères constituent la base du monde surnaturel.

(1) Fecit mihi magna qui potens est. *Luc. I, 49.*

Il existe un autre mode d'union surnaturelle de Dieu avec sa créature. Cette union est celle de la grâce et de la gloire, dont le Roi-Prophète a dit : « le Seigneur vous donnera la grâce et la gloire (1). »

Par la grâce, l'homme déchu naît à une vie surnaturelle, à une vie divine. Il devient le fils et le frère d'un Dieu. « Il nous a donné le pouvoir de devenir les fils de Dieu (2). » « Vous tous, qui avez été baptisés en Jésus-Christ, ajoute saint Paul, vous êtes revêtus de Jésus-Christ (3). » « Par notre regénération au saint Baptême, nous devenons les membres du corps, de la chair et des os de Jésus-Christ (4). »

La grâce nous rend participants de la nature divine, dit à son tour l'apôtre saint Pierre : *Naturæ consortes divinæ.*

Le docteur angélique définit la grâce : « Le commencement de la vie de Dieu en nous (5). » L'être de

(1) Gratiam et gloriam dabit tibi Dominus. *Psalm. LXXXIII, 12.*

(2) Dedit nobis potestatem filios Dei fieri. *Joan. I. 12.*

(3) Quicunque in Christo baptizati estis, Christum induistis. *Galat. III, 27.*

(4) Quia membra sumus corporis ejus, de carne ejus et de ossibus ejus. *Eph. V, 30.*

(5) Gratia Dei, inchoatio vitæ Dei in nobis. *Summ. Theol.*

la nature, ajoute saint Thomas-d'Aquin, nous fait homme, l'être de la grâce nous fait membres de Jésus-Christ, et l'être de la gloire nous rend Déiformes. Dans le ciel de la gloire nous serons semblables à Dieu, et la raison qu'en donne le disciple bien-aimé, c'est parce que nous verrons Dieu tel qu'il est.»

» Mes bien-aimés, maintenant nous sommes enfants de Dieu ; mais ce que nous serons ne paraît pas encore. Nous savons que lorsqu'il paraîtra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est (1). »

Pour voir Dieu face à face, pour le contempler dans son essence, pour atteindre la félicité surnaturelle de la gloire, il faut être élevé à l'*Etre Déiforme*. Il faut que Dieu trouve, dans sa puissance et dans son amour, le secret de nous imprimer le sceau d'une similitude parfaite avec lui. Or, c'est dans la contemplation immédiate de l'essence divine, que les élus puisent cette ressemblance, cette *similitude Déiforme*. Le soleil tombant sur un miroir, s'y peint lui-même, et le miroir en reflète une parfaite image. La grâce

(1) Carissimi, nunc filii Dei sumus : et nondum apparuit quid erimus, scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus; quoniam videbimus eum sicuti est. *I. Joan. III*, 2.

nous unit surnaturellement à Dieu, et la gloire qui nous fait contempler son essence divine, nous imprime le sceau de sa similitude. Les élus sont des miroirs vivants de ce grand Dieu qu'ils voient face à face, et qu'ils voient dans la lumière même de son éternelle splendeur, car il est écrit : « Nous verrons la lumière dans votre lumière (1). »

La grâce divine nous élève donc à une parenté, à une sorte d'égalité avec Dieu. « La grâce de l'Evangile, d'après l'enseignement de saint Paul, a appelé les nations de la gentilité à une parenté avec le Christ. Elle les appelle à l'héritage et à la participation des promesses infinies de la charité de Jésus-Christ (2). »

Le prophète Osée avait annoncé ces magnifiques espérances et ces immortelles destinées. Il avait dit, en parlant des gloires surnaturelles réservées aux héritiers du Christ parmi les nations de la gentilité : « et à ceux à qui il avait été dit: Vous n'êtes pas mon

(1) In lumine tuo videbimus lumen. *Psalm. XXXV, 10.*

(2) Gentes esse cohæredes, et concorporales, et comparticipes promissionis ejus in Christo Jesu. *Eph. III, 6.*

peuple, vous : on dira : *Vous êtes les Fils du Dieu vivant* (1). »

Là, est notre grandeur véritable, là, notre élévation, notre dignité, notre incomparable excellence : « Vous êtes les fils du Dieu vivant: *Filii Dei viventis.*» C'est ce prodige de notre union surnaturelle et Déifique avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ qui faisait dire au Roi-Prophète: «Dieu est admirable dans ses saints(2).» C'est en exaltant le don merveilleux de la grâce et de la gloire qui nous rend *Déiformes*, que saint Paul s'écrie : « Grâces à Dieu à cause de son don inénarrable (3). »

Telles sont, mes très-chers frères, autant du moins, qu'il m'est permis de parler de ce qui surpasse toute parole et toute louange, telles sont les trois modes d'union surnaturelle de Dieu avec sa créature :

L'union de l'incarnation, qui fait l'Homme-Dieu ;

L'union de la maternité divine, qui fait Marie Mère de Dieu ;

L'union de la grâce, qui fait le chrétien fils et frère de Dieu.

(1) Et erit in loco ubi dicetur eis: Non populus meus vos; dicetur eis : Filii Dei viventis. *Osée. I, 10.*

(2) Mirabilis Deus in Sanctis suis. *Psalm. VII, 36.*

(3) Gratias Deo super inenarrabili dono ejus. *II. Cor. IX, 15.*

Ces trois modes d'union de Dieu avec la créature, constituent l'ordre de la grâce et de la gloire. Ils embrassent l'immense horizon du monde surnaturel. Ces trois chefs-d'œuvre de la toute-puissance manifestent à l'univers étonné, les inventions les plus cachées et les plus parfaites de la sagesse infinie.

Faire un Dieu du fils d'Adam; faire d'une humble Vierge la vraie Mère de Dieu; faire d'un rejeton de la race humaine, le Fils et le Frère de Dieu, voilà le terme infranchissable des secrets les plus profonds de la charité infinie.

Avant d'aller plus loin, replions nous un moment sur notre âme.

L'incarnation du Verbe, la maternité divine de la bienheureuse Vierge, l'union surnaturelle du chrétien avec Jésus-Christ, nous ouvrent tous les trésors de la divine miséricorde. Eclairés au flambeau des divines révélations, nous ne sommes plus surpris du langage inspiré du Père de saint Jean-Baptiste : « Il nous a visités, s'écriait ce saint vieillard, par les entrailles de sa miséricorde, en se levant des profondeurs les plus inaccessibles de sa demeure (1). »

(1) Per viscera misericordiæ Dei nostri; in quibus visitavit nos, oriens ex alto. *Luc. I, 78.*

L'œuvre de l'incarnation, l'œuvre de la maternité divine, la régénération surnaturelle de l'homme en Jésus-Christ, ouvrent en effet, sur le monde des esprits, les derniers et suprêmes épanchements de la miséricorde de Dieu. Ces trois grandes merveilles nous laissent apercevoir les plus abyssales profondeurs de l'amour de Dieu pour sa créature. Car le prophète ne dit pas : « Il nous a visités, dans sa miséricorde, » mais : « Il nous a visités, par les entrailles de sa miséricorde ; » c'est comme s'il disait : « Il nous a ouvert le fond même de sa miséricorde ; il a fait sortir des dernières profondeurs de sa tendresse miséricordieuse, tout ce qu'elle renfermait de plus passionnément, de plus divinement tendre. *Per viscera misericordiæ, in quibus visitavit nos oriens ex alto.* »

Mais quand on songe, que c'est sur la nature humaine, et non sur la nature angélique, que les suprêmes tendresses de la divine miséricorde se sont épanchées, il ne reste plus à l'âme que le silence de l'étonnement, que la stupéfaction de la reconnaissance. « Il nous a visités, par les entrailles de sa miséricorde. *Per viscera misericordiæ.* »

Et toutefois, ces merveilleuses inventions d'une charité qui dépasse toute mesure, que saint Paul

appelle une charité excessive, « une charité trop grande, *propter nimiam caritatem quâ dilexit nos* (1), » nous laissent dans le sommeil de l'indifférence. Nous les croyons sans les méditer. Nous en parlons sans enthousiasme. Nous y pensons, sans éprouver les saintes surprises d'un amour rassasié. Qu'elle est donc la puissance de séduction, d'aveuglement, de cruelle apathie que la chair, que le monde et Satan exercent sur nous? Le moindre bruit des choses d'ici-bas nous rend attentifs; nous ouvrons notre âme à toute lueur des menteuses espérances de cette vie. Et quand on nous parle des inventions éternellement ravissantes de la charité et de la tendresse de Dieu pour les hommes, quand on nous raconte la divine histoire des prodiges venus des *entrailles de la miséricorde infinie*, nous ne sentons rien ; nous faisons la sourde oreille, ou bien nous en écoutons le récit, comme si on nous entretenait d'une chose étrangère à nos intérêts, à nos destinées, à notre béatitude et à notre gloire.

L'incarnation du Fils de Dieu, la maternité divine de l'auguste Marie, la consanguinité du chrétien avec

(1) Eph. II, 4.

l'Homme-Dieu, révèlent aux anges et aux hommes le plan surnaturel tout entier. Ces mystères sacrés mesurent, comme parle saint Paul, « la largeur, la longueur, la profondeur de la charité infinie (1). »

Mais comment ces trois chefs-d'œuvre de la toute-puissance sont-ils sortis des trésors les plus profonds des conseils divins? Comment ont-ils jailli des entrailles de la divine miséricorde? Quel a été le moyen employé pour leur réalisation? Par qui, en un mot, ces trois merveilles se sont-elles produites au sein de l'univers? Recueillez-vous, M. T. C. F., et abandonnez-vous aux plus légitimes transports de l'admiration et dela reconnaissance.

Ces trois chefs-d'œuvre, ces trois miracles de la toute-puissance ont eu pour instrument la bienheureuse Vierge Marie. Cette fille d'Adam a été prédestinée pour devenir l'ouvrière incomparable des créations par excellence du monde de la grâce. L'auguste Marie, en un mot, est devenue le canal mystérieux

(1) Ut possitis comprehendere cum omnibus Sanctis, quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum. *Eph. III, 18.*

par lequel se sont épanchées sur l'univers, les plus abondantes et les plus précieuses effusions de la grâce et de la gloire.

Un conseil a été tenu dans l'inaccessible sanctuaire des trois personnes divines. Le moment est venu de réaliser, dans le temps, le triple prodige qui doit mettre à découvert le fonds même des divines miséricordes. Un archange sublime, l'un de ces immortels esprits qui se tiennent devant le trône de Dieu, reçoit de la bouche du Tout-Puissant, un message tellement grand, si prodigieusement merveilleux, que l'éternité s'écoulerait avant que le premier des esprits pût en soupçonner l'existence, et même en concevoir la possibilité. Ecoutons-en le récit dicté par le Saint-Esprit à l'évangéliste saint Luc :

« Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de » Dieu dans la ville de Galilée appelée Nazareth, à » une vierge mariée à un homme de la maison de » David, appelé Joseph, et Marie était le nom de la » vierge.

» Et l'ange étant entré où elle était, lui dit : Je vous » salue pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous, » vous êtes bénie entre les femmes.

» Elle, l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles,

» et elle pensait en elle-même, quelle pouvait être » cette salutation.

» Et l'ange lui dit : Ne craignez point, ô Marie ; » vous avez trouvé grâce près de Dieu.

» Voilà que vous concevrez dans votre sein, et vous » enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de » Jésus.

» Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut, » et le Seigneur-Dieu lui donnera le trône de David » son Père ; et il règnera éternellement dans la » maison de Jacob ; et son règne n'aura point de » fin.

» Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il ? car » je ne connais point d'homme. Et l'ange lui répon- » dit : L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu » du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est » pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous, sera ap- » pelé le Fils de Dieu.

» Et voilà qu'Elisabeth votre parente, a conçu, » elle aussi, un fils dans sa vieillesse ; et ce » mois est le sixième de la grossesse de celle » qu'on appelait stérile, car rien n'est impossible à » Dieu.

» Et Marie dit : Voici la servante du Seigneur : qu'il

» me soit fait selon votre parole, et l'ange la
» quitta (1). »

Quelle simplicité et quelle magnificence! et que sont, je le demande, devant cet inimitable récit, toutes les créations de la poésie et de l'éloquence? que sont toutes les inventions du génie des lettres et des arts? C'est Dieu lui-même qui donne à son céleste messager, la mission d'aller apprendre, à la plus humble des vierges, que seule, entre toutes les femmes, elle est appelée à devenir l'épouse du Père, la Mère du Verbe, le tabernacle vivant de l'Esprit Saint. C'est ce grand Dieu, devant qui l'univers et ses mondes ne sont que des grains de poussière, qui traite, en quelque sorte, par un ambassadeur immortel, d'égal à égal, avec la plus pure et la plus cachée des filles d'Adam; qui sollicite le concours de sa volonté libre, pour produire les trois merveilles que sa toute-puissance ne saurait dépasser.

« L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu à une vierge (2). Il y avait dans le monde, des empereurs, des reines, des filles de roi, des cités superbes. Auguste régnait

(1) Luc. I, 26.

(2) Missus est Angelus Gabriel a Deo ad virginem. *Luc. I, 26.*

sur le monde connu. Rome était devenue la maîtresse et la reine des nations subjuguées. Et toutefois Gabriel est envoyé dans la petite ville de Nazareth, bourgade inconnue d'une province méprisée par les superbes conquérants des nations (1).

Et voyez avec quel respect le sublime Archange se présente à la virginale épouse d'un humble artisan. Entendez les paroles éblouissantes qu'il est chargé de lui adresser de la part de Celui que les Anges adorent.

« Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est » avec vous ; vous êtes bénie entre les femmes (2). »

Cette triple louange renferme le secret de toutes les destinées surnaturelles de l'auguste Marie. « Je vous salue, pleine de grâce. » La grâce, vous le savez, mes très-chers frères, est une participation à la vie de Dieu. *Gratia, participatio quædam vitæ Dei in nobis* (3).

Elle en est une effusion qui, pénétrant dans l'es-

(1) In civitatem Galilææ, ad virginem desponsatam viro cui nomen erat Joseph. *Luc. I,* 26, 27.

(2) Ave, gratia plena : Dominus tecum : Benedicta tu in mulieribus. *Luc. I, 28.*

(3) Thom, 1, 2.

sence de l'âme même, s'irradie sur ses puissances et élève l'*être* de la nature à l'*être* surnaturel et Déifique. Or, la bienheureuse Vierge est pleine de grâce : *gratia plena*. Elle l'a reçue, dans sa plénitude, au premier moment de son existence. Comment, en effet, serait-elle pleine de grâce, si la grâce de l'innocence originelle lui manquait ? Comment son Seigneur et son Dieu serait-il avec elle, *Dominus tecum* (1), si en commençant d'exister, elle avait été l'ennemie de son Dieu ? Comment, sans l'innocence originelle, la bienheureuse Vierge serait-elle bénie entre toutes les femmes ? Comment surpasserait-elle, par une bénédiction qui n'était réservée qu'à elle seule, notre première mère qui, en sortant des mains de son Créateur, était enrichie de l'innocence et de la justice originelle ?

Les paroles que le céleste envoyé adresse à la Très-Sainte Vierge de la part de Dieu, portent, dans leur essence même, la révélation de ce privilége miraculeux, que l'immortel Pie IX a eu la gloire d'élever aux splendeurs d'un dogme solennellement défini.

En entendant ces louanges, la Vierge immaculée

(1) Tecum in mente, tecum in corde, tecum in carne. *August.*

éprouve une sorte d'effroi, qui prend sa source dans sa profonde humilité et dans sa prudence toute divine. « Elle, l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles (1). » Elle cherche, dans les inspirations de la sagesse qui l'éclaire, elle demande à l'Esprit-Saint qui l'anime, si une louange, qu'elle croit si peu méritée, ne cacherait pas quelque piège pour sa vertu. « Elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation (2). »

Le céleste envoyé la rassure. Il lui apprend qu'elle est l'objet des éternelles complaisances de son Dieu : il lui dit qu'elle a été choisie, avant tous les siècles, pour enfanter, dans le temps, le fils unique que le Père engendre de toute éternité, dans les splendeurs de sa gloire (3). Ouvrant aux regards de l'humble Marie les horizons sans limites du monde surnaturel, il lui révèle que les trois personnes de l'éternelle et indivisible Trinité ont résolu de l'associer à leur gloire, de ne réaliser que par son ministère et par le concours de sa volonté, le mystère incompréhensible qui doit faire un Dieu de l'homme, et de Dieu même

(1) *Quæ cum audisset, turbata est in sermone ejus. Luc. I, 29.*

(2) Et cogitabat qualis esset ista salutatio. *Luc. I, 29.*

(3) Ex utero ante luciferum genui te. *Psalm. CIX, 3.*

un Homme-Dieu. Le glorieux Archange découvre, en un mot, à la bienheureuse Vierge le secret de sa maternité divine, et de la dignité suprême *et infinie*, en son genre, à laquelle elle est appelée par un décret de l'éternel amour.

Avant de répondre à l'ambassadeur du Très-Haut, la Reine des vierges demande, si en devenant mère du Fils de Dieu fait homme, elle doit renoncer au vœu qui l'enchaîne à une éternelle virginité. « Marie dit à l'Ange : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme (1)?

Le sublime messager répond à l'humble Vierge que sa virginité est la condition même de sa maternité divine. Il lui apprend que cette virginité qui lui est plus chère que toutes les gloires, est la loi providentiellement créatrice de l'union personnelle du Verbe divin avec la nature humaine. Puis, il lui révèle le secret de l'opération mystérieuse du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, pour accomplir, dans ses chastes entrailles, l'œuvre par excellence de l'éternelle puissance, de l'éternelle sagesse, de l'éternelle charité. « L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous cou-

(1) Dixit autem Maria ad Angelum : Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ? *Luc. I, 34.*

vrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous, sera appelé le Fils de Dieu (1). »

La Vierge prudente, la vraie Mère des vivants, Celle dont la mère de notre chair imita si peu la sagesse, va prononcer enfin la parole que la race humaine attendait depuis quarante siècles ; Elle va dire à l'univers la parole créatrice du monde surnaturel ; Elle va laisser tomber de sa bouche virginale ce *fiat* de l'Evangile, sans lequel l'ordre de l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine n'existerait pas. « Cieux ! s'écriait Jérémie en apercevant dans l'avenir cette merveille ineffable : cieux ! soyez dans la stupéfaction (2). »

« Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole. »

Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundum verbum tuum (3).

En cet instant d'éternelle reconnaissance, les trois prodiges de la Toute-Puissance, les trois merveilles

(1) Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei. *Luc. I, 35.*

(2) Obstupescite cœli super hoc. *Jerem. II, 22.*

(3) Luc. I, 38.

que Dieu lui-même ne pourrait surpasser, s'échappent des entrailles de la miséricorde infinie, pour germer dans les entrailles de la Vierge immaculée.

Le Verbe divin se fait homme : la plus humble et la plus pure des vierges devient Mère de Dieu ; et l'âme de l'Homme-Dieu tirée du néant, contemple, d'une vue immédiate, l'essence des trois personnes divines. Elle plonge son intuitif regard dans les profondeurs de l'unité substantielle du Père, du Verbe et du Saint-Esprit.

Le *fiat* de la Genèse a eu la puissance de tirer le monde de la nature des abîmes du néant ; mais le *fiat* de l'Evangile, prononcé par la bienheureuse Marie, a le pouvoir de faire sortir des profondeurs du conseil divin, le monde surnaturel, le monde infiniment plus parfait de la grâce et de la gloire.

Le *fiat* de la Genèse peuple les déserts du vide de l'armée innombrable des neufs chœurs des anges ; il tire du néant l'esprit et la matière, le monde des corps et celui des intelligences ; il fait l'homme, esprit et chair, l'homme intelligence incarnée, l'homme médiateur du monde des corps et du monde des esprits ; mais le *fiat* de l'Evangile, échappé des lèvres virginales de Marie, consomme entre Dieu et l'homme

l'union hypostatique, en vertu de laquelle Dieu est homme et l'homme est Dieu. Le *fiat* de l'Evangile noue, dans l'unité personnelle du Verbe, l'essence divine, l'essence de l'âme et l'essence de la chair. Par le *fiat* de l'Evangile, le fils de Dieu devient le fils d'une vierge; la plus humble des vierges devient Mère, vraie Mère de Dieu; et les deux éléments de la création, c'est-à-dire l'esprit et la matière, s'élèvent aux dernières magnificences de toute grandeur et de toute gloire.

Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.

Ainsi, mes très-chers frères, autant Dieu est élevé au-dessus de la nature, autant le *fiat* de l'Evangile surpasse celui de la Genèse.

Le *fiat* de la Genèse donne à chaque être ce sans quoi il ne serait ou n'existerait pas. Il fait le ciel et la terre, l'ange et l'homme. Il leur donne les lois constitutives de leur existence. Mais le *fiat* évangélique élève dans le sein de Marie l'esprit et la matière, à l'ordre de l'union personnelle avec le Fils propre et unique de Dieu. En le prononçant, la bienheureuse Vierge ouvre l'océan des suprêmes épanchements de la miséricorde infinie. Elle noue la nature de Dieu et

la nature de l'homme ; et par là, disent les plus profonds mystiques, la Très-Sainte Vierge devient, en un sens, le complément de l'adorable Trinité et le complément de l'univers.

Marie, par sa maternité divine, devient le complément de la Trinité. Comment cela ? La très-pure Vierge conçoit, du Saint-Esprit, le Verbe fait chair; « car, ce qui est né en elle est du Saint-Esprit (1). » Qu'ajoute l'évangéliste inspiré? « Il se trouva qu'un fruit fut formé en elle par le Saint-Esprit (2). » Qu'enseigne le symbole catholique ? Ecoutons : « Qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie (3).

Le Père a une fécondité infinie aux entrailles de l'éternelle Trinité. Il engendre éternellement un fils : *Ex patre natum ante omnia secula.* Le Fils éternellement fécond produit, avec le Père, une autre personne divine, laquelle est le Saint-Esprit, qui *ex Patre Filioque procedit.* Mais là s'arrête la fécondité infinie des personnes divines. Le Saint-Esprit, terme subsis-

(1) Quod enim in ea natum est, de Spiritu Sancto est. *Matt. I, 20.*

(2) Inventa est in utero habens, de Spiritu Sancto. *Matt. I, 18.*

(3) Qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus de Maria Virgine. *Symb. Apost.*

tant du mutuel épanchement du Père et du Verbe, n'engendre, ne produit point d'autre personne divine. Mais la bienheureuse Vierge conçoit du Saint-Esprit le Fils propre, le Fils unique du Père. Le Saint-Esprit communique à la bienheureuse Vierge une fécondité divine, puisqu'elle devient Mère, vraie Mère du Fils de Dieu. « Ce qui est né en elle, est du Saint-Esprit. » « Elle conçut du Saint-Esprit. » Il se trouva qu'un fruit fut formé en elle par le Saint-Esprit. » *Inventa est in utero habens de Spiritu Sancto.* Par la maternité divine de la bienheureuse Vierge, le Saint-Esprit a donc une fécondité divine, une fécondité infinie. *Quod in ea natum est de Spiritu Sancto est.* Et voilà comment et pourquoi la bienheureuse Mère de Dieu devînt le complément de l'adorable Trinité.

J'ai ajouté que, par sa maternité divine, la Très-Sainte Vierge était devenue le complément de l'univers. Nous allons le comprendre.

Le monde de la nature, quels qu'en soient les développements propres, les perfectionnements successifs, ne peut jamais franchir les limites de l'ordre purement naturel. Si le monde de la nature pouvait, par ses développements propres, franchir ses limites naturelles, l'effet surpasserait sa cause, serait d'une na-

ture supérieure à sa cause. La nature produirait la grâce ; le naturel s'élèverait de lui-même, et par ses seules forces, au surnaturel, chose évidemment impossible, parce qu'elle est contradictoire.

Mais, par la maternité divine de la Très-Sainte Vierge, « la chair animée » de Notre-Seigneur Jésus-Christ, devient la chair d'un Dieu (1). Mais la chair de l'Homme-Dieu est la chair de sa divine Mère. Or, la nature humaine, exhaussée dans le sein virginal de Marie, jusqu'à l'union personnelle du Verbe infini, comprend, embrasse les deux éléments de la création qui sont : l'intelligence et la matière. Le Verbe s'unit personnellement *à la chair animée*, qu'il prend aux entrailles de la Vierge immaculée devenue sa Mère : *Animatum corpus sumens, de Virgine nasci dignatus est.*

Par la maternité divine de Marie, l'esprit et la chair, l'intelligence et la matière, l'âme et le corps, lesquels, sont les deux éléments fondamentaux de l'univers ou du monde de la nature, s'élèvent au degré le plus sublime de toute grandeur et de toute perfection. L'esprit et la matière atteignent, par la maternité de la

(1) Animatum corpus sumens, de Virgine nasci dignatus est. *Off. Liturg.*

très-pure Vierge, l'union personnelle du Verbe divin. « *Le Verbe a été fait chair* (1). » La bienheureuse Vierge, complément de l'adorable Trinité, est donc aussi le complément de l'univers. Nous comprenons maintenant comment le culte que l'Eglise rend à la bienheureuse Marie repose sur le mystère de ses grandeurs.

(1) Et Verbum caro factum est. *Joan. I, 14.*

TROISIÈME CONFÉRENCE

MARIE MÈRE DE DIEU

Maria de qua natus est Jesus qui vocatur Christus.
Marie de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ. (MATT. I, 16.)

Dix-huit siècles de commentaires ont fait sortir de ces paroles un monde de richesses divines. Dix-huit siècles de méditation et de louange ne les ont pas épuisées. Et quand le fleuve du temps aura fini de couler, pour aller se jeter dans l'océan sans fond de l'éternité, ces paroles verseront encore, dans l'âme des élus, des flots intarissables d'admiration et de félicité. Et voyez dans quelle nuit de ténèbres les sectes protestantes se sont enfoncées. Elles adorent la Bible disent-elles hypocritement. Le texte de nos livres

saints, soumis à l'examen privé et aux menteuses inspirations de l'individualisme, là, est pour les sectes hérétiques et schismatiques non-seulement des derniers siècles, mais de tous les siècles, le *criterium* infaillible de la vérité. « Les hérésies, disait saint Augustin, n'ont d'autre origine qu'une mauvaise interprétation des divines écritures ; elles naissent de la témérité et de l'audace avec lesquelles ceux qui les entendent mal, donnent pour la vérité, leurs interprétations mensongères (1). »

Les sectes adorent la Bible ; et toutefois, ces sectes, ennemies irréconciliables du culte de la bienheureuse Mère de Dieu, n'ont pas vu, n'ont pas voulu voir qu'en nous transmettant ces immortelles paroles: « Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ » l'Evangile nous avait laissé la formule la plus lumineuse, l'expression la plus concise des grandeurs et des priviléges de la Vierge immaculée.

Commentant ces paroles sublimes de l'apôtre des nations : « Il lui a donné un nom qui est au-dessus

(1) Non aliunde natæ sunt hæreses, nisi dum scripturæ bonæ intelliguntur non bene, et quod in eis male intelligitur, temere et audacter asseritur. *August.*

de tout nom (1), » le savant *Cornelius a lapide* ne craint pas d'enseigner que le nom adorable de Jésus, devant lequel tout genou se courbe au ciel, sur la terre et dans les enfers, surpasse, en un sens, le nom même de Dieu. Entrons dans la pensée du docte interprète de nos livres saints. Le nom de Dieu dans sa notion propre, dans son acception exacte, dans le sens que ce nom trois fois saint rappelle à l'âme, implique l'idée de l'Etre éternel, infini, tout-puissant, qui a créé le ciel et la terre, et qui gouverne toutes choses. Mais le nom de Jésus implique la notion de Dieu connu, manifesté, selon toutes les merveilles de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté. Quand je prononce le nom de Dieu, ma pensée s'arrête sur Dieu, en tant qu'il est accessible, par ses attributs, à ma raison. Mais quand je prononce le nom adorable de Jésus, je parle de Dieu connu surnaturellement, manifesté tout entier, non plus seulement dans l'ordre de la nature, mais dans l'ordre de la grâce et de la gloire. Le nom de Dieu éveille, dans l'intelligence, la notion et l'idée de l'Etre souverain qui, par l'acte

(1) Donavit illi nomen quod est super omne nomen. *Philip. II, 9.*

immense de la création, appelle les créatures à la participation de l'existence et de la vie. Mais le nom de Jésus, éveille dans l'âme chrétienne, l'idée de Dieu se manifestant par l'incarnation, par la grâce et par la gloire, selon les dernières et suprêmes effusions de la charité infinie. Et voilà pourquoi le grand Apôtre ne craint pas d'enseigner à la terre, que le nom de Jésus est le nom par excellence, le nom le plus grand qui puisse être nommé, non-seulement dans le temps, mais même dans l'éternité (1).

Or, Jésus est le fruit de vie que le sein virginal de Marie a donné au monde. L'Homme-Dieu a été fait de la femme (2). »

Si satan, que saint Paul appelle le prince des ténèbres de ce monde (3), n'avait aveuglé les sectes qui demandent au rationalisme la vérité infaillible, comment concevoir l'inexprimable démence qui les porte à haïr la bienheureuse Mère de l'Homme-Dieu ? Une gloire infinie est descendue sur la race humaine. Le dogme de la maternité divine, qui a porté la nature

(1) Constituens, illum, supra omne nomen, quod nominatur, non solum in hoc sæculo, sed etiam in futuro. *Eph. I, 21.*

(2) Misit Deus Filium suum, factum ex muliere. *Galat. IV, 4*

(3) Rectores tenebrarum harum. *Eph. VI, 12.*

humaine jusqu'au comble des grandeurs communicables de la toute-puissance, plane sur le monde. Notre terre est devenue la demeure de l'Homme-Dieu et de la Mère de Dieu; et des nations qui se disent chrétiennes, qui se vantent d'adorer le divin Fils de Marie, poussent des cris de fureur et vomissent des laves de blasphèmes contre celle qui mérita de porter dans son sein le Fils de Dieu, devenu par elle le fils et le frère de l'homme (1) !

Après avoir envisagé le culte de la Très-Sainte Vierge dans sa base, envisageons-le dans le titre de Mère de Dieu; essayons de nous faire une idée de la dignité que ce titre renferme. Comprenons que le titre de Mère de Dieu élève la glorieuse Marie à une dignité infinie en son genre (2). Ajoutons, que la dignité de Mère de Dieu est la racine de tous les épanouissements et de toutes les manifestations du culte de la Très-Sainte Vierge.

« Si tous mes membres, dirons-nous avec saint Jérôme, se changeaient en autant de langues, je se-

(1) Quia quem meruisti portare... *Ant. Eccl.*

(2) Dignitas maternitatis divinæ, suo genere infinita. *Suarez, De Laud. Virg.*

rais encore impuissant à louer dignement la bienheureuse Mère de Dieu. Qu'est-ce, en effet, qu'une goutte d'eau ajoutée à cet immense océan? Qu'est-ce qu'une petite pierre ajoutée à cette montagne qui remplit l'univers (1)? »

La Très-Sainte Vierge est Mère de Dieu. C'est là un dogme fondamental, le plus fondamental même du christianisme. Si la bienheureuse Vierge Marie n'est pas Mère de Dieu, Dieu ne s'est pas fait homme; le Verbe divin ne s'est pas uni à la nature humaine par le lien de sa personnalité divine; le Fils de Dieu « n'a pas été fait de la femme. » « Il n'est pas né de la Vierge Marie. » Mais si Dieu ne s'est pas fait homme, si la bienheureuse Vierge n'a pas enfanté le Fils de Dieu fait homme, il n'y a plus de christianisme; le christianisme croule par son fondement; ce que nous prenons pour le christianisme n'est plus qu'un tissu de fables, que l'un de ces mille systèmes d'erreur enfantés par la raison.

S'il y a, dans le Christ, deux personnes, comme il

(1) Si omnia membra mea in linguas verterentur, eam non laudare sufficerem...Ad quid aquæ paululum huic mari addam? Ad quid lapillum huic monti adjiciam? *Hier. serm. de B. V. M.*

y a en lui deux natures distinctes, Marie n'est mère que d'un homme. Si la nature humaine, par son contact avec la nature divine, est absorbée, engloutie, détruite, Marie n'est mère ni de Dieu ni de l'homme. Parler ainsi, dit saint Grégoire de Nazianze, c'est tomber dans l'athéisme. « Celui qui ne croit pas que Marie est Mère de Dieu, a dit ce grand docteur, se met hors de la divinité (1). »

Le dogme de la maternité divine plane sur l'humanité depuis soixante siècles. Annoncé, préfiguré, attendu, espéré, promis, célébré, combattu, glorifié, le dogme de la maternité divine remplit l'histoire de tous les temps. Ce dogme est le fait dominateur de la terre, le nœud de l'histoire, la grande pensée de Dieu et de l'univers. Ce dogme est le point central, le pivot divin sur lequel reposent à la fois l'ordre de la nature, l'ordre de la grâce et l'ordre de la gloire. La maternité divine de la Vierge Immaculée est l'objet des pensées éternelles et des éternelles complaisances du Très-Haut.

« Le Seigneur m'a possédée, s'écrie par la bouche

(1) Si quis sanctam Deiparam non credit, extra divinitatem est. *Greg. Naz.*

de Salomon la bienheureuse Marie, le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies avant que l'univers fut créé (1).

» J'ai été sacrée dès l'éternité, avant l'existence de la terre (2);

» Les abîmes n'étaient pas; les fontaines n'avaient point jailli, et déjà j'étais conçue (3);

» Les montagnes n'étaient point assises sur leur puissantes bases; j'étais enfantée avant les collines (4);

» Il n'avait fait ni la terre ni les fleuves, ni les gonds de l'univers (5);

» Quand il préparait les cieux j'étais présente; quand il donnait une loi et une ceinture à l'abîme (6);

(1) Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio. *Prov. VIII, 22.*

(2) Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis antequam terra fieret. *Ib. 25.*

(3) Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram; necdum fontes aquarum eruperant. *Ib. 24.*

(4) Necdum montes gravi mole constiterant: ante colles ego parturiebar. *Ib. 25.*

(5) Adhuc terram non fecerat, et flumina, et cardines, orbis terræ. *Ib. 26.*

(6) Quando præparabat cœlos aderam; quando certa lege, et gyro vallabat abyssos. *Ib. 27.*

» Quand il affermissait l'Ether dans les hauteurs ; quand il équilibrait les sources des eaux (1) ;

» Quand il environnait la mer de ses digues ; quand il donnait des lois aux eaux de l'Océan, de peur qu'elles ne franchissent leurs barrières, quand il pesait les fondements de la terre (2) ;

» J'étais avec lui combinant toutes choses (3). »

Le dogme de la maternité divine remplit tous les siècles d'attente, tous les âges figuratifs. La Mère immaculée de Celui qui doit écraser la tête du serpent infernal, est promise à nos premiers parents le jour même de leur prévarication et de leur chute.

« Je mettrai, dit le Seigneur, des haines entre toi et la femme ; entre ta race et la sienne. Elle t'écrasera la tête, et tu chercheras à la blesser au talon (4). »

(1) Quando æthera firmabat sursum, et librabat fontes aquarum. *Ib. 28.*

(2) Quando circumdabat mari terminum suum, et legem ponebat aquis, ne transirent fines suos; quando appendebat fundamenta terræ. *Ib. 29.*

(3) Cum eo eram cuncta componens. *Ib. 30.*

(4) Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum, et semen illius, ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus. *Genes. III, 15.*

La divine Mère du Rédempteur, promise aux espérances de l'homme tombé, soulage, pendant quarante siècles, les langueurs de l'exil, les tristesses du pèlerinage et les lointains désirs de la postérité issue d'une mère coupable. Les patriarches de la loi figurative, l'œil fixé sur la femme divine qui doit enfanter le Messie, adorent le roi immortel des siècles, le désiré des collines éternelles, le divin Rédempteur de l'humanité.

Au sein de la gentilité, au moment où les traditions divines s'effacent sous l'action des esprits de ténèbres, le saint homme Job lui-même, garde dans son cœur l'indéracinable espérance de la venue du divin Fils de la Vierge immaculée.

« Qui me donnera d'écrire mes pensées ; qui me donnera de les graver dans un livre avec un style de fer et sur des lames de plomb, ou de les sculpter avec un ciseau sur la pierre (1) ? »

Mais quelles sont ces pensées que le saint Prophète désire graver dans un livre sur des lames de plomb? qu'il voudrait écrire sur le silex avec un ciseau ? Ecoutons :

(1) Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei? quis mihi det ut exarentur in libro, stilo ferreo, et plumbi lamina, vel celte sculpantur in silice? *Job. XIX, 23, 24.*

» Je sais que mon Rédempteur vit, s'écrie Job. Je sais qu'au dernier jour je ressusciterai de la tombe.

» Je sais qu'en ressuscitant, je serai recouvert de ma peau ; que je verrai mon Dieu dans ma chair ; que je le contemplerai de mes propres yeux ; que ce sera moi et non pas un autre. Cette espérance repose dans mon sein (1). »

Si nous pouvions pénétrer dans les mystérieuses contemplations des saints qui vécurent à l'ombre des divines promesses, si nous pouvions nous former une idée de la joie ineffable versée dans leurs entrailles, par l'espérance de voir un jour le divin Rédempteur et sa divine Mère, nous comprendrions le sens de ces paroles du grand Apôtre :

« Tous ceux-ci sont morts dans la foi sans avoir reçu les promesses, mais les regardant de loin et les adorant, et confessant qu'ils sont pélerins et étrangers sur ta terre (2). »

(1) Scio enim quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum. Et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum. Quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt, et non alius ; reposita est hæc spes mea in sinu meo. *Job. XIX, 25, 26, 27.*

(2) Juxta fidem defuncti sunt, omnes isti, non acceptis repromissionibus, sed à longe eas aspicientes et salutantes, et confitentes quia peregrini et hospites sunt super terram. *Hæb. XI, 13.*

Que regardaient-ils de loin? qu'adoraient-ils donc à travers les siècles dans l'éloignement des âges? Ah! ces chrétiens de la foi et de l'espérance, regardaient Nazareth, Béthlehem, le Calvaire, le Saint-Sépulchre. Ils contemplaient, dans un ravissement profond, Jésus-Christ et sa divine Mère. *A longe aspicientes*. L'Homme-Dieu... la Mère immaculée de l'Homme-Dieu... Ah! n'est-ce pas là le spectacle le plus inattendu, le plus nouveau, le plus digne d'étonnement, d'admiration, de bonheur et de joie? Et puisque les saints patriarches voyaient de loin ces prodigieuses merveilles de la grâce, pouvaient-ils se défendre de les contempler dans le transport de l'étonnement? Pouvaient-ils ne pas adorer le Fils de Dieu devenu, par la maternité divine de la Vierge immaculée, le fils et le frère de l'homme? *A longe aspicientes et salutantes.*

Regarder Jésus-Christ, regarder sa divine Mère, adorer l'Homme-Dieu, se fondre d'amour et de reconnaissance pour la glorieuse Mère de l'Homme-Dieu, n'est-ce pas là ce que feront pendant l'éternité tout entière, les élus du monde angélique et les saints de la race humaine?

Après avoir regardé de loin, après avoir adoré de loin, pendant leur épreuve, le mystère du Christ et le

mystère non moins étonnant de la maternité divine de l'auguste Marie, les élus de l'Eglise triomphante ne se rassasieront jamais de les contempler au séjour de la gloire, dans les transports d'un ravissement éternel.

Adam et Eve, Abel et Seth, Enoc et Noé, Melchisedec et Abraham, Isaac et Jacob, Job et Moïse, tous les Patriarches et tous les Prophètes ont vu de loin, ont adoré, à travers les âges figuratifs, Celui que devait enfanter la femme divine. *A longe aspicientes et salutantes.*

Quand Dieu, prenant Abraham par la main, lui disait : « Lève la tête, compte, si tu peux, les étoiles. Ta postérité sera plus nombreuse ; toutes les tribus de la terre seront bénies en celui qui sortira de toi (1). »

En tenant un pareil langage au Patriarche des croyants, le Seigneur lui révélait le dogme de la maternité divine de la Très-Sainte Vierge. Il ouvrait dans son cœur une source intarissable de joie, de reconnaissance et d'admiration. Il allumait dans son âme

(1) ... Suspice cœlum, et numera stellas si potes. Et dixit ei: sic erit semen tuum. *Gen. XV, 5.* Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ. *Gen. XXII, 18.*

une fournaise d'amour pour celui qui devait être à la fois fils de Dieu et fils d'Abraham. *In semine tuo benedicentur cunctæ tribus terræ.*

David, Salomon, Isaïe, Jérémie, Ezechiel, Daniel, ont célébré, avec l'enthousiasme de l'inspiration, les divins mystères qui promettaient aux espérances de l'humanité, le Fils de Dieu devenu le Fils d'une Vierge.

Le Roi-Prophète apprend, de la bouche de Dieu-même, que le Messie et sa virginale Mère sortiront de lui et seront la gloire de sa postérité. « Je mettrai sur ton trône un fruit de tes entrailles (1). »

Rapprochons ces paroles de celles que l'archange Gabriel devait adresser, mille ans plus tard, à la bienheureuse Marie. « Celui-là sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père (2). »

Le saint Roi David a connu, dans la lumière des saintes révélations, toute l'histoire du Verbe incarné

(1) De fructu ventris tui ponam super sedem tuam. *Psalm. CXXXI, 11.*

(2) Hic erit magnus et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus sedem David patris ejus. *Luc. I. 32.*

et de son auguste Mère. Les cantiques sacrés que l'Esprit Saint lui dictait, n'ont été que des hymnes d'amour chantés à la louange du divin Fils de Marie. Si nous savions méditer ces chants d'inimitable magnificence, nous y découvririons tous les traits de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa divine Mère.

Les accents les plus sublimes du prophète Isaïe ne sont-ils pas consacrés aux gloires de la maternité divine ?

« C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe : voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous (1).

« Cieux ! ajoute le sublime fils D'Amos, faites descendre la rosée du ciel ; que les nuées pleuvent le juste, que la terre s'ouvre, qu'elle fasse germer le Sauveur (2). »

David avait dit: « la vérité est sortie de notre terre:

(1) Propter hoc dabit Dominus ipse vobis signum. Ecce Virgo concipiet et pariet filium et vocabitur nomen ejus Emmanuel: *Isa. VII, 14.*

(2) Rorate, cœli, de super et nubes pluant justum ; aperiatur terra et germinet Salvatorem. *Isa. LXV, 8.*

notre terre a donné son fruit : » *Veritas de terra orta est ; terra nostra dedit fructum suum.*

Cette terre est le sein virginal de Marie. Ce fruit de vie c'est le Verbe incarné qui devait s'asseoir sur le trône de David son père. *De fructu ventris tui ponam super sedem tuam.* Ce fruit par excellence est celui dont sainte Elisabeth célébrait les louanges quand elle disait à l'auguste Mère du Saveur : « Béni est le fruit de votre ventre (1). »

Jérémie, d'un seul mot, porte jusqu'aux nues le panégyrique de la maternité divine. « La femme enceindra l'homme » s'écrie ce Prophète (2).

C'est comme s'il disait : la femme par excellence, la femme divine, l'Eve nouvelle, portera l'Homme-Dieu dans son sein. Elle sera Mère de l'Adam divin, de Celui qui est appelé le Père du siècle futur. *Fœmina circumdabit virum.*

Le dogme de la maternité divine remplit le Nouveau Testament. Tous les versets de ce livre inspiré touchent, par leur essence même, aux mystères sacrés, dont le sein virginal de Marie fut le vivant ta-

(1) Benedictus fructus ventris tui. *Luc. I, 42.*

(2) Fœmina circumdabit virum. *Jerem. XXXI, 44.*

bernacle. L'annonciation de l'ange, l'incarnation du Verbe, la maternité divine, racontées par saint Luc, écrasent l'admiration. Quelle plume a jamais écrit de pareilles choses ? Quel historien a jamais fait de pareils récits ? Les scènes évangéliques qui s'accomplirent dans l'humble asile de Nazareth, entre Marie et le céleste Envoyé, seront l'étonnement des élus pendant les siècles des siècles.

La bienheureuse Vierge en apprenant qu'elle est appelée, par le décret d'une éternelle prédestination, à devenir l'épouse, la mère, le temple vivant de Dieu même, puise dans son cœur immaculé, et laisse échapper de ses lèvres virginales une parole qui élève son humilité au niveau de sa dignité même :

« Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole (1). »

Le drame incomparable de la visitation de la Très-Sainte Vierge à sa cousine Elisabeth, prouve, à lui seul, la divine origine de l'Evangile. Le *Magnificat* est l'épopée trois fois sublime des grandeurs de Jésus-Christ et des grandeurs de son auguste Mère. Jamais

(1) Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. *Luc. I, 38.*

Dieu n'a été loué, béni, exalté, célébré avec cette magnificence et par une bouche plus pure.

L'Eglise du temps aura beau redire, le long des siècles et sur tous les points de l'univers, ces paroles de feu descendues du cœur de Marie, jamais elle ne rassasiera l'enthousiasme surnaturel et l'inexprimable joie qu'elles lui inspirent. Les harpes angéliques et les cantiques de la Jérusalem céleste, n'épuiseront jamais les torrents d'amour que le cantique de la bienheureuse Mère du Verbe incarné cache dans ses profondeurs.

L'Evangéliste saint Matthieu n'a qu'un mot pour formuler le dogme des gloires de l'auguste Mère du Fils de Dieu, et ce mot est un miracle de concision, un prodige et un monde de magnificences.

Parlant de la virginale union de saint Joseph avec la Vierge immaculée, il dit : «Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ (1).» Voulant exprimer la conception divine du Verbe incarné dans le sein de l'auguste Vierge, le même évangéliste nous dit que cette conception sublime a

(1) Joseph virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus. *Matt. I, 16.*

eu pour principe réalisateur le Saint-Esprit lui-même.

« Il se trouva qu'un fruit fut formé dans son sein par le Saint-Esprit (1). »

Le chaste Joseph qui vit avec Marie, comme vivrait un ange, s'aperçoit que sa virginale épouse est devenue mère. « Ne craignez point de recevoir votre épouse, lui dit l'ange, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit (2). »

Si les hideuses ténèbres du mal n'avaient jeté sur nos âmes un nuage d'ignorance, de corruption et d'aveuglement, nous nous sentirions remués, transportés, saintement énivrés de bonheur et d'étonnement en lisant ces paroles divines, en méditant les chastes formules du dogme de la maternité divine de la bienheureuse Vierge. « Un fruit fut formé dans son sein par le Saint-Esprit. « Ce qu'elle porte en elle est du Saint-Esprit. »

Arrêtons-nous un moment devant une parole dictée par le Saint-Esprit au plus grand des Apôtres. Pénétrons, s'il est possible, le sens de cette sublime

(1) Inventa est in utero habens de Spiritu Sancto. *Matt.* 1, *18*.

(2) Noli timere accipere Mariam conjugem tuam: quod in ea natum est, de Spiritu Sancto est. *Matt. I*, *20*.

pensée, dans laquelle saint Paul résume à la fois, et avec une précision merveilleuse, le mystère de l'union personnelle du Verbe avec la nature humaine et le mystère non moins prodigieux de la maternité divine de la Vierge sans tâche. Ecoutons ce chérubin de l'Evangile :

« Quand la plénitude du temps fut venue, Dieu envoya son fils, fait de la femme, fait sous la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption des enfants (1). »

« Dieu envoya son fils » *Misit Deus Filium suum.* Ce Fils que Dieu le Père envoie est engendré avant tous les siècles. Il est conçu et engendré de toute éternité. Ce Fils est coéternel, consubstantiel au Père, infini, tout-puissant, Dieu comme le Père. Or, quand la plénitude du temps fut venue, Dieu envoya son Fils *fait de la femme. Factum ex muliere.* Mais quoi ! si ce Fils de Dieu est né de Dieu, s'il est engendré de toute éternité, comment est-il fait de la femme ? Que dites-vous, sublime apôtre ? Ce Fils unique du Père, peut-il être à la fois fils de Dieu et fils de la femme ?

(1) At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum, factum ex muliere, factum sub lege, ut eos qui sub lege erant redimeret, ut adoptionem filiorum reciperemus. *Galat. IV, 4, 5.*

Celui que le Père engendre dans les splendeurs inaccessibles de sa gloire, la femme peut-elle l'engendrer dans le temps?

Rien de plus certain, rien de plus dogmatiquement vrai. Ce fils que le Père engendre éternellement, à qui il donne, par cette éternelle génération, sa propre nature, sa propre substance, sa propre divinité, la femme Vierge qui l'engendre dans le temps, lui donne sa nature et son humanité. Le bienheureuse Vierge fait un Homme-Dieu. Elle tire de ses entrailles le Fils de Dieu fait homme, elle engendre le Verbe incarné. *Misit Filium suum factum ex muliere.* Marie, en un mot, est Mère d'un Dieu fait Homme. Elle est Mère de ce Fils de Dieu, qui est Dieu et Homme tout ensemble; Dieu, par sa génération éternelle, Homme-Dieu, Dieu fait homme, par sa génération temporelle.

Chose admirable! Cette parole éblouissante de saint Paul: « Dieu envoya son Fils fait de la femme » exprime, avec une merveilleuse précision, le dogme des trois personnes divines dans une même essence. Cette même parole exprime, avec la même concision, le dogme de l'incarnation du Fils de Dieu, et le dogme de la maternité divine de la Vierge im-

maculée. *Misit Deus Filium suum factum ex muliere.*

« Dieu le Père envoie son Fils, fait de la femme » Nous connaissons par ce mot sublime Celui qui engendre et Celui qui est engendré. Où est le Saint-Esprit ? Ecoutez saint Matthieu : « Ce qu'elle porte en elle est du Saint-Esprit. » *Quod in ea natum est de Spiritu Sancto est.* Rapprochons le texte de saint Paul des paroles de l'archange Gabriel : « L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. » Rapprochons le même texte de saint Paul de cet article du symbole des apôtres : « Qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie.» Et nous comprendrons avec une sorte d'évidence surnaturelle que la Trinité divine, que l'incarnation, que la maternité divine de Marie immaculée n'ont jamais été exprimées avec plus de précision et plus de magnificence.

Les blasphèmes et les mensonges de l'hérésie retombent donc sur elle comme un anathème vengeur, comme l'éternel châtiment des jalousies et des colères de l'archange tombé qui les inspira.

Les livres saints, nous le voyons, sont remplis des gloires de la maternité divine. Ils sont embaumés du parfum des grands priviléges de la bienheureuse Mère de Dieu, de la douce Reine du monde de la grâce et de la gloire.

Le paganisme littéraire qui corrompt l'Europe depuis quatre siècles, nous a presque dégoûtés de la poésie toute divine des livres saints. Les cantiques sacrés de l'épouse de Jésus-Christ, les ravissantes formules de la liturgie catholique sont devenus insipides à des âmes paganisées par Virgile, Horace, Ovide, par tous ces fabricateurs de fables voluptueuses, de mensonges corrupteurs, qui furent nos maîtres, et qu'on nous forçait d'admirer et d'imiter.

La liturgie romaine ne respire, pour ainsi dire, que les suaves parfums du dogme de la maternité divine. Autant le monde de la grâce est élevé au-dessus du monde de la nature, autant les ravissantes mélodies inspirées à l'épouse du Christ, par le mystère des gloires de la Mère immaculée du Fils de Dieu, l'emportent sur les accents profanes de la poésie des livres païens.

La poésie du paganisme cherche sa beauté éphémère dans les images plus ou moins colorées d'un

monde en ruine, d'une nature déchue ; et dans la fade harmonie d'une phraséologie sonore, parce qu'elle est vide de pensées. La poésie des livres saints, la poésie des livres liturgiques demande ses splendeurs, son éclat, son harmonie toute divine à des pensées descendues du sanctuaire habité par le Dieu trois fois saint. Cette poésie n'emprunte à la langue humaine que la parole nécessaire pour revêtir des enseignements étincelants de sublimité et de magnificence. Ecoutons :

« O bienheureuse Vierge! s'écrie l'Eglise, vous avez porté dans votre sein le Créateur de toutes choses : Vous avez engendré Celui qui vous a fait, et vous demeurez éternellement vierge (1). »

Cette antienne de la liturgie catholique, chantée la nuit et le jour, par les pontifes et par les prêtres, par les moines et par les vierges, par le peuple fidèle et par toute l'Eglise, est un océan de poésie sacrée, de théologie et de mysticisme, de piété et d'enthousiasme, de foi et d'amour. « O bienheureuse Vierge ! vous avez porté dans votre sein le Créateur de toutes cho-

(1) O beata Virgo : Omnium portasti Creatorem : Genuisti, qui te fecit, et in æternum permanes virgo. *Off. B. M. V.*

ses : vous avez engendré Celui qui vous a fait, et vous demeurez éternellement vierge. *Omnium portasti Creatorem Genuisti, qui te fecit, et in æternum permanes virgo.* Mais, pour en savourer la chaste beauté et la céleste magnificence, il faut que l'intelligence et le cœur, que l'imagination et le sentiment aillent s'abreuver aux fontaines de la révélation, aux sources purifiantes de la grâce, et non au bourbier fangeux de la poésie du Parnasse. Jamais des esprits, nourris littérairement de la poésie affadissante du paganisme, ne se sont sentis remués et saintement ravis par la mélodie de ces formules de la liturgie catholique.

« O Virginité sans tâche ! où prendre des paroles pour vous louer dignement ? Celui que l'univers ne peut contenir, vous l'avez porté dans votre sein (1). »

« O glorieuse Souveraine ! dont le trône est posé par delà tous les cieux, vous avez nourri du lait de votre chaste sein Celui qui vous a créée (2). »

(1) O immaculata virginitas, quibus te laudibus efferam, nescio: quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contulisti. *Off. B. V. M.*

(2) O Gloriosa Domina, excelsa super sidera, qui te creavit provide lactasti sacro ubere. *Liturg. B. M. V.*

« O bienheureuses entrailles de la Vierge Marie, qui ont porté le Fils du Père éternel ! Heureuses mammelles qui ont allaité le Christ Notre-Seigneur (1). ».

Nous nous rions de la simplicité de nos pères ; nous nous croyons des géants et des aigles quand nous nous comparons à ces peuples du moyen-âge qui s'enivraient de l'ineffable douceur de ces cantiques venus du ciel. Pendant les siècles de foi, deux millions d'églises, étincelantes de richesses artistiques, faisaient monter nuit et jour ces mélodies ravissantes vers le trône immaculé de la Reine des Anges. Pour nous, peuples dégénérés, pour nous, misérables admirateurs des siècles du paganisme, nous allons chercher dans des concerts mondains, dans des théâtres maudits, dans des salles d'opéra, les ébranlements nerveux et les sensations bassement monotones des chants corrupteurs d'une musique énervante. Ventons nos progrès, parlons de nos lumières...

Les chants liturgiques, les strophes sublimes

(1) Beata viscera Mariæ Virginis, quæ portaverunt æterni Patris Filium; beata ubera quæ lactaverunt Christum Dominum. *Liturg. B. M. V.*

dont nous venons de rappeler les formules sacrées, ne sont qu'une traduction inspirée de ces paroles divines, que la sagesse éternelle met dans la bouche de la très-chaste Mère de Dieu. « Celui qui m'a créée a reposé dans mon sein devenu son tabernacle (1). »

Ecoutons maintenant les saints Docteurs. Recueillons quelques-unes de leurs pensées sur le dogme de la maternité divine de la bienheureuse Vierge.

« Que toute intelligence, s'écrie saint Pierre-Damien, soit saisie de terreur, qu'elle se garde de scruter l'incompréhensible mystère des grandeurs de l'auguste Mére de Dieu. Puis il ajoute : « Dieu habite dans le sein d'une Vierge ; il a avec elle une identité de nature (2). »

Cette parole de saint Pierre-Damien est un beau commentaire du texte que nous avons emprunté à saint Paul : « Dieu envoya son Fils fait de la femme.» La chair virginale de la bienheureuse Marie est devenue, en effet, la chair d'un Dieu.

(1) Qui creavit me, requievit in tabernaculo meo. *Eccl. XXIV, 12.*

(2) Habitat Deus in Virgine ; cum qua habet identitatem naturæ. *Pet. Dam. Serm. B. V. M.*

Saint Anselme, parlant de la maternité divine de l'auguste Marie, s'exprime ainsi : « Dire seulement que la bienheureuse Vierge est Mère de Dieu, cela surpasse toute élévation possible et imaginable, après celle de Dieu (1). »

« Dieu, dit à son tour saint Bernard, a donné à la glorieuse Vierge Marie la sommité de toute grandeur, savoir, la maternité divine (2). »

Ces paroles du panégyriste par excellence de la Très-Sainte Vierge, prouvent évidemment que les gloires de la maternité divine lui apparaissaient comme le point culminant, comme le dernier degré des grandeurs communicables du Très-Haut à l'égard d'une créature. *Summum dedit Mariæ, scilicet Dei maternitatem.*

C'est en pénétrant avec son puissant regard dans le mystère des grandeurs de la Très-Sainte Mère de Dieu, que le docteur angélique ne craint pas d'enseigner théologiquement « que, par sa maternité divine,

(1) Hoc solum dicere de Beata Maria Virgine, quod Dei Mater sit, excedit omnem altitudinem quæ post Deum dici vel excogitari potest. *Anselm. De Laud. B. M. V.*

(2) Summum dedit Mariæ, scilicet Dei maternitatem. *Bernard. Homil. Supr. miss.*

la Très-Sainte Vierge a contracté une union suprême avec une personne infinie (1). »

L'union de la maternité divine étant une union suprême avec une personne infinie, il faut en induire, que la dignité de Mère de Dieu est une dignité suprême qui a quelque chose d'infini. Et pour rendre cette doctrine en quelque sorte évidente, le saint Docteur formule cet axiôme lumineux de la plus saine théologie : « Plus une chose est rapprochée de son principe, plus cette chose participe de la nature du principe auquel elle est unie (2). »

La bienheureuse Vierge est unie à Dieu, principe de sa dignité et de sa gloire. Elle lui est unie par un mode d'union suprême. Elle est unie à son Dieu au point de partager la fécondité même de Dieu. Elle est unie à Dieu au point de concevoir et d'engendrer, dans le temps, le même fils que Dieu le Père conçoit et engendre éternellement. La bienheureuse Vierge Mère de Dieu, participe donc, en quelque sorte infiniment à la grandeur et à la nature du principe de

(1) Maternitas Dei, suprema unio cum persona infinita. *D. Thom. summ. 3. P.*

(2) Quo plus res suo jungitur principio, eo plus de natura principii participat. *3. P. Summ. Theog.*

son union. *Quo plus res suo jungitur principio, eo plus de natura principii participat.*

Ne nous étonnons donc plus si ce grand docteur, dont la précision théologique est un prodige, enseigne que l'état de la maternité divine est l'état le plus sublime, la dignité la plus haute dont une pure créature puisse être honorée (1).

Le docteur séraphique enseigne la même doctrine. Voici ses paroles : « La maternité divine est la plus grande grâce qu'une pure créature puisse recevoir de Dieu (2). »

C'est après avoir pesé au poids d'un sévère et profond examen, ces merveilleuses louanges, que le docte et vénérable Suarez ne craint pas d'établir cette thèse de théologie « La dignité de la Mère de Dieu est une dignité infinie en son genre (3). »

Il était donc permis à saint Bernardin de Sienne de joindre à cette gerbe des gloires de la très-chaste

(1) Status maternitatis Dei, supremus erat status, qui puræ creaturæ conferri potuit. *3. P. Summ. Th.*

(2) Maternitas Dei, maxima gratia puræ creaturæ conferibilis. *Sanct. Bonav. De Laud. B. M. V.*

(3) Maternitas Dei, est dignitas suo genere infinita. *Suarez. Comment. summ. theolog.*

Mère de Dieu, l'épi resplendissant qui semble dominer les autres : « Pour devenir Mère de Dieu, la bienheureuse Vierge Marie a dû être élevée à une sorte d'égalité avec Dieu, par une infinité de grâces et de perfections (1). »

La dignité de Mère de Dieu l'élève au-dessus de toute dignité autre que celle de Dieu, dit saint Anselme. Cette dignité, d'après saint Bernard, donne à la bienheureuse Vierge la sommité de toutes les grandeurs. La maternité divine est une union suprême avec une personne infinie. Elle constitue l'état le plus éminent auquel une créature puisse être élevée, ajoute saint Thomas-d'Aquin. La grâce de la maternité divine, reprend le docteur Séraphique, est la grâce des grâces. Saint Bernardin de Sienne, résumant toutes ces louanges, a donc pu s'écrier du haut de la chaire évangélique : « Pour devenir Mère de Dieu, la bienheureuse Vierge a dû être élevée à une sorte d'égalité avec Dieu, par une infinité de grâces et de perfections. »

Ces paroles sublimes de saint Bernardin de Sienne ne sont, d'ailleurs, qu'une induction de ce grand

(1) Ut esset Mater Dei, debuit elevari ad quamdam æqualitatem divinam, per infinitatem gratiarum et perfectionum. *S. Bernardin. De Laud. B. M. V.*

principe de théologie, à l'aide duquel saint Thomas-d'Aquin répand de si vives clartés sur les questions les plus profondes de la science sacrée. « La grâce divine est donnée à chacun, selon la vocation à laquelle il est appelé (1). »

Saint Paul s'applaudissait à la face de l'univers, d'avoir reçu la grâce de prêcher aux gentils les inépuisables richesses de la science de Jésus-Christ (2). »

Mais qu'il y a loin, mes très-chers frères, de la grâce qui fait un apôtre, et même le plus grand des Apôtres, à la grâce par laquelle la Très-Sainte Vierge conçoit et engendre, dans le temps, le Fils unique de Dieu! Saint Paul prêche Jésus-Christ, et Marie l'enfante. Saint Paul fait connaître Jésus-Christ aux nations idolâtres, et la bienheureuse Marie lui donne sa chair, son sang et sa vie. Saint Paul est le serviteur, le disciple, l'envoyé de Jésus-Christ, et Marie est sa Mère. Saint Paul a reçu la grâce de la prédication évangélique, et Marie a reçu la grâce de la maternité divine. « La grâce est donnée à chacun selon la vocation à laquelle il est appelé. »

(1) Unicuique datur gratia, secundum id ad quod eligitur. *Summ. D. Thom. Pass,.*

(2) Mihi omnium sanctorum minimo data est gratia hæc, in Gentibus evangelizare investigabiles divitias Christi. *Eph. III, 8.*

La vocation de saint Paul est grande, celle de la Très-Sainte Vierge est ineffable. C'est une vocation suprême, infinie en son genre : *suo genere infinita.*

L'état, la qualité d'apôtre, renferme une dignité si grande, que Notre-Seigneur disait à ses premiers disciples : « Pour vous, vous siégerez sur douze trônes, afin de juger les douze tribus d'Israël (1). »

Mais l'état de Mère de Dieu est une dignité si haute, qu'il n'est pas possible à Dieu-même, d'en conférer une plus haute à une simple créature. *Maxima gratia puræ creaturæ conferibilis.* « Après être Dieu, disait Albert-le-Grand, il n'y a rien de si grand que d'être Mère de Dieu (2). »

Le titre de Mère de Dieu sur lequel, d'après saint Pierre-Damien, on ne doit arrêter, qu'en tremblant, le regard de son âme, est le fondement inébranlable du culte que l'Eglise rend à la Très-Sainte Vierge. Ce titre, dont Dieu seul connaît l'excellence et le prix, soumet à l'auguste Marie le ciel et la terre.

Celui qui a fait la loi, qui commande à un fils d'honorer sa mère, n'a pas voulu s'y soustraire. Celui qui

(1) Sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israël. *Matt. XIX, 28.*

(2) Post esse Deum, est esse Matrem Dei. *Albert. magn.*

a dicté à Salomon ces paroles : « Mon fils, ne vous écartez jamais de la loi qui vous enchaîne au respect qui est dû à votre mère (1), » pouvait-il l'oublier à l'égard de sa bienheureuse Mère? Celui qui a dit : « N'oubliez pas les gémissements de votre Mère (2), » pouvait-il oublier les douleurs et les gémissements de Marie au pied de la croix ? »

Chose admirable ! le premier, le plus dévoué, le plus fervent serviteur de l'auguste Marie, est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. L'Homme-Dieu disait en parlant de son Père : « Mon Père est plus grand que moi (3). » « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père (4). » « Je fais toujours ce qui plaît à mon Père (5). »

Or, le saint Evangile nous apprend, que le Verbe incarné était soumis à sa bienheureuse Mère, et à saint Joseph qui lui tenait lieu de père (6). »

Le culte de la bienheureuse Mère de Jésus a été

(1) Fili mi, ne dimittas legem matris tuæ. *Prov. I, 8.*

(2) Gemitus matris tuæ ne obliviscaris. *Eccl. VII, 29.*

(3) Pater major me est. *Joan, XIV, 28.*

(4) Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris mei. *Joan. IV, 34.*

(5) Quæ placita sunt ei facio semper. *Joan. VIII, 29.*

(6) Et erat subditus illis. *Luc. II, 51.*

inauguré à Nazareth, à Bethléem; et ce culte de piété filiale, de tendresse et d'obéissant amour, a été pratiqué par le Fils de Dieu, devenu le Fils de la glorieuse Vierge Marie.

Dieu, selon la pensée du grand Apôtre, habite une lumière inaccessible. Son tabernacle est établi par delà tous les cieux, dans des sphères si hautes, que ni l'ange, ni aucune créature ne sauraient en approcher. Les mondes disparaissent devant la face du Seigneur, comme des grains de sable devant une tempête. L'univers lui-même fuit comme un atôme, et s'abîme devant la majesté du Très-Haut. Et ce grand Dieu qui est assis sur les Chérubins, a trouvé le secret de la soumission et de l'obéissance. Jésus est né de la Vierge Marie. Tout ce qu'un fils doit de respect, de filiale tendresse à celle qui lui donna le jour, le Verbe incarné le rend à son auguste Mère. Le Fils de Dieu s'est fait le fils de la femme. *Factum ex muliere* (1). Il a aimé, il a vénéré; il aime, il honore depuis dix-huit siècles, au sein de toutes les grandeurs et de toutes les gloires, l'humble Vierge qui le porta dans son sein. Et les sectes hérétiques nous font un crime d'imiter,

(1) Galat. IV, 4.

dans nos hommages, dans nos respects et dans notre amour, le Fils unique de la bienheureuse Vierge, qui n'est autre, que le Fils unique de Dieu le Père. Ces sectes se scandalisent si nous nous faisons les imitateurs de l'Homme-Dieu, à l'égard de son auguste Mère. Ce zèle infernalement hypocrite des sectes modernes, n'est qu'un fruit de la haine jalouse que Lucifer a jurée à la Vierge immaculée, et qu'il greffe dans l'âme de tous ceux qui s'enrôlent sous son impure bannière.

Si Dieu nous fait la grâce de contempler un jour, dans les royaumes célestes, les splendeurs dont le Roi de gloire a environné le trône sur lequel sa bienheureuse Mère est assise, nous comprendrons toute la profondeur et toute la perversité de cette haine inguérissable que l'antique serpent a vouée, pour jamais, à la plus humble des vierges; et qui, sous l'inspiration de Satan, semble avoir atteint, au sein des sectes hérétiques et dans les loges de la franc-maçonnerie, son dernier degré d'exaltation.

La Très-Sainte Mère de Dieu, honorée par le Verbe fait chair lui-même, d'un culte de piété, d'obéissance et de soumission filiale, a un droit nécessaire aux hommages et aux louanges de tous les esprits angéliques.

Le sceptre de la royauté universelle de l'auguste Mère de Dieu plane sur le monde des purs esprits. Les Anges, à quelque hiérarchie qu'ils appartiennent, sont heureux de relever de l'empire de cette Reine qu'ils ont connue, qu'ils ont aimée en sortant des mains du Créateur, et dont ils chanteront éternellement les louanges dans la Jérusalem céleste.

La royauté de la Très-Sainte Vierge sur les tribus angéliques est saluée par l'Eglise dans ses chants liturgiques. « Salut, Reine des cieux, s'écrie l'Epouse du divin Fils de Marie ; salut, Dominatrice des Anges (1) ! »

Le trône sur lequel la plus humble des servantes du Seigneur est assise surpasse, en élévation et en gloire, les trônes des Séraphins. Il les surpasse de toute la hauteur et de toute la majesté qui sépare une reine de ses sujets. Et ce n'est pas dire assez, parce que la dignité d'une reine, et de la plus magnifique des reines, n'a rien qui puisse donner une idée de la majesté et de l'élévation de cette auguste Mère de Dieu, qui a été portée par les Anges dans les

(1) Ave, Regina cœlorum, ave, Domina Angelorum. *Ant. liturg.*

sphères les plus élevées des royaumes célestes (1).

Le culte de la maternité divine, si cher aux anges et à tous les élus, si populaire au sein de l'Eglise, pèse d'un poids accablant sur les légions infernales. Le nom de Marie est un nom dont la majesté les irrite et les écrase. C'est l'invincible puissance de la Mère de Dieu sur les tribus rebelles que le plus magnifique des rois célébrait dans le saint cantique : « Elle est terrible comme une armée rangée en ordre de bataille (2). »

Les gloires de la maternité divine, le culte dont l'univers environne les autels de la Vierge immaculée, voilà le supplice qui torture, par-dessus tous les supplices, l'indéracinable orgueil de Lucifer et des esprits de ténèbres, complices de sa haine et de sa jalousie.

Ils n'ont pas voulu monter au ciel de la gloire en prenant la route tracée par la Reine des humbles. Ils n'ont pas voulu se faire les serviteurs dévoués et les sujets soumis de la femme divine, de la vraie Mère des vivants, de la douce réparatrice de l'univers ; et

(1) Exaltata est sancta Dei genitrix, supra choros Angelorum ad cœlestia regna. *Off. liturg.*

(2) Terribilis ut acies castrorum ordinata. *Cant. cant, VI, 3.*

maintenant ils nourrissent, au fond des enfers, une haine éternelle contre Celle dont l'humilité vengeresse cloue l'archange superbe au gibet d'un éternel désespoir.

Qu'une femme, que la plus humble des vierges soit devenue Mère de Dieu; que cette humble servante du Seigneur soit, après Dieu, l'objet du culte le plus universel, le plus populaire; que ce culte ait pour fondateur et pour premier disciple le Fils de Dieu devenu le Fils de Marie, n'est-ce pas là un supplice dont rien n'égale, aux yeux de l'archange tombé, la désespérante rigueur et l'incompréhensible justice?

Le dogme de la maternité divine légitime, vous l'avez compris, mes très-chers frères, toutes les inventions de la piété et de la reconnaissance. Loin de dépasser les limites d'une sévère orthodoxie, l'Eglise, en élargissant, d'âge en âge, le cercle liturgique des gloires de l'auguste Mère de Dieu, ne fait qu'accomplir l'oracle descendu de la bouche virginale de la Reine des prophètes : « Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante, voilà que toutes les générations, à cause de cela, m'appelleront bienheureuse (1). »

(1) Quia respexit humilitatem ancillæ suæ ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. *Luc I. 48.*

Le culte que nous rendons à la Très-Sainte Vierge repose sur le mystère de ses grandeurs. Toutes les grandeurs, tous les priviléges de l'auguste Marie ont leur racine dans le mystère de l'incarnation. Ce mystère d'incompréhensible charité unit Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, par le nœud d'une personnalité divine. Du haut de son trône, le Verbe fait chair verse sur sa divine Mère un océan de gloire.

La maternité divine de la Vierge immaculée se lie radicalement à l'acte de l'incarnation; et c'est pourquoi le culte que l'Eglise rend à la bienheureuse Mère de Jésus-Christ est un rayonnement nécessaire, une conséquence logique du culte d'adoration que nous rendons à Jésus-Christ.

Adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne pas rendre à sa Mère immaculée le culte le plus élevé après le sien, serait un attentat contre l'Homme-Dieu lui-même. Refuser à la Très-Sainte Vierge un culte spécial, un culte à part, le culte le plus rapproché de celui de Dieu, comme la dignité de Mère de Dieu est la dignité la plus rapprochée de celle du Christ, ce serait blesser le cœur de Jésus dans l'endroit le plus sensible de sa tendresse filiale.

La dévotion envers la Très-Sainte Vierge est une

conséquence nécessaire du dogme de ses gloires. Cette dévotion est le fruit le plus beau et le plus doux de sa maternité divine. Cette dévotion germe infailliblement dans toute âme vraiment chrétienne.

Le mystère le plus effrayant des temps où nous vivons, c'est cette haine héréditaire, chez les sectes hérétiques et impies, pour le culte de piété, de confiance filiale, de tendresse et d'amour, dont nous environnons les autels de la bienheureuse Mère de Dieu. Ce phénomène moral épouvante l'âme. Nulle intelligence humaine n'en concevrait la possibilité, si la foi ne nous dévoilait le mystère de l'action incessante des esprits de ténèbres sur tous ceux qui désertent le drapeau de l'Eglise romaine, pour s'enrôler sous le drapeau du roi des superbes.

La Suisse, le Piémont, l'Angleterre, les sectes maçonniques de toute l'Europe, ont épouvanté le monde par des blasphèmes et par des outrages qui seraient inexplicables, et même incompréhensibles, si le pacte satanique qui enchaîne tous les enfants de l'anarchie aux légions infernales, ne nous donnait la clef de cet égarement.

Pour nous, mes très-chers frères, instruisons-nous à l'école des impies. Comprenons que le culte gran-

dissant de la Vierge immaculée ne provoque, dans le camp des ennemis de l'Eglise, ces efforts impuissants et ces blasphèmes du désespoir, que parce que la dévotion à la Mère de Dieu est l'arche de salut, préparée à ses serviteurs et à ses enfants, au milieu du déluge de crimes qui couvre la terre.

Dressons dans notre âme un autel à notre Reine puissante et bien-aimée. Travaillons de toutes nos forces à reculer, s'il est possible, les limites de son empire terrestre. Apportons notre modeste épi à la grande gerbe de ses gloires. Etouffons, par nos acclamations et par nos louanges, les exécrables blasphèmes et les sacriléges impiétés des ennemis de son nom. Demandons à notre foi et à notre amour des cantiques nouveaux et de nouveaux hommages pour bénir, pour louer sans mesure et sans fin la Mère de Dieu et la Mère des hommes. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA

MÉDIATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

AUPRÈS DE JÉSUS-CHRIST

Maria, Mater divinæ gratiæ
Marie, Mère de la grâce divine.

Que de bouches, mes très-chers frères, ont redit depuis dix-huit siècles, sur tous les points de l'univers, cette douce formule de la liturgie sacrée! Que d'âmes y ont puisé la confiance et le repentir! Ce titre si consolant, si fréquemment reproduit dans les élans de la piété catholique, nous révèle un autre fondement de la dévotion envers la bienheureuse Mère de Dieu. *Maria, Mater divinæ gratiæ.*

Le salut de l'homme, sa destinée finale, surnaturelle, ne sont possibles que par le secours divin de la grâce. Sans la grâce, point de repentir, point de conversion, point de victoire sur nos passions, sur le monde et sur les démons. Sans la grâce, point de mérites, point de vertus chrétiennes, et par conséquent point de béatitude éternelle. « Vous êtes sauvés, dit saint Paul, par la grâce et par la foi (1). » Parlant des dons par excellence du divin Rédempteur, David disait : « Le Seigneur vous donnera la grâce et la gloire (2). »

Le grand Apôtre demande sans cesse pour les peuples dont le salut lui est confié « la grâce et la paix de Dieu le Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ (3). » L'Eglise, dans ses supplications, dans sa liturgie sacrée, ne cesse de demander deux choses à son céleste Epoux. « La grâce pour la vie présente et la gloire pour la vie éternelle (4). » Or, c'est l'Eglise qui invo-

(1) Gratia estis salvati per fidem. *Eph. II, 8.*

(2) Gratiam et gloriam dabit tibi Dominus. *Psalm. LXXXIII, 12.*

(3) Gratia et pax a Deo Patre, et Domino nostro Jesu Christo. *Epist. B. Paul.*

(4) Gratiam in præsenti et gloriam in futuro. *Liturg.*

que nuit et jour la bienheureuse Mère du Sauveur sous ce titre consolant : « Marie, Mère de la grâce divine. » *Maria, Mater divinæ gratiæ.* Ce touchant attribut de la Reine des Anges n'est pas un vain mot; et quand l'Eglise invoque la Très-Sainte Vierge comme Mère de la grâce divine, elle ne fait pas monter vers le trône de Marie des louanges exagérées, elle ne lui adresse pas des vœux superflus et impuissants.

La bienheureuse Vierge est notre médiatrice auprès de Jésus-Christ;

Elle est notre avocate auprès de Jésus-Christ.

Elle est le canal, la dispensatrice de la grâce de Jésus-Christ.

Ces trois pensées seront l'objet de cette Conférence. Nous y trouverons l'un des plus solides fondements de la dévotion envers notre puissante protectrice.

La bienheureuse Vierge est, en premier lieu, notre médiatrice auprès de Jésus-Christ.

« Il n'y a qu'un Dieu et qu'un médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme, qui s'est donné lui-même pour la rédemption de tous (1). »

(1) Unus enim Deus, unus mediator Dei et hominnm homo Christus Jesus ; qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus. *I. Timoth. II, 5, 6.*

Ecoutons l'apôtre saint Pierre : « Ce Jésus (que vous avez crucifié) est la pierre qui, rejetée, a été faite le sommet de l'angle ; et il n'y a point de salut en aucun autre, ni sous le soleil aucun autre nom donné aux hommes, en qui nous devions être sauvés (1). » Cette vérité est un dogme fondamental de notre foi. Il n'y a qu'un Dieu et qu'un médiateur de Dieu et des hommes. Ce médiateur est Jésus-Christ.

Dieu et l'homme sont séparés par un abîme, par une distance infinie. Qui comblera cette distance? qui établira des rapports divins, surnaturels entre Dieu et l'homme? qui rapprochera Dieu de l'homme et l'homme de Dieu ? qui fera vivre Dieu de la vie de l'homme, et l'homme de la vie même de Dieu? qui unira Dieu à l'homme et l'homme à Dieu par un nœud suprême, insurpassable, infini ? qui fera un Dieu de l'homme, et de Dieu même un homme-Dieu? Un médiateur divin résoudra ce problème introuvable à toute intelligence créée ; et ce médiateur, c'est celui que saint Paul et saint Pierre ont nommé. Ce médiateur, ce

(1) Hic est lapis, qui reprobatus est a vobis ædificantibus,qui factus est in caput anguli : et non est in alio aliquo salus. Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri. *Act. Apost. IV, 11, 12.*

médiateur unique entre Dieu et les hommes, c'est Jésus-Christ homme, *unus enim Deus, unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus.*

La médiation de Notre-Seigneur Jésus-Christ tient radicalement à l'incarnation. C'est par l'incarnation, et par l'incarnation seule, que Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, unit personnellement en soi la nature divine et la nature humaine.

Pour unir Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, par le nœud de l'unité surnaturelle, déifique et suprême, il faut un être prodigieux qui possède en soi la nature des extrêmes qu'il doit unir. L'Homme-Dieu, ou le Verbe fait chair, est cet être, ce médiateur unique entre Dieu et l'homme. Jésus-Christ seul remplit toutes les conditions de cette médiation divine qui joint Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, qui fait un Dieu de l'homme, et de Dieu même un Homme-Dieu; qui consomme, entre Dieu et l'homme, l'union la plus étroite, la plus profonde, la plus une que la toute-puissance ait pu réaliser. *Unus enim Deus, unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus.*

C'est en nous révélant sa divine médiation que notre doux Sauveur disait à ses apôtres : « Je suis la

voie, et la vérité, et la vie (1). » L'Homme-Dieu est la *voie* qui, seule, mène à la grâce et à la gloire. L'Homme-Dieu est la *vérité*, sans laquelle personne ne connaîtra jamais le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint. L'Homme-Dieu est la *vie*, sans laquelle personne ne vivra jamais de la vie surnaturelle de Dieu.

« Personne, disait encore Jésus-Christ, ne vient à mon Père, sinon par moi (2). »

Pesons bien cette adorable parole : « Personne ne vient à mon Père, sinon par moi. » Ni l'ange ni l'homme ne monteront à la béatitude éternelle, n'atteindront la vision immédiate de l'essence divine, ne contempleront, dans les splendeurs de la claire vue, le Père, principe éternellement fécond, de qui naît éternellement le Verbe, desquels procède éternellement l'Esprit-Saint.

Non, jamais l'ange et l'homme ne jouiront de la vision immédiate des trois personnes divines, dans l'unité de leur immortelle essence, sans le médiateur de Dieu et des hommes : *Unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus.*

(1) Ego sum via, et veritas et vita. *Joan. XVI, 3.*

(2) Nemo venit ad Patrem nisi per me. *Joan, VI, 6.*

« Je suis la Porte, ajoutait le divin Sauveur ; quiconque entre par moi, sera sauvé : il entrera et il sortira, et il trouvera des pâturages (1). »

Le Christ, médiateur de Dieu et des hommes, est la *porte* par laquelle doivent passer tous les élus pour aller partager la félicité même de Dieu, pour aller se rassasier, dans une extase éternelle, de la vie même de Dieu. *Ego sum ostium. Per me si quis introierit, salvabitur... et pascua inveniet.*

C'est dans l'ordre surnaturel de nos rapports avec Dieu, que l'Homme-Dieu a dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire (2). » C'est en qualité de médiateur divin entre Dieu et les hommes qu'il ajoute : « Je suis la vigne, et vous, vous êtes les sarments (3). »

« Demeurez en moi et moi en vous. Comme le sarment ne peut porter de fruit de soi-même s'il ne demeure dans la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi (4). »

(1) Ego sum ostium. Per me si quis introierit, salvabitur ; et ingredietur, et egredietur, et pascua inveniet. *Joan. X, 9.*

(2) Sine me nihil potestis facere. *Joan. XV, 5.*

(3) Ego sum vitis, vos palmites. *Ibid.*

(4) Manete in me, et ego in vobis. Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso, nisi manserit in vite; sic nec vos, nisi in me manseritis. *Joan. XV, 4.*

Pour entrer dans le ciel de la vision béatifique, il faut être une pierre vivante de la Jérusalem céleste. « Vous êtes la structure de Dieu, dit saint Paul. *Dei ædificatio estis* (I Cor. 3, 9). Mais la cité de Dieu, la Jérusalem céleste n'a qu'un fondement, et cet unique fondement, c'est Jésus-Christ »

Ecoutons le grand Apôtre : « Personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, lequel est le Christ Jésus (1). »

Faut-il induire de ces principes que le sentiment universellement répandu dans l'Eglise, selon lequel nous regardons la Très-Sainte Vierge comme la médiatrice des hommes auprès de Jésus-Christ, est une de ces exagérations qu'une sévère orthodoxie n'admet pas, mais qui est en quelque sorte permise aux élans de la piété, de l'enthousiasme et de l'amour qu'inspire le culte de la Mère de Dieu?

La bienheureuse Vierge, quoique Mère de Dieu, n'est pas médiatrice de Dieu et des hommes. « Il n'y a qu'un médiateur de Dieu et des hommes, qui est Jésus-Christ. *Unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus.* »

(1) Fundamentum enim aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus. *I. Cor. III, 11.*

Mais nous disons que la Très-Sainte Mère de Dieu est médiatrice entre Jésus-Christ et les hommes. Nous allons à Dieu par Jésus-Christ ; nous allons à Jésus par sa divine Mère.

Par sa maternité divine, nous l'avons vu, la bienheureuse Vierge touche à l'ordre de l'union hypostatique par un lien d'inexprimable unité. « Dieu habite dans le sein de Marie, redirons-nous avec saint Pierre-Damien, et il a avec elle une identité de nature. » *Habitat Deus in Virgine, cum qua habet identitatem naturæ.*

Rien n'est si rapproché d'un fils que la mère qui le porte dans ses entrailles, qui l'enfante à la vie, qui le nourrit du lait de son sein maternel. Or, le sang de Marie est devenu le sang de l'Homme-Dieu. La chair virginale et immaculée de la Très-Sainte Vierge est devenue la chair de Jésus-Christ.

Par l'incarnation du Fils de Dieu, l'auguste Marie possède une dignité qui réalise entre le Christ et la Mère du Christ une union suprême, une union infinie en son genre (1).

(1) Suprema unio cum persona infinita. *D. Thom.*
Dignitas maternitatis divinæ suo genere infinita. *Suarez.*

La Très-Sainte Vierge n'est pas seulement la Mère de Dieu, elle est aussi l'Epouse de Dieu. Le Christ est l'Adam divin ; la bienheureuse Vierge est l'Ève divine. Or, méditons ces paroles mystérieuses de la Genèse : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui un aide semblable à lui (1). ».

Dieu veut faire le monde de la nature. Il veut que la race humaine naisse à la vie purement naturelle, par une suite de générations dont le principe et la source se cachent dans le premier homme. Mais cette paternité de toute la race humaine, ce principe de vie naturelle, dont le premier homme porte en soi l'élément générateur, ne peut se transmettre, s'individualiser dans la postérité d'Adam, qu'à l'aide et par la médiation de Celle que Dieu a donnée pour compagne au Père de toute l'humanité. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui un aide semblable à lui. »

Ève sera Mère de la race humaine ; elle sera la coadjutrice de l'homme ; elle coopérera à l'action créatrice ; elle sera investie de la mission médiatrice entre Adam et toute sa postérité. Toute la race humaine

(1) Non est bonum esse hominem solum : Faciamus ei adjutorium simile sibi. *Gen. II, 18.*

sortira d'Adam. Il en sera le Père. Mais elle ne naîtra à la vie que par la coopération nécessaire de la Mère de tous les enfants des hommes. Ève sera la Mère de la vie purement naturelle. Et voilà le sens de cette parole du Dieu créateur : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul; faisons-lui un aide semblable à lui. » *Non est bonum hominem esse solum, faciamus ei adjutorium simile sibi.*

Ces mystérieuses paroles cachent une figure admirable de cette médiation que la Très-Sainte Vierge doit remplir à l'égard de l'Homme-Dieu, de l'Adam divin, du Père de la race des enfants de la régénération et de la grâce. La bienheureuse Mère de Dieu, l'incomparable Epouse du Christ rédempteur, l'Ève divine, mènera la postérité du nouvel Adam à la vie surnaturelle, comme l'Ève terrestre a mené la postérité de l'Adam terrestre à la vie de la nature. Marie sera Mère de la grâce divine, comme Ève a été Mère de la vie purement naturelle.

Ecoutons saint Bernard développant cette admirable doctrine, dans un discours sur la médiation de la Très-Sainte Vierge auprès de Jésus-Christ, et qui a pour titre : « Les douze Etoiles de la couronne de la bienheureuse Marie. »

« Il semble, disait ce grand panégyriste des gloires de la Très-Sainte Vierge, que le Christ pouvait suffire tout seul à l'œuvre de notre rédemption, car toute notre suffisance est en lui (1).

» Mais il n'était pas bon pour nous que l'homme fût seul. Il était convenable que l'un et l'autre sexe travaillât à l'œuvre de notre réconciliation (2).

» La femme bénie entre toutes les femmes, ajoute ce saint docteur, ne demeurera pas oisive ; elle aura sa place dans le plan de cette réconciliation (3). »

Et quelle place l'immortel abbé de Clairvaux assigne-t-il à l'auguste Marie dans cette œuvre toute divine et toute surnaturelle de la rédemption et de la réconciliation du genre humain ?

« Il nous faut, continue saint Bernard, il nous faut un médiateur auprès de notre médiateur ; et il n'y en

(1) Etenim sufficere poterat Christus siquidem, et nunc, omnis sufficientia nostra ex eo est, *S. Bernard. Serm. 12, Stellas.*

(2) Nobis bonum non erat hominem esse solum ; sed congruum ut adesset nostræ reconciliationis uterque sexus. *Ib.*

(3) Jam itaque nec ipsa mulier benedicta in mulieribus, videbitur otiosa; invenietur equidem locus ejus in hac reconciliatione. *Ib.*

a point de plus utile que la bienheureuse Vierge, Mère du Christ médiateur (1). »

Envisageant l'Ève divine dans l'ordre de cette coopération à l'œuvre par excellence de la rédemption de l'humanité, le saint docteur ajoute :

« Ève fut une médiatrice cruelle, par laquelle l'antique serpent versa son mortel poison dans l'âme du premier homme. Mais Marie est cette médiatrice fidèle, qui a préparé aux hommes et aux femmes le breuvage divin et l'antidote du salut (2). »

Ève fut un instrument de séduction, et Marie un instrument de propitiation. Ève a conseillé la prévarication, et Marie nous a donné la rédemption (3).

La médiation de la Très-Sainte Vierge auprès de Jésus-Christ, si éloquemment enseignée par saint Bernard, n'est qu'un corollaire de la médiation de l'Homme-Dieu auprès de son Père. La céleste

(1) Opus est nobis mediatore ad mediatorem, nec alter nobis utilior quam Beata Virgo Mater Christi mediatoris. *Ib.*

(2) Crudelis nimirum mediatrix Eva, per quam serpens antiquus pestiferum etiam viro virus infundit. Sed fidelis mediatrix Maria, quæ salutis antidotum et viris et mulieribus propinavit. *Id.*

(3) Illa enim ministra seductionis, hæc propitiationis. *Ib.* Illa suggessit prævaricationem, hæc ingerit redemptionem. *Ib.*

Vierge applique à l'Eglise la vertu réparatrice; elle répand sur les enfants de la régénération la vie surnaturelle dont Jésus-Christ est le principe et la source. Marie puise la grâce dans les plaies de son Fils, dans les trésors infinis du divin médiateur, dans les fontaines du Verbe incarné, toujours ouvertes pour la Mère et pour l'Epouse d'un Dieu.

La bienheureuse Vierge est comparée, dans nos livres saints, à l'astre des nuits, mais à l'astre des nuits dans la plénitude de sa splendeur. Elle est comparée à une *lune toujours pleine,* laquelle ne subirait aucune diminution, aucun décroissement de son disque et de sa lumière (1).

Or, mes chers frères, l'astre qui nous éclaire pendant la nuit n'est pas le principe, le foyer primordial de la lumière qu'il répand sur nous. La lune s'interpose entre le soleil et la terre. Elle reçoit la lumière du soleil, afin de nous la transmettre pendant que la nuit couvre de ses ombres et de ses ténèbres la portion du globe que nous habitons. La lumière du soleil ne descend sur nous, pendant la nuit, que par la douce et salutaire médiation de l'astre silencieux qui

(1) Sicut luna perfecta in æternum. *Psalm.*

reçoit directement de l'astre du jour lui-même les torrents de lumière qu'il nous renvoie. *Sicut luna perfecta in æternum.*

Toutes les grâces dont l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ est remplie sans mesure, et dont les effusions inondent le monde surnaturel, ne descendent sur l'Eglise militante, dans cette nuit de l'épreuve, au sein des ombres de la déchéance, au fond de cette vallée des larmes, qu'en passant par le cœur et par les mains de notre douce et tendre médiatrice auprès de Jésus-Christ. *Opus est mediatōre ad mediatorem.*

L'auguste Marie est l'arche du testament éternel, dont l'arche d'alliance n'était qu'une figure. Or, l'arche figurative s'interposait entre le Dieu du Sinaï et les enfants d'Israël. Elle cachait dans son sein la verge mystérieuse qui fit tant de prodiges sous les Pharaons, la manne qui nourrit pendant quarante ans le peuple de Dieu, les Tables de la Loi sur lesquelles le doigt de Dieu avait écrit les dix commandements. C'est du sein de l'arche figurative que sortaient les oracles sacrés. La bienheureuse Vierge est l'arche du testament évangélique. Médiatrice immortelle, elle nous a donné Celui qui dicta la Loi au sommet du Sinaï, qui est devenu la manne divine des enfants de

la grâce, dont la puissance écrase Lucifer. Ecoutons le disciple bien-aimé, le Fils adoptif de la Vierge immaculée, nous révélant, dans son langage du troisième ciel, cette médiation miséricordieuse de la Mère de la grâce divine.

« Et le temple de Dieu fut ouvert dans le ciel, et l'on vit dans son temple l'arche de son alliance. Et il se fit des éclairs, et des voix, et des tonnerres, et un tremblement de terre, et une grande grêle (1). Puis, l'ange de Pathmos ajoute : « Et un grand signe parut dans le ciel : une femme revêtue du soleil ; et la lune était à ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles (2). »

La vie du temps, la vie de notre pélerinage est à la vie éternelle de la gloire ce que la nuit la plus sombre est au jour le plus pur et le plus beau. Encore n'est ce pas dire assez. Or, pendant notre épreuve, nous n'apercevons pas les clartés surnaturelles du soleil des

(1) Et apertum est templum Dei in cœlo : et visa est arca testamenti ejus,... et facta sunt fulgura, et voces, et terræ motus, et grando magna. *Apocal. XI, 19.*

(2) Signum magnum apparuit in cœlo : Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim. *Apocalyp. XII, 1.*

élus. Nos yeux malades, chargés de la poussière de la déchéance, ne pourraient porter les splendeurs de la gloire réservée aux habitants de la céleste patrie. Mais notre doux Sauveur, ce divin soleil qui éclaire la cité des saints, a chargé sa tendre Mère de nous transmettre la lumière divine du monde de la grâce. *Maria, Mater divinæ gratiæ.*

Et c'est là le sens de ces paroles mystérieuses du disciple bien-aimé : « Un grand signe parut dans le ciel : une femme revêtue du soleil ; et la lune était sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. »

Voyageurs de l'espérance, dans cette nuit que tant d'erreurs et tant de crimes rendent si sombre, ne détachons jamais les yeux de notre âme de cette femme bénie entre toutes les femmes qui a reçu la mission de faire luire, sur cette terre de l'exil, les douces clartés de la grâce. « Une femme était revêtue du soleil. *Mulier amicta sole.*

La médiation de la Très-Sainte Vierge entre Jésus-Christ et l'Eglise est figurée par la Toison de Gédéon. La bienheureuse Marie, disent les saints Docteurs, est la véritable Toison de Gédéon, c'est-à-dire de celui qui a dompté toutes les puissances infernales. *Maria vellus Gedeonis.*

« De même, dit saint Bernard, que la Toison tenait le milieu entre la rosée du ciel et l'aire sur laquelle elle était étendue, de même la bienheureuse Vierge a été placée comme médiatrice entre Jésus-Christ et l'Eglise (1). »

Méditons les paroles sublimes dont le prophète Isaïe se sert pour peindre la médiation de l'auguste Vierge, devenue Mère de l'Homme-Dieu :

« Cieux, s'écrie le fils d'Amos, répandez votre ro-
» sée ; que les nuées pleuvent le juste ; que la terre
» s'ouvre et qu'elle fasse germer le Sauveur (2). »

Le sein virginal de Marie immaculée est cette nuée divinement féconde qui a versé sur la race humaine la rosée du ciel de la grâce, en lui donnant Jésus-Christ, l'auteur même de la grâce. Les entrailles de la Mère de Dieu ont été cette terre de bénédiction de laquelle fut formé le nouvel Adam. La bienheureuse Marie est ce jardin du monde surnaturel, dans lequel les trois personnes divines ont réuni tous les trésors

(1) Sicut vallus medium inter rorem et aream, sic B. Virgo mediatrix inter Christum et Ecclesiam constituta. *S. Bernard. duodecim stell.*

(2) Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum : aperiatur terra, et germinet Salvatorem. *Isaie, XLV, 8.*

et toutes les richesses de la grâce, pour les répandre sur toute l'Eglise.

Le temps, comme un fleuve profond, sépare l'Eglise militante de l'Eglise du ciel. Ce fleuve coule entre le rivage des cieux et la vallée des larmes habitée par les tristes enfants d'un père coupable. Mais la bienheureuse Vierge, par sa maternité divine, est comme un pont mystérieux jeté par la miséricorde infinie, par-dessus le fleuve du temps, pour rapprocher les deux rives. C'est par Elle, que les enfants de l'espérance passent du rivage de cette vie dans le royaume éternel, où son divin Fils les reçoit pour les faire entrer dans la gloire des trois personnes divines; pour consommer, entre les élus et le Dieu trois fois Saint, cette unité de la gloire qui est le terme de nos immortelles destinées. *Sic Maria inter Christum et Ecclesiam mediatrix constituta.*

La bienheureuse Marie est appelée : « la porte du ciel (1). »

L'Homme-Dieu avait dit : « Je suis la porte ; celui qui entre par moi trouvera les pâturages (2). » Or,

(1) Quæ pervia cœli porta manes. *Eccl. liturg.*

(2) Ego sum ostium. Per me si quis introierit... pascua inveniet. *Joan. X, 9.*

comment la bienheureuse Mère du Christ est-elle la porte du ciel si son divin Fils se donne lui-même ce titre mystérieux? *Ego sum ostium.* La douce Mère de la grâce divine est la porte qui mène à Jésus-Christ. L'Homme-Dieu ouvre seul aux élus le sanctuaire de la vision béatifique. Marie est le portique sacré qui touche au divin médiateur.

Voulons-nous donc arriver un jour dans les immortelles régions où la divine essence se montre à découvert aux enfants de la gloire éternelle, allons à Marie. Prenons le chemin qui conduit à cette douce Mère des élus, et elle nous ouvrira le portique mystérieux qui mène à Jésus. *Quæ pervia cœli porta manes.*

La Très-Sainte Mère de Dieu est donc notre médiatrice auprès de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ est notre médiateur auprès de son Père.

J'ajoute, que la Très-Sainte Vierge est notre avocate auprès de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ est notre avocat auprès de son Père.

C'est un dogme de la foi catholique clairement consigné dans le livre des révélations, que Notre-Seigneur Jésus-Christ, médiateur de Dieu et des hommes, est en même temps l'avocat des pécheurs auprès de son Père.

« Mes petits enfants, disait le disciple bien-aimé,
» je vous écris ceci, pour que vous ne péchiez point.»

« Mais si quelqu'un de vous vient à pécher, nous
» avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le
» juste par excellence. »

« Lequel est propitiation pour nos péchés, non-
» seulement pour les nôtres, mais pour ceux de tout
» le monde (1). »

Nous avons pour avocat auprès du Père céleste Notre-Seigneur Jésus-Christ, son propre Fils, devenu notre frère. *Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum.*

Quel attribut!.. quel asile d'espérance!.. quelle source de confiance! quel océan de salut et de paix cache cette parole inspirée! « Nous avons Jésus-Christ pour avocat auprès du Père. » *Advocatum habemus apud Patrem.*

Comment notre divin Sauveur ne serait-il pas exaucé s'il daigne plaider notre cause au tribunal de

(1) Filioli mei, hæc scribo vobis,ut non peccetis.Sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum;

Et ipse est propitiatio pro peccatis nostris ; non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi. *I. Joan, II, 1, 2.*

son Père? et comment pourrait-il se défendre de plaider notre cause s'il est notre avocat d'office, s'il est chargé de cette mission? *Advocatum habemus apud Patrem.*

L'Homme-Dieu devenu notre avocat ! *Advocatum habemus apud Patrem.*

Existe-t-il un avocat d'un plus grand nom? « Il lui a donné, dit saint Paul, un nom qui est au-dessus de tout nom. » *Donavit illi nomen quod est super omne nomen.*

Y a-t-il un avocat d'un plus grand talent, d'une plus grande renommée? « Toute la terre est remplie de sa gloire. » *Plena est terra gloria ejus.*

Existe-t-il un avocat d'un cœur plus généreux, plus tendre, plus compatissant, plus penché à la miséricorde et à la clémence, plus pleinement voué au salut de ceux dont il plaide la cause au tribunal de son Père? Ecoutez : « Venez à moi, vous tous qui ployez sous le travail, et je vous ranimerai (1). »

« Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux » qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu

(1) Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis; et ego reficiam vos. *Matt. XI, 28.*

» rassembler tes enfants, comme un oiseau rassem-
» ble sa couvée sous ses ailes, et tu ne l'a pas
» voulu (1)? »

Où prendre une pitié plus oublieuse, une charité plus vive, plus brûlante que celle de Jésus-Christ pour ses clients? Entendez ce cri d'une compassion qui surpasse l'étonnement des anges et des hommes :

« Arrivés au lieu appelé Calvaire, ils le cruci-
» fièrent, et les voleurs aussi, l'un à sa droite et l'au-
» tre à sa gauche. »

« Et Jésus disait : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font (2). »

L'apôtre saint Paul enseigne la même doctrine que le disciple bien-aimé. Ce sublime prédicateur a trouvé une langue nouvelle pour parler à la terre de cette miséricordieuse tendresse qui a fait de Jésus-Christ

(1) Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis Prophetas, et lapidas eos qui mittuntur ad te, quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum avis nidum suum sub pennis, et noluisti. *Luc. XIII, 34; Matth. XXIII.*

(2) Et posquam venerunt in locum, qui vocatur Calvariæ, ibi crucifixerunt eum; et latrones, unum a dextris, et alterum à sinistris.

Jesus autem dicebat : Pater dimitte illis : nesciunt quid faciunt. *Luc. XXIII, 33, 34.*

l'avocat de ceux pour le salut desquels il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Méditons les paroles de ce chérubin de l'apostolat: « Qui accusera les élus de Dieu? (sera-ce) Dieu » qui les justifie? Qui les condamnera? (sera-ce) le » Christ Jésus qui est mort pour eux, plus encore, » qui est ressuscité pour eux? qui est à la droite du » Père, et qui intercède pour nous? Qui donc, ajoute » saint Paul, nous séparera de l'amour du Christ? » La tribulation ou l'angoisse? ou la faim? ou la nu- » dité? ou le péril? ou la persécution? ou le glaive? ..... » Selon qu'il est écrit : nous sommes tous les » jours mis à mort. On nous regarde comme des bre- » bis destinées à la boucherie. »

« Mais, en tout cela, nous prévalons à cause de celui » qui nous a aimés. Car, je suis certain que, ni la » mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni » les puissances, ni les choses présentes, ni les fu- » tures, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, » ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'a- » mour de Dieu qui est dans le Christ Jésus (1).

(1) Quis accusabit adversus electos Dei?.... Christus Jesus, qui mortuus est, imo qui et resurrexit, qui est ad dexteram Dei, qui etiam interpellat pro nobis. *Rom. VIII, 53, 34.*

Ainsi, loin de nous condammer, l'Homme-Dieu, après être mort pour nous, est monté aux cieux. Il est allé s'asseoir à la droite du Père pour plaider notre cause, pour faire parler en notre faveur, ses mérites infinis, le sang qu'il a versé sur la croix, les plaies dont son corps glorieux porte les éternels stigmates. *Qui etiam interpellat pro nobis.*

« Et parce qu'il est éternellement vivant, ajoute le » grand Apôtre, il a un sacerdoce éternel ; et ainsi » il peut sauver éternellement ceux qui vont à Dieu » par sa médiation : toujours vivant pour intercéder » pour nous (1). »

Jésus-Christ, médiateur de Dieu et des hommes, est aussi l'avocat des hommes auprès de son Père.

Mais de même que la bienheureuse Vierge est notre médiatrice auprès de Jésus-Christ, cette bienheureuse Mère est notre avocate auprès de ce Fils bien-aimé.

« O notre avocate, s'écrie l'Eglise, tournez sur nous, » inclinez sur nous vos yeux : ces yeux de miséri-

(1) Hic autem eo quod maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium. Unde et salvare in perpetuum potest accedentes per semetipsum ad Deum ; semper vivens ad interpellandum pro nobis. *Hœb. VII, 24, 25.*

» corde ; et après cet exil , montrez-nous Jésus, le » fruit béni de vos entrailles (1). »

L'Eglise, inspirée, éclairée, dirigée par le Saint-Esprit, proclame la bienheureuse Mère de Dieu, son avocate, sa puissante protectrice, sa miséricordieuse patronne auprès de Jésus-Christ. Elle la conjure de prendre en main notre cause, de plaider pour nous au tribunal de son divin Fils que le Père éternel a établi juge des vivants et des morts.

La très-douce Mère de la grâce divine est notre avocate auprès de Jésus-Christ. L'Eglise le dit, l'Eglise le croit, l'Eglise l'enseigne. *Eia, advocata nostra.*Nous sommes donc tous les clients de cette puissante, de cette miséricordieuse avocate. Notre destinée finale est pour chacun de nous, comme un grand procès , d'où dépend notre bonheur ou notre malheur éternel. Il ne s'agit pas seulement de l'honneur, de la fortune, de la liberté, de la vie. Il s'agit de conquérir le ciel ou de le perdre. De monter sur les trônes glorieux du ciel de la vision béatifique, ou de descen-

(1) Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte. Et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende. *Ant. Sal. Reg.*

dre au fond de cette région du désespoir, qu'habiteront éternellement les réprouvés. Si nous gagnons ce grand procès contre le monde, contre la chair et contre les démons, nous atteignons la félicité suprême. Mais, si le monde, la chair et les démons l'emportent au tribunal de la justice éternelle, nous sommes perdus pour jamais. Nous voilà voués à des maux sans fin, nous tombons dans l'abîme d'un supplice éternel.

Mais pourquoi l'éternelle miséricorde a-t-elle investi la très-sainte Mère de Dieu de la touchante mission d'avocate, de patronne de l'Eglise auprès de Jésus-Christ? Ah! c'est que le divin Fils de Marie a été établi de Dieu le Père, juge des vivants et des morts (1). «Toute puissance a été donnée à l'Homme-Dieu, au ciel et sur la terre (2). »

« Nous devons tous paraître devant le tribunal du
» Christ, afin que chacun reçoive selon ce qu'il a fait
» ou de bien ou de mal en son corps (3). »

(1) Ipse est qui constitutus est a Deo judex vivorum et mortuorum. *Act. X, 42.*

(2) Data est mihi omnis potestas in cœlo, et in terra. *Matt. XXVIII, 18.*

(3) Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi,

Nous avons vu avec quelle tendre et paternelle bonté Jésus-Christ plaide la cause des pécheurs, avec quel ineffable amour il les couvre de ses mérites, de sa charité et de son sang. Mais Jésus-Christ, Dieu et Homme tout ensemble, ne peut abandonner les droits de la justice éternelle. Cette justice doit s'exercer avec une rigueur et une sévérité dont rien ne fasse fléchir les arrêts. Comme Homme, le Christ compatit à nos misères, il se sent incliné à une pitié sans bornes ; il a besoin d'oublier, de pardonner, de faire grâce à ces pauvres pécheurs qui sont ses frères, dont il partage la nature. Mais comme Dieu, il est environné d'une majesté qui accable, qui fait trembler le pécheur; devant laquelle les esprits angéliques, eux-mêmes, sont saisis d'effroi.

Comment notre frère divin, sans manquer aux formidables exigences d'une justice inflexible, inexorable, s'y est-il pris, pour faire surabonder la miséricorde, par-dessus les flots de la justice ? Il a remis la cause de tous les pécheurs aux mains de Celle qu'il leur donna pour Mère du haut du gibet, sur le-

ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit sive bonum, sive malum. *II. Cor. V, 10.*

quel il expiait les crimes de la race humaine. Il a chargé cette Mère de la grâce divine de plaider pour nous, au pied du tribunal de la justice. Il l'a investie de la plénitude de tous les droits qui appartiennent à la Mère de Dieu et à la Mère des hommes. Mère de Dieu, elle peut élever ses supplications et ses prières à la hauteur de la puissance de Celui qu'elle invoque. Mère des hommes, elle peut puiser dans les mérites infinis de leur frère divin, de quoi payer à la justice toute la dette dont ils lui sont comptables.

Et qui pourrait douter de la puissance de cette bienheureuse Mère auprès de son divin Fils ? Sa voix plus douce que le miel, plus harmonieuse que tous les chœurs des anges, trouve toujours le chemin qui va droit au cœur de l'Homme-Dieu. Elle a des paroles d'ineffable persuasion pour le toucher. Elle est Mère de Celui qui a été constitué juge des vivants et des morts. Elle a enfanté au pied de la croix tous ceux qui doivent comparaître au tribunal du juge suprême. Elle est leur Mère. Comment ce juge souverain, enchaîné par la piété et la tendresse filiale à tous les désirs, à toutes les volontés de son auguste Mère, pourrait-il fermer son oreille et son cœur aux supplications et aux gémissements d'une pareille Mère ? Comment les

pécheurs pourraient-ils désespérer de leur salut, quand la divine Mère de la grâce et de la miséricorde a été chargée de les protéger au pied du trône de la justice ; de les environner de toute sa tendresse, de plaider leur cause, et de leur appliquer les mérites infinis du divin Rédempteur ? Une cause défendue, discutée, plaidée par cette puissante avocate, est une cause gagnée au tribunal de Jésus-Christ. Un procès dont la Reine des anges et des hommes a daigné se charger, est un procès perdu pour l'implacable ennemi des hommes.

La bienheureuse Vierge en plaidant pour nous au tribunal de son divin Fils, fait parler son cœur de Mère. Elle lui montre le sein virginal où il fut conçu, et qui fut, pendant neuf mois, son lit de repos, le sanctuaire où il daigna se renfermer, son temple le plus beau, son palais le plus splendide, le paradis des délices de son âme. Elle rappelle au divin Rédempteurdu monde, ce fleuve de larmes qu'elle versa pour nous au pied de la croix, pendant qu'il répandait son sang pour le salut des hommes.

Savez-vous, dit saint Anselme, ce que cette puissante Avocate de tous les enfants d'Adam a imaginé pour gagner la cause des pécheurs qui lui confient

le salut de leur âme ? De celui qui est notre juge, la bienheureuse Marie en a fait notre Père, notre sauveur et notre frère (1).

Quand un malheureux pécheur, client de cette incomparable avocate, est cité au tribunal du Juge des vivants et des morts, notre bienheureuse protectrice n'a besoin que de dire à son Fils, devenu notre frère : « Souvenez-vous, ô mon Fils ! que je suis la Mère de ce pauvre pécheur, et qu'il est votre frère. »

Judex, per Mariam factus est Pater noster, Salvator noster, Frater noster.

« Cette Avocate toute-puissante, dit à son tour saint Pierre Damien, ne prie pas, elle ordonne ; elle ne demande pas, elle commande (2). »

Cette miséricordieuse Avocate n'a jamais essuyé un refus ; jamais elle n'a plaidé une cause sans en assurer le triomphe. C'est ce qui fait dire à saint Anselme : « De même qu'il est nécessaire que celui-là périsse, qui s'éloigne de vous et que vous délaissez, de même il est impossible que celui qui se tourne vers

(1) Judex, per Mariam factus est Pater noster, Salvator noster, Frater noster. *Ansel. de B. V.*

(2) Non orans sed jubens, non postulans sed imperans. *Pet. Dam. Serm. B. M. V.*

vous et que vous protégez puisse jamais périr (1). »

« Que celui-là cesse de parler de votre miséricorde, s'écrie saint Bernard, qui vous ayant invoqué dans ses besoins, vous a trouvé sourde à ses supplications (2). »

C'est sous l'empire de la confiance illimitée que lui inspirait la puissante médiation de la Très-Sainte Vierge, que le saint abbé de Clairvaux composa l'ardente et suave oraison que tous les enfants de l'Eglise redisent, nuit et jour, depuis six cents ans, d'un bout de l'univers à l'autre.

« Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge, qu'on n'a jamais ouï dire que vous ayez abandonné celui qui a eu recours à vous, qui a imploré votre appui et recherché votre protection (3). »

La médiation de la Très-Sainte Mère de Dieu auprès de son divin Fils s'appuie, vous le voyez, sur de

(1) Sicut, ô beatissima Virgo, omnis a te aversus et derelictus, necesse est ut intereat ; ita omnis ad te conversus et a te respectus, impossibile est ut pereat. *Ansel. B. M. V.*

(2) Sileat misericordiam tuam si quis invocatam te, in necessitatibus meminerit abfuisse. *Bern. Serm.*

(3) Memorare, ô piissima Virgo, non esse auditum a sæculo quemquam ad tua currentem præsidia... esse derelictum. *Bernard, Or.*

puissantes raisons et sur d'imposants témoignages. Elle n'est donc pas une exagération de l'enthousiasme, ni un pieux excès de la confiance des serviteurs de Marie.

L'Eglise, dans ses prières les plus solennelles, au milieu de ses pompes les plus augustes, exalte elle-même les titres que nous donnons à la douce Mère de la grâce.

L'Esprit-Saint qui dicte à l'Eglise les formules suppliantes de sa liturgie, qui sont pour les fidèles, l'expression la plus populaire des croyances catholiques, met sur les lèvres de l'Epouse de Jésus-Christ la confession de la doctrine qui fait l'objet de cet entretien.

« Salut, ô Reine des cieux! s'écrie l'Eglise, salut, ô Dominatrice des Anges! salut à vous, qui êtes la racine, la porte par laquelle la lumière s'est levée sur le monde (1)! »

La médiation de la bienheureuse Vierge, sa puissante intercession auprès de son divin Fils, tiennent aux racines même de sa maternité divine. La Très-sainte Vierge ne peut pas plus être dépouillée de son

(1) Ave, Regina cœlorum, ave, Domina Angelorum: Salve, radix, salve, porta ex qua mundo lux est orta.. *Ant. liturg.*

crédit auprès de Jésus-Christ, qu'elle ne peut être dépouillée de la dignité et du titre de Mère de Dieu. Quand elle cessera d'être Mère du Christ, elle cessera d'intercéder pour les frères du Christ qui sont ses enfants. Mère de Dieu, elle a sur l'Homme-Dieu des droits éternels de Mère. Mère des frères adoptifs de Jésus-Christ, elle ne peut cesser d'avoir pour eux des entrailles maternelles.

Ce grand apostolat de miséricorde, cette médiation de salut descendirent sur la bienheureuse Mère du divin Rédempteur au moment même où, par son incomparable martyre au pied de la croix, elle entrait en partage du titre de Rédemptrice de l'humanité, et de coopératrice de l'Homme-Dieu.

Elle fut mise en participation de cette paternité surnaturelle dont l'Adam divin voulait partager la gloire avec sa Mère, comme elle partageait avec lui son supplice et ses délaissements.

Du haut de sa croix, et quelques moments avant de consommer le sacrifice rédempteur, l'Homme-Dieu laissa tomber, sur sa poitrine déchirée et sanglante, sa tête adorable, chargée de toutes les douleurs et de toutes les expiations. Ses yeux noyés dans le sang et dans les larmes, se reposèrent, avec une ten-

dresse ineffable, sur son auguste Mère, transpercée elle-même, sur le Golgotha, par le glaive de douleur dont le vieillard Siméon lui avait prédit le supplice. Ouvrant alors sa bouche sacrée, Jésus laissa tomber sur l'Ève divine cette parole mystérieuse : « Femme, voilà votre Fils (1). »

Tournant ensuite ses yeux sur Jean l'évangéliste, devenu son frère d'adoption, Jésus ajouta : « Voilà ta Mère (2). » Ce qui voulait dire : O femme bénie entre toutes les femmes ! ô la vraie Mère des vivants ! ô vous qui êtes l'Ève nouvelle comme je suis l'Adam nouveau, ô ma Mère ! je vous investis en ce moment suprême d'une nouvelle maternité. Je vous associe à l'œuvre de la rédemption et du salut du monde. Vous serez la Mère de tous les enfants de la grâce, comme vous l'êtes du fils de Zébédée, mon fils et mon frère d'adoption. Votre médiation, inséparable de la mienne, fera descendre sur l'humanité, régénérée dans mon sang et dans vos larmes, tous les fruits du grand sacrifice que j'offre à mon Père, et que vous offrez vous-même, pour laver l'univers des souillures du péché. *Mulier, ecce filius tuus.*

(1) Mulier, ecce filius tuus. *Joan. XIX, 26.*

(2) Ecce mater tua. *Joan. XIX, 27.*

Remarquons, mes très-chers frères, que cette seconde maternité, qui fait de tous les enfants de la grâce les fils adoptifs de la bienheureuse Vierge, implique sa médiation entre Jésus-Christ et l'Eglise; car au moment où notre adorable Sauveur dit à sa Mère : « Femme, voilà votre fils ; » et à son disciple : « Voilà ta Mère, » la postérité du nouvel Adam et de l'Ève nouvelle commence. C'est au pied de l'arbre de vie que, dans la personne de Jean l'évangéliste, s'ouvre la lignée d'adoption surnaturelle qui doit être le fruit des noces sanglantes du divin Rédempteur et de son auguste Coadjutrice. *Mulier, ecce Filius tuus; et ad discipulum : Ecce Mater tua.*

En racontant la merveilleuse histoire de l'enfantement divin de la Vierge immaculée, dans l'étable de Bethléem, l'évangéliste saint Luc se sert d'une expression remplie de mystère : « Elle enfanta son premier né, nous dit-il, et elle l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crêche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie (1). »

Mais pourquoi est-il fait mention d'un premier né?

(1) Et peperit filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio; quia non erat eis locus in diversorio. *Luc. II, 7.*

La Mère immaculée du Verbe fait chair, l'auguste Mère du Fils unique du Père, pouvait-elle avoir un second enfantement? Oui, répondent les saints Docteurs. La Mère de la grâce divine devait enfanter, dans la douleur, la postérité surnaturelle du nouvel Adam, et cet enfantement d'inexprimables tortures s'accomplissait au moment même où, du haut de l'arbre du salut, Jésus-Christ, père du siècle futur, dit à la femme seule digne de toute la majesté de ce nom, à l'Ève divine, à la Mère de tous ses fils d'adoption : « Femme, voilà votre Fils. » *Mulier, ecce Filius tuus.*

La bienheureuse Vierge nous enfantera à la vie du Christ, comme elle a enfanté le Christ à la vie de l'homme. Elle nous fera les fils et les frères d'un Dieu, comme elle a fait d'un Dieu le fils et le frère de l'homme. *Mulier, ecce filius tuus; et ad discipulum, ecce Mater tua.*

La Très-Sainte Vierge, médiatrice des hommes auprès de Jésus-Christ, avocate de tous les pécheurs au pied du tribunal de Jésus-Christ, est aussi le canal par lequel la grâce divine descend sur le monde. Elle est la dispensatrice de tous les dons surnaturels qui découlent du sang et des mérites infinis de Jésus-Christ.

Dieu, dit saint Bernard, n'est descendu sur la terre que par le ministère de la bienheureuse Vierge Marie. C'est pourquoi elle est appelée, à juste titre, par l'Eglise elle-même : « La racine, la porte par laquelle la lumière divine s'est levée sur le monde (1). »

La Très-Sainte Vierge ayant reçu la sublime mission de donner Jésus-Christ à la terre, il était convenable, disent les saints Docteurs, qu'elle fût investie dela haute et salutaire mission de répandre sur l'Eglise entière la grâce qui purifie et qui sauve.

« Dieu, reprend l'immortel abbé de Clairvaux, vous a donné Jésus-Christ par Marie. Il vous l'a donné comme un remède nécessaire à la guérison de vos maux (2). »

« Le Christ est un remède, continue saint Bernard, parce que, comme un onguent mystérieux, ce remède divin se compose de deux substances, de la substance de Dieu et de la substance de l'homme (3). »

(1) Salve, radix, salve, porta, ex qua mundo lux est orta. *Ant liturg.*

(2) Dedit tibi Christum per Mariam, ut sanaret omnes infirmitates tuas. *Bern. de Laud. B. M. V.*

(3) Remedium est, quia ex Deo et homine, tamquam cataplasma divinum, confectum est. *B. de Laud. V.*

« Ces deux substances, ajoute le saint docteur, ont été unies, mêlées et, en quelque sorte, fondues ensemble dans le sein de la Vierge, comme dans un vase préparateur, le Saint-Esprit les mêlant, les unissant par une savante et inexprimable suavité (1). »

Et parce que vous étiez indignes de recevoir ce remède des mains du Dieu de toute majesté, dit encore saint Bernard, il l'a confié aux mains de la bienheureuse Vierge. Il lui en a donné la garde, la dispensation et l'économie divine.

Et voulez-vous connaître, mes très-chers frères, la raison providentielle qui a fait comprendre à saint Bernard l'ordre mystérieux des communications, des transmissions et des distributions de la grâce? la voici. « C'est que Dieu ne veut pas qu'une seule grâce, qu'une seule bénédiction descendent sur la terre, sans passer par les mains de Marie (2). »

Cet axiôme si consolant de la piété catholique, cette formule ravissante des gloires de la Très-Sainte

(1) Confusæ sunt autem et commixtæ istæ duæ species in utero virginis tamquam in mortariolo, Sancto Spiritu, tamquam pistillo, illas suaviter commiscente. *De Laud. V.*

(2) Nihil enim nos habere voluit, quod per manus Mariæ non trensiret. *Bern. L. M.*

Vierge, cet adage immortel de la miséricorde infinie de Dieu pour tous les pécheurs, ce corollaire laconiquement sublime de toute la médiation de l'auguste Marie auprès de Jésus-Christ, n'a pu être inspiré au grand panégyriste de la Très-Sainte Mère de Dieu que par l'esprit de vérité. Et voilà pourquoi cette parole, éblouissante de splendeur et toute parfumée de piété et d'amour pour la Reine de l'univers, retentit, depuis six siècles, du haut de toutes les chaires, et résume toutes les louanges qui montent vers le trône de la Mère de Dieu et de la Mère des hommes :

« Dieu ne veut pas qu'une seule grâce, qu'une seule bénédiction descendent sur le monde, sans passer par les mains de Marie. »

Nihil enim non habere voluit, quod per manus Mariæ non transiret.

La très-pure Vierge est, selon saint Bernard, cette femme de l'Evangile qui a confectionné un pain mystérieux avec trois mesures du plus pur froment :

« Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme ayant pris, elle le mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout fermente (1). »

(1) Simile est *regnum cœlorum fermento, quod acceptum mu-*

Mais quelles sont ces trois mesures dont se compose le pain descendu des cieux? Ces trois mesures sont : l'essence du Verbe infini, l'essence de l'âme et l'essence de la chair du Christ, lesquelles, par l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine, forment dans le sein de Marie, au feu de la charité infinie de l'Esprit-Saint, et avec le ferment de la foi de cette virginale Mère, le pain qui nourrit les enfants de la grâce.

« O femme bénie entre toutes les femmes ! s'écrie saint Bernard, c'est dans vos chastes entrailles que le Saint-Esprit a préparé, au feu de son amour, ce pain de vie. — Oui, elle est heureuse, cette femme qui a mêlé à ces trois mesures le ferment de sa foi (1) » « Sa foi l'a conçu, ajoute saint Bernard, sa foi l'a enfanté (2). »

La grâce divine a deux causes. Elle a sa cause effi-

lier abscondit in farinæ sata tria donec fermentaretur totum. *Luc. XIII, 21.*

(1) O felix mulier, benedicta inter mulieres, in cujus castis visceribus, superveniente igne Sancti Spiritus, coctus est panis iste... felix inquam, quæ in hæc tria sata, immiscuit fidei suæ fermentum. *Bern. De Laud. M.*

(2) Fides concepit, fides peperit.

ciente dans le Verbe divin, et sa cause instrumentale dans l'adorable humanité de Notre-Seigneur Jésus-Chist.

Le Christ, comme Dieu, « fait la grâce et la vérité. » *Gratia et veritas per Jesum Christum facta est* (Joan., I). Et le Christ, comme chef de l'Eglise, laquelle se compose des anges et des hommes, lui communique la vie surnaturelle, la vie de la grâce et de la gloire. « Je suis venu pour qu'ils aient la vie (1). »

Mais l'Homme-Dieu répand la grâce sur son corps mystique, ou sur l'Eglise, par le canal de sa divine Mère.

La bienheureuse Mère de Jésus-Christ est l'aqueduc par lequel passe l'eau de la grâce divine,pour arroser le champ de l'Eglise. Quand une source d'eau vive entre tout entière dans l'aqueduc qui la reçoit à sa naissance et qui doit la transmettre, la porter, la conduire, nul ne peut boire l'eau de cette source s'il ne va la puiser au canal par lequel elle coule. *Maria aquæductus gratiæ divinæ.*

La Très-Sainte Vierge ne produit pas la grâce : l'Homme-Dieu en est le principe, la source, pour tous

(1) Veni, ut vitam habeant. *Joan. X, 10.*

les membres de l'Eglise ; mais le divin Fils de Marie ne la répand sur le monde que par le ministère de sa bienheureuse Mère. *Maria aquæductus gratiæ.*

Le Christ est la fontaine de la vie surnaturelle de la grâce. Marie en est le canal. L'Eglise est le champ que ce canal arrose. *Fons Christus, canalis Maria, campus Ecclesia.*

Le Christ est le chef du corps mystique qui est l'Eglise. Marie est le cou qui unit le chef à ses membres. Or, les membres du corps mystique de Jésus-Christ, ce sont les fidèles. *Caput Christus, collum Maria, corpus Ecclesia.*

La doctrine que nous venons d'exposer est aussi solide qu'elle est consolante. Elle repose sur un sentiment universellement admis dans l'Eglise. Tous les monuments de la liturgie la proclament, la mettent en lumière, l'ont rendue populaire. Les saints Docteurs l'enseignent, les nations catholiques y sont attachées par le fond de leurs entrailles. Les siècles, en grandissant, l'ont affermie. L'irrésistible mouvement qui entraîne toute l'Eglise aux autels de la dispensatrice de toutes les grâces, prouve, que la médiation de la Très-Sainte Vierge auprès de Jésus-Christ, est un point inébranlable des croyances les plus fermes et des

sentiments les plus chers aux cœurs de ses enfants.

Bénissons Dieu, mes très-chers frères, de nous avoir préparé, dans la médiation de Marie auprès de son divin Fils, un moyen si facile et si doux d'atteindre nos immortelles destinées.

Nous appellerons donc, avec saint Augustin, la bienheureuse Vierge « la Réparatrice du genre humain. » *Reparatrix generis humani.* Nous lui dirons, avec saint Ephrem, « qu'elle est la Rédemptrice des captifs. » *Redemptrix captivorum.* Nous ne craindrons pas de la nommer, avec saint Ildefonse, « la Réparatrice de l'univers perdu par le péché. » *Reparatrix orbis perditi.*

Ainsi, comme nous l'avons établi dans nos premiers entretiens, le culte que l'Eglise rend à la Très-Sainte Mère de Dieu repose sur le mystère de ses grandeurs, sur sa maternité divine, sur la mission providentielle qu'elle a reçue de Jésus-Christ.

Mère de Dieu, Marie a droit au culte le plus rapproché de celui que nous rendons à Dieu. Médiatrice entre Jésus-Christ et son Eglise, Avocate de tous les enfants de l'espérance, Dispensatrice de toutes les grâces, la Très-Sainte Vierge doit être invoquée, comme étant, après Dieu, le plus ferme appui de notre salut.

La dévotion envers Marie est une dévotion nécessaire aux enfants de l'Eglise. Elle est un des éléments fondamentaux du Christianisme. Sans cette dévotion, l'ordre surnaturel est blessé mortellement. Le fleuve des divines miséricordes se tarit. La piété catholique perd son élément le plus fécond et le plus doux.

C'est pourquoi, mes très-chers fréres, faisons monter nuit et jour, vers le trône de cette puissante Médiatrice, de cette compatissante Avocate, de cette miséricordieuse Dispensatrice de la grâce de Jésus-Christ, ce cri d'amour que les enfants d'Israël, captifs sur les bords du fleuve de Babylone, adressaient à leur patrie :

Si oblitus fuero tui... oblivioni detur dextera mea... adhæreat lingua mea faucibus meis si non meminero tui (1).

(1) Psalm, 136. 5.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LA DÉVOTION

ENVERS LA T.-S. VIERGE NOUS FOURNIT DES ARMES INVINCIBLES

contre

LA TYRANNIE DU SENSUALISME ET DU MONDE

Dignare me laudare te, Virgo sacrata! da mihi virtutem contra hostes tuos.

Daignez me permettre de vous louer, ô Vierge sacrée! rendez-moi fort contre vos ennemis. (Eccl. in Off. B. M. V.)

Cette prière, si souvent répétée dans la langue de la liturgie, est l'expression de deux sentiments et de deux besoins profondément gravés dans le cœur des vrais serviteurs de Marie. Nous demandons à la puissante Mère de Dieu de faire de nous les apôtres et les propagateurs de son culte. *Dignare me laudare te.* Nous la conjurons de nous armer d'une force invincible contre ses ennemis qui sont les nôtres. *Da mihi virtutem contrà hostes tuos.*

Passer sa vie à agrandir le domaine des gloires de la bienheureuse Vierge et à lutter contre les ennemis de son culte, c'est l'un des plus grands bienfaits de la divine miséricorde. L'apostolat des grandeurs, de la puissance, des vertus et des bontés de la Très-Sainte Vierge, est une vocation digne d'être enviée par les Anges. Or, pour être honoré d'un si beau ministère, il n'est pas besoin de porter sur son front le caractère du pontife ou du prêtre. Une pauvre fille de village, une bergère, une humble servante, en menant sur la terre une vie pure, une vie angélique, prêchent, avec éloquence, les gloires de la Reine des cieux. L'héroïsme de leur abnégation et de leurs vertus, est un sublime panégyrique de la divine Mère de Jésus-Christ.

Pour vaincre les ennemis de la Très-Sainte Vierge, il n'est pas nécessaire de posséder la science des théologiens, des docteurs et des controversistes. Il suffit de porter dans son cœur une foi inébranlable pour tous les priviléges et pour toutes les grandeurs de la Vierge immaculée. Croire tout ce que l'Eglise croit, aimer tout ce qu'elle aime, imprimer dans sa vie une image des vertus et de la pureté de la Reine de tous les saints, là, est le secret pour vaincre tous

les ennemis de sa gloire, et tous les détracteurs de son culte. *Da mihi virtutem contrà hostes tuos.*

Pendant les jours de notre pélerinage et de notre épreuve, nous avons trois ennemis principaux à combattre. Nous sommes sans cesse aux prises avec la chair, avec le monde et avec les démons. La dévotion envers la Très-Sainte Vierge nous fournit des armes invincibles contre ces implacables ennemis de notre salut. La chair, le monde et les démons ont été terrassés, désarmés, mis en pièces, d'une manière si éclatante et si complète par l'auguste Marie, qu'en cherchant un abri au pied de ses autels, nous nous revêtirons, en quelque sorte, de la force divine dont elle fut armée pour les vaincre et pour les détruire.

La dévotion envers la bienheureuse Mère de la grâce est, en premier lieu, un remède souverain contre la tyrannie de la chair.

Nous sommes tombés en Adam. Nous naissons avec un penchant funeste pour tout ce qui promet une jouissance à nos appétits matériels. « L'homme n'a pas compris sa grandeur. Il s'est comparé à la brute, et il est devenu semblable à elle (1). »

(1) Homo cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. *Psalm. XLVIII*, *13.*

Ces paroles du Roi-Prophète nous donnent le secret de notre dégradation originelle ; elles mesurent toute la profondeur et toute l'ignominie de la chute de la race humaine.

Adam, avant son péché, était presque au niveau de l'ange. Les dons perfectionnés de sa nature, et les dons surnaturels de la grâce descendue sur lui avec une effusion immense, l'avaient placé dans une sphère de grandeur et de gloire dont il est difficile de se former une juste idée, *homo cum in honore esset*. Par un mystère d'insondable ingratitude, il se dégoûte de sa noblesse primordiale. Ses regards s'abaissent du côté de la vie matérielle. Il se compare aux animaux qui ont reçu la vie sans avoir reçu l'intelligence. *Comparatus est jumentis insipientibus...*

Et, pour prix de ce désordre effrayant, il devient semblable à eux. *Et similis factus est illis.*

Détachée de l'ordre surnaturel par le péché du premier homme, sa postérité tout entière s'enfonce dans la vie des sens. Elle y demeurerait éternellement plongée et perdue, sans la grâce qui nous purifie et qui nous régénère. Et c'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit avec tant de profondeur : « Ce qui

est né de la chair est chair (1). » Le *virus* du péché originel a pénétré si profondément dans notre nature déchue, qu'il a fallu, pour nous en guérir, la vertu infinie du sang versé par l'Homme-Dieu au sommet du Calvaire. Tout ce qu'il y a de vil, d'abject dans le sensualisme, nous attire, nous entraîne, nous subjugue, *quod natum est ex carne, caro est.*

« Périsse le jour où je suis né, s'écrie le saint » homme Job ; périsse la nuit dans laquelle il a été » dit : Un homme a été conçu.

» Que ce jour soit changé en ténèbres ; que Dieu » en perde la mémoire, et qu'il ne soit point éclairé » par la lumière.

» Que ce jour soit enveloppé de ténèbres ; que » l'ombre de la mort l'environne ; qu'un tourbillon » l'engloutisse ; qu'il soit plongé dans l'amertume.

» Que cette nuit soit emportée par une tempête, » qu'elle n'entre pas dans les jours de l'année, qu'elle » ne soit pas comptée dans les mois.

» Que cette nuit devienne une solitude ; qu'on n'y » entende jamais le chant de l'allégresse.

» Pourquoi ne suis-je pas mort dans le sein de ma

(1) Quod natum est ex carne, caro est. *Joan. III, 6.*

» mère? continue cet homme de douleur; pourquoi » n'ai-je pas péri en sortant de ses entrailles (1)? »

Ces malédictions et ces cris lamentables du prophète de la terre de Hus, tombent sur le péché qui nous empoisonne, qui nous dégrade et qui nous tue dans les sources même de la vie du temps.

Ecoutons saint Paul : « Nous savons que la Loi est » spirituelle, et moi je suis charnel, vendu sous le » péché.

» Car ce que je fais, je ne le connais pas; le bien » que je veux, je ne le fais point; mais le mal que je » hais, je le fais.

» Si je fais ce que je ne veux pas, j'acquiesce à la » Loi, je la reconnais bonne. Ainsi, ce n'est pas moi

(1) Pereat dies in qua natus sum, et nox in qua dictum est : conceptus est homo.

Dies ille vertatur in tenebras, non requirat eum Deus desuper, et non illustretur lumine.

Obscurent eum tenebræ, et umbra mortis, occupet eum caligo, et involvatur amaritudine.

Noctem illam tenebrosus turbo possideat, non computetur in diebus anni, nec numeretur in mensibus.

Sit nox illa solitaria, nec laude digna.....

Quare non in vulva mortuus sum, egressus ex utero non statim perii? *Job. III, 3, 4.*

» qui le fais, mais le péché qui habite en moi. Car je
» sais que le bien n'habite pas en moi, c'est-à-dire
» dans ma chair ; car le vouloir est près de moi ;
» mais accomplir le bien, je ne trouve pas (com-
» ment).

» Car le bien que je veux, je ne le fais point ; mais
» le mal que je ne veux pas, je le fais.

» Si donc je fais ce que je ne veux pas, ce n'est
» pas moi qui le fais, mais le péché qui habite en moi.

» Je trouve donc la Loi, quand je veux faire le
» bien, parce que le mal est près de moi,

» Je me complais dans la Loi de Dieu selon l'homme
» intérieur.

» Mais je vois dans mes membres une autre Loi
» qui combat la loi de mon esprit et me captive sous
» la loi du péché, qui est dans mes membres.

» Malheureux homme que je suis, qui me déli-
vrera du corps de cette mort?

» La grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur.
» Moi-même donc, j'obéis par l'esprit à la loi de Dieu,
» et par la chair à la loi du péché (1). »

(1) Scimus enim quia lex spiritualis est : ego autem carnalis sum, venumdatus sub peccato.

La guerre intestine, implacable, incessante de la chair contre l'esprit, n'a jamais été décrite avec plus de vérité et de profondeur. Saint Paul, dans ce chapitre admirable de l'Epître aux Romains, a mis à nu toutes les misères et toutes les hontes de notre dégradation originelle. Or, si l'homme régénéré par la grâce

Quod enim operor, non intelligo. Non enim quod volo bonum, hoc ago; sed quod odi malum illud facio.

Si autem quod nolo,illud facio : consentio legi, quoniam bona est. Nunc autem jam non ego operor illud, sed quod habitat in me peccatum.

Scio enim quia non habitat in me, hoc est in carne mea, bonum. Nam velle, adjacet mihi : perficere autem bonum, non invenio.

Non enim quod volo bonum, hoc facio : sed quod nolo malum, hoc ago.

Si autem quod nolo illud facio : jam non ego operor illud, sed quod habitat in me peccatum.

Invenio igitur legem, volenti mihi facere bonum, quoniam mihi malum adjacet.

Condelector enim legi Dei secundum interiorem hominum.

Video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati, quæ est in membris meis.

Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus?

Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum. Igitur ego ipse mente servio legi Dei; carne autem legi peccati. *Rom. VII, 14 et suiv.*

et par les sacrements, alors même qu'il gémit, qu'il combat, qu'il résiste à l'homicide tyrannie de la chair, en éprouve cependant les cruelles secousses, que dire de ceux qui, loin d'opposer les armes de la lutte au despotisme des sens, se font les esclaves volontaires de toutes les inclinations perverses de l'homme charnel? Que dire d'un siècle vendu au culte de la matière? Que penser d'une génération mauvaise et impie qui demande le bien suprême et la suprême félicité aux honteuses satisfactions de la vie des sens?

Le péché originel semble avoir repris sur les âmes tout l'empire que la grâce du divin Rédempteur lui avait arraché. L'amour effréné des jouissances règne avec un despotisme qui rappelle les vices hideux du monde païen. Les expiations, le sang, les mérites infinis de l'Homme-Dieu sont pleinement méconnus et pleinement méprisés par les esclaves de la vie matérielle. Vivre, pour la grande majorité des hommes de ce temps, c'est jouir ; c'est chercher le bien final dans les sensations. L'histoire des dix-huit siècles, écoulés, depuis le sacrifice sanglant du Calvaire, n'a pas conservé le souvenir d'une époque marquée, comme la nôtre, « au signe de la bête (1). »

(1) Habebant characterem bestiæ. *Apoc. XVI*, 2.

La vieille Europe est rongée de sensualisme et gangrenée de luxure. La plaie qui la couvre est si large, si profonde, si livide, si violemment enflée, qu'elle est devenue incurable. C'est la génération actuelle que le Roi-prophète avait en vue quand il a dit : « Ils se sont dépravés, ils sont devenus abominables. Il n'en est plus qui fasse le bien, il n'en est plus un seul (1). »

Bientôt, mes chers frères, si la divine Providence ne nous guérit par des châtiments miséricordieux, mais remplis de justice, le corps social, usé et vermoulu par le vice, tombera en pourriture, comme un cadavre que les vers se disputent.

Voyez ce qui se passe. L'enfance, dans ces jours mauvais, est initiée, presque en sortant du berceau, aux plus hideux mystères. Elle apprend par le scandale l'horrible science du mal, avant même que son âge lui permette d'en pratiquer les lugubres leçons. La jeunesse, corrodée par la débauche, arrive à la décrépitude avant d'avoir atteint l'âge viril. La famille est profanée, dévastée, détruite par des calculs infâ-

(1) Corrupti sunt, et abominabiles facti sunt; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum. *Psalm. XIII, 1.*

mes et par des excès dont les païens auraient rougi, Le mariage est devenu une affaire, une combinaison, un calcul et un marché. Le libertinage est un culte. La volupté a ses pompes, ses missionnaires, ses écrivains, ses propagateurs et ses temples. Le sensualisme est le Dieu de ce temps, et toutes les puissances de l'âme vont s'éteindre dans l'amour exclusif des jouissances de l'homme physique. « Ils aimeront les voluptés plus qu'ils n'aimeront Dieu (1). »

L'Europe moderne est devenue cet enfant prodigue dont Notre-Seigneur a décrit la corruption grandissante et la suprême ignominie, avec des couleurs dont rien n'égale la sombre et lamentable énergie.

Répudiant quinze siècles de christianisme et de gloire, l'Europe de la renaissance et du protestantisme a dit à Dieu et à son Eglise : Je ne veux plus obéir. Je ne veux plus courber ma raison sous le joug humiliant de la foi. Je veux vivre du fruit de ma science, et ne devoir qu'à ma raison seule, la loi de ma vie et la loi de ma destinée. « Donnez-moi la part qui me revient (2). » Et cet attentat, cette rupture

(1) Voluptatum amatores magis quam Dei. *II Tim. III, 4.*

(2) Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit. *Luc. XV, 12.*

éclatante, cette rébellion sacrilége contre l'Eglise, s'appellera une conquête de l'esprit humain sur des siècles d'ignorance, de ténèbres et de barbarie. Cette époque néfaste se nommera le siècle de la *renaissance*. Fermer les yeux à la lumière de l'Evangile, pour les ouvrir aux ténèbres des enseignements païens ; donner aux siècles des docteurs de l'Eglise, des martyrs, des saints, au règne de Jésus-Christ sur le monde, le nom de siècles d'ignorance, d'abrutissement et de barbarie, voilà ce qu'on osera appeler un progrès, une ère de sagesse, le triomphe de la raison sur les préjugés.

Mais voyez de quel châtiment un pareil attentat est puni :

Les siècles de la *renaissance du paganisme et du rationalisme* deviennent des siècles de chair et de boue. Toute vérité de l'ordre surnaturel s'efface ; le monde de la grâce, les créations merveilleuses de l'Esprit-Saint, qui furent pendant les siècles de foi, le foyer du vrai, du beau, du juste, du saint, font place à l'idolâtrie de la matière. La peinture, la statuaire, la littérature, la poésie, l'éducation, les lois, la politique, la philosophie et les mœurs, les institutions et le droit public, ne demanderont désormais,

qu'au paganisme des siècles greco-romains leurs inspirations et leurs œuvres. Enivrés à la coupe des fables immondes de l'idolâtrie, les siècles de la *renaissance* auront horreur des chefs-d'œuvre dont l'Eglise couvrit l'Europe pendant plus de mille ans. La *Somme* de saint Thomas-d'Aquin et la Sainte-Chapelle, seront regardées comme des œuvres de ténèbres et d'abrutissement. Et c'est ainsi, que s'accomplira ce mot de la parabole évangélique : « Il dissipa tout son héritage en vivant dans la débauche (1) . »

Les poètes, les orateurs, les écrivains, les artistes, les politiques, les instituteurs de la jeunesse, servilement courbés sous le niveau de la *renaissance* païenne, précipiteront l'Europe dans un naturalisme anti-chrétien, qui ne sera que la traduction sociale des dernières ignominies du prodigue de l'Evangile. « Et il l'envoya garder les pourceaux (2).

En vain l'Eglise élèvera la voix pour flétrir cette apostasie, devenue presque universelle. En vain les papes, les conciles, les docteurs et les saints des

(1) Et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose. *Luc. XV, 13.*

(2) Et misit illum in villam suam, ut pasceret porcos. *Luc. XV, 15.*

quatre derniers siècles feront entendre des leçons salutaires et pousseront des cris de détresse. Tout sera inutile, et l'Europe de la renaissance, l'Europe du rationalisme philosophique, protestant, janséniste, voltairien, sceptique et révolutionnaire, descendra jusqu'aux dernières profondeurs de la dégradation intellectuelle, morale et même physique ; l'Europe, en un mot, tombera, de tout son poids, au fond de l'athéïsme et de l'anarchie. Elle reproduira enfin, dans toute son effrayante vérité, ce dernier trait du drame divin de la parabole : « Et il désirait remplir son ventre des siliques que mangeaient les pourceaux, et personne ne lui en donnait (1). »

Le culte du ventre, comme l'appelle saint Paul, l'idolâtrie des sens, n'ont jamais eu, depuis le règne de l'ancien paganisme, un plus grand nombre de sectateurs et d'apôtres. La bourgeoisie européenne, empoisonnée par un enseignement païen, ne connaît d'autre divinité que l'or et les jouissances brutales que l'or achète. Les classes industrielles ont perdu la notion et le sentiment des biens invisibles et éter-

(1) Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, et nemo illi dabat. *Luc. XV, 16.*

nels. Comme les esclaves du monde païen, des millions d'êtres humains, entassés, pêle-mêle, dans les cavernes de l'industrie, ne connaissent plus que des besoins physiques, n'ont jamais soif que des viles satisfactions de l'homme animal. Et pour ne rien dire qui soit nouveau pour vous, dites-moi, si Paris n'est pas devenu le foyer de la corruption et du sensualisme qui dévorent le monde?

Sous le règne de Louis XIV, un magistrat célèbre, signalait à son maître cette mission démoralisatrice de la capitale de son royaume. Paris, aux yeux du chancelier d'Aguesseau, était déjà un cloaque de luxure. Voulant opposer une digue à ce fléau moral, le ministre fit rendre une ordonnance par laquelle, il était sévèrement défendu d'élargir, à l'avenir, l'enceinte de Paris. Cette ordonnance étonnerait singulièrement aujourd'hui, ces parleurs de progrès, qui s'imaginent servir les intérêts de la civilisation en étendant, sans mesure et sans fin, les dimensions d'une cité qui promène son luxe, ses vices et sa dépravation sur toute la terre.

Que penserait, à l'heure qu'il est, le ministre de Louis XIV s'il était témoin, comme nous, de cette centralisation du sensualisme, qui devait atteindre,

par les chemins de fer, par la presse, par les théâtres, par le luxe, par les jouissances physiques, une puissance de corruption, dont la Rome des Césars ne soupçonna jamais la possibilité?

La France du dix-neuvième siècle vit, pour ainsi dire tout entière à Paris. Paris, c'est la France. Les affaires, les jeux de bourse, la fièvre de l'industrie et de l'agiotage, les plaisirs, les spectacles, les festins, le luxe, les arts sensuels, les journaux, les mœurs, l'éducation, les sciences ont, à Paris, et à Paris seulement, leur centre propagateur. Paris est devenu, grâce à la rapidité des communications, le rendez-vous de toutes les cupidités, de toutes les espérances, de toutes les ambitions sensuelles.

Semblable au serpent du désert, Paris enlace de ses replis ; il enivre de son souffle les villes des provinces, et les habitants des campagnes. Les trains de plaisir (c'est le nom que le sensualisme parisien leur a donné) vont chercher, jusqu'aux extrémités de la France, des populations fascinées; et, aux jours qui devraient les attacher au foyer domestique et au clocher de la paroisse, les chars, aux ailes de feu, les emportent et les entassent dans l'enceinte de la Ninive moderne

Les chemins de fer donnent incessamment, en pâture, au sensualisme parisien, ces multitudes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui, dans l'absence des sentiments que le christianisme seul inspire et nourrit, ne connaissent d'autre Dieu que la volupté. *Voluptatum amatores magis quam Dei.*

Comment en effet, ces visiteurs innombrables que *l'intérêt ou le plaisir attirent à Paris, échapperaient-ils* à l'action dépravatrice des théâtres, du luxe, des statues, des gravures indécentes et trop souvent obscènes , des orgies élégantes et plébéiennes, de tous les scandales, enfin, dont Paris est devenu le foyer ?

Paris est la tête et le cœur de la France. Or, si la tête et le cœur d'un homme,ne faisaient circuler dans ses veines qu'un sang vicié, ne portaient dans tout son corps que des principes délétérés et empoisonnés, comment le préserver d'une décomposition inévitable et prochaine? Paris sensualise et corrompt toute la France. Par la pression incessante qu'il exerce sur elle , il se l'assimile , et ne lui imprime d'autres mouvements que ceux des intérêts , des besoins, et des jouissances matérielles. L'Europe elle-même,n'échappe pas et ne saurait échapper à l'action incendiaire et dépravatrice de Paris. Toutes les capi-

tales de l'Europe subissent le joug écrasant et corrupteur de la cité parisienne. Rien n'égale, dans l'admiration de l'Europe et du monde, les théâtres, le luxe, les jouissances, les arts sensuels, la littérature, toutes les voluptés, en un mot, dont Paris est le centre. Paris, bien plus que Londres, bien plus qu'aucune autre cité de l'Europe, est la reine, la maîtresse, l'institutrice de tous les disciples et de tous les propagateurs du sensualisme. Paris est devenu, depuis un siècle surtout, le centre *des abominations, des impiétés et des fornications* de toute la terre (1).

C'est aux enivrements des luxures parisiennes que les rois et les princes, que les propriétaires de l'or, et tous les adorateurs de la matière se sont corrompus.

Comment échapper à ce torrent dévastateur du sensualisme ? Comment ne pas être atteint par cette épidémie du naturalisme moderne, devenu la plaie de l'Europe; que la capitale de cet empire accroît sans mesure, qu'elle fomente et qu'elle nourrit? Celui qui vit au milieu des pestiférés, échappera-t-il, sans

(1) Mater fornicationum et abominationum terræ. *Apoc. XVII, 5.*

un miracle, aux ravages du fléau dévastateur ? C'est ici, mes très-chers frères, le secret de la dévotion à la douce et bienheureuse Mère de l'Homme-Dieu.

Marie, nous l'avons prouvé, est la Mère de la grâce divine. *Maria Mater divinæ gratiæ.* Le Verbe fait chair a confié à son auguste Mère tous les trésors de ses mérites infinis. La bienheureuse Vierge est le canal, l'aqueduc sacré par lequel la vie de la grâce descend sur les âmes. Tous les dons de l'ordre surnaturel, toutes les effusions du Saint-Esprit, toutes les créations dont il est la source divine, forment le patrimoine dont la miséricordieuse Mère de la grâce est la dispensatrice.

Quand saint Paul s'écrie : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort (1) ? » Il répond aussitôt : « la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur (2). Or, l'Eglise croit que la Très-Sainte Vierge ouvre et ferme, à son gré, les trésors de la grâce. L'Eglise enseigne, par la bouche de ses docteurs, que dans le plan surnaturel des communications des biens invisibles de la grâce, tou-

(1) Infelix ego homo, quis liberabit me de corpore mortis hujus ? *Rom, VII, 24.*

(2) Gratia Dei, per Jesum Christum Dominum nostrum. *Ib. 25*

tes les bénédictions célestes passent par les mains maternelles de l'auguste Mère de l'auteur même de la grâce (1).

Le sensualisme n'a pas d'ennemi plus puissant que la chaste Reine de toute innocence et de toute sainteté. Eve divine, la douce Mère de la grâce enfante à la modestie, à la candeur, à la pureté des anges, toutes les âmes saintement éprises des attraits de la vertu.

Ses mains virginales portent l'étendard sacré autour duquel sont rangées toutes les générations qui ont immolé la chair à l'esprit, la nature corrompue à la grâce qui régénère, la vie des sens à la vie des anges. Le sang virginal de Marie, devenu le sang de l'Homme-Dieu, lave toutes les souillures des enfants de la grâce. La chair immaculée de la Reine des anges, devenue la chair du divin Rédempteur, cicatrise toutes les blessures du sensualisme. Allons chercher aux autels de Marie la guérison et l'apaisement de cette fièvre dévorante des jouissances de la matière. Si les attraits homicides des sens, agitent et secouent

(1) Nihil enim nos habere voluit, quod per manus Mariæ non transiret. *S. Bernard.*

la barque fragile de notre âme, regardons l'étoile de la mer, invoquons le nom de Marie (1).

Il y a dans le nom seul de Marie une force mystérieuse qui rend l'âme invincible contre les plus redoutables assauts des passions. Ce nom sacré, invoqué avec une filiale confiance, répand sur l'âme agitée par les orages de la luxure, une douce et salutaire rosée qui calme les ardeurs des sens, qui inspire les saintes pensées et qui fait germer les chastes désirs de la vertu.

Qui jamais a prononcé avec confiance et avec amour le doux nom de Marie, sans avoir ressenti la force toute-puissante de son bras ? Qui a mis son cœur, son âme, sa vie et ses espérances sous le patronage de la Reine du ciel sans avoir été secouru ?

Le vice de notre origine, le souffle empoisonné du siècle, l'homicide puissance du scandale, ont prodigieusement affaibli le sentiment de la modestie et de la chasteté. Toutes les causes de dépravation accroissent d'une manière effrayante, la tyrannie humiliante *de ce corps de péché*, comme l'appelle saint Paul.

(1) Si carnis illecebra naviculam concusserit mentis, respice stellam, voca Mariam. *S. Bernard. Serm. nom. B.M. V.*

Nous ressentons, à toute heure, cette lutte intestine, cette guerre implacable que ce sublime apôtre a décrite avec tant d'énergie. La robe de notre chair est secouée, à tout instant, par la fièvre de la concupiscence, et les plaintes lamentables que saint Augustin exhale dans le livre immortel de ses Confessions, ne sont hélas ! que l'histoire trop fidèle de nos misères, et trop souvent de nos chutes (1) !

Allons chercher des forces victorieuses au pied des autels de notre puissante médiatrice ; ne nous détachons jamais de sa main maternelle. Combattons sous ses yeux ; armons-nous des signes vénérés qui sont l'expression de son culte, et dont sa tendresse a fait tant de fois, un bouclier invincible pour ses vrais serviteurs.

Professons pour le dogme de l'Immaculée Conception, la foi la plus vive, le zèle le plus ardent, la reconnnaissance la plus profonde. Solennisons, par les témoignages les plus éclatants, l'anniversaire de la proclamation dogmatique du privilége le plus cher au cœur immaculé de notre Reine. Et du milieu des

(1) Voluptates excutiebant vestem meam carneam. *Libr. Confess.*

tempêtes qui sont soulevées contre la frêle nacelle de notre âme, redisons, avec un confiant amour, ces chastes invocations de l'Eglise de Jésus-Christ: « Mère très-pure, Mère très-chaste, Mère incorruptible, priez pour nous (1). »

La dévotion envers la bienheureuse Reine du ciel nous fournit, en second lieu, des armes invincibles contre la tyrannie du monde.

On nous accuse quelquefois d'exagération, quand nous censurons le monde du haut de la chaire évangélique. Que de sophismes, en effet, ne met-on pas en avant, pour excuser le monde, pour justifier le monde et pour le glorifier. Fascinés par l'éclat trompeur du monde, les adorateurs du monde oublient l'exemple et les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ :

» Le diable de nouveau, le transporta sur une
» montagne très-élevée et lui montra tous les royau-
» mes du monde et leur gloire; puis, il lui dit : Je
» vous donnerai tout cela, si, vous prosternant, vous
» m'adorez. Alors Jésus lui dit : Arrière, Satan,

(1) Mater purissima, Mater castissima, Mater inviolata, ora pro nobis *Litan. S. V.*

». car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, » et le serviras lui-seul (1). ».

Méditons quelques-uns des oracles sortis de la bouche même de la vérité vivante. Voyons ce que le Verbe incarné a pensé du monde, ce qu'il a dit du monde, ce qu'il exige de tous ses disciples par rapport au monde. Rougissons des oppositions et des révoltes de notre cœur gâté, corrompu, enivré par les fausses maximes du monde. Comprenons, qu'en nous irritant contre les maximes vengeresses que l'Homme-Dieu a jetées sur le monde, nous commettons une sorte d'impiété et d'apostasie. Disciples de Jésus-Christ nous cesserions de l'être, si nous ne jugions pas le monde comme l'a jugé notre Roi, notre Maître, notre Sauveur et notre Dieu.

« Que servirait à l'homme de gagner le monde entier s'il perd son âme? et qu'est-ce que l'homme donnera en échange de son âme (2) ? »

(1) Assumpsit eum diabolus in montem excelsum valde : et ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum ; et dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.

Tunc dicit ei Jesus : Vade, satana : scriptum est enim : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. *Matt. IV, 8, 9, 10.*

(2) Quid enim prodest homini, si mundum universum lucre-

Personne n'a jamais fait, personne ne fera jamais la conquête du monde entier; mais quand le monde entier deviendrait la possession, la propriété d'un seul homme, à quoi servirait cette brillante conquête si cet homme se damne? Et qu'est-ce que cet homme donnera en échange de son âme? Aveugles et insensés que nous sommes! nous passons notre vie à conquérir une parcelle, un atôme des éléments de ce monde, et nous ne pensons pas à gagner le royaume éternel, la gloire éternelle, la vie éternelle! *Quam commutationem dabit homo pro anima sua?*

Jésus-Christ a maudit le monde à cause des scandales dont le monde est rempli, et nous ne voudrions jamais nous séparer de ce monde, nous ne voulons pas mépriser ce monde, haïr ce monde, condamner ce monde.

« Malheur au monde à cause du scandale; car il » est nécessaire qu'il vienne des scandales; cepen- » dant, malheur à l'homme par qui le scandale vient. » Si donc votre main ou votre pied vous scandalise, » coupez-le et le jetez loin de vous, car, il vous est

tur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua? *Matt. XVI, 26.*

» meilleur d'entrer dans la vie boîteux ou mu-
» tilé, qu'ayant deux mains ou deux pieds, être jeté
» dans le feu éternel.

» Et si votre œil vous scandalise, arrachez-le, et le
» jetez loin de vous ; car il vous est meilleur d'en-
» trer dans la vie avec un seul œil, qu'ayant deux
» yeux, être jeté dans la géhenne du feu (1). »

Saint Jean nous apprend que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait en Galilée des proches et des parents qui ne croyaient point en lui, et qui lui disaient : « Personne n'agit en secret lorsqu'il désire lui-même paraître : si vous faites ces choses, montrez-vous au monde...

Jésus leur dit : « Mon temps n'est pas encore venu;
» mais votre temps est toujours prêt. Le monde ne
» saurait vous haïr : il me hait, moi, parce que je

(1) Væ mundo a scandalis. Necesse est enim ut veniant scandala ; verumtamen væ homini illi, per quem scandalum venit.

Si autem manus tua vel pes tuus scandalizat te, abscide eum, et projice abs te ; bonum tibi est ad vitam ingredi debilem vel claudum, quam duas manus vel duos pedes habentem mitti in ignem æternum.

Et si oculus tuus scandalizat te, erue eum, et projice abs te : bonum tibi est cum uno oculo in vitam intrare, quam duos oculos habentem mitti in gehennam ignis. *Matt. XVIII, 7, 8, 9.*

» rends de lui ce témoignage que ses œuvres sont
» mauvaises (1). »

Parlant aux Pharisiens, Jésus-Christ leur disait :
» Vous êtes d'ici-bas, moi je suis d'en haut. Vous êtes
» de ce monde, moi je ne suis pas de ce monde (2). »

« Je vous commande ceci, disait à ses disciples ce
» divin Sauveur, de vous aimer les uns les autres.

» Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le
» premier.

» Si vous aviez été du monde, le monde aimerait
» ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes point
» du monde, et que je vous ai choisi d'au milieu du
» monde, à cause de cela le monde vous hait (3). »

(1) Nemo quippe in occulto quid facit; et quærit ipse in palam esse, si hæc facis manifesta teipsum mundo.

Neque enim fratres ejus credebant in eum. Dicit ergo eis Jesus :... Non potest mundus odisse vos : me autem odit, quia ego testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt. *Joan. VII, 4, 5, 6.*

(2) Et dicebat eis: Vos de deorsum estis, ego de supernis sum. Vos de mundo hoc estis, ego non sum de hoc mundo. *Joan. VIII, 23.*

(3) Hæc mando vobis, ut diligatis invicem. Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit.

Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat diligeret : quia vero de mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo, propterea odit vos mundus. *Joan. XV, 17, 18, 19.*

« Il vous est bon que je m'en aille, ajoute Jésus-
» Christ; car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne
» viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous
» l'enverrai; et lorsqu'il sera venu, il convaincra le
» monde en ce qui touche le péché, et la justice, et
» le jugement (1). »

« Vous serez oppressés dans le monde; mais ayez
» confiance, j'ai vaincu le monde (2). »

Voilà ce que pensait du monde Celui qui est la vérité même. Voilà comment il élevait ses premiers disciples, dans le mépris et dans la haine du monde.

Mais écoutons encore; recueillons avec un respect filial, les enseignements de notre adorable Maître. Imbibons-nous des maximes sacrées que notre Dieu nous a laissées, pour nous servir de refuge contre les piéges de ce monde.

Jésus ayant dit ces choses, leva les yeux au ciel et dit: « Père, l'heure est venue; glorifiez votre Fils,
» pour que votre Fils vous glorifie.

(1) Expedit vobis ut ego vadam : si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos; si autem abiero, mittam eum ad vos. *Joan. XVI, 7.*

(2) In mundo pressuram habebitis ; sed confidite, ego vici mundum. *Joan. XVI, 33.*

» J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous » m'avez donnés d'au milieu du monde. Ils étaient » vôtres, et vous me les avez donnés ; et ils ont gardé » votre parole.

» Et moi, je prie pour eux : je ne prie point pour » le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, » parce qu'ils sont vôtres.

» Je leur ai donné votre parole, et le monde les » a eus en haine, parce qu'ils ne sont point du » monde, comme moi non plus je ne suis point du » monde.

» Je ne demande point que vous les ôtiez du » monde, mais que vous les sauviez du mauvais.

» Père juste, le monde ne vous a point connu ; mais » moi je vous ai connu. Et ceux-ci ont connu que » vous m'avez envoyé (1). »

(1) Hæc locutus est Jesus ; et sublevatis oculis in cœlum, dixit : Pater, venit hora, clarifica filium tuum, ut filius tuus clarificet te...

Manifestavi nomen tuum hominibus, quos dedisti mihi de mundo. Tui erant, et mihi eos dedisti; et sermonem tuum servaverunt.

Ego pro eis rogo; non pro mundo rogo, sed pro his quos dedisti mihi ; quia tui sunt. .

Ego dedi eis sermonem tuum, et mundus eos odio habuit,

Chose étonnante! c'est au moment de quitter la terre; c'est dans la dernière et suprême prière que l'Homme-Dieu adresse à son Père, qu'il laisse tomber ces formidables anathèmes sur le monde : « Père..., » je vous prie pour eux; mais je ne prie point pour » le monde. »

Comment faut-il entendre ces paroles : « Je ne prie » pas pour le monde? » *Non pro mundo rogo*. Comment s'accordent-elles avec ces autres paroles du disciple bien-aimé, dans sa première épître? « Et il est propitiation pour nos péchés; non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux *de tout le monde*. »

Notre-Seigneur Jésus-Christ a versé son sang pour le salut du monde. Il a payé la dette de la race humaine. Il a satisfait surabondamment pour tous les péchés du monde. Mais ce sang divin ne lave pas, ne purifie pas, ne sanctifie pas ceux qui, jusqu'au moment de leur mort, aiment le monde, adorent le monde, vivent de l'esprit du monde, des maximes du

quia non sunt de mundo, sicut et ego non sum de mundo. Non rogo ut tollas eos de mundo, sed ut serves eos a malo. Pater juste, mundus te non cognovit. Ego autem te cognovi, et hi cognoverunt quia tu me misisti. *Joan. XVII, 1, 6, 9, 14, 15. 25.*

monde; et qui forment le corps mystique du prince de ce monde. *Non pro mundo rogo.* Satan, dit saint Augustin, gouverne, en qualité de chef et de maître, les enfants de l'impiété. « *Mundum, id est filios infidelitatis, quos regit diabolus, ut princeps et caput* (V., 1003). »

Les adorateurs du monde, les amateurs du monde, les impies, les hommes charnels, sont une seule et même chose avec le démon qui est leur chef (1).

Saint Paul parle du monde comme en a parlé son divin Maître.

« Nous n'avons pas reçu, dit ce sublime Apôtre, » l'esprit de ce monde, mais l'esprit qui est de » Dieu (2).

» Car la sagesse de ce monde est folie devant » Dieu; car il est écrit : J'enlacerai les sages dans » leurs ruses (3).

» Que ceux qui usent de ce monde soient comme

(1) Diabolus unus est cum omnibus impiis, quasi cum quodam corpore suo. *Aug. 4, 22, 59.*

(2) Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est. *I. Cor., II, 12.*

(3) Sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum. Scriptum est enim: Comprehendam sapientes in astutia eorum. *I. Cor. III, 19.*

» n'en usant pas ; car la figure de ce monde passe (1).

» Pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie, » sinon dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, » par qui le monde m'est crucifié, et moi au » monde (2).

» Nous n'avons pas seulement à lutter contre la » chair et le sang, mais contre les princes et les puis- » sances, contre les dominateurs du monde en ce » siècle de ténèbres, contre les esprits de malice (ré- » pandus) dans l'air (3). »

« Adultères, s'écrie saint Jacques, ne savez-vous » pas que l'amour de ce monde est ennemi de Dieu? » Quiconque veut être ami de ce monde, se fait donc » ennemi de Dieu (4) »

(1) Et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ; præterit enim figura hujus mundi. *I. Cor. VII, 31.*

(2) Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi; per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. *Galat. VI, 14.*

(3) Quoniam non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem ; sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus. *Eph. VI, 12.*

(4) Adulteri, nescitis quia amicitia hujus mundi inimica est Dei? Quicumque ergo voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur. *Jac. IV, 4.*

« N'aimez point le monde, ajoute à son tour » le disciple bien-aimé, ni ce qui est dans le » monde.

» Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père » n'est point en lui.

» Parce que tout ce qui est dans le monde, la con- » voitise de la chair, la convoitise des yeux et l'or- » gueil de la vie, n'est point du Père, mais est du » monde.

» Et le monde passe, et sa convoitise; mais celui » qui fait la volonté de Dieu demeure éternelle- » ment (1). »

« Vous êtes de Dieu, mes petits enfants, et vous » l'avez vaincu (ce monde), parce que celui qui est » en vous est plus grand que celui qui est dans le » monde. Eux sont du monde : c'est pourquoi ils » parlent du monde, et le monde les écoute.

» Nous sommes de Dieu : qui connaît Dieu nous

(1) Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo. Quoniam omne quod est mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ, quæ non est ex Patre, sed ex mundo.

Et mundus transit, et concupiscentia ejus. Qui autem facit voluntatem Dei, manet in æternum. *I. Joan. II. 15, 17, 17.*

écoute ; qui n'est pas de Dieu ne nous écoute point (1). »

Ces anathèmes de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de ses apôtres, justifient pleinement le zèle que les ouvriers de l'Evangile déployent contre la tyrannie et contre les dangers du monde. Si on demandait maintenant ce que c'est que le monde, la réponse serait facile. Le monde est la société de ceux qui pensent, qui parlent, qui vivent, non selon les maximes de l'Evangile, mais selon les maximes de la nature corrompue, de la chair et des passions. Le monde est la cité de tous les enfants de l'orgueil, de tous les ennemis de Dieu et de son Christ, de tous les esclaves de la cupidité et de la luxure.

Ainsi, il y a deux royaumes, deux cités : le royaume de Jésus-Christ, la cité de Dieu ou l'Eglise; et le royaume de satan, la cité du mal ou Babylone. Le monde est la patrie de tous ceux que ronge, que

(1) Vos ex Deo estis, filioli, et vicistis eum, quoniam major est qui in vobis est, quam qui in mundo.

Ipsi de mundo sunt; ideo de mundo loquuntur, et mundus eos audit.

Nos ex Deo sumus. Qui novit Deum audit nos : qui non est ex Deo, non audit nos. *I. Joan. IV, 4, 5, 6.*

brûle l'orgueil de l'ambition et de la gloire humaine. Point donc d'alliance possible entre les maximes de l'Evangile et les maximes du monde ; parce que celui qui veut être l'ami du monde se fait, par là même, l'ennemi de Dieu. *Amicus mundi, inimicus Dei constituitur.* (Joan. IV, 4.)

Il y a donc lutte, antagonisme, guerre incessante, nécessaire, éternelle entre l'Eglise et le monde ; entre Jésus-Christ et Bélial, entre la lumière et les ténèbres, entre le culte de la chair et le culte de l'Esprit. Un abîme infranchissable sépare les deux cités. Le temps nous est donné pour choisir le drapeau sous lequel nous voulons combattre. Jésus-Christ appelle sous son drapeau, c'est-à-dire sous l'étendard divin de la croix, tous les ennemis du monde. Et c'est pourquoi le grand Apôtre s'écrie : « Le monde est crucifié pour moi, et moi au monde. »

Or, il y a des temps où le règne de satan et du monde, semble l'emporter sur le règne de Jésus-Christ. Il y a des temps où, au sein même des nations catholiques, l'empire du monde élargit ses conquêtes et menace de tout envahir, de tout submerger, de tout détruire. L'Eglise alors, pleure la défection et l'apostasie de ses enfants, qu'elle voit passer sous le drapeau du monde.

Nous sommes arrivés, mes chers frères, à l'une de ces époques de sinistre mémoire et de lamentable désolation. Le mal semble avoir renversé toutes les barrières qu'on opposait à ses déchaînements. Il a infecté toutes les âmes ; et la parole du Roi-Prophète, est devenue la peinture et l'histoire de la dépravation des nations modernes.

« Ils se sont dépravés, ils sont devenus détestables. Il n'en est plus qui fasse le bien, il n'en est plus un seul (1). »

Le prophétique tableau que saint Paul nous a laissé, des monstrueux égarements des nations, dans les derniers jours de la race humaine, reproduit trait pour trait l'état moral de ce siècle.

« Sachez que les derniers temps seront des temps remplis de périls.

» Les hommes seront égoïstes, cupides, arrogants superbes, blasphémateurs, rebelles à leurs parents, ingrats, souillés de crimes.

» Sans entrailles, implacables, inventeurs de crimes, dissolus, farouches, sans bonté.

(1) Corrupti sunt, et abominabiles facti sunt;... non est qui faciat bonum, non est usque ad unum. *Psalm. XIII, 1.*

» Traîtres, insolents, bouffis d'orgueil, aimant les voluptés plus qu'ils n'aimeront Dieu.

» Ayant toutefois une ombre de piété, mais en détruisant la réalité. Evitez ceux-là.

» Apprenant toujours ; mais ne parvenant jamais à la connaissance de la vérité (1). »

Regardez autour de vous, et dites, si ce vigoureux tableau n'est pas l'image fidèle de la dépravation intellectuelle et morale de ces tristes temps ? L'orgueil de la raison, les criminelles élévations de la pensée, l'idolâtrie du moi, la prétention superbe d'être à soi-même, sa lumière, sa règle, son flambeau ; de ne chercher qu'en soi la dernière raison de tout ce qui est ; un insolent mépris de toute autorité, l'impa-

(1) Hoc autem scito, quod in novissimis diebus instabunt tempora periculosa : erunt homines se ipsos amantes, cupidi, elati, superbi, blasphemi, parentibus non obedientes, ingrati, scelesti.

Sine affectione, sine pace, criminatores, incontinentes, immites, sine benignitate.

Proditores, protervi, tumidi, et voluptatum amatores magis quam Dei.

Habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. Et hos devita;

Semper discentes, et numquam ad scientiam veritatis pervenientes. *II. Tim. III, 1, et suiv.*

tience de tout frein, la rage du blasphème et de l'impiété, ne voilà-t-il pas les signes auxquels les nations de l'Europe sont marquées ?

La fièvre de l'or, le culte de la matière, le besoin d'amasser, ne voilà-t-il pas le chancre qui ronge les âmes ? Toute l'énergie humaine s'use à chercher dans les choses de ce monde la félicité dernière. Les adorateurs du monde demandent à la terre, et à la terre seule, le bien immuable, le bien infini. L'Europe détachée du Christ dont elle ne veut plus, a entendu, elle a goûté cette parole de l'antique serpent : « Je vous donnerai toutes ces choses, si, tombant à mes pieds, vous m'adorez (1). »

Voulez-vous entendre un autre oracle sorti de la bouche de saint Paul, écoutez : « Il y aura un temps » où les hommes ne porteront plus la doctrine saine; » mais, obéissant aux criminels désirs de leur cœur, » et corrompus dans la racine même de l'entendement, ils prêteront l'oreille à une multitude de faux » docteurs ; ils se boucheront les oreilles pour ne » pas entendre la vérité, et ils se tourneront vers les » fables (2). »

(1) Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me. *Matt. IV, 9.*

(2) Erit enim tempus, cum sanam doctrinam non sustinebunt

La vérité divine, surnaturelle, catholique et révélée, écrase ces esprits gâtés par le rationalisme. Les libres penseurs ont horreur des enseignements divins de l'Eglise de Jésus-Christ. Abrutis par un naturalisme païen, ils ne peuvent plus porter les vérités de l'Evangile. Notre siècle n'aime que les romans, il a faim et soif des fables corruptrices du paganisme moderne. *Ad fabulas autem convertentur.* Il y a encore parmi nous des vertus sublimes, des prodiges d'abnégation, de dévouement, des miracles de charité; mais ces merveilles purement individuelles, n'empruntent rien aux mœurs de la famille, aux mœurs de la cité, et moins encore aux mœurs de la société moderne. L'Europe sue le paganisme de la renaissance. Et c'est là, l'accomplissement littéral de la prophétie du grand Apôtre : « Ils n'aimeront que les fables. » *Ad fabulas autem convertentur.*

La vérité catholique, mère d'une civilisation sublime, a presque disparu. On l'a chassée de l'enseignement public et privé ; on l'a chassée des institutions, des

sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus.

Et a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. *II. Tin. IV*, *3*, *4*.

lois, des arts, de la littérature et des mœurs. *A veritate auditum avertent.*

Nous sommes païens dans nos colléges, païens dans nos livres, païens dans notre luxe, païens dans nos théâtres, païens dans nos jeux, dans nos festins, dans nos fêtes, païens dans nos goûts ; c'est-à-dire, adorateurs du monde, de la chair et de satan. *A veritate auditum avertent ; ad fabulas autem convertentur.*

Or, comment échapper, mes très-chers frères, à ce déluge, à ce débordement des séductions du monde ? Comment s'y prendre pour n'être pas emporté par le torrent des scandales qui remplissent le monde ? Cherchons un refuge au pied des autels de notre puissante Protectrice. Supplions la divine Reine de nos âmes, de nous donner des forces proportionnées au nombre et à l'homicide puissance de nos ennemis. *Da mihi virtutem contra hostes tuos.* Le malheureux dont la maison est ébranlée par les secousses de la tempête, pousse un cri de détresse et appelle un secours devenu nécessaire. Le flots de l'iniquité, les scandales du monde, montent comme les vagues de l'Océan courroucé; chaque jour, chaque heure voient croître les dangers qui menacent notre salut. Levons

nos mains suppliantes vers le trône de la douce Mère de la grâce. Adressons à la Dispensatrice de toutes les miséricordes, la prière que les disciples de Jésus-Christ adressaient à leur divin Maître : « O Marie, sauvez-nous, nous périssons. » *Salva nos, perimus.*

La génération actuelle a rompu avec Dieu. Elle a répudié la grâce du divin Rédempteur. Les âmes mortes à la vérité et à la charité de Jésus-Christ, sont semblables à ces arbres arrachés du sol qui les nourrissait. « Elles sont mortes deux fois, » dit l'apôtre saint Jude. Elles sont mortes à la vérité et à l'amour (1).

Les écueils du monde, qui n'ont jamais été plus multipliés, plus menaçants, plus terribles, n'ont rien cependant qui soit au-dessus du courage et de la force des vrais serviteurs de Marie. Chose admirable ! les enfants de cette Mère divine, passent à travers les écueils du monde sans y faire naufrage. Ils marchent sur les flots du monde, sans en être submergés. Ils respirent l'air empoisonné du monde, sans que les miasmes pestilentiels du monde leur inoculent leur

(1) ... Arbores autumnales, infructuosæ, bis mortuæ, eradicatæ. *Jud. Epist.* 12.

mortelle influence. Qui de nous n'a connu quelques-uns de ces anges de la terre, qui vivent au milieu du monde, mais dont la vie est la censure et la condamnation de toutes les maximes du monde ? Ils gémissent, ils pleurent sur l'aveuglement, sur la folie, sur le crime des adorateurs du monde, « mais leur foi les rend victorieux du monde (1). »

Et savez-vous quels sont les secrets à l'aide desquels la bienheureuse Mère de la grâce divine rend ses serviteurs dévoués, supérieurs à tous les artifices et à toutes les séductions du monde ?

Mère de la lumière surnaturelle, comme nous l'apprend l'Eglise, la Très-Sainte Vierge fait comprendre à ceux qui l'aiment et qui la servent, la fragilité, le vide, le néant du monde, et de tout ce que renferme, de tout ce que promet le monde.

Voyez ces vierges angéliques, ces femmes vraiment chrétiennes, ces jeunes adolescents, ces hommes aguerris aux combats de la vertu, « ils sont morts au monde, » selon l'admirable pensée de l'Apôtre, « et leur vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ (2). »

(1) Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. *I. Joan.* V, *4.*

(2) Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. *Coloss. III*, *3.*

Ces âmes généreuses, ces véritables enfants de lumière, jugent le monde des hauteurs de l'Evangile. A l'ombre des bénédictions de la bienheureuse Mère de toute vertu, ils ont pour le monde et pour tout ce qu'il aime, pour tout ce qu'il adore, un dégoût invincible, une immense pitié, un mépris absolu. « Ils sont dans le monde, mais ils ne sont pas du monde (1). »

Ne vantez pas en présence des pieux, des fervents serviteurs de la Reine des Anges, les plaisirs du monde; les grandeurs du monde, les promesses du monde, vous ne leur inspireriez qu'une douloureuse compassion pour ces pauvres esclaves du monde que la lumière des choses divines n'éclaire et ne guide plus.

La bienheureuse Vierge ne s'en tient pas là. Non seulement elle verse dans l'âme de ses enfants dévoués un dégoût profond, une répugnance invincible pour le monde, mais elle fait briller à leurs yeux les clartés le plus vives du monde surnaturel. Pendant qu'une nuit de ténèbres enveloppe les adorateurs du monde, Marie inonde ses serviteurs des clartés de l'Evangile. Elle leur fait entrevoir les ravissantes harmonies, les merveilleux rapports de la nature et de

(1) In mundo sunt,... *sed* non sunt de mundo. *Joan. XVII, 11, 14.*

la grâce, du monde visible et du monde surnaturel. Les mystères de notre foi sont pour eux, une chaîne lumineuse dont chaque anneau est un prodige de l'éternel amour. Les secrets divins semblent avoir perdu pour eux leurs obscurités et leurs abîmes. Les inventions de la charité de Jésus-Christ, dont ils s'essayent à mesurer la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur, les jettent dans une sorte de ravissement; et le monde et ses gloires, et ses promesses et ses espérances, leur apparaissent comme une image fidèle de cette région désolée, où, selon les paroles du saint homme Job, «habite l'ombre de la mort, d'où l'ordre est banni, et où règne une horreur éternelle (1). »

Mettez aux pieds de l'humble servante de la Reine des vierges tous les trésors, toutes les joies, toutes les gloires du monde ; et elle ne laissera pas tomber sur ces fantômes un seul regard d'envie. Le bruit de toutes les fêtes, le spectacle de toutes les merveilles, l'éclat de toutes les pompes de ce monde, ne l'arracheront pas à la contemplation et à l'amour de ces

(1) Ubi umbra mortis, et nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat. *Job. X*, 22.

créations invisibles, mais substantielles du monde de la grâce. Tous les trésors de la terre ne vaudront jamais à ses yeux un soupir, une prière, une larme, versés sur les pieds d'une image de la bienheureuse Mère de l'Homme-Dieu.

Marie ajoute à ces clartés salutaires, un attrait en quelque sorte irrésistible pour les biens de la grâce et de la gloire. Le mot subime du grand Apôtre, devient la loi même des vrais enfants de Marie « Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ en moi (1). »

Toutes les choses mondaines se réduisent, selon saint Thomas d'Aquin, parlant d'après le disciple bien-aimé, « à l'orgueil de la puissance, à l'orgueil de la richesse, à l'orgueil de la chair. » Le progrès mondain n'est que l'incessante dilatation de ces trois épidémies morales, de ce chancre trois fois monstrueux, qui ronge la société moderne. Les adorateurs du monde, sont insatiables de domination, insatiables de richesses, insatiables de luxure. Les serviteurs de Marie sont insatiables d'humilité, et par elle, ils renversent l'orgueil du monde. Ils sont insatiables de cha-

(1) Vivo autem, jam non ego ; vivit vero in me Christus. *Galat. II, 20.*

rité, et par elle, ils renversent l'orgueil de la richesse. Ils ont faim et soif de chasteté, de modestie, de pureté, et par là, ils renversent l'orgueil de la chair, et ils triomphent du monde.

Par la voie de l'humilité, les enfants de Marie arrivent à la gloire éternelle. Par le chemin de la mortification et de la chasteté, les enfants de Marie arrivent aux joies éternelles. Par le chemin de la charité, les enfants de Marie arrivent à la possession des biens éternels. Et c'est ainsi, qu'au progrès mensonger et dégradant des mondains, des hommes cupides, des hommes superbes, des hommes charnels, les enfants de Marie substituent le progrès divin, le progrès infini, le progrès éternel des enfants de Dieu et des frères de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

SIXIÈME CONFÉRENCE

LE FAIT HISTORIQUE

DE LA

PROCLAMATION DU DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus,..... annuntiamus vobis.... ut gaudeatis, et gaudium vestrum sit plenum. (I. JOAN I, 1, 2, 3.)

Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, nous vous l'annonçons,.... afin que vous soyez dans la joie, et que votre joie soit à son comble.

Ces paroles du disciple bien-aimé s'offrent à ma pensée, en venant vous faire le récit historique de la proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée Conception de la Reine des Anges. *Quod vidimus oculis nostris.* Nous avons vu le Vicaire de Jésus-Christ, le successeur de saint Pierre, l'héritier de l'autorité suprême et infaillible de la vérité vivante, proclamant, du haut de la chaire éternelle, un dogme de

foi. Nous avons vu l'immortel Pie IX, enchâssant, de ses mains augustes, dans le symbole catholique, l'émeraude dogmatique du privilége le plus cher au cœur immaculé de la bienheureuse Marie. *Quod vidimus oculis nostris.*

Nous avons entendu Dieu lui-même, parlant à l'univers, par celui qui, seul ici-bas, est le fidèle écho du Verbe divin. Or, ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, nous venons vous le dire, afin qu'en entendant le récit de ce fait unique dans les annales du monde, vous soyez dans la joie; *ut gaudeatis.* Nous venons vous raconter, dans tous ses détails, la ravissante histoire d'un événement attendu depuis le jour où le Très-Haut promit à la race humaine, qu'une femme écraserait la tête du serpent infernal. Nous venons vous offrir le tableau de cette définition dogmatique, qui a rempli la terre d'une joie qui surpasse l'étonnement. *Ut gaudeatis et gaudium vestrum sit plenum.*

Nous pouvous ajouter, en effet, que l'œil n'a rien vu de plus beau que ce que nous avons vu. *Nec oculus vidit* (1). Que l'oreille n'a rien entendu de plus

(1) Oculus non vidit. *I. Cor. II, 9.*

suave, de plus harmonieux, de plus ravissant que ce que nous avons entendu. *Nec auris audivit* (1). Que le cœur n'a jamais senti de joie comparable à celle dont nous fûmes inondés, au pied de la chaire de saint Pierre, quand le Vicaire de Jésus-Christ proclamait le dogme consolateur de la Conception immaculée de la Mère du Verbe fait chair. *Nec in cor hominis ascendit* (2).

Heureux, mes chers frères, si je pouvais faire naître dans vos âmes quelques-unes de ces émotions qui ne s'affaiblissent jamais, quand on a eu le bonheur de les ressentir !

Le fait historique de la proclamation du dogme des gloires de la Vierge immaculée, et les leçons que ce fait immense renferme, seront l'objet de plusieurs entretiens. J'assigne cette place, à ces merveilles, pendant la station du Mois de Marie, parce que le dogme de l'Immaculée Conception se lie, admirablement, à nos considérations sur les motifs inspirateurs de la dévotion envers l'auguste Mère de Jésus-Christ.

La chair, le monde, la raison superbe et satan, n'ont

(1) Nec auris audivit, *I. Cor. II, 9.*

(2) Nec in cor hominis ascendit. *Ib.*

point d'ennemi plus puissant et plus redouté, que le privilége incomparable qui préserva, au premier instant de son existence, la Vierge immaculée, des cruelles atteintes du souffle empoisonné de satan, de la chair et du monde. C'est à l'ombre de ce grand mystère, que le chrétien aime à redire cette sainte formule de la liturgie catholique : « Daignez me permettre de vous louer, ô Vierge sacrée ; donnez-moi la force de vaincre vos ennemis (1).

Deux choses étonnent dans la papauté : sa faiblesse apparente, dans l'ordre purement temporel ; sa grandeur, sa force invincible, sa gloire, dans le gouvernement spirituel de l'Eglise.

La souveraineté temporelle des Papes irrite les ennemis du Saint-Siége. Elle est devenue l'objet de toutes les haines, de toutes les conspirations des ennemis de Dieu et de la paix des empires.

Le Christ, disent les impies et les sectes enrôlées sous la bannière de satan, n'a pas voulu que son Vicaire eût une royauté temporelle, puisqu'il a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde (2). »

(1) Dignare me, laudare te, Virgo sacrata. Da mihi virtutem contra hostes tuos. *Antiphon. liturg.*

(2) Regnum meum non est de hoc mundo. *Joan. XVIII, 36.*

Le Pape, répètent tous les ennemis du Vicaire de Jésus-Christ, ne peut-être à la fois souverain temporel des Etats de l'Eglise, et chef suprême de la chrétienté. Le gouvernement d'un état et le gouvernement spirituel de l'Eglise ne peuvent être placés dans la même main. Ces deux souverainetés s'excluent. Le diadême des rois et la tiare des Pontifes ne peuvent s'asseoir sur la même tête.

Remarquons d'abord, mes chers frères, que ces sophismes anticatholiques ont été flétris par les anathèmes de l'Eglise et des saints Conciles ; qu'ils sont un acte de révolte contre les droits sacrés du Vicaire de Jésus-Christ et contre les enseignements solennellement adressés, par les Pontifes romains, à l'Episcopat et à l'univers catholique. Remarquons encore, que les bulles pontificales et les décrets des conciles, frappent d'excommunication ceux qui se révoltent contre les droits des Pontifes romains, en matière de souveraineté temporelle, qui aident à les en dépouiller, qui encouragent ou qui approuvent les spoliateurs des domaines temporels du Saint-Siége.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Ce qui signifie : mon royaume ne vient pas de ce monde, ne tire pas son

origine, ses droits, son autorité, sa force, sa légitimité, de ce monde ; mais le Christ, Roi des rois, n'a pas dit : « Mon royaume n'est pas dans ce monde. »

L'évangéliste saint Luc raconte, que les anciens du peuple, les princes des prêtres et les scribes, ayant amené Jésus devant Pilate, commencèrent à l'accuser disant : « Nous avons trouvé celui-ci pervertissant la
» la nation, et défendant de payer le tribut à César,
» et se disant le Christ-Roi.

« Pilate l'interrogea donc, disant : Etes-vous le
» roi des Juifs ? Jésus répondit : Vous le dites (1). »

Saint Matthieu raconte en ces termes le premier interrogatoire subi par notre divin Sauveur, devant Pilate :

« Or, Jésus comparut devant le gouverneur, et le
» gouverneur l'interrogea, disant : Etes-vous le roi
» des Juifs? Jésus lui répond : Vous le dites? (2) »

(1) Cœperunt antem illum accusare, dicentes : Hunc invenimus subvertentem gentem nostram, et prohibentem tributa dare Cæsari, et dicentem se Christum regem esse.

Pilatus autem interrogavit eum, dicens : tu es rex Judæorum? At ille respondens ait : Tu dicis. *Luc. XXIII, 2, 3.*

(2) Jesus autem stetit ante præsidem, et interrogavit eum, præses, dicens : Tu es rex Judæorum? Dicit illi Jesus : Tu dicis. *Matt. XXXII, 11.*

L'Evangéliste saint Jean s'exprime ainsi sur le même interrogatoire :

« Pilate donc, rentra dans le prétoire et appela » Jésus, et lui dit : Etes-vous le roi des Juifs ?

Jésus ayant dit à Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

« Pilate lui dit : Vous êtes donc Roi ? Jésus répondit : Vous le dites, je suis roi. (1) »

Remarquons que lorsque les Juifs accusent Jésus de se faire roi, ils lui font un crime d'aspirer à une royauté temporelle, et non pas simplement, à une royauté spirituelle : « Nous avons trouvé celui-ci, pervertissant la nation, et défendant de payer le tribut à César, et se disant le Christ-Roi. »

Quand Pilate demande à Jésus s'il est roi des Juifs, il n'entend pas lui demander s'il est un roi en figure, un roi métaphorique, un roi purement spirituel, mais bien, s'il est réellement le roi des Juifs... *Tu es Rex Judœorum* ?

(1) Introivit ergo iterum in prætorium Pilatus, et vocavit Jesum, et dixit ei : Tu es rex Judæorum ?... Regnum meum non est de hoc mundo...

Dixit itaque ei Pilatus : Ergo rex, es tu ? Respondit Jesus : Tu dicis, quia Rex sum ego. *Joan. XXIII, 33. 36. 37.*

« Vous voulez donc, disait aux Juifs le même Pilate, vous voulez donc que je crucifie votre Roi ? *Regem vestrum crucifigam* ? Or, que répondent les accusateurs de Jésus ? Nous n'avons de roi que César. *Non habemus regem nisi Cæsarem.*

Ecoutons encore l'évangéliste saint Jean : « Pilate » écrivit une inscription, et la fit mettre au haut de la » croix, et il était écrit : JESUS DE NAZARETH, ROI » DES JUIFS.

» Beaucoup de Juifs lurent cette inscription, parce » que le lieu où Jésus était crucifié était près de la » ville, et qu'elle était écrite en hébreu, en grec et » en latin.

» Le prêtres des Juifs dirent donc à Pilate : n'écri- » vez point roi des Juifs, mais parce qu'il a dit : *Je* » *suis le roi des Juifs*. Pilate répondit : Ce qui est » écrit est écrit (1). »

(1) Dicit eis Pilatus : Regem vestrum crucifigam ? Responderunt Pontifices : Non habemus regem, nisi Cæsarem.

Scripsit autem et titulum Pilatus, et posuit super crucem. Erat autem scriptum : Jesus Nazarenus Rex Judæorum.

Hunc ergo titulum multi Judæorum legerunt, quia prope civitatem erat locus ubi crucifixus est Jesus ; et erat scriptum Hebraice, Græce et Latine.

Dicebant ergo Pilato Pontifices Judæorum : Noli scribere Rex

La foi catholique enseigne et l'univers croit, que le Pontife romain a reçu de Notre-Seigneur Jésus-Christ la pleine et souveraine puissance pour gouverner toute l'Eglise. Or, cette puissance suprême ne peut s'exercer sur la terre, pour le salut de deux cent millions de fidèles, à moins que le Pontife romain ne soit affranchi de toute entrave, à moins qu'il ne jouisse de la plus entière liberté dans le gouvernement de l'Eglise universelle, à moins qu'il ne soit pleinement indépendant des princes et des rois, pour enseigner, pour corriger, pour guider les nations dans l'ordre de leurs destinées présentes et éternelles.

L'indépendance de la Papauté, son affranchissement absolu de tout pouvoir civil et politique, de toute autorité humaine ici-bas, est un point incontestable dans la doctrine catholique. Nier cela, c'est se mettre en état de révolte contre l'enseignement des souverains Pontifes, contre la tradition catholique tout entière, c'est se placer sur la voie du schisme.

L'indépendance absolue des Pontifes romains de toute autorité civile, humaine et politique, pour tout ce qui tient au salut des âmes et au gouvernement exté-

Judæorum sed quia ipse dixit: Rex sum Judæorum. Respondit Pilatus: Quod scripsi, scripsi.

rieur et public de la société catholique ou de l'Eglise, est de droit divin. Mais pour pouvoir exercer, en toute liberté, cette puissance extérieure, publique, sociale sur l'Eglise, répandue sur la surface du monde entier, il faut que la Papauté possède une souveraineté temporelle. Comment, en effet, le Vicaire de Jésus-Christ, le chef suprême de l'univers catholique, serait-il pleinement indépendant des princes et des rois, s'il était sujet d'un prince temporel? s'il était le vassal d'un souverain? Comment jouirait-il de la liberté nécessaire au gouvernement du monde chrétien, s'il n'était souverain d'un Etat?

Sans Pape, point d'Eglise, point de christianisme, point de société chrétienne. Mais sans une souveraineté temporelle, point de liberté, point d'indépendance dans le gouvernement public extérieur, universel des évêques, du clergé et des fidèles qui forment le corps, dont le Pape est le chef. Donc, en niant, en attaquant, en ébranlant la souveraineté temporelle des Papes, on attaque, on nie, on ébranle, par là même, leur souveraineté spirituelle. Et voilà pourquoi les ennemis de l'Eglise font tant de bruit ; voilà pourquoi ils forment des ligues sataniques contre la souveraineté temporelle des Papes.

La logique de l'enfer leur a appris, qu'en dépouillant le Pape de ses Etats, ils en feront un captif, un exilé, un confesseur, un martyr ou un esclave. Captif, exilé, confesseur ou martyr, le Pape ne cesse pas, il est vrai, d'être le Vicaire de Jésus-Christ. Ses chaînes, sa captivité, ses larmes, son sang, peuvent remplacer momentanément la majesté du Pontife-Roi, et suppléer, par la grandeur et le retentissement des épreuves, à ce qui manque de liberté et d'indépendance au Chef suprême du monde catholique ; mais la question est de savoir, si Notre-Seigneur Jésus-Christ, en fondant son Eglise, a voulu que la prison, que l'exil, les chaînes, l'échafaud et les tortures soient les attributs nécessaires de la Papauté, les conditions de son existence et les lois de sa vie ?

Serviteur ou sujet, vassal ou esclave d'un despote, d'un sénat ou d'une république, le Vicaire de Jésus-Christ n'a plus la liberté nécessaire à sa parole. Il n'en a plus pour ses actes, pour ses décisions, pour les lois qu'il promulgue, pour les décrets qu'il formule, pour tout ce qui touche, en un mot, au gouvernement public de la monarchie chrétienne. Et voilà pourquoi l'immortel captif de Savone et de Fontainebleau parle ainsi, dans un monument liturgique

élevé à la gloire de la Très-Sainte Vierge, en mémoire des miracles de protection qu'elle fit éclater pour relever le trône temporel de la Papauté (1).

« Mais un fait non moins digne d'admiration, et qui » doit être regardé comme un miracle, c'est que le » souverain Pontife Pie VII, après avoir été arraché de » la chaire apostolique de saint Pierre par les conseils » et par les armes des impies, et avoir été jeté dans » une étroite captivité à Savone pendant plus de cinq » ans, *toutes les voies lui étant entièrement fer-* » *mées, pour qu'il lui fut impossible de gouver-* » *ner l'Eglise, genre de persécution dont il n'y a* » *point d'exemple dans les siècles passés* ; tout à » coup, et contre l'attente générale, le saint Pontife » fut porté, aux applaudissements de la terre, et en » quelque sorte, par les mains de l'univers, sur le » trône pontifical. »

(1) Sed illud in primis memorabile est, atque explorati miraculi loco habendum, quod cum Romanus Pontifex Pius VII, impiorum consiliis et armis, Apostolica Petri Sede exturbatus, et arcta custodia, præsertim Savonæ per annos quinque, eoque amplius fuisset detentus, viis omnibus penitus interclusis, ne Dei Ecclesiam regere posset, nullo similis persecutionis in priscis annalibus exemplo, inopinato et præter omnium expectationem contigit, ut ingenti plausu, ac veluti universi orbis manibus Pontificio solio restitueretur. *Fest. B. M. V. Auxil. Christ.*

La souveraineté temporelle des Papes, condition vitale de leur indépendance spirituelle, de leur liberté pontificale, de leur autorité suprême sur le monde catholique, ne peut être ébranlée sans que l'ordre des sociétés européennes chancelle ; et c'est parce que la royauté temporelle du Pontife Romain tient aux racines mêmes de l'ordre moral, dont l'Église n'est que la suprême et dernière manifestation ici-bas.

S'il était permis aux princes et aux peuples de dépouiller les Papes de leurs domaines ; s'il était permis de les amoindrir, d'ébranler, en la dénaturant, leur souveraineté temporelle, d'employer, en un mot, la force brutale ou la ruse, le mensonge ou l'hypocrisie, pour leur arracher, lambeau par lambeau, les provinces sur lesquelles ils règnent par la Providence divine, par les droits sacrés de la justice, et à l'ombre du respect, de l'amour des Princes chrétiens et de deux cent millions de fidèles, il faudrait anéantir toutes les notions du droit, de la vérité, de l'ordre moral, et regarder le mensonge, la spoliation, l'anarchie et le brigandage, comme les éléments de l'ordre et le principe même de la justice.

Le Pontife romain est le père et le pasteur de tous

les rois qui règnent *par la grâce de Dieu.* Lui seul, sur la terre, a reçu du Christ, Roi des rois, le pouvoir et le droit de les enseigner, de les avertir, de les reprendre, de les corriger. Si des rois catholiques écrasent, par la force, des peuples rachetés par le sang de Jésus-Christ, s'ils les corrompent par leurs scandales, s'ils les poussent ou les précipitent dans l'impiété et l'apostasie, le Pape n'a pas seulement le droit mais le devoir de leur apprendre, qu'ils ne peuvent rien contre la liberté divine que le Christ a apportée aux nations ; qu'il ne leur est jamais permis de faire des lois impies pour les imposer à des peuples, qui ont reçu de la bouche de Dieu même les notions impérissables de la justice et de la vérité ; que le sang et les sueurs des peuples, sont deux choses sacrées, sur lesquelles, les oppresseurs des nations ne peuvent étayer l'édifice de leur tyrannie.

La Papauté, en un mot, est le rempart des peuples contre l'oppression des mauvais rois. Elle est le Palladium des rois contre l'insubordination des mauvais peuples. A moins qu'on ne dise que tout, sur la terre, est soumis au droit de la force et aux aveugles inspirations du hasard ou de la fatalité.

Les casuistes révolutionnaires qui disent et qui

font dire à toutes les voix d'une publicité anarchique, que le gouvernement d'un Etat et le gouvernement de l'Eglise ne peuvent être placés dans une même main ; que le diadème des rois et la tiare des Pontifes ne peuvent s'asseoir sur la même tête, ces casuistes, disons-nous, ne se font aucun scrupule de faire des vœux, afin que les rois et les princes qui conspirent avec eux, contre la souveraineté temporelle des Papes usurpent l'autorité spirituelle, et posent schismatiquement, eux-mêmes, par dessus leur couronne, la mitre pontificale. Pourquoi tant de rigueur contre la Papauté ? Pourquoi tant de condescendance pour les schismatiques prétentions des ennemis couronnés du Vicaire de Jésus-Christ ?

Les Pontifes romains sont rois, par la volonté de Dieu. Ils sont rois, parce que Jésus-Christ, Roi des rois, leur a fait une royauté temporelle. Ceux qui disent le contraire, ont-ils reçu du ciel le droit et le pouvoir de dire au Pape : « Votre souveraineté temporelle est une usurpation. » S'ils sont chargés d'une pareille mission, qu'ils montrent leurs titres, qu'ils prouvent qu'ils sont envoyés pour reconstruire le plan divin de la Providence, pour refaire l'œuvre des siècles, et pour prendre la place de celui à qui

Dieu lui-même a dit : « Je te donnerai les clefs du » royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la » terre, sera lié aussi dans les cieux ; et tout ce que » tu délieras sur la terre, sera aussi délié dans les » cieux (1).

S'ils n'invoquent et ne peuvent invoquer contre la Papauté que le droit du sabre et des spoliations, nous laisserons passer ces tempêtes ; mais nous demeurerons plus convaincus que jamais, de la nécessité d'une royauté contre laquelle se soulèvent toutes les haines et toutes les trahisons.

Les théologiens révolutionnaires et les casuistes sanglants qui conspirent contre la souveraineté temporelle des Papes, ne sont que les exécuteurs des hautes-œuvres de l'antique dragon. Homicide dès le commencement, le chef des anges rebelles leur a inoculé la jalousie qu'il porte au Christ et au Vicaire du Christ. De là, ces efforts impuissants, ces conspirations diaboliques pour renverser le trône temporel de la Papauté. Et, chose inimaginable ! l'art du sophisme, du mensonge et de l'hypocrisie est monté si

(1) Et tibi dabo claves regni cœlorum. Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis; et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis. *Matt. XVI, 19.*

haut, il est parvenu à un tel degré de développement et de perfection, que les ennemis du Saint-Siége pourront dire et faire croire à des multitudes égarées, que c'est dans l'intérêt du salut des âmes, dans l'intérêt même de la Papauté, et pour la plus grande gloire de Dieu, qu'ils viennent renverser le trône, douze fois séculaire, sur lequel les successeurs de saint Pierre sont assis comme souverains temporels.

Mais laissons ces sophismes, sataniquement hypocrites, à ceux qui en ont besoin pour déguiser la malice d'une conscience cautérisée par la haine, par l'astuce et par l'orgueil.

Attachons-nous, par le fond de nos entrailles, à tous les enseignements des Pontifes romains. Quand le Pape nous dit, du haut de sa chaire infaillible, que son indépendance et sa royauté sont nécessaires à la liberté de sa parole, à la liberté de ses actes, à la liberté du gouvernement spirituel du monde catholique, croyons ce qu'il enseigne; anathématisons, avec lui, tous ceux qui le contredisent. Regardons comme venus des enfers, toute pensée, toute parole, toute action et tout sentiment contraires à la piété, au dévouement filial et à la soumission pleine et entière que toute âme, vraiment catholique, doit à l'arbitre

suprême de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est juste, de tout ce qui est saint sur la terre.

Les Etats de l'Eglise, nécessaires à l'indépendance du Vicaire de Jésus-Christ, ne sont l'objet des conspirations de la ruse ou de la force, que parce que les ennemis de Dieu se sont imaginé qu'en dépouillant le Pape de ses Etats, ils porteront un coup mortel à sa puissance spirituelle.

Une persécution ouverte contre l'Eglise semble impossible aujourd'hui. Comment s'y prendre, en effet, pour détruire la Papauté, l'épiscopat, le clergé catholique et deux cent millions de fidèles ?

Il est facile à un impie, inspiré par satan, de dire dans des journaux vendus au blasphème et à l'apostasie, « que la secte révolutionnaire demandera bientôt aux topiques les plus violents, l'extirpation radicale du virus catholique. » Il est facile à un enragé sectaire d'écrire dans un journal « qu'il faut étouffer le catholicisme dans le sang et dans la boue. » Mais ces rêves du désespoir ne se réaliseront pas.

L'Eglise a vieilli dans les combats. Enclume divine, elle a usé tous les marteaux. Plante éternelle, plus on la fauche, plus elle se multiplie. Phare divin de l'hu-

manité, plus on l'agite, plus elle répand de clarté sur le monde. Les pygmées révolutionnaires du dix-neuvième siècle, n'ont pas plus de haine, et ils ont moins de puissance que Néron et Dioclétien. Or, Néron et Dioclétien sont tombés d'impuissance devant l'éternelle vérité, devant l'éternelle charité, devant l'éternelle vertu, dont l'Eglise est la vivante image.

Une persécution étant donc impossible à l'heure qu'il est, les sectes anticatholiques s'imaginent qu'elles renverseront l'Eglise de Dieu, en renversant le trône temporel du Pontife-Roi.

Le Césarisme païen et la démocratie païenne, remis en honneur depuis plusieurs siècles, à l'aide d'un enseignement puisé dans les livres et dans les doctrines du paganisme, ont mis en feu un million de têtes. Les admirateurs de Brutus et de César rêvent d'un bout de l'Europe à l'autre, la résurrection du Capitole, du forum, de la tribune aux harangues. Ils appellent l'âge d'or des voluptés immondes des Héliogabales et des Caracalla. Il leur faut la civilisation Gréco-Romaine. Ils ont faim et soif des anciennes gloires de Rome païenne. Le Pape doit restituer à quelque nouveau despote, de fabrique révolutionnaire, ou aux adorateurs de Brutus, cette Rome, mère

et maîtresse du vieux paganisme. Le sang de douze millions de martyrs, le règne seize fois séculaire de la Papauté, n'ont pu lui imprimer le sceau d'une régénération chrétienne. Rome doit redevenir le centre du Paganisme moderne. Ces espérances de collége, cette poésie ivre de sang et de luxure, peuvent couvrir de ruines et de forfaits l'Europe aveuglée ; mais elles ne détruiront pas l'œuvre éternelle que l'Homme-Dieu a élevée sur la Papauté. La Rome des Papes peut être arrachée, momentanément, aux successeurs de saint Pierre ; elle peut redevenir pour un jour, la Rome d'un nouveau César ou d'une horde d'assassins ; mais le Pontificat suprême ne sombrera pas. La Rome des Papes, baptisée dans le sang de saint Pierre et de saint Paul, dans celui de cinquante souverains Pontifes et de plusieurs millions de martyrs, ne redeviendra jamais le siége et le centre du paganisme ressuscité.

Grégoire XVI, quelque temps avant sa mort, ayant reçu dans le palais du Vatican le chef politique du vaste empire de toutes les Russies, déroula devant ce persécuteur de l'Eglise, la longue chaîne de ses attentats contre l'Epouse de Jésus-Christ et contre les droits de la Papauté. Le Czar humilié, abattu, fou-

droyé par l'invincible puissance de celui qui représente ici-bas « l'agneau dominateur de la terre (1), » chercha un abri dans d'hypocrites excuses, et il promit, hypocritement encore, de mettre un terme à la longue et cruelle persécution qu'il faisait peser sur douze millions de catholiques.

Grégoire XVI, après un long et glorieux Pontificat, alla recevoir la récompense de ses travaux ; mais la divine Providence ne laissa pas porter longtemps à l'Eglise, le deuil de celui qui l'avait gouvernée avec tant de sagesse et de sollicitude.

L'élévation presque miraculeuse de Pie IX sur le Siége Apostolique, remplit de joie et d'espérance le monde chrétien. Porté sur le trône pontifical aux acclamations unanimes du sacré Collége, le nouveau Pape vit les enfants du désordre redire eux-mêmes l'*hozanna* qui venait de saluer sa suprême exaltation.

Pendant plus de six mois, la ville éternelle retentit, nuit et jour, des louanges et des bénédictions qui avaient éclaté au moment où Pie IX allait s'asseoir sur la chaire de saint Pierre. Mesurant à son propre

(1) Emitte agnum dominatorem terræ. *Isai. XVI.*

cœur les sentiments dont l'expression publique et prolongée montait vers lui, le Pontife-Roi crut que le moment était venu, de faire pénétrer l'élément laïque dans les entrailles même de l'administration temporelle des Etats du Saint-Siége. Mais à mesure que, dans sa paternelle tendresse, le souverain temporel se dépouillait, d'une part de ses sollicitudes, pour y associer des hommes, dont l'ardente ambition croissait, par les concessions mêmes qui leur étaient faites, il devint évident, qu'aux acclamations sincères du peuple romain, se mêlaient les sacriléges espérances de la démocratie païenne.

Ce jeu infernal fit comprendre au doux et pacifique Pontife, qu'il fallait mettre un terme à des élans trop généreux, et qu'il était temps de s'arrêter, dans une voie qui menait, par l'ingratitude et la perfidie des enfants de Brutus, à des bouleversements et à des catastrophes,

Un homme doué d'une rare capacité politique, et qui connaissait toutes les trames ourdies dans les antres des sociétés secrètes, auxquelles il avait été lui-même affilié, vint offrir au Pape, avec un sincère regret de ses erreurs, le concours de son énergie et de ses talents. Le comte Rossi fut nommé ministre de

Pie IX. Mais la secte mazzinienne, que le repentir irrite autant qu'elle l'étonne, mit à prix la tête de celui qu'elle jugeait de force à mettre un frein à ses sataniques complots. Le comte Rossi fut lâchement poignardé, au moment où, pénétrant sous le vestibule qui menait à l'Assemblée législative, il allait remplir, avec intrépidité, la mission réparatrice dont il s'était chargé.

Cet assassinat fut le signal d'une révolution, au sein même de la cité, qui a donné la paix de Jésus-Christ au monde.

Les bandes révolutionnaires sortent de leurs ténèbres. Le poignard du nouveau Brutus est porté en triomphe par des cannibales. Le Vicaire de Jésus-Christ, assiégé dans son palais, voit tomber à ses côtés un prélat dévoué, et le sang d'une noble victime coule sous le yeux d'un Pontife, dont rien n'égale la mansuétude et la bonté.

Un crime plus énorme, un forfait nouveau, aurait épouvanté la terre, si la divine Providence qui préparait, par ces dures épreuves, l'âme de Pie IX à sa grande mission, n'eût inspiré à l'ambassadeur du Gouvernement français, une de ces ressources inespérées, au moyen de laquelle il fut possible de trom-

per les espérances, et de déjouer les parricides complots des disciples du parjure et de la trahison. A la faveur du respect forcé et des craintes que le représentant de la France inspirait aux sicaires, le Saint-Père sortit du Quirinal sous un travestiment devenu nécessaire. Il s'enfuit de Rome et put enfin trouver un asile sur une terre hospitalière. C'est ainsi qu'à l'hozanna de la reconnaissance, qu'aux acclamations populaires qui avaient retenti pendant les premiers mois du règne de Pie IX, succédaient les cris des juifs déicides. Les vœux des hommes d'anarchie étaient pour Barabbas, et non pour le Christ. Alors tous s'écrièrent: « Pas celui-ci, mais Barabbas. Or, Barabbas était un voleur (1). »

Du sein de la petite ville de Gaëte, qui avait l'honneur de servir de retraite au Pontife trahi et persécuté, le chef suprême du monde catholique vit accourir le roi de Naples. Ce prince pieux, dont la gloire historique se mêlera aux rayons des sublimes épreuves de l'immortel Pie IX, venait mettre au pied du Vicaire de Jésus-Christ, sa personne auguste, sa noble famille, son royaume et ses trésors.

(1) Clamaverunt ergo rursum omnes, dicentes: Non hunc, sed Barabbam. Erat autem Barabbas latro. *XVIII, 40.*

Les ambassadeurs de l'Europe, les membres du Sacré-Collége, les familles les plus illustres, s'empressèrent de former une cour au Pontife exilé. Ces nobles courtisans du malheur devaient être témoins du zèle apostolique du saint Pontife pour le culte de la Vierge Immaculée.

A peine assis sur le Siége de saint Pierre, le Pontife prédestiné avait conçu l'espérance et formé le dessein d'achever l'œuvre glorieuse commencée par ses prédécesseurs, en imprimant le sceau d'une définition dogmatique au privilége de la Conception immaculée de la Très-Sainte Vierge.

L'auguste Pontife, dont la piété et l'amour envers la bienheureuse Mère de Dieu devaient retentir dans l'univers entier, adressa, du haut de l'immortel rocher de Gaëte, des lettres encycliques aux Patriarches, aux Archevêques et aux Evêques du monde catholique. Par ces lettres solennelles le Pape veut connaître jusqu'à quel point, les Diocèses et les Eglises de toutes les nations de la terre sont attachés au privilége de la Conception immaculée de Marie. Pie IX veut apprendre, de la bouche de l'Episcopat catholique, si les racines de la pieuse et universelle croyance de la Conception immaculée de la bienheureuse Vierge sont

descendues dans les entrailles même du clergé et des fidèles. Le Vicaire de Jésus-Christ fait connaître à l'univers, que le moment lui paraît venu de faire tomber sur la tête de l'antique serpent, l'anathême suspendu sur lui depuis soixante siècles. Il a besoin de savoir, enfin, si la définition dogmatique de l'Immaculée Conception sera accueillie, comme elle a droit de l'être, par la grande famille des enfants de l'Eglise.

Pendant que les lettres encycliques de Gaëte allaient réveiller, juqu'aux extrémités de la terre, le zèle, la piété, la ferveur des pasteurs et des peuples pour le privilége incomparable de la Bienheureuse Mère de Dieu, l'épée de la France relevait le trône temporel de la Papauté. Et, chose digne d'une éternelle admiration ! cet événement inespéré s'accomplissait par la France, remuée elle-même jusques dans ses fondements, par les secousses d'une révolution. Cette œuvre providentielle émanait de la volonté de la nation, s'exprimant par une assemblée souveraine. Cette œuvre s'accomplissait malgré les fureurs et malgré les colères des sectes enrôlées sous le drapeau sanglant de l'anarchie. En vain les ennemis de Dieu et de son Christ s'étaient enfermés dans les murs de

la ville éternelle ; en vain ils s'étaient promis que la démocratie française leur viendrait en aide, pour asseoir, sur les ruines du Vatican, le monstrueux édifice de l'athéisme révolutionnaire. Tout fut inutile, et l'épée de Charlemagne, toujours invincible dans les mains de la fille aînée de l'Eglise, dissipa, comme la fumée, ces hordes sauvages, qui avaient déjà inondé de sang et de sacriléges profanations, les temples, les palais, les rues et les places publiques de la Rome des Papes.

A peine rentré dans la ville éternelle, le Pontife-Roi qui avait le pressentiment de la mission providentielle qu'il devait remplir à la gloire de la Bienheureuse Mère de Dieu, institua près de sa personne sacrée, une commission composée des théologiens les plus savants et les plus renommés de la capitale du monde catholique. Le cardinal Fornari, dont le souvenir sera toujours cher au Clergé français, fut chargé par le Vicaire de Jésus-Christ, de présider la savante Commission et de diriger ses travaux. Les explorations de ces théologiens illustres avaient pour objet, de mettre en lumière tous les témoignages et tous les monuments de la tradition catholique, sur le privilége de la Conception immaculée de la Très-Sainte-Vierge.

Les lettres pontificales, datées de Gaëte, parvenues à leur destination, avaient été accueillies, par l'Episcopat catholique, avec la plus vive et la plus profonde reconnaissance. A la voix de leurs Evêques, les prêtres et les fidèles de tous les diocèses de la catholicité, firent monter vers le Père des lumières les vœux les plus ardents et les supplications les plus pénétrantes, pour demander à l'Esprit Saint les clartés surnaturelles, qui devaient dicter au Pontife suprême la décision solennelle que la terre attendait.

Le dix-neuvième siècle avait atteint le milieu de sa course, quand la réponse de l'Episcopat arriva à Rome. Les lettres épiscopales parties de tous les points de l'univers, furent unanimes sur le fait de la croyance universelle et permanente de tous les diocèses, au privilége de la Conception immaculée de la Bienheureuse Vierge Marie. La même unanimité se produisait authentiquement, sur l'enthousiasme religieux et la reconnaissance avec lesquels le décret dogmatique serait accueilli de tout l'univers.

L'Episcopat tout entier se montrait prêt à s'incliner, avec un obéissant amour, devant la déclaration dogmatique du Vicaire de Jésus-Christ. Un très-petit nombre de prélats présentèrent, il est vrai, des obser-

vations timides et respectueuses, sur l'oportunité de l'acte solennel, préparé par les sollicitudes du Saint-Père. Mais ces mêmes prélats déclaraient, positivement, qu'ils étaient prêts à se courber, avec une foi soumise, sous la parole dogmatique du Chef suprême de l'Eglise universelle.

Il n'y eut jamais sur la terre un accord plus unanime, plus solennel et plus consolant. Jamais on ne vit une acclamation plus retentissante et plus spontanée de tout l'Episcopat, de tout le clergé et de tous les fidèles. L'univers catholique se leva, comme un seul homme, pour demander au Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'exercice immédiat de la souveraine et infaillible prérogative des successeurs de saint Pierre.

Ce que le bienheureux Léonard de Port-Maurice avait ambitionné, venait de s'accomplir. Ce bienheureux serviteur de Marie, ce Jean-Baptiste du décret dogmatique de la Conception immaculée de la Reine des Anges, avait prédit, que si le Chef suprême de l'Eglise interrogeait un jour l'Episcopat et le monde catholique, sur la croyance au privilége de la Conception sans tache de la glorieuse Mère de Dieu, un cri d'amour s'élèverait, de tous les points de l'univers, pour supplier le Vicaire du Christ d'élever la pieuse

croyance de la Conception immaculée, aux suprêmes splendeurs d'une définition dogmatique.

L'année 1854 s'était levée sur le monde, et cette année de miséricordieuse clémence, prédestinée dans les conseils de la sagesse éternelle, devait être témoin de l'épanouissement le plus prodigieux et le plus complet, des grandeurs et des gloires de la plus humble et de la plus sainte de toutes les créatures.

L'enfer, qui ne redoute rien tant, que l'expansive dilatation du culte de la très-pure Mère de Jésus-Christ fit entendre, d'une extrêmité de la terre à l'autre, les rugissements d'une haine désespérée. Tous les journaux qui reçoivent leurs inspirations du schisme et de l'hérésie, de l'impiété et des sectes enrôlées sous l'étendard du princes des ténèbres, poussèrent des cris de fureur. L'Eglise demandait à Dieu de hâter le moment qui devait élever le culte de la Vierge Immaculée à ses dernières magnificences, et les cent mille voix de la presse anti-catholique, menaçaient le monde, et Rome en particulier, des secousses les plus violentes et des déchirements les plus inévitables, si le Pontife Romain se permettait, en plein XIX[e] siècle, de formuler un décret dogmatique, que le sensualisme païen de ce temps, et que l'orgueil de la raison repoussaient.

Ces conspirations de la haine, ces prophéties criminelles de la peur, n'intimidèrent pas l'âme sublime et forte du Chef suprême de l'Eglise. Poursuivant la mission qui devait immortaliser son Pontificat, Pie IX, par l'entremise des nonces du Saint-Siége auprès des différentes cours de l'Europe, fit inviter un certain nombre d'Evêques à se rendre à Rome, pour accroître, par leur présence, l'éclat de la grande solennité qui, selon toute apparence, devait avoir lieu le 8 décembre de l'année de grâce 1854.

Un signe du Vicaire de Jésus-Christ aurait fait accourir tout l'Episcopat catholique à une solennité si impatiemment attendue. Mais la crainte de faire peser sur le trésor, déjà si épuisé des Etats de l'Eglise, les frais de l'hospitalité généreuse que le Souverain-Pontife ne manquerait pas d'offrir aux Evêques, empêcha la grande majorité des Prélats, de venir recueillir, avec un bonheur ineffable, au pied de la chaire infaillible, le décret des gloires de la Vierge immaculée.

Plus de deux cents Evêques, partis de toutes les provinces de la catholicité, arrivèrent toutefois à Rome, pour être témoins du triomphe que la Bienheureuse Mère du Verbe incarné devait remporter sur Lucifer. Ces deux cents Evêques, que l'Europe, l'Asie,

et le Nouveau Monde, députaient vers la ville éternelle, ne venaient pas assister à un Concile. Ils n'étaient point appelés à prononcer un jugement doctrinal, sur le privilége de l'Immaculée Conception. Ils venaient contempler le Vicaire de Jésus-Christ dans l'acte le plus éclatant de son autorité suprême.

Le Docteur des docteurs, le Chef sacré de l'Episcopat catholique, invita paternellement les Evêques présents à Rome, à exprimer, dans quelques réunions familières, présidées par un cardinal de la sainte Eglise romaine, ce qu'ils pensaient du travail et des recherches de la Commission théologique, qui avait été chargée de mettre en lumière les témoignages les plus authentiques de la tradition universelle, sur le grand privilége de la Conception Immaculée de la Bienheureuse Mère de Jésus-Christ. Le Saint-Pontife désirait connaître l'opinion des Evêques sur les éléments préparés par les théologiens romains, pour la bulle dogmatique que le monde attendait.

Les membres de l'Episcopat donnèrent les plus justes louanges au zèle de ces théologiens consulteurs. Quelques-uns des plus savants Prélats, présents à ces réunions de familles, firent observer, qu'il serait convenable, peut-être, de faire disparaître du projet

élaboré de la bulle, tout ce qui pouvait présenter les apparences d'une thèse de docteur, plutôt qu'un enseignement doctrinal et dogmatique, descendu de la chaire éternelle.

Le Souverain Pontife fit savoir aux Evêques, qu'il les remerciait d'avoir émis, au sein de leur conférence, une opinion qui était conforme à sa pensée. Mais un Evêque français, ayant cru devoir demander s'il ne serait pas convenable de déclarer, dans la bulle dogmatique du privilége de l'Immaculée Conception, que le Décret pontifical était porté, avec l'assentiment unanime de l'Episcopat catholique, l'Assemblée entière s'éleva contre une pensée, qui prenait son origine et son inspiration dans des opinions réprouvées par le Saint-Siége. D'une voix unanime, d'une voix solennelle, les Evêques s'écrièrent que le moment était venu d'en finir, pour jamais, avec des opinions qui avaient été la douleur du Saint-Siége. « Que Pierre nous enseigne, que Pierre nous affermisse, » ajoutèrent-ils tous ensemble (1).

Ce cri d'amour et d'obéissance, répandit un fleuve de consolation dans l'âme du Chef suprême de l'Epis-

(1) Petrus doceat nos : Petrus confirmet nos.

copat catholique. Les Evêques présents à Rome, venaient, par cette solennelle protestation, de creuser au pied de la chaire de saint Pierre, le tombeau dans lequel le décret dogmatique de l'Immaculée Conception allait bientôt ensevelir des opinions injurieuses à la suprême puissance du Vicaire de Jésus-Christ, et à l'aide desquelles, les ennemis du Saint-Siége avaient si douloureusement affaibli les liens de l'obéissance et de l'unité.

Quelques jours avant la fête de l'Immaculée Conception, le Cardinal-Vicaire fit annoncer publiquement, aux fidèles, que des exercices spirituels seraient prêchés dans les principales églises de Rome. Ces prédications et ces exercices avaient pour but, d'appeler sur le Pontife suprême, les lumières de l'Esprit-Saint. Les fidèles devaient y puiser des sentiments et des vertus, qui seraient pour eux, une préparation sainte aux grâces abondantes qui allaient descendre sur la terre.

Permettez-moi de vous apprendre, que j'eus le bonheur de rompre le pain de la parole évangélique aux soldats de la garnison française qui veillaient, dans la ville éternelle, à la sécurité du trône temporel du Vicaire de Jésus-Christ. Nos braves soldats se pres-

saient, tous les soirs, au pied de la chaire de l'église de Saint-Louis-des-Français, pendant les huit jours qui précédèrent le 8 décembre de l'année à jamais immortelle 1854. Jamais je n'oublierai l'enthousiasme religieux dont je fus témoin, la veille du jour que l'univers allait saluer d'une incomparable acclamation.

Je faisais remarquer aux intrépides enfants de la patrie, que l'œuvre à laquelle était attachée la gloire du pontificat de Pie IX, ne se serait peut-être pas accompli sans eux. Je leur rappelais ce vieil adage de nos gloires : « Les gestes de Dieu se font par les Francks (1). »

Je leur disais : « Depuis six ans, mes chers amis, vous protégez de vos baïonnettes invincibles, le trône temporel de la Papauté. Sans vous, le Pontife suprême n'eut pas joui de la tranquillité nécessaire à l'accomplissement des grandes choses dont vous allez être témoins. Demain, sans votre présence au sein de cette cité, l'enfer vomirait peut-être, du fond de ses antres, une horde d'anarchistes et d'assassins. Ces enfants de Bélial promèneraient dans Rome la torche des

(1) Gesta Dei per Francos.

discordes civiles, et ils changeraient en un deuil d'éternelle douleur, un jour, qui, à l'ombre de l'épée de Charlemagne et de saint Louis, sera le jour le plus beau de la ville éternelle.

« La proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée Conception ne se séparera jamais, dans l'histoire, des services rendus par la France, au Pontife bienheureux qui devait en être l'organe. Les soldats français auront une part dans les bénédictions de la postérité reconnaissante ; et si vous êtes appelés à partager, dans quelques mois, les travaux, les luttes et les souffrances de notre armée d'Orient, croyez, que vos âmes n'échapperont pas plus aux maternelles bontés de la Vierge immaculée, qu'elles n'échapperont à la reconnaissance et aux bénédictions du Pontife suprême, à qui vous avez rendu si facile, l'accomplissement des grandes pensées de son âme. »

Ce fut pendant ces jours de prédications et de prières, que le pieux et saint Pontife permit l'exposition publique et solennelle des reliques insignes, dont Rome seule est enrichie. Le Saint-Père voulait, par cette faveur singulière, donner un nouvel aliment à la piété des Evêques, des prêtres et des fidèles qui remplissaient la ville sainte.

Sur un des autels latéraux de la basilique de Saint-Pierre, nous allâmes vénérer le fer de la lance qui ouvrit, sous les yeux de la Reine des martyrs, le côté sacré de Jésus-Christ sur la croix. Le voile de sainte Véronique, qui a retenu l'empreinte de la face adorable de l'Homme-Dieu, et une fraction précieuse du bois rédempteur, s'offraient, encore, sur le même autel, aux hommages et aux adorations des pieux pèlerins.

La basilique de Saint-Jean-de-Latran présentait à la vénération des fidèles, l'un des clous qui attachaient notre divin Sauveur à la croix, la table sur laquelle fut institué l'adorable sacrement de l'Eucharistie, le chef du prince des Apôtres et celui de saint Paul, conservés comme des trésors d'un prix inestimable, et enchâssés dans des reliquaires d'or.

Sainte-Marie-Majeure voyait des flots innombrables de pieux fidèles se succéder, au pied de l'inestimable relique dont elle est enrichie.

A la vue des planches qui formaient la crêche devenue le berceau de l'Enfant-Dieu, le chrétien se sent remué jusque dans les profondeurs de son âme. Des larmes de joie et d'attendrissement coulent de ses yeux, quand il s'agenouille devant le splendide reli-

quaire que Sainte-Marie-Majeure possède, et qu'abritent les marbres de cette somptueuse basilique.

Sainte-Croix en Jérusalem mettait sous nos yeux ravis, le titre que Pilate fit attacher au haut de la potence qui portait un Dieu dans ses bras. Cette inscription, dont une moitié, seulement, a échappé aux ravages des siècles, garde l'empreinte des caractères hébreux, grecs et latins, qui redisent aux ennemis de la royauté temporelle du Pontife-Roi, la royauté de Celui par qui les rois règnent : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs* (1).

L'église de Saint-Pierre-aux-Liens se parait, avec une sainte majesté, des chaînes que le premier Vicaire de Jésus-Christ porta, dans les prisons de Jérusalem et dans les cachots de Rome idolâtre. Ces chaînes glorieuses et immortelles ont laissé en héritage, aux successeurs de saint Pierre, la foi des confesseurs et la force des martyrs. Elles leur ont appris à ne craindre ni les prisons, ni l'exil, ni l'échafaud. Le bruit dix-huit fois séculaire de ces chaînes sacrées, doit apprendre aux persécuteurs de l'Eglise, que la Papauté, plus forte que la tyrannie, plus dure que la

(1) Jesus Nazarenus Rex Judæorum. *Joan. XXIX, 19.*

souffrance, s'est immortalisée dans la victoire, et qu'elle doit vivre plus longtemps que tous ceux qui ont rêvé sa ruine.

Le huit décembre de l'année 1854 arriva enfin.

La pluie torrentielle qui était tombée sur Rome la veille de ce jour d'éternelle reconnaissance, avait dissipé les nuages qui obscurcissaient l'horizon. Jamais le soleil de décembre, n'avait versé plus de lumière sur les collines de la ville éternelle. La croix majestueuse du dôme de Saint-Pierre brillait comme un phare. Ce géant de l'architecture allait bientôt tressaillir, aux accents de la parole pontificale.

Le son de mille cloches se mêlait à la voix des canons tirés, du haut du château Saint-Ange. Les équipages brillants de cinquante-trois Cardinaux, ceux de deux cents Evêques que Rome renfermait dans son enceinte, les voitures éblouissantes des ambassadeurs de l'Europe, celles des familles opulentes de Rome et de l'Italie, ébranlaient l'auguste cité, et s'ouvraient un passage, à travers les flots vivants qui inondaient les voies, par lesquelles on arrive à la place Saint-Pierre Cette place immense et les galeries dont elle est environnée, étaient remplies d'une foule compacte, qui s'enfonçait, comme les vagues de la mer, dans la grande cathédrale de la chrétienté.

A huit heures, le Pontife suprême sortit de la chapelle Sixtine, et par le grand escalier du palais des Papes, il fut conduit processionnellement dans la Basilique du prince des Apôtres. Le Clerge de Rome, les Ordres religieux, les Chapitres des basiliques insignes, s'avançaient sur deux lignes parallèles, en chantant les prières les plus solennelles de la liturgie sacrée. Les Prélats de tous les Ordres venaient ensuite. Ils étaient revêtus des insignes de leur dignité. L'œil ravi s'arrêtait avec bonheur sur deux cents Evêques, accourus, de tous les points de la terre, à cette grande solennité. Une mitre de lin ornait leurs têtes vénérables, et une chappe blanche, parsemée de fleurs d'or, les enveloppait de ses longs replis. Les cinquante-trois Cardinaux qui précédaient immédiatement le Vicaire de Jésus-Christ, portaient une mitre de soie, blanche comme la neige, et des chasubles de drap d'or, sans broderies.

Le Chef suprême du monde catholique fermait la marche. La tête de l'auguste Pontife était ornée d'une mitre épiscopale de la plus grande simplicité. Une chappe de même tissu couvrait les épaules de celui qui porte tout le poids des sollicitudes de l'Eglise universelle. Jamais Pie IX ne s'était offert aux Ro-

mains, avec cette dignité ou plutôt avec cette majesté surnaturelle, qui pénétrait d'un frémissement involontaire la foule innombrable, avide de contempler, en ce jour, les traits radieux du Vicaire de Jésus-Christ. Après avoir reçu du haut du trône, dressé dans le sanctuaire, les hommages des Cardinaux de la sainte Eglise romaine, ceux de tous les Evêques, ceux des Prélats, des Chapitres, des Ordres religieux, du Clergé de Rome et des Membres de la commission de théologie dont nous avons parlé, le Pontife sacré fut revêtu des ornements propres aux rites des Eglises d'Orient et d'Occident, et le saint Sacrifice commença.

Quand l'Evangile chanté dans les deux langues grecque et latine fut achevé, le Saint-Père majestueusement assis sur le trône, élevé dans le fond de l'abside et au pied de la Chaire de saint Pierre, vit venir à lui le Doyen du Sacré-Collége, suivi des Patriarches des grands siéges du monde catholique. Parvenus en face du Vicaire de Jésus-Christ, ils tombèrent à genoux, et par la bouche du vénérable Doyen des Cardinaux, ils le supplièrent de mettre enfin un terme aux désirs si légitimes et si ardents de l'Eglise universelle, en imprimant le sceau d'une définition dogma-

tique au privilége de la Conception Immaculée de la Bienheureuse Mère de Dieu.

Le Pontife suprême, profondément ému, répondit qu'il fallait implorer, une dernière fois, les lumières de cet Esprit de vérité qui a dicté tous les oracles dont l'Eglise a retenti depuis dix-huit siècles, et, d'une voix majestueuse, il entonna le *Veni Creator*. Jamais cet hymne d'amour n'était monté plus solennellement, et avec une plus ardente piété, vers le trône du Dieu trois fois saint. Soixante mille bouches redisaient en union avec l'oracle vivant de la vérité divine, la prière que le Saint-Esprit a inspirée lui-même à l'Epouse de Jésus-Christ. Cette supplication divinement sublime était achevée... Alors le successeur de saint Pierre s'assit dans la chaire contre laquelle les tempêtes de l'hérésie et du schisme, les blasphèmes de l'impiété et les négations de l'erreur ne prévaudront jamais. Et pendant que cinquante-trois Cardinaux et deux cents Evêques, pendant que dix mille prêtres et cinquante mille fidèles immobiles d'espérance, et ravis de bonheur, demeuraient plongés dans une sorte d'anéantissement religieux, le Pontife du Dieu vivant *ouvrit sa bouche inspirée* (1). Deux fois, mes chers

(1) Et aperiens os suum docebat eos dicens. *Matt. V, II.*

frères, sous le poids d'une émotion impossible à comprendre, plus impossible encore à exprimer, le Chef suprême de l'Eglise, parut comme accablé par la grandeur de la mission qu'il remplissait. On eut dit que la parole humaine allait faire défaut au Verbe divin, parlant par son organe infaillible, ou que la grande âme de Pie IX allait briser son enveloppe humaine, sous les effusions surnaturelles de la grâce du Saint-Esprit qui la remplissait. Dominant, enfin, par la puissance de son sublime apostolat, l'incompréhensible émotion que lui seul, sur la terre, a dû éprouver, le Docteur infaillible de l'éternelle Vérité, prononça l'oracle divin si impatiemment et si universellement attendu.

« Plein de confiance en Dieu, s'écria le suprême » Hiérarque, et persuadé que le moment est venu de » définir l'Immaculée Conception de la Très-Sainte » Vierge Mère de Dieu, qu'attestent et mettent mer» veilleusement en lumière les oracles divins, la vé» nérable tradition, le sentiment permanent de l'E» glise, l'accord admirable des pasteurs catholiques » et des fidèles, les actes éclatants et les constitutions » de nos prédécesseurs ; après avoir examiné toutes » choses avec le plus grand soin et offert à Dieu des

» prières assidues et ferventes, il nous a paru que
» nous ne devions plus différer de sanctionner et de
» définir, par notre jugement suprême, l'Immaculée
» Conception de la Vierge, et de satisfaire ainsi au
» très-pieux désir du monde catholique et à notre
» propre dévotion envers la Très-Sainte Vierge, afin
» d'honorer de plus en plus son Fils unique Notre-
» Seigneur Jésus-Christ, puisque tout ce qu'on rend
» d'honneur et de louanges à la Mère retourne à
» la gloire de son Fils.

» C'est pourquoi, n'ayant jamais cessé d'offrir,
» dans l'humilité et le jeûne, nos prières particu-
» lières et les prières publiques de l'Eglise à Dieu le
» Père par son Fils, afin qu'il daignât diriger et forti-
» fier notre âme, par la vertu de l'Esprit-Saint. Après
» avoir encore imploré l'assistance de toute la Cour
» céleste, et appelé, par nos gémissements, l'Esprit
» consolateur; agissant aujourd'hui, sous son inspi-
» ration, pour l'honneur de la sainte et indivisible
» Trinité, pour la glorification de la Vierge, Mère de
» Dieu, pour l'exaltation de la foi catholique et pour
» l'accroissement de la religion chrétienne, par l'au-
» torité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bien-
» heureux apôtres Pierre et Paul, et par la nôtre.

» *nous déclarons, prononçons et définissons* que la
» doctrine selon laquelle la Bienheureuse Vierge fut,
» dès le premier instant de sa conception, et par une
» grâce et par un privilége spécial de Dieu tout-puis-
» sant, et en vue des mérites de Jésus-Christ, sau-
» veur du genre humain, préservée et exempte de
» toute souillure de la faute originelle, est une doc-
» trine révelée de Dieu, et que par conséquent, elle
» doit être crue fermement et constamment par tous
» les fidèles. Si donc (ce qu'à Dieu ne plaise), quel-
» ques-uns avaient la présomption de penser dans
» leur cœur, autrement qu'il n'a été défini, qu'ils ap-
» prennent et sachent que, condamnés par leur pro-
» pre jugement, ils ont fait naufrage dans la foi, et
» quitté l'unité de l'Eglise ; et de plus, que si par la
» parole, par l'écriture ou par toute autre voie exté-
» rieure, ils osaient exprimer le sentiment de leur
» cœur, ils encourraient *ipso facto*, les peines por-
» tées dans le droit. »

Pendant que ces paroles de lumière, de vérité, de foi et d'amour descendaient du trône de la sagesse éternelle; à genoux, au pied de l'oracle infaillible et vivant, nous avions le bonheur, l'inexprimable bonheur de produire, sur cette terre consolée, le premier

acte de foi divine que les enfants de l'Eglise eussent encore exprimé sur le dogme si solennellement et si clairement défini de la Conception Immaculée de la Bienheureuse Vierge Mère de Dieu.

En cet instant solennel et suprême, toutes les âmes, toutes les intelligences, tous les cœurs des heureux fidèles renfermés dans la basilique de Saint-Pierre, étaient identifiés à la pensée, au cœur et à la parole du Vicaire de Jésus-Christ; nous n'étions plus de la terre. Le décret pontifical nous avait portés dans les hauteurs inaccessibles où, de toute éternité, le Verbe infini avait prononcé l'oracle immortel que l'univers venait d'entendre. Les larmes de la joie la plus vive, coulaient, avec l'effusion d'une foi rassasiée, avec les intarissables épanchements d'un amour satisfait.

Le silence de joie, d'admiration et d'amour qui avait succédé à l'oracle infaillible, fut interrompu par le chant du *Credo*. Le Pontife bienheureux, le glorificateur prédestiné de la Vierge Immaculée, l'entonnna, d'une voix retentissante et solennelle. Pie IX venait de donner à la terre, une nouvelle édition du symbole catholique; il venait de mettre au grand jour des clartés dogmatiques, le privilége glorieux de l'Immaculée Conception, implicitement renfermé dans

les immortelles prérogatives de la Femme divine, qui, ayant conçu du Saint-Esprit, avait engendré, de son sein virginal, le Verbe fait chair. Pie IX, en un mot, venait d'enchâsser, de ses mains augustes, dans le symbole de la foi catholique, l'émeraude resplendissante, la pierre la plus précieuse des gloires de la Reine de l'univers.

La grande Métropole du monde chrétien semblait tressaillir de joie. Les voûtes de la basilique de Saint-Pierre s'ébranlaient sous les accents des pontifes, des prêtres et des innombrales fidèles qui chantaient pour la première fois, au sein de l'Eglise militante, le dogme divinement défini du privilége de l'Immaculée Conception, et qui avaient l'énivrante félicité, d'être témoins des dernières et suprêmes manifestations, par lesquelles, le Saint-Esprit mettait le comble, dans la cité du temps, aux gloires de la Vierge Immaculée.

Quand le saint sacrifice fut achevé, le radieux Pontife entonna l'hymne triomphal de la reconnaissance. Le *Te Deum* n'avait jamais été chanté sur la terre, pour un plus beau triomphe. Jamais l'enfer n'avait fait entendre des rugissements plus désespérés, que ceux, qu'allaient réveiller dans ses abîmes, les soixante mille voix qui faisaient retentir le canti-

que sacré, sous la voûte de la cathédrale de l'univers. En entendant les immortelles strophes qui portaient jusqu'au plus haut des cieux, les acclamations de l'épouse du Christ, rendant grâce à son céleste Epoux de la gloire qu'il venait de verser, avec tant de magnificence, sur l'auguste Reine du Ciel et de la terre. Lucifer, confondu, écrasé et comme anéanti, allait cacher sa honte, sa jalouse haine, son implacable envie, au fond des ténèbres devenues le lieu de son éternel supplice et de son exil éternel.

Le *Te Deum* étant achevé, l'immortel Pie IX fut porté triomphalement, du pied de l'autel et de la confession de saint Pierre, dans une chapelle latérale consacrée à Marie. Les mains vénérables du Pontife-Roi allaient poser sur la tête d'une image de la Vierge Immaculée, un diadème d'or, étincelant de pierres précieuses du plus grand prix. La tête auguste et sacrée du Vicaire de Jésus-Christ était ornée de la tiare aux trois couronnes. Ce gand Pontife planait, avec une incomparable majesté, sur un monde de fidèles qui ne pouvaient plus contenir les transports de joie dont ils étaient remplis. Les flots animés de cette multitude, s'ouvraient respectueusement, quoique avec peine, pour laisser un passage au trône mobile

sur lequel était porté le Vicaire de l'Homme-Dieu. Jamais triomphateur n'avait remporté de victoire comparable à celle qui marquera dans les destinées de la Papauté, comme son plus éclatant et son plus beau triomphe.

Il était une heure quand le Pape rentra, comme un conquérant pacifique, dans ce Vatican chrétien, qui sert de demeure à celui qui, seul, en ce monde, a reçu la mission et le pouvoir de redire à la terre, les oracles descendus du sanctuaire de l'adorable Trinité. La solennité religieuse à laquelle se rattache l'événement le plus heureux, pour l'humanité, était consommée.

Mais l'enthousiasme du peuple romain avait préparé une fête de famille, une illumination et des réjouissances qui devaient dépasser en splendeur, toutes les manifestations publiques de joie et de bonheur, dont la Rome des Papes avait été le théâtre depuis qu'elle a été donnée, de Dieu, à saint Pierre, pour être jusqu'à la fin des siècles, le siége de ses successeurs, et la reine de l'univers régénéré par le sang du Christ.

A la chute du jour, le dôme de Saint-Pierre étendait, depuis le sommet de la croix qui le couronne,

jusqu'aux marches du grand portail de la basilique sainte, de longs rubans de flammes qui mettaient en saillie toutes les lignes et toutes les proportions architecturales de ce géant des œuvres de l'homme. Mais à six heures précises, toutes les cloches de la cité bienheureuse qui renferme près de cinq cents églises, et les canons du château Saint-Ange, donnèrent le signal de l'illumination générale. Le dôme de Saint-Pierre s'embrasa soudain, et en moins d'un quart-d'heure, un lac de flammes innondait la grande coupole et projettait des masses de clartés sur la cité aux sept collines, sur la campagne romaine, et jusques sur les flots de la Méditerrannée. On eut dit un phare immense posé dans le ciel, pour donner à l'univers étonné, mais reconnaissant, le signal de ces illuminations et de ces fêtes qui ont fait le tour du globe, et dont il n'y a jamais eu d'exemple, dans l'histoire de l'humanité.

Les portiques et les façades de toutes les Eglises de Rome avaient disparu, ou plutôt, avaient subi une transformation merveilleuse, sous des torrents de lumière, simétriquement et harmonieusement distribués à leurs surfaces. Les palais si multipliés dans la ville éternelle, avaient subi la même métamor-

phose. Les rues de Rome étaient changées en avenues éblouissantes. Toutes les maisons étaient devenues des sanctuaires lumineux, au milieu desquels l'image de la Vierge Immaculée apparaissait radieuse de majesté. Des milliers de bougies, des lampes innombrables, des transparents aux mille couleurs, faisaient jaillir de toutes les façades de ces temples domestiques, des gerbes de lumière. Les feux de joie s'échelonnaient de distance en distance, dans toutes les rues et sur toutes les places de la capitale du monde chrétien ; le quartier des juifs avait cédé à l'entraînement général, et les enfants d'Abraham faisant trêve à leur longue obstination, fêtaient avec Rome, la Vierge Immaculée promise à leurs ancêtres et que les prophètes d'Israël avaient chantée.

Le vénérable chapitre de Saint-Pierre donnait aux plus illustres pélerins de Rome une fête splendide, dans le vaste palais qui fait face au grand portail du dôme de Saint-Pierre. Les Cardinaux, les Evêques, les Ambassadeurs des nations, les Prélats et la haute noblesse, s'étaient donné rendez-vous sous les tentes brillamment illuminées des galeries de ce palais.

La joie était dans tous les cœurs. L'enthousiasme le plus indescriptible éclatait sur tous les visages.

Quand on n'a pas été témoin d'un pareil spectacle, il est impossible de se faire une juste idée de l'exaltation sainte, et de l'énivrante félicité que la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de l'Auguste Mère de Dieu, versait dans le cœur des heureux habitants de la Rome Pontificale, et que partageaient les deux cent mille pélerins accourus de tous les points de l'Europe, pour contempler le triomphe de Marie Immaculée.

Le dôme gigantesque avait perdu sa chevelure embrasée, et Rome était encore plongée dans les clartés d'un jour lumineux. Il était plus de minuit, quand la mer populaire qui innondait la grande cité rentra dans le silence.

Le 8 décembre de l'année immortelle 1854, venait de dicter à l'histoire de l'Eglise sa plus belle page.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

BUT PROVIDENTIEL

DE LA PROCLAMATION

DU DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Cum obduxero nubibus Cœlum, appparebit arcus meus in nubibus Cœli, et recordabor fœderis mei. (GEN. IX, 14.

Quand le Ciel se couvrira de nuages, un arc brillant paraîtra dans les nuées, et je me souviendrai de mon alliance.

Vous êtes-vous représenté quelquefois, mes très-chers frères, la terreur et l'immense désolation qui durent accabler Noé et sa famille, au moment où ils sortirent de l'arche, qui leur avait servi d'asile contre les flots de ce déluge universel, qui venait d'engloutir la race humaine ? Quel spectacle s'offre à leurs regards ! Ils n'aperçoivent de toute part, que les débris immenses de cette catastrophe, ils n'ont sous les yeux

que les larges sillons de la foudre qui vient de frapper une terre maudite. Et du milieu de ce chaos s'échappe une voix menaçante et terrible qui semble prolonger les échos de la justice divine. Mais Dieu, toujours plus enclin à pardonner qu'à punir, les rassure. Et pour ressusciter dans leur âme, la confiance presque desséchée et tarie par la crainte, il leur apprend, qu'il va faire avec eux une alliance éternelle. Il leur déclare qu'il n'y aura plus de déluge, et que rien n'interrompra désormais, les lois, un moment suspendues, de la création. « Quand le ciel se couvrira de nuages, un arc brillant paraîtra dans les nuées et je me souviendrai de mon alliance. » *Cum obduxero nubibus Cœlum.*

Depuis plusieurs siècles, mes très-chers frères, l'Europe se sépare visiblement du christianisme ; elle est presque déracinée du sol des divines révélations. L'Eglise a perdu presque tout le terrain qu'elle avait conquis sur l'ancien paganisme. La moitié de l'Europe s'est précipité dans le schisme et dans l'hérésie. L'incrédulité et le doute ravagent les nations qui se disent encore catholiques. Jésus-Christ a été chassé du droit des gens et du droit public, de la littérature et des arts, de la politique et des lois, de la philoso-

phie et des mœurs. La société moderne adore l'or, elle adore la chair, la raison; elle est livrée à des crimes évidemment sataniques. Les hommes de ce temps ont perdu la notion des vérités de l'ordre surnaturel. Ils vivent, ou plutôt ils se dégradent, dans ce naturalisme antisocial et antichrétien, qui n'est qu'une véritable idolatrie. La terre succombe sous le poids de la luxure et de l'iniquité (1).

Or, voilà le moment choisi, par l'adorable Providence pour donner à la terre le signe de la miséricorde; voilà le moment prédestiné par l'éternelle sagesse, pour faire resplendir aux yeux de la race humaine l'immortel privilége de la Conception Immaculée de la Bienheureuse Mère de Jésus-Christ. *Cum obduxero nubibus cælum, apparabit arcus meus in nubibus cæli... et recordabor fœderis mei.*

Le fait historique de la proclamation du dogme consolateur des gloires de la Reine des Anges nous est connu. Nous avons essayé de reproduire le tableau fidèle d'un événement qui a remué tout l'univers, et dans les profondeurs duquel, se cache une source intarissable de bénédictions pour la génération qui en a

(1) Eg ravabit terram iniquitas sua, et corruet *Isai. XXIV, 20.*

été témoin, et pour celles qui doivent lui succéder.

La proclamation dogmatique de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge est, après l'incarnation du Verbe et la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ l'événement le plus considérable et le plus prodigieux qui se soit accompli au sein de l'humanité. Cet événement doit avoir des conséquences proportionnées à sa grandeur. Ce fait, d'incomparable miséricorde, est, si je ne me trompe, le complément du monde surnaturel. Nous allons en chercher le secret, en étudier le but providentiel, et vous faire comprendre si Dieu daigne nous donner la lumière de sa grâce, que c'est dans ce dogme, que se cache le dernier mot du présent et de l'avenir.

Avant de quitter la terre Notre-Seigneur Jésus-Christ disait à ses disciples : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les porter à présent ; mais lorsque viendra cet esprit de vérité, il vous enseignera toute vérité (1). »

(1) Adhuc multa habeo vobis dicere ; sed non potestis portare modo.

Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem. *Joan. XVI, 12, 13.*

Il y a donc une multitude de vérités surnaturelles que le Saint-Esprit devait enseigner à l'Eglise à partir de l'Ascension du divin Sauveur. Ces vérités, dont toutes les racines tiennent au sol des divines révélations, le Saint-Esprit les enseigne, les développe, au sein de l'Eglise, selon le plan de la divine sagesse, et il les manifeste dogmatiquement, quand l'heure providentielle a sonné. C'est le Saint-Esprit qui dicte, de siècle en siècle, à l'Epouse de Jésus-Christ, l'Evangile des gloires et des priviléges de l'auguste Marie. Ces priviléges et ces gloires resplendissent sur le monde par le culte et par les monuments liturgiques, qui sont l'expression solennelle et publique de l'amour des enfants de l'Eglise pour la Bienheureuse et Immaculée Mère de Dieu. Remarquons toutefois que les gloires et les priviléges de la Très-Sainte Vierge ne sont que l'épanouissement nécessaire de l'immense dignité dont elle est revêtue en qualité de Mère de Dieu. Le titre de Mère de Dieu renferme, comme nous l'avons vu, une dignité infinie en son genre (1).

Nous avons appris de saint Pierre-Damien, que

(1) Dignitas maternitatis Dei, suo genere infinita. *Suarez.*

l'auguste Mère de Dieu *a une identité de nature avec son divin Fils* (1).

Nous croyons avec saint Anselme, que la dignité de Mère de Dieu « surpasse toute dignité quelle qu'elle puisse être, après celle de Dieu. »

Nous pensons avec saint Bernard, qu'en faisant la Bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, le Tout-Puissant lui a donné « la sommité même de toute grandeur (2). »

Nous sommes heureux de dire, avec saint Bernardin de Sienne, que la Bienheureuse Vierge Marie, pour pouvoir devenir Mère de Dieu, a dû être élevée à une sorte d'égalité avec Dieu (3).

Nous sommes convaincu de la vérité profonde et lumineuse de cet axiome de la théologie, savoir : « que Dieu donne à chacun une grâce proportionnée à la vocation à laquelle il est appelé (4). »

(1) Habitat Deus in Virgine, cum qua habet identitatem naturæ. *Serm. Assumption. B. M. V.*

(2) Summum dedit Mariæ, scilicet Dei maternitatem. *Bern. De laud. B. M. V.*

(3) Ut esset Mater Dei, debuit elevari ad quamdam æqualitatem divinam. *Bernard. Serm. B. M. V.*

(4) Unicuique datur gratia secundum id ad quod eligitur. *S. Thom.*

La dignité de Mère de Dieu étant la plus haute dignité à laquelle une créature puisse parvenir, sous l'empire de la toute-puissance, il est de toute évidence que la Bienheureuse Vierge n'a pu être revêtue de cette dignité suprême, sans y être préparée par des grâces proportionnées à sa sublime vocation : *Unicuique datur gratia secundum...*

D'après cette doctrine, il est manifeste que la maternité divine à laquelle l'auguste Marie était appelée par un décret d'éternelle sagesse, implique la sainteté la plus parfaite dont une créature puisse être revêtue. La maternité divine touche à l'ordre de l'union hypostatique, au degré le plus près possible ; et l'intelligence éclairée au rayon de la foi, comprend très-clairement, que cette incomparable dignité réalise entre Dieu et la créature l'union la plus étroite et la plus parfaite.

La Très-Sainte Vierge, appelée à cette dignité, sera donc enrichie d'une sainteté suréminente, d'une sainteté immensément supérieure à toute sainteté, autre que la sainteté de Dieu même. Nulle souillure, nulle imperfection, nulle peccabilité, nulle ombre d'imperfection n'obscurciront son âme immaculée. La Très-Sainte Vierge, en un mot, sera enrichie d'une grâce

de sainteté et de vertu proportionnée à l'incompréhensible dignité de Mère de Dieu.

La Conception Immaculée de la Très-Sainte Vierge est donc une condition indispensable de sa vocation. Si la Bienheureuse Vierge eut contracté, comme nous, la tache du péché originel, elle eut été, au premier instant de sa création, l'ennemie de son Dieu, l'esclave du démon, du péché et de la chair. Enfant de colère, elle eut relevé, ne fut-ce que pendant l'espace d'une seconde, de l'empire de celui dont elle devait écraser la tête. Lucifer aurait pu dire à Dieu : Je l'ai possédée avant vous. Elle m'a appartenu avant de vous appartenir. Mon souffle a profané le tabernacle que vous avez choisi, de toute éternité, pour en faire votre paradis de délices.

La dignité de Mère de Dieu, devant laquelle toutes les grandeurs des Anges et des hommes ne sont pour ainsi dire que des atômes, a ses lois, ses conditions d'existence, ses éléments constitutifs et nécessaires. Une sainteté exempte non-seulement de toute souillure, mais de l'apparence même de la plus légère imperfection, est la loi primordiale, la loi créatrice de cette suprême dignité.

Mais le Vicaire de Jésus-Christ, en définissant dog-

matiquement le privilége de l'Immaculée Conception a-t-il fait un dogme nouveau ? Gardons-nous d'une pensée qui serait à la fois une hérésie et un blasphème. Le Pape, par le décret dogmatique de la Conception de la Très-Sainte Vierge, n'a pas fait un dogme nouveau. Faire un dogme nouveau, ce serait créer, dans l'Eglise, une vérité inconnue dont les révélations divines ne renfermeraient aucune trace. Ce serait imprimer le sceau divin à une croyance dont le monde catholique n'aurait jamais entendu parler. Ce serait, en un mot, inventer un décret divin. Qu'a donc fait le Pape par la définition dogmatique du privilége de l'Immaculée Conception?

Le docteur infaillible a mis en lumière une croyance de l'Eglise universelle. Il a dissipé les nuages qui l'environnaient encore au sein de la nuit du temps.

Le Pontife suprême a fixé pour jamais le sens des divines écritures sur la sainteté suréminente de celle qui devait porter un Dieu dans son sein. Le Vicaire de Jésus-Christ, en définissant le privilége de l'Immaculée Conception, a tiré des trésors des divines révélations le diamant le plus beau de la couronne immortelle de la Reine des Anges. Cette perle d'ineffable beauté, il la fait resplendir de son éclat suprême, par le décret d'une définition dogmatique.

Ecoutons l'oracle de la vérité, parlant à l'univers, dans la Bulle du dogme de l'Immaculée Conception.

« De célèbres monuments de la vénérable antiquité,
» tant de l'Eglise orientale que de l'Eglise occiden-
» tale, prouvent en effet, avec évidence, que cette
» doctrine de l'Immaculée Conception de la Bien-
» heureuse Vierge Marie, qui a été d'une manière
» éclatante expliquée, déclarée et confirmée chaque
» jour davantage, qui s'est propagée d'une façon
» merveilleuse chez tous les peuples et parmi toutes
» les nations du monde catholique, avec le ferme
» assentiment de l'Eglise, par son enseignement, son
» zèle, sa science et sa sagesse, a toujours été pro-
» fessée par l'Eglise, comme reçue de main en main
» de nos pères et revêtue du caractère de doctrine
» révélée. Car l'Eglise du Christ, vigilante gardienne
» et protectrice des dogmes qui lui sont confiés, n'y
» change rien, n'en diminue rien, n'y ajoute rien.
» Mais traitant avec une attention scrupuleuse et avec
» sagesse les choses anciennes, s'il en est que l'an-
» tiquité ait ébauchées et que la foi des Pères ait in-
» diquées, elle s'étudie à les dégager, à les mettre en
» lumière, de telle sorte, que ces antiques dogmes de
» la doctrine céleste, prennent l'évidence, l'éclat, la

» netteté, tout en gardant leur plénitude, leur inté-
» grité, leur propriété, et qu'ils se développent, mais
» seulement dans leur propre nature, c'est-à-dire en
» conservant l'identité du dogme, du sens et de la
» doctrine. »

L'astronome qui signale une constellation ne crée pas un astre nouveau. A l'aide des clartés fournies par des instruments plus parfaits que ceux dont on s'était servi jusqu'à lui, tous les yeux peuvent apercevoir, désormais, l'astre lumineux qui existe dès l'origine des choses. L'Eglise, en un mot, définit les vérités révélées, quand l'heure de les définir a sonné. Elle définit les vérités antiques, quand cette définition est devenue nécessaire pour le bien de l'humanité, pour le triomphe de l'Eglise, pour la ruine des hérésies et des erreurs et pour le salut des âmes.

Le monde chrétien croyait à la consubstantialité du Verbe divin avec le Père, quand elle fut définie dogmatiquement par le Concile de Nicée. L'Eglise croyait à la maternité divine de la Très-Sainte Vierge, quand elle fut définie dogmatiquement dans le Concile d'Ephèse. Elle croyait à la virginité perpétuelle de la bienheureuse Marie avant de la définir.

L'Eglise croyait que la Très-Sainte Vierge n'a jamais commis la faute la plus légère, avant que le saint Concile de Trente eut mis cette vérité dans tout son jour.

L'Eglise a toujours célébré dans ses chants liturgiques la victoire la plus complète de la Vierge Immaculée sur l'antique serpent. Elle était donc bien éloignée d'accréditer l'opinion d'après laquelle la Bienheureuse Marie, au lieu d'écraser Lucifer, eut été elle-même la proie de Lucifer. Mais le moment marqué dans les conseils divins, pour la proclamation dogmatique de l'Immaculée Conception, n'était pas venu.

On demandera peut-être pourquoi l'Eglise a attendu dix-huit siècles, avant d'imprimer au privilége de la Conception Immaculée de la Très-Sainte Vierge le sceau d'un décret dogmatique. Nous répondons que l'Eglise gouvernée par le Saint-Esprit, participe en quelque sorte à l'immortalité de Dieu même. Elle a devant elle une série de siècles qui ne s'épuiseront qu'au moment, où le fleuve du temps ayant achevé son cours, fera place à l'éternité. L'Eglise n'obéit pas, comme l'homme déchu, aux mouvements et aux caprices d'une activité maladive. Elle a appris de son

céleste Epoux, à faire toutes choses « avec mesure, avec nombre, avec poids (1). »

L'Eglise, à l'imitation de la Sagesse éternelle, « va d'un extrême à l'autre, avec une force et une suavité incomparables (2). »

Quand il nous serait impossible d'apercevoir les raisons de haute sagesse et de divine prudence qui ont guidé la marche de l'Eglise, dans le développement et dans la manifestation successive des vérités révélées, nous devrions nous incliner avec une humble docilité et nous interdire jusqu'à l'ombre même de la surprise ou de l'hésitation.

Nous allons essayer cependant de rechercher les causes profondes et les motifs surnaturels auxquels l'Eglise de Jésus-Christ a obéi, en n'imprimant qu'au dix-neuviéme siècle de l'ère de l'Evangile, le sceau d'une définition dogmatique, au privilége de la Conception Immaculée de la Très-Sainte Vierge.

La terre est en proie, à l'heure où nous sommes, à des maux si profonds, elle est rongée par des plaies si vives, si livides, si violemment enflées, qu'elles

(1) Omnia in mensura, et numero, et pondere. *Sap. XI, 21.*

(2) Attingit ergo a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. *Sap. VIII. 1.*

sont devenues incurables (1), à moins que l'éternelle Sagesse ne les guérisse, par un prodige de sa toute-puissance et de son infinie miséricorde, ou que la justice divine, fatiguée des crimes du monde, ne détruise la race humaine dans une dernière catastrophe.

Or, nous croyons fermement que la proclamation dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie, est le remède miséricordieux préparé, par la divine Providence, pour guérir les maux qui écrasent la terre. Nous sommes profondément convaincu que le dogme de l'Immaculée Conception, étant l'événement le plus considérable de l'humanité, depuis la venue de Jésus-Christ, l'éternelle clémence a caché dans ce dogme des gloires de la Très-Sainte Vierge , tout un monde de bénédictions surnaturelles, pour la guérison des plaies de l'humanité, et pour l'épanouissement suprême et définitif, ici-bas, du mystère de la grâce régénératrice de ce divin Esprit que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait promis à ses Apôtres, avant de monter au ciel.

Nous croyons que le dogme de l'Immaculée Conception porte dans ses entrailles les dernières consé-

(1) Vulnus, et livor, et plaga tumens, non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo. *Isaie. I, 6.*

quences de la grâce, dont il est lui-même la plus éclatante et la plus merveilleuse expression.

L'Europe est en proie à l'action dévorante du sensualisme le plus désespéré. Elle est ravagée par le rationalisme le plus effréné. Elle succombe sous l'action palpable et tangible des esprits de ténèbres. Elle est livrée, en un mot, à des crimes évidemment sataniques.

Or, le dogme de l'Immaculée Conception est le remède souverain du sensualisme, du rationalisme et du satanisme. L'objet de cette conférence, est d'établir que le dogme de l'Immaculée Conception est mortel au sensualisme désespéré de notre temps, et qu'il en est le remède.

Le sensualisme du paganisme antique fut marqué à deux caractères. Il atteignit, en premier lieu, les dernières limites de la corruption ; et il fut divinisé par les nations abruties qui en étaient devenues la victime.

La chair, depuis la chûte du premier homme, a été le tyran le plus implacable de l'humanité. Plongés dans tous les excès de la vie des sens, les hommes antédiluviens se rendirent coupables de désordres tellement inouïs, que la justice divine se vit forcée,

en quelque sorte, d'exterminer la race humaine. En ces jours d'indigne mémoire, « toute chair, comme dit l'Ecriture, avait corrompu sa voie (1). » Des forfaits, dont il est impossible de se faire une juste idée, ayant provoqué la colère du Tout-Puissant, « tous les grands abîmes se rompirent à la fois, et les cataractes du ciel furent ouvertes (2) » et la race humaine périt toute entière, à l'exception d'une seule famille. Ce châtiment, dont le globe terrestre porte l'ineffaçable empreinte sembla insuffisant. Le poison du sensualisme s'était caché dans l'arche qui servit d'abri aux restaurateurs du genre humain. Quelques siècles s'étaient à peine écoulés, depuis cette immense catastrophe, et il fallut épouvanter la terre par des calamités nouvelles.

Les villes abominables de la Pentapole sont englouties dans un déluge de flammes ; le soufre et le bitume tombent, en pluie de feu, sur Sodome et Gomorrhe. Un lac redouté et maudit prend la place de ces cités détruites, et, après quarante siècles, le voyageur stu-

(1) Omnis quippe caro corruperat viam suam super terram. *Gen. VI, 12.*

(2) Rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ, et cataractæ cœli apertæ sunt. *Gen. VII, 11.*

·péfait, aperçoit encore les ineffaçables sillons, dont la foudre a marqué les honteux rivages de la mer Morte.

Sous les règnes voluptueux et écrasants des Pharaons, des rois d'Assyrie, des Nabuchodonosor et des Césars, le sensualisme païen monta à des excès et prit des proportions qu'il ne peut plus atteindre, depuis la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les tyrans voluptueux, les pourceaux couronnés dont nous rappelons les noms maudits, furent les plus grands corrupteurs de la terre. Leur insatiable luxure dévora le monde, et leur fit commettre des excès tels que toutes les puissances de l'âme se soulèvent d'une invincible horreur, en se les rappelant.

La Rome des Césars, héritière de toutes les débauches et de toutes les infamies des nations qu'elle avait subjuguées, devint le théâtre du plus hideux, du plus monstrueux sensualisme.

Le Colysée, les Thermes de Néron, de Caracalla et de Dioclétien attestent, par leurs colossales dimensions et par leurs gigantesques débris, à quels excès étaient parvenues les abominations de Rome païenne. Les monstres qui se succédèrent pendant plus de trois siècles , firent de Rome idolâtre un immense

foyer de luxure et de débauche. Ils en firent un abattoir de chair humaine, pour les plaisirs et pour la barbarie d'un peuple de cannibales.

Mais le caractère propre, le signe indélébile du sensualisme païen, fut la déification même de la volupté. La chair, pendant toute la période du vieux paganisme, fut adorée d'un bout de la terre à l'autre. La félicité suprême des dieux, des héros, des Césars, des philosophes, des poètes, des nations païennes, ne s'éleva jamais au-dessus des jouissances hideusement impures de la matière.

L'Olympe païen ne fut, aux yeux des nations tant vantées de la Grèce et de Rome, qu'un lieu de dépravation, qu'un infâme repaire de vices. Le Jupiter Capitolin, regardé comme la divinité suprême de la Rome des Césars, épouvanterait, même aujourd'hui, par ses scandaleuses luxures, par ses incestes et ses adultères, par ses infamies de tout genre, les libertins les plus méprisés.

Il eut été impossible de faire un honnête homme d'un seul des dieux d'Homère, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, etc. Et, chose inouïe! ces monstres divinisés, chantés, célébrés, glorifiés par tous les poètes et par tous les livres du paganisme, sont l'objet d'une sorte

de culte littéraire pour les générations élevées, depuis plus de trois siècles, dans toutes les écoles privées et publiques de l'Europe.

Les enfants de l'Eglise qui aspirent à l'honneur insigne du sacerdoce, ou qui veulent se préparer aux carrières de la vie publique, sont forcés, sous peine de punition, de ne rien ignorer de l'origine si souvent infâme, de la vie, des actions scandaleuses et révoltantes des dieux, des déesses, des nymphes et des héros du vieux paganisme.

Les honteuses débauches, la vie criminelle ou atroce des Césars païens, des héros païens, des Bru u s, de tous ces monstres enfin, qui firent des siècles idolâtres une ère de sang, de barbarie, d'abrutissement et de désespoir pour l'humanité, ont été et sont encore la mine inépuisable et toujours explorée, des travaux classiques et littéraires de la jeunesse élevée dans les colléges de l'Europe chrétienne.

Le sensualisme païen inonda la terre d'un déluge de crimes, et il fut divinisé. Il précipita le vieux monde dans une dépravation intellectuelle, morale et même physique, qui dépasse toute mesure, et on lui éleva, sur tous les points de l'univers, des temples et des autels. La religion des nations idolâtres ne fut, en

un mot, que la déification et l'apothéose des instincts, des appétits et des penchants les plus abjects et les plus honteux de l'homme-animal.

Or, le sensualisme de notre temps est marqué à ce double caractère. L'Europe, depuis la renaissance, n'a cessé de se précipiter dans tous les excès d'un sensualisme grandissant, et l'Europe adore la chair : elle est vendue au culte dégradant de la matière.

Un fait éclatant comme la lumière, c'est que l'Eglise, après avoir vaincu le paganisme des Césars par le sang de ses apôtres et de ses martyrs, dissipa par ses docteurs, par ses pontifes et par ses prêtres, les profondes ténèbres dans lesquelles les nations barbares étaient plongées.

A dater de Constantin, premier disciple couronné du Dieu qui mourut sur la croix, le triomphe de la grâce et de la lumière de l'Evangile s'étend sur toutes les provinces de l'empire d'Orient et de l'empire d'Occident, et il devient irrésistible. Toute la période écoulée, depuis saint Grégoire-le-Grand, jusqu'à la renaissance du paganisme de l'enseignement et des lettres, au milieu du quinzième siècle, nous présente le spectacle des conquêtes de l'Eglise sur le monde connu.

Le paganisme vaincu cède l'empire à Jésus-Christ. Le Christ règne sur le monde. Il règne, il commande, il est partout triomphant (1).

Le droit public chrétien sort des entrailles de l'Evangile. Le droit des gens, créé par la justice et par la charité, plane sur le monde renouvelé. Le vieux paganisme avait fait des trois-quarts de la race humaine un vil troupeau d'esclaves, et le christianisme, né comme son divin Fondateur, dans l'étable de Bethléhem, a anéanti l'esclavage. Les lois, les mœurs, la politique, les lettres, les arts, la famille, la cité, l'Europe entière a été remuée, changée, transfigurée par le sang et par la grâce de Jésus-Christ.

La Papauté, pendant plus de mille ans, a tenu dans ses mains le sceptre du monde politique et social. Elle a créé la civilisation chrétienne, détrôné la force, sanctionné la justice et le droit. Elle a vaincu la barbarie, et courbé les rois et les peuples sous le joug de l'Evangile. La liberté chrétienne, l'égalité chrétienne, la fraternité chrétienne doivent à l'action régénératrice de la Papauté, leur origine et tout ce qu'elles ont apporté de grandeur, de dignité, de charité et d'amour aux nations modernes.

(1) Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.

Comment ces merveilleuses créations de la grâce ont elles été arrêtées dans leur mouvement d'expansion ? Comment le fleuve divin de la civilisation catholique a-t-il été suspendu dans son cours ?

Satan a ressuscité, au sein des nations de l'Europe, le paganisme greco-romain. La renaissance a inoculé à toute l'Europe le sensualisme des siècles idolâtres. L'enseignement des lettres et des idées païennes a été l'instrument funeste mis en jeu pour déchristianiser la société moderne. Cette œuvre de ténèbres s'accomplit depuis plus de trois siècles. Les colléges dirigés par des corps religieux, et les écoles ecclésiastiques, n'ont pas échappé à la dévorante action d'un enseignement puisé dans les *fables* du paganisme. L'idée païenne, partout enseignée, partout répandue, partout exaltée, a étouffé le froment divin de la vérité surnaturelle, et l'Europe, après avoir répudié l'héritage qu'elle avait reçu de Jésus-Christ, le bonheur et la gloire qu'elle devait à la Papauté, a demandé sa civilisation, son droit public, son droit des gens, ses lois, ses mœurs et ses arts, sa vie civile, sa vie sociale et sa vie politique, non à l'Esprit de vérité, de charité et de vertu, descendu sur le monde par la grâce de Jésus-Christ, mais aux poètes, aux sages,

aux philosophes, aux rhéteurs, aux héros, aux Césars, aux Brutus du vieux paganisme.

On ne trouve pas un théâtre en Europe pendant toute la durée des siècles de foi. Les nations élevées à l'école de Jésus-Christ et nourries de la sève et de la moëlle de l'Evangile, auraient rougi d'assister à des représentations théâtrales, à des drames, à des tragédies, à des comédies puisées dans les mœurs, dans les fables impures, dans les crimes, dans la vie des dieux et des grands hommes des siècles païens. La société chrétienne ne connut, n'admira d'autres scènes tragiques que celles qui avaient pour but d'imprimer dans les souvenirs et dans le cœur des peuples, les immortels prodiges de la charité de Jésus-Christ. Les paraboles de l'Evangile, les moralités chrétiennes, reproduites dans leur naïve simplicité, sous les yeux des fidèles, popularisaient, au sein des nations catholiques, les enseignements sublimes de la révélation.

Or, depuis la renaissance, cent mille théâtres se sont élevés, comme par enchantement, sur tous les points de l'Europe. Ils ont pris la place des Eglises, des abbayes, des monastères et des innombrables chefs-d'œuvre que le marteau destructeur des sec-

tes hérétiques, schismatiques et révolutionnaires, avait abattus. Le théâtre païen, les comédies lascives d'Aristophane, d'Anacréon, de Plaute, de Térence, de Perse; les scènes licencieuses de Juvénal, de Catulle, de Tibule, de Virgile, d'Ovide, d'Horace; toutes les productions sensuelles de la littérâture idolâtre ont été applaudies avec fureur sur tous les théâtres de l'Europe paganisée. Des milliers de pièces, de tragédies, de drames calqués, pour le fond et pour la forme, sur les productions théâtrales des Grecs et des Romains, ont passionné les masses pour les fables impures et corruptrices du paganisme. Les exhibitions théâtrales ont fait prendre à dégoût, aux chrétiens des trois derniers siècles, les divines saveurs des faits évangéliques et des mystères sacrés, qui se déroulent aux yeux des fidèles dans le cycle de l'année liturgique et des solennités du culte divin. Mais ce qui dépasse l'étonnement, c'est que des corps religieux, voués à l'enseignement et à l'éducation de la jeunesse, se crurent obligés, dans l'intérêt des lettres païennes et de l'art païen, de construire dans leurs colléges, des salles de théâtre, pour faire jouer à des enfants régénérés dans la grâce du saint baptême, des pièces de théâtre, des comédies et des drames

universellement consacrés à la mémoire et à la glorification des idées païennes, des dieux et des héros païens.

Depuis quatre siècles la fièvre des scènes de théâtre empruntées au paganisme, a pris des développements si effrayants, qu'au sein de nos cités populeuses, mais surtout à Paris, nous voyons se reproduire cette rage pour le théâtre, qui se résumait pour les païens de Rome sous les Césars, dans ces deux mots de hideux souvenir : *Panem et circenses.* « Du pain et des théâtres. »

L'Europe, pendant les siècles de foi, ne lit point de mauvais livres. Quelques romans manuscrits, quelques livres de chevalerie, forment tout le bagage européen des écrits dangereux. La littérature, la poésie, les livres, célèbrent et glorifient les mystères de la grâce. Les œuvres de la pensée ont leur foyer, leur unique foyer dans les miracles de l'amour infini qui fit descendre un Dieu sur la terre, pour en faire le fils et le frère de l'homme, afin que l'homme devînt le fils et le frère de Dieu. Or, l'Europe, depuis plusieurs siècles, est inondée de livres impies et licencieux. Toutes les luxures, toutes les immoralités, glorifiées par les écrivains voluptueux de la Grèce et de

Rome ont été reproduites, commentées, éditées, traduites et imprimées à des centaines de milliers d'exemplaires. Des montagnes de mauvais livres ont été ajoutés aux livres dépravateurs de l'antiquité païenne. On l'a dit avec vérité : *Notre siècle n'aime que les romans*. Les presses de la France et de l'Europe ont rempli le monde de livres où le cynisme de la pensée le dispute au cynisme de l'âme.

Le roman-feuilleton, les productions les plus immorales répandues, distribuées avec une prodigalité vraiment infernale , sont allées démolir la foi et les mœurs de la famille jusques dans le dernier hameau du dernier village, jusques dans le dernier atelier de la dernière fabrique. Toutes les déjections immondes de la littérature contemporaine, tous les produits fétides des faiseurs de romans, tout le fumier de la poésie théâtrale, sont devenus la pâture la plus recherchée, le met le plus exquis pour ces multitudes de lecteurs de tout âge, de tout état et de tout sexe, qui cherchent dans les mauvaises lectures une sorte *d'opium moral*, dont il ne leur est plus possible de se passer.

L'esprit chrétien avait anéanti les danses païennes. Pendant l'ère si calomniée et si méconnue des siècles

de foi, on n'en trouve, pour ainsi dire, plus de trace. Les invectives si éloquentes et si fortes des Docteurs et des Pères de l'Eglise contre les danses lubriques, contre ces tourbillons voluptueux des bals païens, s'arrêtent et disparaissent, à dater du cinquième siècle. Le docteur angélique, à qui rien n'échappe et dont la somme de théologie touche à toutes les questions de la morale, n'a parlé ni de la danse, ni des théâtres, ni des livres obscènes. La modestie de la femme chrétienne, les mœurs sorties des entrailles du christianisme, avaient jeté dans le gouffre de l'oubli tous les symboles scandaleux du sensualisme des siècles idolâtres.

Pourquoi donc, les danses, les ballets, tous les tourbillons voluptueux, tous les enlacements coupables et corrupteurs des danses du paganisme antique ont-ils reparu ? Pourquoi, après plus de quinze siècles d'anathème et d'oubli, les danses immodestes et lascives, pratiquées, jusques dans les temples, par les nations païennes, sont-elles redevenues, pour ainsi dire, universelles ? Pourquoi ces danses antichrétiennes ont-elles rallumé, parmi nous, un incendie que rien ne peut plus éteindre ? Cet élément propagateur du sensualisme est sorti de la renaissance,

comme en sont sortis les théâtres et les livres obscènes.

L'Europe actuelle moissonne ce qu'elle a semé. Elle aime, elle pratique, elle imite tout ce que les Grecs et les Romains ont aimé, tout ce qu'ils ont pratiqué, tout ce qu'ils ont fait pendant ces siècles qu'on nous présente comme les modèles, par excellence, du beau langage et de la belle civilisation.

Les bals, l'opéra, les danses et les ballets efféminés des sylphides, des nymphes, des actrices de ce temple de toutes les luxures, sont devenus l'école vivante, le régulateur permanent, le type inspirateur de toutes les danses reproduites, nuit et jour, sur tous les théâtres de l'Europe. C'est de cette école que viennent toutes les danses des bals aristocratiques et des bals plébéiens ; et on s'étonne que l'Europe se plonge et se noye dans ce bourbier du sensualisme ? On s'étonne que la chair soit devenue l'implacable tyran de la terre ?

Depuis saint Grégoire-le-Grand jusqu'à la renaissance du paganisme moderne, on voit disparaître les mises indécentes et les parures scandaleuses. La morale de l'Evangile, après avoir détrôné le sensualisme incendiaire des théâtres, des danses, des livres ob-

scènes, des arts voluptueux et lubriques du vieux paganisme, était parvenue à inspirer à la femme régénérée une invincible horreur des nudités et des indécences dans les parures.

Le sens des choses divines avait pénétré si profondément dans les habitudes de la vie, dans les lois de la morale, qu'une atteinte à la dignité de la femme catholique en matière de parures, eût scandalisé toute une province. Le nu dans les parures, l'accusation sensuelle des formes physiques, toutes ces inventions d'un luxe asiatique et efféminé, toutes ces profanations sacriléges qui donnent aux femmes mondaines de ce temps des airs d'actrices et de courtisanes, qui en font des espèces de nymphes, d'idoles de chair, de statues vivantes, anatomiquement dessinées par la tailleuse et par la modiste, pour les plaisirs de ceux dont elles mendient les louanges, et qui les méprisent, même en les poursuivant de leurs regards coupables; toutes ces choses, disons-nous, ne souillaient plus les mœurs des nations civilisées.

Comment l'or épuré des mœurs de l'Evangile s'est-il obscurci (1) ? Le sens chrétien, le sens surnaturel,

(1) Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus? *Jerem. Thren. IV, 1.*

le sens évangélique a presque disparu (1). A l'école des livres obscènes, à l'école des théâtres, des jeux, des danses, des parures scandaleuses du paganisme nouveau, la chair a cessé d'être une ***hostie vivante*** (2) comme le veut saint Paul. Elle a cessé d'être crucifiée avec Jésus-Christ (3). Elle a cessé d'être une victime immolée par la grâce de l'Esprit-Saint, sur l'autel de la pudeur et de la vertu.

Non-seulement le sensualisme moderne est monté à des excès qui lui donnent une parenté, une consanguinité effrayante avec le sensualisme païen ; mais j'ajoute que le sensualisme de notre temps a pris un caractère dogmatique, et qu'il est devenu un culte, une religion, un Dieu.

Les nations idolâtres firent des dieux de tous les vices. Elles élevèrent des temples à tous les démons. Ainsi, les esprits infernaux, les princes de ténèbres ne précipitèrent pas seulement la race humaine dans les derniers excès de la corruption, ils parvinrent encore à diviniser les passions les plus honteuses de

(1) Nos autem sensum Christi habemus. *I. Cor. II, 16.*

(2) Ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam. *Rom XII, 1.*

(3) Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt. *Galat. V, 24.*

l'homme. Ils s'incarnèrent, en quelque sorte, dans tous les objets de la création matérielle. Ils se firent adorer dans la lumière, dans le feu, dans l'air, dans les astres, dans les mers, dans les fleuves, dans le bois, dans la pierre, dans les plantes, dans les reptiles, dans les animaux les plus immondes. Ils descendirent vivants dans la débauche, dans le mal, dans le vol, dans les crimes les plus monstrueux; dans la honte, dans la peur, dans l'ordure. Tout était Dieu pour les nations idolâtres, excepté le vrai Dieu. Comme toutes les religions sont bonnes, pour les impies de ce temps, excepté la vraie religion.

Ces immenses ténèbres de l'ancien paganisme ont été dissipées par la lumière de l'Evangile. Les nations assises à l'ombre de la mort, ont marché aux clartés surnaturelles des vérités révélées. L'effroyable égarement qui pesa pendant vingt siècles sur le monde, n'est plus possible. Pour le reproduire, il faudrait éteindre la lumière des divines révélations; — il faudrait anéantir le règne de Jésus-Christ, déraciner, des entrailles des nations catholiques, le culte de la Très-Sainte Vierge, détruire enfin, la monarchie impérissable de l'Eglise. Un pareil forfait n'aura jamais lieu. Ce rêve infernalement impie ne

s'accomplira pas. Mais qu'a fait satan? Il a ressuscité, au commencement du seizième siècle, à l'aide d'un enseignement païen, le sensualisme de la Rome des Césars. Il a enivré, du vin de toutes les luxures, les classes lettrées de l'Europe. Et à mesure que le sensualisme, développé incessamment par les théâtres, par les danses impures, par les livres obscènes, par un luxe babylonien et par la glorification de toutes les jouissances, reprenait sur le monde un empire effrayant, la raison empoisonnée, paganisée comme les mœurs, comme les lois, comme la politique et comme les arts, s'ouvrait aux erreurs et aux hérésies les plus subversives de l'ordre surnaturel de la grâce et de la charité de Jésus-Christ.

La chair affamée de toutes les voluptés nouvelles que le paganisme des lettres avait ramenées en Europe, et qu'il ne cessait de glorifier, demanda à la raison philosophique, des doctrines et des systèmes qui fussent en harmonie avec les appétits et avec les instincts que l'étude et l'admiration de toutes les souillures de l'antiquité païenne avaient excitées au sein de la société moderne.

En versant sur le monde, par un enseignement païen, le vase impur du sensualisme des plus mau-

vais jours du règne des Césars, les esprits de ténèbres travaillaient à ruiner, dans la conscience des nations chrétiennes, la foi aux dogmes divins de la grâce. Ils avaient pour but de les remplacer par les doctrines dégradantes du naturalisme, du rationalisme, du panthéisme ou de l'antichristianisme le plus complet. Ils espéraient qu'en donnant un caractère dogmatique aux instincts les plus honteux de l'homme-animal, ils plongeraient pour jamais la société moderne dans le culte exclusif de la matière.

Cette révolution a fait des progrès effrayants. La bourgeoisie européenne imbue, saturée des doctrines antichrétiennes qu'elle a puisées dans l'enseignement des livres et des idées du paganisme Greco-Romain, ne croit plus aux dogmes divins de l'ordre surnaturel. Elle adore l'or, la chair, la raison. Elle demande le bien suprême à la matière seule. Elle veut faire, elle fait son Thabor, son paradis, son ciel, avec la boue de toutes les luxures et de toutes les voluptés de l'homme physique. L'Europe moderne ne croit plus qu'au progrès dans les jouissances. Elle a élevé le culte des choses matérielles au suprême degré de son admiration, de ses espérances, de ses désirs et de son amour.

La négation du péché originel et du dogme fondamental de la déchéance, est la conséquence logique, le fruit nécessaire de l'idolatrie de la chair. Comment croire, en effet, que la chair a été profanée, souillée, avilie, dégradée par le péché du premier homme, comment se persuader que toute la race humaine et la création entière elle-même ont participé à la corruption originelle, quand la chair et les jouissances de la chair,sont devenues le but final, le terme définitif et suprême de la destinée de l'homme et des sociétés?

Le vieux paganisme adora la chair sous les noms hideux de Priappe, de Venus, de Cupidon, d'Apollon, des Nymphes. Il adora l'or sous l'emblême non moins hideux de Mammon, de Mercure, de Plutus. Le paganisme moderne adore la chair, par le culte de toutes les voluptés, par les débordements du luxe, par toutes les orgies de la luxure. Au-delà et en dehors des jouissances matérielles, il n'y a rien, absolument rien, pour les païens de notre temps.

Les Dieux de l'Europe financière, industrielle, de l'Europe savante, rationaliste, de l'Europe de la renaissance, sont : le Dieu lingot, le Dieu banque, le Dieu capital, le Dieu raison, le Dieu ventre.

Parlez à l'Europe actuelle de cette civilisation que Ninive, Babylone et la Rome des Césars élevèrent à la plus haute splendeur matérielle, vous serez compris ; parlez-lui du dogme de la dégradation originelle de l'homme ; de celle de la nature et des choses; parlez-lui du salut, par l'immolation de la chair, du progrès dans la vérité, dans la charité et dans la vertu, elle ne vous comprend plus. Parlez à l'Europe païenne de ce temps, de la grâce qui nous divinise, de l'ordre surnaturel qui promet à nos espérances la félicité même de Dieu ; parlez-lui des mystères sublimes d'un Dieu fait homme, d'un Dieu mort pour l'homme, d'un Dieu devenu le fils et le frère de l'homme ; d'un Dieu devenu la nourriture et le pain vivant de l'homme, d'un Dieu partageant sa gloire et sa divinité avec l'homme, vous ne provoquerez que le sourire du dédain et de la pitié ; vous n'exciterez que l'insolent mépris d'une ignorance fière de sa bêtise et glorieuse de sa stupidité.

Le naturalisme païen de ce temps, est monté à ses derniers excès. Il est devenu une doctrine, un symbole, une religion, un culte.

Voyons maintenant comment le dogme miséricordieux de l'Immaculée Conception est mortel au

sensualisme de notre temps, et en devient le remède.

Le Pontife suprême, en proclamant le dogme de l'Immaculée Conception, attaque en premier lieu, le naturalisme et le panthéisme, au fond desquels se cachent toutes les erreurs et toutes les corruptions du paganisme de la renaissance.

Le mal, d'après l'enseignement catholique, a pénétré jusqu'aux entrailles de l'homme déchu. La nature humaine détériorée, dégradée en Adam, a été souillée de telle sorte, que tout ce qui sortira de lui par voie de génération, sera profané, dégradé, souillé comme lui. Le péché d'Adam passe ainsi à sa postérité, parce qu'elle a reçu de lui une vie corrompue et une nature déchue. Le péché originel va plus loin. Il étend son influence dépravatrice sur les éléments même de la création. « La créature, dit saint Paul, sera affranchie de la corruption, dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu. »

« Car nous savons que toute créature gémit, et enfante avec douleur (1). »

(1) Quia et ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis, in libertatem gloriæ filiorum Dei.

Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc. *Rom. VIII*, 21, 22.

Mais le Dieu trois fois saint ayant décrété de toute éternité, d'élever une fille d'Adam à la dignité suprême de Mère de Dieu, a dû l'enrichir, dès le premier instant de son existence, d'une sainteté proportionnée à sa sublime vocation. Il a dû la préserver, en conséquence, de toute atteinte du péché, de tout contact avec le mal. Mais c'est un dogme de la foi catholique que tout ce qui est engendré et conçu par la voie ordinaire des générations humaines, participe à la déchéance originelle. Comment le Tout-Puissant s'y prendra-t-il pour que la Bienheureuse Vierge, appelée à devenir sa Mère, soit sainte d'une sainteté sans tâche, d'une sainteté incomparable, quoiqu'elle naisse d'un père déchu, quoiqu'elle tire la vie de la nature, d'une tige flétrie, et d'une source empoisonnée ?

Ce secret divin, Pie IX l'a dit à la terre. Pie IX, en proclamant comme un dogme de foi, en définissant dogmatiquement la Conception Immaculée de la Bienheureuse Vierge, apprend à l'univers que la *Conception de la femme divine, de l'Eve divine*, de la Mère du divin Rédempteur, est le miracle par lequel le Tout-Puissant résout le plus difficile et le plus étonnant de tous les problèmes. Et par cette définition

solenelle, le naturalisme et le panthéisme sont atteints d'un coup qui les écrase.

Le mal a pénétré par le péché originel jusque dans les profondeurs de la nature. Il a souillé toute la création. Il a infecté tous les éléments et toutes les existences, à l'exception de la Mère Immaculée de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Donc, le naturalisme est une hérésie.Donc, la nature est viciée, détériorée, dégradée dans son fonds. Donc, elle n'a pas en soi un principe de bonté, de vérité, de perfectibilité, de progrès. Donc, sans un rémède surnaturel, divin, régénérateur, la nature demeure écrasée sous le poids de la corruption et de la dégradation qui l'opprime.Donc, chercher le bien suprême, la félicité dernière dans le naturalisme, c'est confondre Dieu et la nature ; c'est les identifier dans une même essence. C'est introduire un monstrueux panthéisme, une abominable idolatrie; c'est faire un Dieu du mal ; c'est diviniser le mal ; c'est redire le premier article du symbole de l'enfer: *Dieu c'est le mal.*

Par le dogme de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge, le Pontife du Dieu vivant porte donc un irréparable coup au naturalisme païen de ce temps.

Le décret de l'Immaculée Conception fait resplendir, en second lieu, l'ordre surnaturel de la grâce, de son éclat suprême ici-bas. Il ressuscite dans la conscience, le dogme trop longtemps outragé et trop longtemps méconnu de l'ordre surnaturel et divin de la grâce.

Il y a deux ordres fondamentalement distincts dans le plan immense des œuvres de Dieu. Il y a l'ordre de la nature et l'ordre de la grâce.

Ces deux ordres n'ont point entr'eux de rapport nécessaire, obligé, fatal. La nature a ses principes élémentaires, ses lois constitutives.

La grâce a aussi ses principes générateurs, ses lois divines et surnaturelles.

La nature c'est l'être créé, envisagé dans les éléments, dans les principes nécessaires à son existence, à sa réalisation. La grâce c'est la vie de Dieu surajoutée, par un prodige de la Toute-Puissance, à la vie de la nature. La grâce est, pour la créature, une participation à la nature divine (1). La grâce réalise donc, pour la créature intelligente, un ordre infiniment

(1) Divinæ consortes naturæ. *II. Petr. I, 4.*
Participatio quædam naturæ divinæ. *Summ. D. Thom.*

élevé au-dessus de l'ordre purement naturel. Tirer du néant un être matériel, un être vivant, un être humain, un être angélique même, c'est produire des choses purement naturelles. Faire un Dieu de l'homme, élever une fille d'Adam à la dignité suprême de Mère de Dieu, faire des enfants de la race humaine, les fils et les frères de Dieu, c'est élever des êtres créés, à un ordre surnaturel, c'est les mettre en communication avec Dieu par un mode d'union surnaturelle et déifique, qui dépasse la nature et toute nature, quelle qu'elle soit, quelle qu'elle puisse être, de la distance qui sépare la vie de Dieu de la vie de la nature.

Or, par le dogme de l'Immaculée Conception, le Pontife suprême présente à l'admiration de l'univers une fille d'Adam miraculeusement préservée du vice de la dégradation originelle de la race humaine, parce qu'un décret éternel l'appelle à la dignité surémi-nente, à la dignité suprême, à la dignité infinie en son genre, de la maternité divine, laquelle implique une innocence, une sainteté, une perfection qui ne doit avoir au-dessus d'elle que la sainteté, que la perfection même de Dieu.

Le décret dogmatique de l'Immaculée Conception nous présente, en troisième lieu, la Bienheureuse

Vierge, comme le chef-d'œuvre des créations du Saint-Esprit dans le monde surnaturel de la grâce.

La grâce sanctifie la nature. Elle la guérit, elle la purifie de toutes les maladies, de toutes les souillures du péché. Elle l'affranchit des profanations qui viennent de la source empoisonnée des générations humaines. Elle fait plus : elle met dans l'âme un élément surnaturel et divin qui l'incorpore à Jésus-Christ, qui la fait participer à l'héritage, à la vie, aux grâces, aux vertus dont le Christ a reçu la plénitude.

Le baptême, par un prodige divin, purifie l'enfant nouveau-né ; il lave son âme de la souillure du péché originel, et il l'enfante par une génération toute divine, à la vie de Jésus-Christ. « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ (1). »

Le sacrement de la pénitence, qui est un second baptême, mais un baptême laborieux, efface les fautes que le pécheur a commises en violant la loi de Dieu. La grâce va plus loin. Elle descendra dans le sein de la mère de Jérémie et dans celui de la mère de saint Jean-Baptiste, pour purifier, laver le prophète des la-

(1) Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis. *Galat. III, 27.*

mentations, et le grand précurseur du Messie, de la souillure originelle, avant même qu'ils aient vu le jour.

Mais la grâce divine s'élèvera à un degré de magnificence, elle réalisera son plus grand prodige, dans la Conception Immaculée de la Très-Sainte Vierge.

La Bienheureuse Marie est appelée par un éternel décret, à devenir la fille de Dieu, l'épouse de Dieu, la Mère de Dieu, le temple, le tabernacle de son Dieu. Pour être à la hauteur de cette sublime vocation, cette auguste Vierge « devra être élevée, dit saint Bernardin de Sienne, à une sorte d'égalité avec Dieu, par une infinité de grâces et de perfections. »

Or, cette Vierge prédestinée doit naître, par voie de génération, d'un père déchu en Adam. Elle sera donc soumise, comme nous, à la honteuse loi de la déchéance ?

Ne blasphémons pas, mes très-chers frères, la charité et la tendresse inventive de l'Esprit-Saint ; car, s'il était possible et permis de soupçonner que la Mère de Dieu a pu être, ne fut-ce que l'espace d'une seconde, l'ennemie de Dieu, autant vaudrait-il douter de sa dignité même. Gardons-nous de penser que la grâce de l'Esprit-Saint, qui eut le pouvoir de sanctifier saint Jean-Baptiste dans le sein maternel, ait été

impuissante à préserver l'auguste Mère de Dieu de la tache de notre origine. Gardons-nous de penser qu'un fleuve de grâce n'ait pu envelopper l'âme immaculée de la Reine des Anges, au moment même où elle était unie au corps virginal, qui devait devenir le tabernacle de son Dieu.

La Bienheureuse Marie est appelée à devenir l'Epouse, la Mère de son Dieu. Or, si cette divine Mère de Dieu, si cette Epouse unique de Dieu, si cette Fille bien-aimée de Dieu est profanée au premier instant de son existence par les communs outrages, par les originelles injures, elle n'est plus digne de devenir Mère de Dieu; elle n'est plus à la hauteur de la vocation par excellence de Mère de Dieu. Le décret qui prédestine la Très-Sainte Vierge à l'incomparable dignité de Mère de Dieu, la prédestine, par là même, à une innocence, à une sainteté, qui ne peuvent avoir au-dessus d'elles, que la sainteté de Dieu.

La Bienheureuse Marie recevra donc la grâce sanctifiante, dans son degré suprême, dans sa suprême effusion, dans sa vertu suprême. La grâce s'élevant au plus haut point de son énergie et de son efficacité, atteindra l'immortelle Vierge à la source même de la vie, et au premier instant de son existence. Elle ira la

préserver de la blessure de notre déchéance originelle. Elle l'enveloppera d'un océan surnaturel, afin que le serpent infernal ne puisse inoculer à cette âme plus précieuse que tout l'univers, le poison qui dégrade et qui tue les enfants d'Adam dans la source même où ils puisent la vie.

Pie IX, par le décret dogmatique de l'Immaculée Conception, fait donc comprendre clairement à la terre, que la Bienheureuse Vierge est le chef-d'œuvre du Saint-Esprit dans le monde surnaturel de la grâce divine.

Ce même décret met le sceau des dernières magnificences aux gloires de la Très-Sainte Vierge, dans la cité du temps.

C'est un dogme de foi solennellement défini, que la grâce du Saint-Esprit s'élevant en Marie, à son suprême prodige, a préservé la très-pure Vierge de la tâche du péché originel. Douter volontairement que la Bienheureuse Vierge a été prédestinée à une perpétuelle innocence, à une pureté sans tache, dès le premier moment de son existence, est une erreur contre la révélation; parler, écrire, agir dans le sens d'un pareil doute, est une hérésie qui implique les anathèmes de l'Eglise.

Avant la définition dogmatique de ce grand privilége, un doute, une parole, un écrit, contraires à la Conception Immaculée de la Très-Sainte Vierge, n'impliquaient pas un naufrage dans la foi catholique.

Le mystère des grandeurs de Marie manquait donc encore du dernier reflet, des dernières splendeurs de ses manifestations possibles et réalisables dans la cité du temps. La pieuse et universelle croyance du monde catholique à la Conception Immaculée de Marie, toute vénérable qu'elle était, n'abritait pas suffisamment cette auguste Vierge contre la froideur des âmes, contre les blasphèmes des sectes, contre les artifices et contre les traits empoisonnés des esprits de ténèbres. La simple possibilité d'une flétrissure originelle dans l'âme de la Bienheureuse Mère de la grâce, pesait comme un poids douloureux sur les cœurs qui éprouvent une sorte d'ardeur saintement passionnée pour les gloires de Marie.

Le Pontife suprême a dissipé pour jamais tous les nuages. Le décret dogmatiqne met ce grand privilége hors de tout soupçon. Il fait connaître à l'univers que la divine miséricorde a prédestiné la Bienheureuse Vierge à une sainteté que le mal ne pouvait atteindre,

que l'ombre même de la plus légère imperfection ne pouvait obscurcir. Le sublime Pontife enseigne à toutes les générations que, seule avec Jésus-Christ, la Vierge Immaculée peut jeter aux démons et à tous ceux qui sont inspirés par le démon, ce solennel défi: « Qui de vous m'accusera de péché (1)? »

Le dogme de l'Immaculée Conception fait enfin de ce grand privilége, le type de toute vertu, l'excitateur puissant de toute pureté pour les enfants de l'Église.

Pour porter une dignité *infinie en son genre*, il fallait une grâce, des vertus, des dons, des mérites en quelque sorte infinis. La maternité divine touche à l'ordre de l'union hypostatique du Verbe divin avec la nature humaine, par un point de suprême union. La vocation suréminente de la Très-Sainte Vierge implique donc, comme nous l'avons vu, une sainteté qui la rapproche, au plus près possible, de la sainteté même de Dieu.

Enfants de Dieu par la grâce du Saint-Baptême, nous touchons aussi à l'ordre d'une union surnaturelle et déifique avec Dieu. La grâce de notre régéné-

(1) Quis ex vobis, arguet me de peccato? *Joan. VIII, 46.*

ration nous incorpore à Jésus-Christ, elle nous rend participants de la vie de Jésus-Christ ; elle fait de chacun de nous « les héritiers de Dieu, et les cohéritiers du Christ (1). » Elle nous donne une parenté, une consanguinité avec Jésus-Christ... (2). Mais c'est une loi du monde surnaturel que Dieu donne à chacun, une grâce proportionnée à sa vocation (3).

Mais après l'union personnelle du Verbe avec la nature humaine, après l'union de la Bienheureuse Vierge avec Dieu, par sa maternité divine, il n'y a rien de si élevé, dans l'ordre de la grâce, que l'union qui nous fait les fils adoptifs de Dieu, les frères d'un Dieu, les cohéritiers de Jésus-Christ. Or, l'apôtre saint Paul, parlant de ceux qui ont été élevés à ce degré d'union surnaturelle avec le Christ, que dit-il? Ecoutez : « Ceux qui sont au Christ ont crucifié leur chair avec ses concupiscences et ses vices (4). » Ecoutez

(1) Hæredes Dei, cohæredes Christi. *Rom. VIII, 17*

(2) Concorporales, et comparticipes promissionis ejus in Christo Jesu. *Eph. III, 6.*

(3) Unicuique datur gratia, secundum id ad quod eligitur. *D. Thom.*

(4) Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. *Galat. V, 24.*

encore : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez (1). »

Nous ne devons pas seulement, comme chrétiens et comme frères de Jésus-Christ, nous dépouiller du vieil homme, mourir aux œuvres de la chair, crucifier la chair ; mais nous devons former en nous, par la grâce de l'Esprit-Saint, l'*homme nouveau*, l'homme spirituel, l'homme divin. Nous devons vivre en un mot, des pensées, de l'esprit, de la vie même de Jésus-Christ (2). Le grand Apôtre soulevant le voile de notre prédestination, ne craint pas d'enseigner, que nous avons été « *prédestinés*, dans le Christ, pour être saints et *immaculés* devant Dieu, dans la charité (3). »

La grâce est le principe créateur de la vie de Dieu en nous. Pour faire un Dieu de l'homme, la grâce de l'union hypostatique a été nécessaire. Pour faire une Mère de Dieu d'une fille d'Adam, il a fallu que Marie fut *immaculée* dans sa Conception. Pour faire un chrétien, pour former une société, un royaume, un

(1) Si secundum carnem vixeritis, moriemini. *Rom. VIII, 13.*

(2) Induentes novum hominem. *Coloss. III, 10.*

(3) Ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in caritate. *Eph. I, 4.*

monde surnaturel, un monde qui ne renferme que des fils et des frères de Dieu, il faut que les enfants d'une race déchue meurent aux œuvres de la chair et vivent d'une vie surnaturelle et immaculée. *Sancti et immaculati.*

Revêtez-vous de Jésus-Christ, ajoute saint Paul, et dans vos désirs, ne tenez aucun compte de la chair (1). » Le même apôtre écrit aux Ephésiens, que le Christ est mort pour se former une épouse qui fut « sainte, immaculée, sans rides, sans défaut (2). » « Travaillez, dit-il aux Colossiens, à vous rendre saints, à devenir immaculés et irréprochables (3). »

La chair fut noyée dans le déluge universel, l'Homme-Dieu l'immola sous les verges du Prétoire et sur l'autel de la croix. Il en fit une hostie, une victime d'expiation, un sacrifice de salut pour l'humanité. Le privilége de l'Immaculée Conception a été la glorification suprême de la chair d'Adam, dans la Bienheu-

(1) Carnis curam ne feceritis in desideriis. *Rom. XIII*, *14*.

(2) Ut exhiberet ipse tibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, aut rugam,... sed ut sit sancta et immaculata. *Eph. V*, *27*.

(3) Exhibere vos sanctos et immaculatos et irreprehensibiles. *Col. I*, *22*.

reuse et immaculée Vierge Marie, fille d'Adam. A l'ombre du dogme de ses gloires, sous les douces influences du culte de sa conception sans tache, enfants de la grâce, serviteurs de la plus pure des Vierges, nous devons travailler de toutes nos forces à mener sur cette terre de l'exil, une vie sainte, une vie irrépréhensible, une vie exempte de souillure, une vie *immaculée... Ut essemus sancti et immaculati.*

Mais vivre dans la chair pour n'obéir qu'à ses appétits, pour ne suivre que les penchants les plus matériels, les plus grossiers, c'est répudier l'héritage divin des enfants de Dieu; c'est se rendre, en quelque sorte, coupable de l'apostasie de la sainteté et de la vertu. Que penser donc de ces païens baptisés qui se plongent sans repos et sans fin dans les plus honteux excès de la vie des sens? Tel est l'état de l'Europe.

Ni les châtiments éternels préparés à ceux qui, foulant aux pieds leur vocation divine, ne connaissent d'autre béatitude finale et suprême que celle des voluptés matérielles, ni les souffrances et la mort d'un Dieu, ne remuent et ne réveillent l'âme des païens modernes. Le culte de la chair grandit de jour

en jour. Le progrès des empires se mesure aux fluctuations de l'agiotage, aux raffinements de la volupté, aux transfigurations de la matière, aux métamorphoses d'un luxe babylonien, à l'assouvissement de tous les appétits, de toutes les convoitises de l'homme physique.

Satan, devenu le Dieu de ce siècle, comme le dit saint Paul, a éteint dans ceux qui sont à lui, la lumière des choses divines. La grâce et ses divines richesses, les créations merveilleuses du Saint-Esprit dans le monde surnaturel, ne disent rien, absolument rien, à ces chrétiens dégénérés qui se noyent dans les jouissances de la matière. La *sensation* seule est le principe et la fin de toutes choses : l'*alpha* et l'*omega* du paganisme nouveau.

Le sensualisme de notre temps est surtout mortel à la mission réparatrice de la femme chrétienne. Si la femme régénérée par la grâce de Jésus-Christ et par la miraculeuse influence du culte de la Vierge Immaculée, n'est pas un ange, elle ne tarde pas à devenir un démon. L'apostolat régénérateur dont la femme chrétienne est devenue l'instrument, sous l'empire de l'Esprit-Saint, la voue à une vie surnaturelle, à une vie de sacrifice, d'immolation, de piété et de bonnes-

œuvres. Pour arracher la famille à la plaie dévorante du sensualisme païen de ce temps, pour faire régner dans son sein l'innocence et la vertu, il faut que l'épouse, que la femme catholique, porte dans son âme un foyer de charité et de sainteté. Ses sentiments, ses paroles, ses œuvres, sa vie entière doit être pénétrée et comme imbibée de l'Esprit de Jésus-Christ. Une femme digne de la divine mission dont elle est chargée par sa vocation de vierge, d'épouse, de mère et de veuve chrétienne, doit répandre dans le sanctuaire domestique tous les parfums de la piété, de la foi, de la grâce de Jésus-Christ. Elle doit dire à tous ceux qui vivent autour d'elle : « Soyez mes imitateurs, comme je suis imitatrice de Jésus-Christ (1). »

Or, comment une femme fascinée par les enivrantes séductions du monde, comment une femme livrée à tous les entraînements des plaisirs, pourrait-elle faire de son âme le sanctuaire de la grâce et de la modestie ?

Quelles vertus surnaturelles veut-on que pratiquent

(1) Imitatores mei estote sicut et ego Christi. *Philip. III, 17.*

des femmes qui ne connaissent plus d'autre morale que celle des romans ? Quelle mission de zèle, de charité, de sainteté et de bons exemples pourraient remplir des femmes qui vont demander à des acteurs, à des commédiennes, des leçons de dévouement et de sacrifice ? Comment fonder les mœurs de la famille avec des femmes qui se livrent avec une scandaleuse fureur, à des danses qui sont devenues le tombeau de toute pudeur, de toute modestie, de toute chasteté ?

Quels fruits de piété, de sainteté et de vertu peut-on demander à des femmes, dont les mises indécentes et scandaleuses font baisser les yeux aux hommes les moins scrupuleux en matière de mœurs. Qu'attendre de ces légions de femmes, dont le luxe asiatique a allumé, au sein de l'Europe, un incendie que les catastrophes qui ne manqueront pas d'en sortir, pourront seules éteindre ?

L'enfer a relevé, depuis plusieurs siècles, le drapeau de toutes les luxures, de tous les débordements du vieux paganisme. D'un bout de l'Europe à l'autre, Satan dit à tous ceux qu'il a enrôlés sous la bannière des voluptés païennes : « Je vous donnerai toutes les délices et toutes les gloires de la terre,

si, tombant à mes pieds, vous m'offrez l'encens de vos adorations et de vos hommages (1). »

Le dogme de l'Immaculée Conception se lève sur le monde pour ressusciter dans les âmes le sentiment de leur dignité. Voilà le drapeau à l'ombre duquel doivent combattre désormais tous les disciples et tous les frères du divin Fils de Marie. Voilà la brillante oriflamme que doivent entourer toutes les femmes marquées du signe régénérateur de la grâce, et à qui le culte de la modestie, de la pureté et de la vertu est encore cher. Ce dogme de salut et de miséricorde, vient répandre sa chaste lumière sur nos ténèbres, afin de les dissiper. Il déploye à nos yeux toutes les splendeurs de la sainteté de notre divine Mère, afin de nous faire mieux comprendre le désordre d'une vie livrée au culte des passions.

Mais si nous voulons servir à la fois le Dieu du Calvaire et les princes du monde ; si nous avons des hommages pour la Vierge Immaculée, et des obéissances scandaleuses pour la tyrannie d'un luxe indécent et corrupteur; si nous portons sur nos têtes

(1) Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me. *Matt. IV*, 9.

les emblêmes de la piété et les livrées du monde ; si nous adorons la croix et si nous sommes affamés des jouissances de la matière, nous provoquons la colère divine. Nous réveillons le tonnerre de la justice éternelle ; nous profanons le temple de l'Esprit-Saint ; nous dressons des autels à l'esprit de ténèbres et au démon de la luxure.

HUITIÈME CONFÉRENCE

LE DOGME

DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

EST MORTEL AU RATIONALISME

Ego autem rogavi pro te (Petre), ut non deficiat fides tua : et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos. (Luc, XXII, 32).

J'ai prié pour toi (Pierre), afin que ta foi n'ait jamais point de défaillance : lors donc que tu seras converti, affermis tes frères.

Notre-Seigneur Jésus-Christ promet deux choses à saint Pierre et à tous ses successeurs, sur le siége indestructible de la Rome des Papes. Le Christ, Fils du Dieu vivant, déclare, en premier lieu, qu'il a prié pour Pierre, afin que sa foi ne défaille point, ne chancelle point, ne s'altère jamais.

Le divin Sauveur ajoute que Pierre divinement préservé de toute défaillance dans la foi, gardera, non

seulement l'incorruptible dépôt des divines révélations, mais qu'il affermira ses frères, c'est-à-dire l'Episcopat catholique ; et par l'Episcopat, le clergé et les fidèles contre les conspirations du schisme et de l'hérésie, contre les négations et les blasphèmes de l'impiété. « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille jamais ; lors donc que tu auras été converti, *affermis* tes frères. » Or, tout ce que l'Homme-Dieu promet à saint Pierre, il l'a promis, dans la personne de Pierre à tous ses successeurs sur le siége apostolique.

Ainsi, la Papauté est divinement constituée pour garder l'immortel dépôt des dogmes sacrés de la foi; pour veiller sur l'inaltérable héritage des divines révélations ; pour assurer à jamais le règne de la vérité sur la terre.

La Papauté a reçu, dans la personne de saint Pierre, la grande, l'indéfectible mission d'affermir l'Episcopat catholique contre tontes les secousses de l'erreur, de l'hérésie et de l'infidélité. La Papauté est la pierre, le fondement sur lequel l'Episcopat, le sacerdoce, le corps entier des fidèles s'appuyent pour résister à jamais aux efforts conjurés de tous les ennemis de l'Eglise. *Pierre* toujours vivant dans la Papauté, affermit ses frères, il leur communique une

force contre laquelle se sont brisées et se briseront éternellement toutes les fureurs de l'enfer. *Portæ inferi non prævalebunt* (1).

Le sensualisme désespéré de ce temps, reproduction vivante du sensualisme des siècles païens, nous offre le spectacle du désordre moral parvenu à ses plus monstrueux excès. Le sensualisme de l'ancien monde versa sur la race humaine le vase ignominieux de toutes les corruptions, de toutes les abominations matérielles, et il fut divinisé. Or, le sensualisme moderne est marqué, nous l'avons vu, au double caractère des plus colossales luxures et d'une honteuse idolatrie.

Les théâtres païens, le luxe païen, l'inondation des livres licencieux et impies, les danses païennes, les parures scandaleusement indécentes, les intempérances, les débauches, les orgies de toute espèce, sont un effort désespéré de la volonté, demandant à la matière, et à la matière seule, la félicité suprême ou la suprême jouissance du bien absolu. Le paganisme antique aurait détruit l'humanité si la grâce descendue du Calvaire et du Cénacle, n'avait extirpé

(1) Matt. XVI, 18.

le chancre qui achevait de dévorer les derniers lambeaux du cadavre païen. Le sensualisme de notre temps détruira l'Europe, si le culte de l'Immaculée Conception ne l'arrache au culte de la matière.

Le Pontife suprême, par le privilége dogmatiquement défini de la Conception Immaculée de la Très-Sainte Vierge, offre à la terre un remède divin, un remède tout puissant contre ce naturalisme abrutissant, qui mène l'homme et la société à l'extinction totale du sens moral, et plus encore du sens chrétien, en plaçant dans la sensation, et dans la sensation seule, le bien suprême et la destinée finale de l'homme.

Mais une autre plaie dévore le monde. Cette plaie est celle du rationalisme. Le paganisme de l'ancien monde détruisit la vertu, par le règne du plus monstrueux sensualisme. Il dissipa l'héritage traditionnel de la vérité, par le règne du rationalisme, par l'émancipation criminelle et par l'idolatrie de la raison. Le règne des sophistes, fut aussi fatal au monde païen que le règne des Césars. Les pourceaux couronnés qui firent un cloaque de Rome païenne, ne furent pas plus ennemis de la race humaine, que ne le furent les sophistes, en précipitant la raison dans un scepticisme désespéré.

Or, l'Europe a hérité du rationalisme païen, comme elle a hérité du sensualisme païen. Le rationalisme moderne est sorti des entrailles de la renaissance, comme en est sorti le naturalisme païen de notre temps. « On moissonne, dit l'Apôtre, ce que l'on a semé (1). » Depuis près de quatre siècles, les sophistes de la Grèce et de Rome sont devenus les instituteurs et les maîtres des générations élevées dans les colléges et dans les écoles de l'Europe.

Le rationalisme destructeur de la vérité et père du scepticisme, se produit sous trois formes distinctes, au sein de la société moderne. Il y a le rationalisme protestant, le rationalisme théologique et le rationalisme philosophique des libres penseurs. Ces trois formes du rationalisme ont une même origine. Le rationalisme des libres penseurs, le rationalisme biblique ou protestant et le rationalisme théologique ou le gallicanisme, descendent de l'enseignement païen de la renaissance.

Or, le décret dogmatique de l'Immaculée Conception est mortel au rationalisme, envisagé sous ces trois aspects. Voyons d'abord comment le dogme de

(1) Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet. *Galat. VI, 8.*

l'Immaculée Conception, solennellement proclamé par Pie IX, frappe d'un coup mortel le rationalisme des sectes protestantes.

Le protestantisme, fils de la renaissance, n'est qu'une forme du rationalisme païen. Les sophistes dont l'Europe suce, depuis la renaissance, les idées philosophiques, n'admettent d'autres vérités que celles de l'ordre purement naturel. L'ordre surnaturel ou révélé n'existe pas pour eux. L'*équation* entre la raison et l'objet connu par la raison, tel est le principe et le terme du rationalisme. Tout ce qui ne se réduit pas à une *équation* n'est rien pour les libres penseurs.

Les sectes protestantes admettent la révélation. Elles croient à un ordre surnaturel. Mais le *supernaturalisme,* comme l'appelle M. Guizot, ne se trouve que dans la Bible. La Bible, soumise à l'examen de la raison ; la Bible expliquée, interprêtée par la raison individuelle, ou le libre examen, appliqué à la Bible, là est la base, le principe, l'essence même du protestantisme. Or, qu'est-ce que cela sinon une des formes du rationalisme païen de la renaissance ?

Le sophiste païen n'admet que ce qui est évident pour sa raison. Le sophiste biblique ne croit à la Bi-

ble que sur les données de sa raison. La raison protestante, le libre examen, ou l'infaillibilité individuelle, tel est le fondement sur lequel repose la Bible et tout ce qu'elle contient.

Le rationaliste protestant qui demande à la raison seule, et non à l'Eglise, le sens véritable, le sens surnaturel, le sens divin et révélé de la Bible, n'est pas un chrétien, ce n'est plus qu'un sophiste. La Bible cesse d'être pour lui un livre inspiré, un livre divin. Elle n'est plus qu'une œuvre toute humaine, que la raison souveraine de l'individu admet ou rejette à son gré.

Le catholique croit à la Bible et à tout ce que renferme la Bible, sur l'autorité infaillible de l'Eglise. Il dit avec saint Augustin et avec tous les docteurs catholiques : « Je ne croirais pas à la Bible si l'autorité de l'Eglise ne m'y faisait croire (1). »

Le simple fidèle trouve dans l'infaillible enseignement de l'Eglise un moyen facile, un moyen populaire, universel, irréfutable de connaître la Bible et tout ce qu'elle contient. Le sophiste protestant qui soumet la Bible à la suprême autorité du libre examen, de-

(1) Evangelio non crederem, nisi me moveret auctoritas Ecclesiæ. *Aug.*

mande à sa raison deux choses, qu'elle ne lui donnera jamais. Il lui demande, en premier lieu, ce que c'est que la Bible. Il lui demande, en second lieu, quel est le sens de la Bible ; et la raison impuissante n'a pas cessé, ne cessera jamais de répondre, comme l'Eunuque de la reine d'Ethiopie répondit au saint Diacre Philippe: « Comment puis-je savoir cela si personne ne me l'apprend (1). »

En dehors de la tradition catholique, en dehors de l'Eglise toujours une, toujours vivante, toujours appuyée sur Pierre et ses successeurs, l'éternité s'écoulerait pour le rationaliste protestant, avant qu'il pût connaître indubitablement et d'une *vue d'équation*, si la Bible est un livre divin et inspiré ; avant qu'il pût savoir, d'une manière infaillible, si la Bible porte un caractère d'authenticité, d'inaltérabilité, d'inspiration et de surnaturalité; avant qu'il pût en pénétrer, dans sa vérité pure, dans sa réalité substantielle, le sens véritable, le sens divin ou révélé.

Le libre examen est le plus grand ennemi de la Bible. Le libre examen a fait sortir de la Bible plus d'erreurs qu'elle ne renferme de lignes. Livré à ses

(1) Quomodo possum scire si non aliquis ostenderit mihi ? *Act. VIII, 31.*

doutes, à ses investigations solitaires et ténébreuses, le rationaliste protestant ne croit plus à la Bible. Il ne croit plus qu'à lui-même. Soumise à la souveraineté de la raison individuelle, la Bible cesse d'être pour lui un livre surnaturel, un livre inspiré. La Bible n'est aux mains des protestants, qu'une pomme de discorde. Elle est une pierre de scandale pour la raison ignorante, qui a l'orgueilleuse prétention de citer le Verbe divin à son tribunal, de mesurer les impénétrables mystères de la révélation et les inventions de la sagesse éternelle, au compas de ses doutes, de ses sophismes et de ses blasphèmes. Il est facile, même à celui qui n'a pas lu la Bible, qui ne la lira jamais, qui ne sait pas lire, de venir nous dire : « Je crois à la Bible. » Mais la Bible ne parle pas ; la Bible n'enseigne et ne prêche pas. Elle se laisse lire à qui veut la lire. Elle ne dit rien à celui qui l'entend mal. Elle ne lui apprend pas dans quel sens il doit entendre ce qu'elle renferme. Il n'y a pas un verset, pas un texte de la Bible, dont on ne puisse faire sortir des significations diverses et des sens multiples. Or, quel sens est le bon? Lequel est le vrai? Lequel est le sens divin, le sens positivement révélé? Y a-t-il dans l'Evangile un texte plus concis, plus net, plus clair que ce texte :

« Ceci est mon corps (1) ». Et toutefois, de combien de manières le libre examen n'a-t-il pas traduit, commenté, expliqué, torturé ces quatre mots pour établir qu'en disant : « Ceci est mon corps. » Le Fils de Dieu a voulu dire et a dit : « Ceci n'est pas mon corps, » mais l'ombre, l'image, la figure, l'apparence de mon corps. Le cardinal Bellarmin a compté deux cents significations diverses, données par les protestants à ces quatre mots, pour nier la *transsubstantiation* et la présence réelle. Les sectes protestantes font sortir, par le libre examen, du même texte des livres saints, le oui et le non ; la vérité et l'erreur ; le bien et le mal; l'ordre et le désordre ; le vice et la vertu ; la vie et la mort.

Les Ariens faisaient dire à la Bible, que le Verbe de Dieu n'est que la créature de Dieu. La Bible disait à l'esprit privé de Nestorius et de sa secte, qu'il y a en Jésus-Christ non pas seulement deux natures distinctes, mais deux personnes distinctes Les manichéens se servaient des textes bibliques entendus à la manière protestante, pour propager l'abominable hérésie des deux principes. Les Monothélites cherchaient à établir par la même voie du sens privé, qu'il n'y a en

(1) Hoc est corpus meum. *Matt. XVI*, 26.

Jésus-Christ qu'une seule volonté. Les Gnostiques appuyaient leurs erreurs immondes sur des passages tirés de la Bible, et passés au crible du libre examen. Pélage prêchait le naturalisme le plus audacieux avec les paroles d'un livre, qui touche, par chaque mot, à l'ordre surnaturel. Mahomet a eu l'impudence de rendre la Bible complice du Coran. Phocius, père du schisme grec, arrive par le système du rationalisme biblique, à nier la hiérarchie, la suprématie du Pontife romain sur toute l'Eglise, la procession du Saint-Esprit par le Fils, etc., etc. Les Albigeois, les Vaudois, les Wicleffistes, les Hussites, les Bégards, et cent autres sectes abominables, pillaient, incendiaient, commettaient tous les crimes, en s'inspirant des passages de la Bible, commentés par le système du libre examen.

Henri VIII, l'infâme Elisabeth, Cromwel, pratiquaient le vol, le brigandage, les plus hideuses débauches, les plus horribles massacres, tous les forfaits imaginables en cherchant dans la Bible, par la méthode du rationalisme, la justification et la consécration divine de leurs épouvantables excès.

Luther, Calvin, Zwingle, Théodore de Bèse, Ecolampade, Mélanchton, tous les prétendus réformateurs du

XVIe siècle, proclament avec une audace inouïe, le droit radical qu'a tout chrétien d'interprêter l'écriture sainte par sa seule raison. Ces théologiens, libres penseurs, ont fait sortir de l'interprétation individuelle de la Bible, l'inutilité des bonnes œuvres pour le salut, l'esclavage irrémédiable du libre arbitre ; la foi sans les œuvres ; le fatalisme, le divorce, la polygamie, le culte de la chair, l'horreur de la virginité, du célibat chrétien, de la pénitence, du jeûne, etc., etc. Au nom de la Bible, et par l'autorité des textes bibliques, du sens desquels ils se constituaient seuls juges, ils ont donné carrière à toutes les passions, canonisé toutes les luxures et glorifié toutes les débauches.

Socin prêchait le déisme pur, la Bible à la main. Les ministres protestants de Genève ont démoli le dogme de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec le marteau du libre examen. L'exégèse allemande a dévoré le surnaturalisme de la Bible. Strauss et les rationalistes de sa trempe ne voient que des mythes dans nos livres saints. Les terroristes de 93 faisaient de l'Evangile un code de démocratie sauvage, et de notre adorable Sauveur un jacobin.

Les anarchistes de ce temps, les socialistes, les communistes, les sectes occultes de toute espèce,

ont trouvé dans la Bible soumise au libre examen, la justification du pillage, du vol pratiqué sur la plus grande échelle, des conspirations politiques et sociales de l'extermination et de l'athéisme. Cabet a écrit le catéchisme du communisme le plus hideux, avec des paroles tirées de l'Evangile et commentées d'après le principe protestant. On peut mettre le feu aux quatre coins de la terre en donnant aux passions anarchiques des masses, le droit d'interpréter la Bible.

Mazzini, Garibaldi, tous les mandrins révolutionnaires qui couvrent l'Italie de meurtres, de pillage, de sacriléges, de ruines et de sang, ont sans cesse à la bouche des textes bibliques, pour glorifier les attentats, les spoliations, tous les forfaits dont ils sont les auteurs ou les complices. On les entend hurler le blasphème contre l'Eglise et contre son chef, en s'inspirant des textes de la Bible.

C'est dans la Bible commentée par l'Esprit de Satan, leur père et leur maître, qu'ils vont prendre le droit de dépouiller la Papauté d'une souveraineté temporelle nécessaire au gouvernement de l'Eglise, et qui, appuyée sur une possession de douze siècles, est la plus légitime de toutes les souverainetés.

Le rationalisme biblique destructeur de l'élément révélé, père de toutes les hérésies, ennemi implacable de toute foi divine, a créé l'anarchie religieuse la plus irrémédiable au sein des sectes protestantes. Il n'y a pas deux esprits protestants qui se tiennent par un lien religieux. Le protestantisme, comme société, comme religion, comme Eglise, n'existe pas, n'est pas possible. Là où l'unité n'est pas, ne peut pas être, il n'y a point de principe de vie, d'élément générateur, de force de cohésion. Il n'y a point de corps vivant, de société vivante, point d'Eglise, par conséquent. Le protestantisme n'est pas plus une Eglise, qu'une agrégation de voleurs, de pillards, d'anarchistes et d'assassins, n'est une communauté régulière, ou une armée disciplinée, rangée en ordre de bataille.

Les sectes protestantes n'obéissent à personne en matière de foi religieuse. Chaque individu, sa Bible à la main, est à lui seul et pour lui seul, un prêtre, un pontife, un pape, un concile, une église, une société.

Deux phénoménes se produisent au sein de ce chaos religieux qu'on nomme le protestantisme. Nous voyons la plupart des sectes protestantes s'enfoncer dans le pur rationalisme. La Bible n'est rien pour elles.

Elles n'y aperçoivent plus qu'un tissu de fables, de mythes, de chimères, que la raison philosophique n'admet pas, ne peut pas admettre. Ces sectes tombent au fond du scepticisme religieux, et l'athéisme les enrôle sous la sanglante bannière du socialisme et du droit mazzinien. On voit se produire d'un autre côté, parmi les peuples protestants, un mouvement providentiel et miséricordieux. Des milliers d'hommes se sentent poussés dans les bras de l'Église. Cherchant de bonne foi la vérité, ils ont compris qu'elle ne pouvait pas être le fruit de l'orgueil; et que, loin de pouvoir trouver enelle-même ou dans la Bible, la règle immuable de ses croyances et de ses devoirs, la raison individuelle n'avait que le triste privilége de se briser contre l'écueil des plus stupides et trop souvent, des plus monstrueuses erreurs, pour s'enfoncer dans la nuit du scepticisme religieux, et s'endormir de lassitude ou de désespoir, dans les bras de l'indifférence, qui n'est elle-même qu'un véritable athéisme.

La proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée Conception est une planche de salut offerte aux nations protestantes, que le libre examen a dépouillées de tout principe de vie surnaturelle.

Jamais l'unité de l'Eglise, jamais l'obéissance du corps mystique de Jésus-Christ n'avait resplendi d'un éclat comparable à celui dont l'univers a été témoin.

Qu'avons-nous vu? Que s'est-il passé dans le monde depuis que Pie IX a défini dogmatiquement la Conception immaculée de la Bienheureuse Mère de Jésus-Christ?

Ce que nous avons vu, ce que les Anges ont contemplé du haut du ciel, c'est que le corps entier de l'Episcopat, du Clergé et des fidèles, s'est incliné sous le décret pontifical, comme il se serait incliné sous la parole même de Dieu, si elle s'était fait entendre directement à l'humanité. Le Vicaire de Jésus-Christ, en vertu de l'autorité divine, infaillible et suprême qu'il tient de Jésus-Christ, *prononce, définit, décide, déclare*, que la Conception de la Bienheureuse Vierge Marie a été exempte de la souillure du péché originel; que le poison de la déchéance n'a jamais pénétré dans l'âme immaculée de la Mère divine du Verbe incarné. Cette grande définition, cette déclaration solennelle et dogmatique est reçue par tout l'Episcopat, par tout le Clergé, par le corps entier des fidèles, avec une obéissance filiale et respectueuse.

Elle est reçue comme le symbole de la foi est reçu ; elle est reçue comme l'expression d'un décret éternel, comme un oracle divin, comme l'écho vivant du Verbe de Dieu, parlant lui-même à l'univers, par la bouche de celui qui tient sa place.

Le Pontife suprême formule le décret dogmatique qui apprend au monde que l'humble Marie est le miracle de la grâce, le chef-d'œuvre du monde surnaturel, la création la plus précieuse des inventions du Saint-Esprit, la perle du monde angélique. Et d'un bout de la terre à l'autre, laïques, prêtres, simples fidèles s'écrient : « Pierre a parlé par la bouche de Pie IX. » « Rome a parlé, la cause est finie (1). »

Les sectes protestantes cependant avaient fait entendre des cris de colère, de haine et de désespoir. On les avait entendu rugir comme des lions, dans les journaux de l'Europe et du Nouveau-Monde. Espérant effrayer le successeur de saint Pierre, et retarder le jour qui devait mettre le sceau des suprêmes magnificences au culte de la Vierge Immaculée, elles

(1) Per os Pii IX, Petrus locutus est (*Hist. Eccl.*), Roma locuta est, causa finita est. (*Hist. Eccl.*)

avaient prophétisé pour l'Eglise romaine, des déchirements, des divisions et des schismes. La presse incrédule et impie, s'unissant à la presse protestante, déclarait que l'Eglise, par cette proclamation intempestive, allait voir des nations entières se détacher de son sein ; qu'une lutte acharnée allait la mettre en feu, et qu'elle ne tarderait pas à devenir le théâtre d'une insurrection immense et d'une désobéissance méritée.

Tous ces bruits de l'enfer, tous ces échos d'une haine qui remonte au jour même de la chute des anges prévaricateurs, n'ont pu retarder d'un moment, la manifestation d'un décret qui était écrit dans le Livre éternel.

Un dogme écrasant pour le rationalisme, un dogme réparateur de tous les blasphèmes vomis par le démon de l'hérésie contre la Vierge Immaculée, sort des inscrutables profondeurs du conseil divin. Pie IX, d'immortelle mémoire, va le prendre dans le secret le plus caché des inventions de la sagesse éternelle, pour le jeter à l'univers. Et voilà que deux cents millions de fidèles, disséminés sur tous les points de la terre, le reçoivent à genoux.

Eteignant, par la puissance de la grâce, l'ombre

même du doute dans le fond de la conscience, les pasteurs et les brebis s'attachent à la parole Pontificale par les racines mêmes de leur existence. Ils prennent le ciel et la terre à témoin, que nulle puissance, que nul supplice ne pourront ébranler les convictions que le Pontife infaillible vient de créer en eux.

Ainsi le dogme de l'Immaculée Conception proclamé du haut de la chaire de saint Pierre, fait éclater au plus haut degré, l'*unité miraculeuse* de l'Eglise, la puissance souveraine du Pontife romain, et l'obéissance surnaturelle du corps mystique de Jésus-Christ au chef visible qu'il lui a donné.

Ce dogme porte un coup désespéré aux sectes que l'individualisme dévore, en montrant leur nudité et leur impuissance. Il présente enfin à tous les enfants de l'hérésie, qui cherchent de bonne foi la vérité, un fait divinement providentiel, marqué à des signes si éclatants, si palpables et si irrésistibles de lumière, qu'il faut faire violence à toutes les puissances de l'âme, pour ne pas y apercevoir l'empreinte ineffaçable, l'empreinte surnaturelle et miraculeuse de la main de Dieu même.

Nous avons ajouté que le décret dogmatique de

l'Immaculée Conception était mortel au rationalisme théologique ou au gallicanisme. C'est ce que nous allons établir.

Le rationalisme protestant, nous l'avons vu, a une parenté nécessaire avec le rationalisme païen de la renaissance. Le rationalisme pur ne reconnaît point d'autorité souveraine et infaillible, si ce n'est la raison individuelle. Il n'admet point d'ordre surnaturel ou révélé.

Le rationalisme protestant admet l'autorité divine de la Bible et l'ordre surnaturel ou révélé, dont la Bible est l'expression ; mais à la condition expresse, que la Bible et tout ce qu'elle renferme, relèvera du tribunal de la raison, du libre examen ou de l'autorité souveraine de la raison de l'individu, ce qui, en dernière analyse, réduit le protestantisme à un pur rationalisme.

Mais qu'entend-on par le rationalisme théologique? Le rationalisme théologique ou le gallicanisme, est le droit que s'attribuent certains théologiens, de changer les conditions de l'autorité suprême et infaillible du Pontife romain afin de l'amoindrir, afin de la dénaturer, en la rendant dépendante d'une sanction qui n'est qu'un pur système de la raison.

Le rationalisme gallican attaque la Papauté. Il en affaiblit le pouvoir suprême. Le rationaliste gallican, en effet, en vertu de sa raison individuelle, ose avancer que les décrets descendus de la chaire pontificale, ne revêtent un caractère d'autorité irréformable, infaillible, ayant droit de commander la foi, que lorsqu'ils ont reçu la sanction suprême de l'Episcopat *assemblé* ou *dispersé*, lequel a donné aux décrets du Pape, un assentiment *tacite* ou *formel*. Le gallicanisme n'est donc qu'une forme du rationalisme.

La Bible souverainement interprètée par la raison individuelle, la Bible soumise, en dernier ressort, à la sanction suprême du libre examen, voilà pour toutes les sectes protestantes la pierre angulaire de l'ordre surnaturel ou de la vérité révélée. Le rationaliste protestant a beau se vanter de croire à la Bible, d'adorer la Bible, de prendre la Bible pour principe, pour règle de ses croyances et de ses devoirs, il ne croit, en réalité, qu'aux rêves de l'individualisme, il ne demande la vérité et la lumière qu'aux visions trompeuses de la pensée individuelle. Un texte de la Bible n'est une autorité, un enseignement divin, qu'autant que ce texte est interprêté, expliqué, jugé,

estampillé, si j'ose ainsi dire, par la raison individuelle.

La même chose a lieu dans le rationalisme théologique ou gallican. Le théologien gallican a beau se vanter d'être soumis, de fait, à tous les décrets, à toutes les décisions, à toutes les bulles, à toutes les encycliques du Vicaire de Jésus-Christ. Il a beau prendre le ciel et la terre à témoin, que les opinions formulées par Bossuet, dans la fameuse déclaration de 1682, n'empêchent pas les partisans de ces opinions d'être les meilleurs catholiques du monde ; la vérité est, que le théologien gallican se fait juge, et juge en dernier ressort, de la nature, de l'étendue, des caractères et des conditions de l'autorité du Pontife romain.

Les Livres saints, la tradition universelle, la foi permanente de l'Eglise, les décisions solennelles des saints Conciles, placent dans le Pontife romain, et dans *le Pontife romain seul, la pleine et suprême puissance pour gouverner toute l'Eglise* (1). Et le théologien gallican enseigne, que le Concile général est supérieur au Pontife romain. Il enseigne que les

(1) Concilium florent.

décrets pontificaux ont besoin de la sanction épiscopale pour revêtir un caractère d'infaillibilité dogmatique. Or, cette manière de voir, cette insurrection théologique contre l'Eglise, cette prétention téméraire de citer au tribunal du libre examen l'autorité divine du Vicaire de Jésus-Christ, pour en discuter les droits, la nature et les conditions, se résout dans le rationalisme protestant, qui n'est lui-même qu'un rationalisme philosophique ou païen.

Le rationalisme protestant ne croit à l'infaillibilité dogmatique et surnaturelle de la Bible, que sur le *visa* de la raison individuelle ou du libre examen, et le rationalisme gallican ne croit à l'infaillibilité surnaturelle et dogmatique du Pape, que d'après le *visa* et la sanction de l'Episcopat assemblé ou dispersé.

Le rationalisme protestant aboutit à la démocratie religieuse la plus irrémédiable, et le rationalisme gallican détruit la monarchie divine de l'Eglise, pour en faire une pure aristocratie.

Le rationalisme protestant, au lieu d'étayer la raison individuelle sur la parole de Dieu consignée dans la Bible, donne pour base et pour appui à l'autorité divine et surnaturelle de la Bible, le libre examen ou

l'autorité prétendue infaillible de la raison individuelle.

Le rationalisme gallican, au lieu d'appuyer l'autorité épiscopale sur celui à qui Jésus-Christ a dit : « Affermis tes frères (1) », veut que l'Episcopat rassemblé ou *dispersé* soit la base, la pierre *angulaire* sur laquelle les oracles de la Papauté doivent chercher un appui, une confirmation et leur solidité suprême ici-bas, afin de revêtir un caractère infaillible et dogmatique.

Le gallicanisme théologique a donc une affinité, une parenté nécessaire avec le rationalisme protestant. Et l'un et l'autre vont s'enfoncer et se perdre dans le rationalisme païen des libres penseurs.

La célèbre déclaration de 1682 venait de paraître. Trente-deux Evêques, pour faire leur cour à Louis XIV, s'étaient donné la mission d'amoindrir, de dénaturer, ou plutôt de détruire, autant qu'il était en eux, l'autorité divine et infaillible du Pontife romain. Cet acte coupable fut un sujet de joie pour les sectes protestantes. Les Eglises prétendues réformées adressèrent, en conséquence, un mémoire au clergé de

(1) Confirma fratres tuos. *Luc. XXII, 32.*

France, pour le féliciter de ce qu'il venait d'entreprendre contre l'immuable autorité du Chef suprême de l'Eglise.

« On avait toujours cru (est-il dit dans ce mémoire), au sein de l'Eglise catholique romaine, que l'infaillibilité dogmatique et la suprême puissance résident dans la personne du Pape. Les Eglises réformées mettent l'infaillibilité doctrinale et dogmatique dans la Bible, soumise au libre examen de la raison individuelle. Les Evêques français, auteurs de la déclaration de 1682, soumettent les décrets du Pontife romain à la sanction du Corps épiscopal, laquelle leur imprime un caractère dogmatique et infaillible. Cet acte des Evêques de France est un grand pas fait du côté du protestantisme. Encore un pas de plus, et l'Eglise gallicane donnera le baiser de paix aux Eglises protestantes. »

Ce châtiment, car c'en était un, devait faire comprendre aux théologiens du gallicanisme, tout ce que cachaient de douleurs pour le Saint-Siége et de calamités pour la France, les prétentions du rationalisme gallican.

Le rationalisme gallican, disons-le sans crainte, a été l'un des plus grands fléaux qui soient jamais des-

cendus sur une nation catholique. L'infaillible autorité du Vicaire de Jésus-Christ une fois ébranlée dans la conscience par les sophismes de la raison, l'esprit catholique ne tarda pas à s'affaiblir d'une manière effrayante au sein des Eglises de France.

Le jansénisme, élément corrupteur du dogme de la grâce et de la morale de l'Evangile, trouva dans le rationalisme gallican un auxiliaire et presque un approbateur. C'est au rationalisme théologique qu'il faut demander compte de cette casuistique sans entrailles et sans miséricorde, qui fit des théologies françaises, dans les XVIIe et XVIIIe siècles, une source de scrupules, de tortures, de désespoir et de damnation pour les fidèles.

L'*unité* de la hiérarchie reçut, par le rationalisme théologique de 1682, une atteinte profonde. Pendant que le gallicanisme amoindrissait, dénaturait, détruisait, autant qu'il était en lui, l'autorité suprême et infaillible du Pontife romain, il exagérait sans mesure l'autorité épiscopale. Il allait plus loin. Ce que le gallicanisme théologique ôtait d'autorité au Vicaire de Jésus-Christ, il le donnait non-seulement à l'Episcopat, mais il en faisait hommage à César lui-même ; puisqu'il le rendait complétement indépendant,

comme chef d'une nation catholique, de tout contrôle, de toute autorité répressive et coercitive de la part de l'Eglise de Jésus-Christ et du Chef suprême qu'il lui a donné.

Le rationalisme gallican, hostile à la hiérarchie, corrupteur de la morale évangélique, fauteur du césarisme païen, détruisit, en les dénaturant, les liens de l'*unité* liturgique. La liturgie romaine fut, pour ainsi dire, anéantie au sein des diocèses de France.

Les prérogatives du Vicaire de Jésus-Christ, les droits de la Papauté, les solennités liturgiques, par lesquelles l'Eglise romaine fait éclater sa piété et son amour pour la Vierge Immaculée; la miséricordieuse suavité de la morale de l'Evangile, les fêtes des Saints que l'Eglise a placés sur ses autels, la majestueuse grandeur des Papes canonisés, des saints Docteurs et des fondateurs des ordres monastiques, reçurent dans les liturgies gallicanes, dont le foyer était à Paris, des atteintes profondes et des outrages immérités. Il fallut, pour le triomphe du gallicanisme liturgique, amoindrir, changer, dénaturer et bouleverser toutes ces choses.

Le *latin chrétien* des livres liturgiques que le Saint-Esprit semble avoir dicté lui-même à saint Gré-

goire-le-Grand et à ses successeurs, cette langue universelle que saint Bernard, saint Anselme, saint Thomas-d'Aquin, saint Bonaventure, ont élevée à ses dernières magnificences, était devenue un objet de pitié et de dégoût pour les réformateurs *cicéroniens, virgiliens* et *horaciens* de la liturgie.

La suave harmonie des hymnes, des proses, des séquences, chantées depuis mille ans sous les voûtes de nos temples, par des millions de fidèles, ne put trouver grâce devant les adorateurs de la poésie du Parnasse et de l'Olympe païens. Il fallut encadrer les mystères divins, les dogmes de la foi, les divines créations du monde de la grâce, non plus dans une poésie descendue de Nazareth, de la Crêche, du Mont des Oliviers, du Thabor, du Cénacle et du Calvaire ; mais dans des compositions empruntées *pour la forme*, et trop souvent pour les idées, aux chantres épicuriens du siècle d'Auguste.

Aux accents populaires des mélodies grégoriennes, les réformateurs gallicans substituèrent un plain-chant barbare, ridiculement saccadé, capricieux, inconnu, que le souffle de l'Esprit-Saint n'avait pas inspiré, puisqu'il avait son origine et sa source dans un esprit de révolte et de malice.

A dater de cette hérésie liturgique, dont le rationalisme gallican s'applaudissait et dont il était fier, nos églises devinrent presque désertes et presque muettes. Les multitudes qui étaient familiarisées avec le chant grégorien, n'iront plus ébranler et faire tressaillir les voûtes de nos églises. Des chants d'artistes, des instruments de musique empruntés aux théâtres, des airs de salon et d'*opéras* remplaceront désormais la voix solennelle, les échos majestueux et les roulants tonnerres du chant romain.

Destructeur du chant liturgique, le rationalisme gallican ne pouvait faire grâce à la discipline et au droit canon. Se détacher le plus possible de Rome, tel était le mouvement imprimé à la France par le gallicanisme. Un droit nouveau prit la place du droit consacré par les décrets des Souverains Pontifes. Les conciles provinciaux, les synodes diocésains, l'accomplissement triennal de la visite, *ad limina apostolorum*, toutes ces saintes règles consacrées par les siècles et dont Rome est l'incorruptible gardienne, disparurent du sein de nos diocèses. L'Eglise, ou plutôt, les Eglises de France tombèrent sous l'empire du bon plaisir, en matière de droit canon. Cette branche de l'enseignement théologique disparut des grands

séminaires ; ou s'il en subsista encore quelques débris, on alla les chercher dans des livres flétris par les anathèmes des Pontifes romains.

Le *Missel*, le *Rituel*, le *Breviaire*, subirent de lamentables altérations et de tristes métamorphoses. Les métropolitains et leurs suffragants n'invoquèrent plus, du sein des conciles, l'Esprit qui, seul, pouvait les inspirer, les diriger, les guider dans le gouvernement spirituel de leurs Eglises.

La branche qui ne puise dans le tronc auquel elle est attachée qu'une faible partie de la sève nécessaire à sa croissance, à son développement, à sa vigueur et à sa vie, ne produit point de fruits ; ou si elle en donne par hasard quelques-uns, ils sont sans beauté, sans maturité, sans saveur. Le rationalisme gallican affaiblit tous les liens qui unissaient les Eglises de France à l'Eglise romaine. La sève et la moëlle que Rome seule peut donner à une nation catholique ne pénétraient plus dans les entrailles de la Fille aînée de l'Eglise, que dans une mesure insuffisante pour lui donner la vie, la force, la santé surnaturelle dont elle avait besoin pour résister au poison dévorant que l'enseignement païen de la Renaissance, que le rationalisme protestant et le rationalisme théo-

logique versaient incessamment dans ses veines.

La France de saint Louis et de Charlemagne ne tenait plus, pour ainsi dire, que par l'écorce à l'arbre catholique romain. La vie s'était retirée des antiques Eglises des Gaules.

Asservies au pouvoir civil par les libertés gallicanes, elles n'avaient plus la force, ni même la volonté, de demander au Pontife romain le miracle d'un affranchissement et d'une résurrection que lui seul pouvait opérer; la justice divine se chargea de nous punir. Les deux plus grands fléaux qui puissent écraser une nation visitèrent la France. La royauté avait demandé aux prélats courtisans de 1682 de consacrer, par un décret entaché de schisme, l'athéisme politique. Elle monta sur l'échafaud dressé par l'athéisme révolutionnaire. Les Eglises de France avaient la prétention de demeurer catholiques, en attaquant, en amoindrissant, en dénaturant la suprême autorité du Pontife romain. La France fut ravagée par le démon du schisme.

Le gallicanisme théologique, en consacrant le despotisme des souverains, ou le césarisme, avait préparé la démocratie sauvage qui guillotina la monarchie dans la personne auguste de l'infortuné Louis XVI.

En attaquant les droits divins de la Papauté, le gallicanisme théologique avait préparé la *Constitution civile du Clergé*, qui précipita dans le schisme la Fille aînée de l'Eglise. *Et nunc reges intelligite : erudimini qui judicatis terram* (1).

Mais la France, plus heureuse que l'Angleterre, parce qu'elle avait été consacrée à la Vierge Immaculée, ne devait pas être effacée du livre des nations catholiques. La Papauté vint pleurer sur le tombeau de ce nouveau Lazare. Elle lui fit entendre par la bouche de Pie VII la parole qui ressuscite et qui redonne la vie: *Lazare, veni foras* (2).

La terre n'avait jamais été témoin d'un pareil spectacle. Jamais la voix du Pontife suprême n'avait retenti, au sein des nations, avec un plus solennel éclat. Pie VII, par un acte sans exemple dans les siècles passés, supprime et éteint, d'un seul coup, les 133 siéges épiscopaux de l'Eglise gallicane. Il les anéantit malgré leur passé, malgré leur gloire, malgré les libertés gallicanes et malgré les priviléges acquis par des concessions canoniques et légitimes.

(1) Psal. II, 10.

(2) Joan, XI, 43.

Le Pontife immortel apprend à la terre que le salut des nations est la loi suprême : « Qu'il y a un temps pour détruire et un temps pour édifier (1) ; » et que, juge souverain des besoins surnaturels des nations données en héritage à Jésus-Christ, le Pontife romain peut s'élever au-dessus des règles ordinaires et des coutumes constamment suivies ; que lui seul peut modifier ou changer les conditions d'existence, d'organisation, de mouvement et de durée des Eglises particulières : qu'il peut tout, en un mot, ce que le bien spirituel du monde réclame.

Le Concordat de 1801, quels qu'aient été les efforts du despotisme impérial pour en arrêter ou pour en détruire les effets, sauva le catholicisme et la civilisation en France ; peut-être même dans le reste de l'Europe.

Il anéantit pour jamais la *Constitution civile du Clergé*, mit en pièces les coutumes et les prétentions anti-canoniques des Eglises de France, et détruisit les espérances schismatiques que la *Petite Eglise* s'efforçait de réveiller et de perpétuer dans certaines provinces.

(1) Tempus destruendi et tempus ædificandi. *Eccl. III, 3.*

Le rationalisme théologique venait d'entendre le tocsin de sa ruine. Le jansénisme recevait le coup de mort. La secte impie qui avait espéré que le dernier des rois serait étranglé à une corde tressée avec les entrailles du dernier des prêtres, poussa un cri de désespoir. Elle voyait nos temples rendus au culte de nos pères. Rome reprenait son autorité sur la *Fille aînée de l'Eglise*. Les *cérémonies* saintes de nos augustes Mystères reparaissaient dans les cathédrales et dans les églises, où les Prêtres et les Pontifes de la guillotine avaient inauguré le Culte de la Déesse Raison, le Culte de la Nature, le Culte du Feu, c'est-à-dire le Culte des démons et de l'athéisme.

Un coup plus terrible devait tomber sur le rationalisme théologique. Un acte plus solennel que le Concordat de 1801 devait donner à l'univers étonné le sens profond, le sens complet des paroles immortelles que le Divin Sauveur avait adressées à la Papauté, dans la personne de saint Pierre, et qu'il lui avait laissées comme son plus magnifique héritage : « Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux; et tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans les Cieux; et tout ce que tu dé-

lieras sur la terre, sera délié dans les Cieux (1). »

Mais, arrêtons-nous. Demain nous apprécierons l'acte miraculeux et providentiel par lequel Pie IX fit resplendir, à la face de l'univers, *l'infaillibilité dogmatique* et doctrinale qu'il a reçue de Jésus-Christ par ces paroles toutes divines : « Affermis tes frères (2). »

(1) Et tibi dabo claves regni cœlorum. Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis : et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis. *Matt. XVI, 19.*

(2) Confirma fratres tuos. *Luc. XXII, 32.*

NEUVIÈME CONFÉRENCE

LE DOGME

DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

EST MORTEL AU RATIONALISME

(SUITE)

Nous avons dit, mes chers frères, que le gallicanisme avait reçu un coup mortel de la main de l'immortel Pie VII. Mais l'acte par lequel l'autorité pontificale s'est déployée dans toute sa plénitude et dans toute sa magnificence, a eu lieu le 8 décembre de l'année de grâce 1854. La proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de la glorieuse Mère de Dieu, élève en effet, la puissance infaillible du Pontife romain à sa splendeur suprême, au sein de l'Eglise militante.

Ecoutons le bienheureux Pontife qui a été prédestiné, de toute éternité, pour proclamer, sur cette terre, le dogme le plus cher au cœur de la Reine de toute sainteté et de toute vertu.

« Nous fîmes parvenir à tous nos vénérables frères,
» les Evêques du monde catholique, une Lettre ency-
» clique, datée de Gaëte, le 2 février 1849, pour leur
» demander d'adresser à Dieu des prières, et de nous
» faire ensuite savoir par écrit, quelles étaient la piété et
» la dévotion de tous les fidèles envers la Conception
« Immaculée de la Mère de Dieu, et surtout ce qu'ils
» pensaient eux-mêmes, de la définition à porter ;
» quel était, sur ce point, leur désir , afin de rendre
» notre jugement suprême avec toute la solennité
» possible. »

... » Mettant à nous écrire l'empressement d'une
» joie inexprimable, non-seulement il nous ont mani-
» festé de nouveau leur pieux sentiment et la pensée
» qui les anime , eux, tout particulièrement, et leur
» Clergé et le peuple fidèle , envers la Conception
» Immaculée de la Bienheureuse Vierge, mais encore
» ils ont sollicité de nous, comme par l'expression
» d'un vœu commun, que l'Immaculée Conception
» de la Vierge fut définie , par le suprême jugement
» de notre autorité. »

... « Nous n'éprouvâmes pas moins de joie, lors-
» que nos vénérables frères les Cardinaux de la
» sainte Eglise romaine, composant la congrégation

» spéciale dont nous avons parlé, et les théologiens
» consulteurs choisis par nous, demandèrent avec le
» même zèle et le même empressement, cette défini-
» tion de la Conception de la Mère de Dieu, qu'attes-
» tent et mettent en lumière les oracles divins, la vé-
» nérable tradition, le sentiment permanent de l'E-
» glise, l'accord admirable des pasteurs catholiques
» et des fidèles, les actes éclatants et les constitutions
» de nos prédécesseurs ; après avoir examiné toutes
» choses avec le plus grand soin, et offert à Dieu des
» prières assidues et ferventes , il nous a paru que
» nous ne devions plus différer de sanctionner, de
» définir, par notre jugement suprême, l'Immaculée
» Conception de la Vierge. »

Ainsi, l'Episcopat catholique tout entier, les Cardinaux de la sainte Eglise romaine, les théologiens consulteurs, *comme par l'expression d'un vœu unanime*, supplient le Pontife romain *de définir par le jugement suprême de son autorité*, l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu. Ainsi, le monde catholique, par la voix de ses pasteurs, appelle l'heureux moment, où le successeur de Pierre, par son jugement suprême, par l'infaillible autorité qu'il tient de Jésus-Christ, imprimera le sceau d'une définition

dogmatique au privilége de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Mère de Dieu.

Remarquons, mes chers frères, avec le Docteur angélique « qu'une nouvelle édition du symbole devient » nécessaire, quand de nouvelles hérésies s'élèvent, » de peur que la foi des fidèles ne soit altérée par » les hérétiques (1). »

Les hérésies du naturalisme, du panthéisme, du progrès par le culte de la matière ; les erreurs monstrueuses qui attaquent l'ordre surnaturel de la grâce et le péché originel, rendaient nécessaire la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge. Il fallait porter un coup mortel au paganisme moderne. Il fallait faire resplendir dans un fait divinement marqué du signe de la Toute-Puissance, les effets les plus prodigieux, et les plus admirables créations du Saint-Esprit. Il fallait élever, en un mot, à sa suprême magnificence, c'est-à-dire à la splendeur d'un dogme défini, la croyance universelle du privilége de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu. Pie IX a donc donné à l'univers

(1) ... Nova editio symboli necessaria est ad vitandum insurgentes errores. *D. Thom. II, 2, 9, 1, 10.*

une *nouvelle édition du symbole catholique.* Il a donné non un nouveau symbole; mais, dans une nouvelle publication du symbole, il a donné au monde le sens définitif des textes de la sainte Ecriture, qui renferment, d'une manière plus ou moins explicite, le privilége révélé de la Conception Immaculée de la Très-Sainte Vierge.

Appartient-il au Pontife romain de dresser un symbole de foi ? Le rationalisme théologique ou le gallicanisme refuse ce pouvoir et ce droit au Vicaire de Jésus-Christ. Mais voici de quelle manière le Docteur angélique a mis en poussière, il y a six cents ans, les sophismes téméraires du rationalisme gallican.

« Il est nécessaire, dit saint Thomas-d'Aquin, de
» publier une nouvelle édition du symbole, pour évi-
» ter les erreurs qui s'élèvent. Celui qui a l'autorité
» de faire une nouvelle édition du symbole, c'est ce-
» lui *qui peut déterminer finalement les choses*
» *qui sont de foi*, et qui doivent être crues inébran-
» lablement par tous. Or, ce pouvoir appartient au
» Souverain Pontife; c'est à lui que se rapportent les
» questions les plus graves et les plus difficiles qui
» s'élèvent dans l'Eglise. Comme on le voit (dans
» les décret. dist. 117). Aussi le Seigneur a dit à

» Pierre qu'il a établi Souverain Pontife : J'ai prié
» pour toi, afin que ta foi ne défaille point, lors donc
» que tu auras été converti, affermis tes frères (1).

» La raison en est, continue le saint Docteur, qu'il
» ne doit y avoir qu'une même foi dans toute l'Eglise,
» d'après ces paroles de l'Apôtre : « Il faut que vous
» disiez tous la même chose, et qu'il n'y ait point de
» schismes parmi vous (2). »

» Ce qui ne pourrait se maintenir, si les questions
» de foi qui s'élèvent n'étaient décidées par celui qui
» est à la tête de l'Eglise entière ; de telle sorte que
» son sentiment doive être soutenu inébranlablement
» par l'Eglise elle-même. C'est pourquoi *il n'y a que*
» *le Souverain Pontife* qui ait le pouvoir de faire
» une nouvelle édition du symbole, comme il n'y a
» que lui qui puisse faire toutes les autres choses qui
» regardent l'Eglise entière, telles que la convocation
» d'un Concile général, et autres choses sembla-
» bles (3). »

(1) Ego rogavi pro te ut non deficiat fides tua : et tu aliquando conversus confirma fratres tuos. *Luc. XXII, 32.*

(2) Idipsum dicatis omnes, et non sint in vobis schismata. *I, Cor. I, 10.*

(3) D. Thom. II, 2, 9, 1, 10,

Répondant aux objections dirigées contre cette thèse si claire, si concise, si forte, de la doctrine catholique, sur l'infaillibilité enseignante et dogmatique du Pontife romain, le Docteur angélique ajoute :

« Parce qu'il s'est rencontré des hommes pervers, qui ont altéré « pour leur perdition », selon l'expression de saint Pierre (1), la doctrine des Apôtres, les saintes écritures et les autres doctrines catholiques, il a été nécessaire, à mesure que les siècles se succédaient, d'expliquer la foi, pour détruire les erreurs qui s'élevaient (2). »

Le même docteur dit encore : « Que si le Concile » de Nicée a défendu, sous peine d'anathème, de » faire un nouveau symbole, cette défense a été faite » aux particuliers, qui n'ont pas le droit de définir les » choses de foi ; car, cette sentence du Concile de » Nicée n'a pas enlevé au concile suivant le pouvoir » de faire une nouvelle promulgation du symbole, » renfermant à la vérité la même foi que le précédent,

(1) II. Petr.

(2) ... Quia perversi homines apostolicam doctrinam et cæteras doctrinas et scripturas perventunt ad sui ipsorum perniciem; sicut dicitur, *II Petr.*, ideo necessaria fuit temporibus procedentibus explicatio fidei contra insurgentes errores. *XXII, 9, 1, 10, resp, ad 1.*

» mais plus développée; au contraire, tout concile a
» eu soin d'ajouter quelque chose au symbole arrêté
» par le concile précédent, pour détruire, par cette
» addition, les hérésies naissantes. Par conséquent,
» ce pouvoir appartient au Souverain Pontife, puisque
» c'est à lui à convoquer les conciles généraux et à
» confirmer leurs décisions. »

Par la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Mère de Dieu, Pie IX explique et développe la foi catholique. Il donne par-là même, une nouvelle édition du symbole. Il écrase les erreurs nouvelles. Il fait tout cela, dit saint Thomas-d'Aquin et toute l'Eglise avec lui, *parce que lui seul* a reçu le pouvoir de déterminer finalement les choses qui sont de foi et qui doivent être crues inébranlablement par tous. »

Et quand le rationalisme gallican, pour échapper aux clartés formidables de l'enseignement catholique, oppose à la puissance infaillible du Pontife romain la supériorité chimérique du concile sur le Pape, il avance une chose souverainement absurde, puisque, comme l'enseigne saint Thomas-d'Aquin et toute la tradition catholique avec lui, le concile général, pour pouvoir faire une nouvelle édition du symbole,

a besoin d'être *convoqué* et *confirmé* par le Pontife romain. Or, celui qui *confirme* les définitions et les décrets des conciles généraux, loin d'être inférieur au concile, donne au concile général lui-même ce qui lui manque, savoir : la *confirmation* suprême, la *confirmation infaillible*, sans laquelle il n'y a ni concile général, ni décision dogmatique.

Le Concile de Bâle dressa un décret sur le privilége de la Conception immaculée de Marie; et l'Immaculée Conception n'était pas un dogme, même après cette décision de Bâle. La raison en est, que le décret du Concile de Bâle, et le Concile de Bâle lui-même, n'ont jamais reçu la confirmation finale et suprême du Vicaire de Jésus-Christ.

Pie IX, successeur légitime de saint Pierre sur le siége de Rome, possède donc l'infaillibilité doctrinale, l'infaillibilité dogmatique. Lui seul, sur cette terre agitée par tant d'opinions divergentes, déchirée par tant d'erreurs, troublée par tant de schismes et par tant d'hérésies, a le *pouvoir de déterminer finalement les choses qui sont de foi et qui doivent être crues inébranlablement par toute l'Eglise.*

Pie VII, nous l'avons fait observer, en déracinant, en supprimant, en éteignant, de sa pleine et suprême

puissance, les cent trente-trois siéges épiscopaux de la France, pour en créer un petit nombre de nouveaux, avec des limites et dans des conditions nouvelles, avait porté, sans aucun doute, un coup formidable au gallicanisme et à ses prétendues libertés. Mais la ruine définitive et complète du système gallican, du rationalisme théologique, était attachée à la définition dogmatique du privilége de la Conception immaculée de la Très-Sainte Vierge.

C'est à Pie IX qu'était réservée la gloire de foudroyer, du même coup, le rationalisme protestant, le rationalisme théologique et le rationalisme païen, dont nous parlerons bientôt.

Quand Pie IX, du haut de la Chaire pontificale, en présence de cinquante-trois Cardinaux, de deux cents Evêques et de cinquante mille fidèles, disait à l'Auguste et Immaculée Mère de Dieu : *Je prononce, je définis, je déclare*, ô Bienheureuse Vierge, que votre Conception immaculée est un dogme de foi, et qu'il suffit d'un doute volontaire, pleinement consenti dans son cœur, sur cette vérité définie, pour faire naufrage dans la foi ; quand ce bienheureux successeur de saint Pierre jetait dans le monde cette suprême définition, le divin Fils de Marie disait sans

doute à Pie IX : « Tu es heureux, ô successeur de Simon fils de Barjona, tu es heureux, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont fait cette révélation, mais mon Père qui est dans les Cieux, » et moi je te dis : « *Et ego dico tibi* : En définissant la Conception immaculée de ma Bienheureuse Mère, en lui imprimant le sceau d'une définition dogmatique, tu élèves ton infaillible jugement à son plus haut degré de puissance; tu imprimes à ton infaillible autorité un caractère d'incomparable grandeur. Tu dis ma Mère immaculée dans sa Conception, et moi je te dis infaillible dans ta parole. Tu proclames la Conception immaculée de ma glorieuse Mère comme un article de foi, et moi je proclame ton infaillible décision comme la pierre angulaire de la vérité; comme le fondement inébranlable de mon Eglise (1). »

Deux choses ne se sépareront plus, sur cette terre consolée : l'infaillibilité de Pie IX enseignant à l'Eglise entière ce qu'elle doit croire, touchant la Conception de la Bienheureuse Mère de Jésus-Christ, et le fait de la soumission, de l'obéissance, de la foi in-

(1) Ego dico tibi : quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam. Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. *Matt. XVI. 18.*

vincible de l'Eglise à la définition solennelle portée par Pie IX.

Deux choses se tiennent par un nœud d'immortelle unité : la parole infaillible de Pie IX et l'acte de foi divine, surnaturelle, immuable de l'Eglise entière, à cette parole dogmatique descendue de la Chaire éternelle.

Le décret dogmatique de l'Immaculée Conception, mortel au rationalisme protestant et au rationalisme théologique, ne l'est pas moins au rationalisme des libres penseurs.

Les rationalistes libres penseurs n'admettent point d'élément surnaturel, point de révélation, point d'ordre divin de la foi et de la grâce. Ils ne reconnaissent ni l'autorité de Jésus-Christ, ni l'autorité de l'Eglise, ni celle de Dieu. Il n'y a pour le rationalisme philosophique que le moi individuel. Le rationalisme pur est la déification du moi ; c'est l'usurpation sacrilége des droits éternels de Celui qui, seul, du centre de son immensité, de son éternité, de sa lumière et de sa gloire, peut et doit dire: *Moi, Ego sum* « Je suis. » Et par cette usurpation sataniquement impie, le rationalisme mène ses esclaves aux limites extrêmes de l'orgueil, de la démence, du blasphème et de l'athéisme.

L'émancipation absolue de la raison posée comme le principe générateur de la vérité, précipite les libres penseurs dans la nuit des plus monstrueuses contradictions. Ils appellent bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien. La lumière sera les ténèbres, et les ténèbres seront la lumière. L'erreur sera la vérité, et la vérité sera l'erreur. Dieu sera le mal, et le mal sera Dieu.

Le rationalisme part de ce principe : il n'y a de vrai, que ce qui est évident pour la raison ; ou, en d'autres termes, il n'y a de vrai que l'*équation* entre la raison et l'objet connu par la raison. Mais, qu'est-ce que l'*équation? L'équation*, dit saint Thomas, n'est autre chose que la lumière des premiers principes. L'*équation*, c'est la claire-vue d'un objet par la raison; c'est la vue directe, intuitive, immédiate, par la raison, de l'objet qu'elle contemple. Ainsi, la raison connaît d'une vue intuitive, d'une vue d'*équation*, les premiers principes de la raison naturelle.

« Une chose est évidente, dit saint Thomas-d'Aquin, quand elle est connue par les termes qui l'énoncent et qui l'expriment ; quand elle est la même identiquement pour tous.

Deux et deux font ou égalent quatre. Le tout

est plus grand qu'une de ses parties. La ligne droite est la plus courte entre deux points donnés. J'existe, je pense, je parle, j'agis, les hommes existent, le soleil nous éclaire; ce sont là des vérités évidentes, ou des vérités d'*équation.*

La lumière des premiers principes est universelle, immuable, infaillible, irrésistible. Je ne suis pas libre de penser le contraire de ce qui est évident pour la raison, ou de ce que la raison naturelle voit dans la lumière des premiers principes. Je ne suis pas libre de penser que deux et deux font six, dix, etc.; que la ligne courbe est la plus courte entre deux points donnés ; qu'une partie d'un ***tout*** est plus grande que le ***tout*** lui-même; que l'*être* et le *néant* sont une même chose ; qu'une même chose peut *être* et *n'être pas* en même temps ; que le bien et le mal sont une même chose, etc., etc. Je ne suis pas libre de fermer les yeux à la lumière des premiers principes. Les clartés de l'*équation* m'écrasent, me subjuguent, sont irrésistibles pour ma raison. Forcé de croire à la vérité des premiers principes, je n'ai point de mérite à les admettre. Quel mérite pourrai-je avoir à croire que j'existe, que je pense, que je parle, que le soleil luit, que deux et deux font quatre? Quel mérite puis-je

avoir à admettre des choses dont il m'est impossible de nier l'évidence? La lumière des premiers principes éclaire fatalement ma raison, comme l'attrait du bien général entraîne fatalement ma volonté. Je puis me tromper dans mes conceptions, dans mes jugements, dans mes raisonnements, comme je puis prendre un bien apparent pour le bien réel et absolu. Je puis mal user de ma raison, comme je puis user mal de ma volonté!

Dieu seul voit, dans l'éternelle *équation de son Verbe*, l'infini et le fini, l'absolu et le relatif, le réel et le possible. « Dieu est lumière, et il n'y a point de ténèbres en lui (1). »

Les Anges et les Saints contemplent Dieu dans une *équation surnaturelle*. Ils voient Dieu dans la lumière de sa gloire. Ils le voient dans l'évidence, ou face à face. Ils ne peuvent plus se séparer de Dieu. Ils ne peuvent pas plus se séparer de la lumière infinie que du bien infini; ils voient Dieu dans les splendeurs de la claire-vue.

Les enfants de l'Eglise voient les choses divines, surnaturelles et révélées, dans la lumière de la foi. La

(1) Deus lux est, et tenebræ in eo non sunt. *I. Joan. I, 5.*

lumière des principes de la foi catholique leur donne la notion surnaturelle des choses qu'ils ne comprennent pas, qui sont au-dessus de la raison et de ses aperçus. Appuyés sur la parole de Dieu et sur l'Eglise « colonne et fondement de la vérité », ils sont aussi certains de la réalité divine, surnaturelle, révélée, des mystères divins, que les élus eux-mêmes, qui en ont la vision directe et immédiate. La lumière de la grâce et la lumière de la gloire font connaître aux enfants de l'Eglise militante et de l'Eglise triomphante les mêmes vérités, les mêmes mystères, avec cette différence, que *la lumière de la foi,* en donnant aux fidèles l'infaillible certitude de la réalité des vérités surnaturelles et divines qu'elle leur découvre, laisse ces vérités enveloppées pour eux d'un voile qui ne se déchire qu'après cette vie; pendant que *la lumière de la gloire* fait contempler aux élus ces mêmes vérités dans les splendeurs de la claire-vue.

Ici-bas, l'homme raisonnable voit dans la lumière d'une *équation* ou d'une évidence immédiate, intuitive, fatale ou nécessaire, les premières vérités, ou les premiers principes de la raison naturelle. Mais, en dehors des premières vérités ou des premiers principes de la raison naturelle, je n'ai pas l'évidence des vérités qui en découlent.

Les vérités qui dérivent des premiers principes de la raison sont d'autant plus claires pour moi, qu'elles se déduisent plus immédiatement, plus directement des premiers principes ou des premières vérités de la raison. Il n'y a d'évident pour la raison, que les principes mêmes de la raison.

La notion de Dieu, évidente en soi, n'est pas évidente pour la raison de l'homme déchu, dit saint Thomas-d'Aquin. La notion de Dieu, dans l'ordre purement naturel, est moins claire, pour la raison humaine, que la notion des premiers principes. La raison peut, à l'aide des premiers principes, démontrer l'existence de Dieu; mais les premiers principes ne se démontrent pas. Personne ne peut nier l'évidence des premiers principes, et la raison peut être pervertie au point de douter de l'existence de Dieu. « L'impie a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu (1)! »

Quand je fais ce raisonnement : « Il y a des choses qui se meuvent dans le monde ; donc, il y a un premier moteur, lequel est Dieu. » Ce raisonnement est d'une logique inébranlable. Mais la majeure de ce raisonnement est évidente, et la conséquence ne l'est

(1) Dixit insipiens in corde suo, non est Deus. *Psalm. XIII, 1.*

pas, pour moi, au même degré. Quand je dis : Il y a des êtres limités, finis, contingents, successifs ; donc il y a un être nécessaire, lequel est Dieu. Je vois, dans la lumière de l'évidence, la majeure de cet argument de la raison ; mais la conséquence que j'en tire n'a pas la même évidence pour ma raison.

Si, dans l'ordre présent, qui est l'ordre ou le temps de mon épreuve, je connaissais Dieu et les vérités naturelles dans la lumière de l'*évidence* ou par une vue d'*équation*, le doute sur la vérité de Dieu et sur les vérités naturelles serait impossible.

Si j'avais l'évidence de l'existence de Dieu et des vérités naturelles, comme j'ai l'évidence des premiers principes de la raison, je n'aurais pas plus de mérite à croire Dieu et les vérités de l'ordre naturel, que j'en ai à admettre les principes évidents, ou les premiers axiomes de la raison.

En usant bien des lumières de ma raison, je puis parvenir à la connaissance certaine de plusieurs vérités de l'ordre purement naturel ; mais en dehors des premiers principes ou des premières vérités de la raison, je n'ai l'évidence, ou l'*équation*, d'aucune vérité de cet ordre.

L'erreur fondamentale du rationalisme, c'est de

n'admettre comme vrai, que ce qui est évident pour la raison. Le rationalisme demande à la raison des clartés qu'elle n'a pas, qu'elle ne peut pas avoir, dans cette nuit de la déchéance originelle. L'infaillibilité n'est pas plus possible à la raison individuelle de l'homme, que l'impeccabilité n'est possible à sa volonté.

L'*équation* posée par le rationalisme comme l'élément nécessaire de toutes les investigations de la raison, de toutes les conquêtes de la philosophie, n'est pas de ce monde. Elle implique, pour le rationalisme pur, le doute sur les vérités de l'ordre présent.

Demander à la raison les lumières de l'évidence ou de l'*équation* dans toutes les questions, c'est vouloir passer de l'ordre de la vision obscure, phénoménale, faillible, à l'ordre de la vision des Anges et des Saints. C'est vouloir connaître Dieu et les choses comme l'Ange et les Elus les connaissent. C'est vouloir briser le plan providentiel de notre épreuve; c'est vouloir anéantir le mérite par la liberté, c'est tomber dans le suicide de l'intelligence.

Ainsi, le sensualisme désespéré de notre temps demande le bien suprême, le bien infini, au naturalisme, et il aboutit au culte honteux de la sensation.

Le rationalisme protestant demande à la Bible interprêtée souverainement par la raison, le symbole des vérités divines, des vérités de l'ordre surnaturel et révélé, et il aboutit à l'extinction de toutes les vérités, y compris le livre même des divines révélations, pour aller se perdre et s'éteindre dans le rationalisme païen des libres penseurs.

Le rationalisme théologique, ou le gallicanisme, met en question l'infaillibilité dogmatique du Pontife romain. Il s'en constitue Juge, et Juge en dernier ressort, et il tombe dans le rationalisme protestant.

Les sophistes libres penseurs de ce temps descendent, par la Renaissance, des sophistes de l'ancien paganisme. Comme eux, et parce qu'ils partent du même principe, ils ne savent ce que c'est que Dieu, ce que c'est que l'univers. Ils s'ignorent eux-mêmes. Ils ne connaissent ni leur origine, ni leur destinée, ni la loi de leur être. Dieu, l'homme, la nature, la création, sont pour les libres penseurs une énigme indéchiffrable. Le doute les enveloppe de toute part. Ne voulant relever que d'eux-mêmes, ils tombent dans le scepticisme le plus incurable et le plus désespéré. L'orgueil de l'esprit, ou Satan, qui est le père de l'orgueil, leur fait croire qu'ils ont en eux-mêmes le prin-

cipe de la lumière, les racines de la vérité, le *criterium* de la certitude, le flambeau de la raison, la pierre angulaire de l'édifice intellectuel qu'ils veulent élever; et la nuit, l'implacable nuit de tous les rêves, de toutes les démences, de tous les doutes et de toutes les erreurs, les accable.

La divine Providence a préparé un remède miséricordieux à cette épidémie du rationalisme moderne, dans le décret dogmatique de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Mère de l'Homme-Dieu.

Ce dogme de salut fait deux choses pour arracher les nations modernes au sensualisme païen de notre temps. Il porte, en premier lieu, un coup terrible au naturalisme, au panthéisme, au culte de la matière, en faisant resplendir le dogme méconnu de la grâce, en mettant en lumière les plus merveilleuses créations de l'Esprit-Saint dans le monde surnaturel.

Le dogme de l'Immaculée Conception, proclamé avec tant de retentissement et une si grande magnificence, creuse, en second lieu, un abîme entre le Culte de la Vierge Immaculée et entre le funeste héritage du luxe païen, des théâtres païens, des arts païens, des danses païennes, des livres licencieux, des parures indécentes, de toutes ces luxures, en

un mot, que le fleuve impur de la Renaissance a versées sur l'Europe, et qu'une femme chrétienne ne peut se permettre, qu'en désertant l'étendard immaculé de la Reine de toute vertu, pour s'enrôler sous l'impure bannière du sensualisme.

Le décret dogmatique de l'Immaculée Conception tombe comme un poids écrasant sur le rationalisme protestant, parce que, si, d'un côté, il met en lumière la nudité, la profonde anarchie, la misère irrémédiable des sectes bibliques, il fait resplendir, d'un autre côté, l'*unité* miraculeuse de l'Eglise et la foi invincible, indéracinable, des nations catholiques pour tous les enseignements du Vicaire de Jésus-Christ.

Ce même décret est mortel au rationalisme gallican, parce qu'il élève à sa dernière magnificence l'infaillible autorité et la puissance suprême du Pontife romain; parce qu'il rend évidente pour tout l'univers cette grande loi de la sagesse éternelle, qui a fait de la Papauté, et de la Papauté seule, l'organe infaillible, l'oracle permanent, sur la terre, de la vérité, de la justice et du droit.

Le dogme de l'Immaculée Conception, solennellement défini par l'immortel Pie IX, devient enfin une

planche de salut pour les pauvres naufragés, que les tempêtes de l'individualisme philosophique ont jetés sur l'océan sans fond du scepticisme.

Deux faits éclatants comme le soleil, grands comme l'univers, retentissants comme les roulements du tonnerre, se dressent devant les libres penseurs. Le Pontife romain *affirme* dogmatiquement ou divinement la Conception immaculée de la plus humble des filles d'Adam, et l'univers catholique *croit*, d'une foi inébranlable, invincible, universelle, que Dieu a parlé par la bouche du Pontife romain.

Le Pape déclare, de la part de Dieu, que la Conception de la Bienheureuse Vierge Marie est un dogme de la foi catholique, qui fait partie des divines révélations. Le Pape dit à la terre, qu'un doute, qu'un seul doute, réellement et pleinement consenti dans les profondeurs de l'âme, suffirait, à l'avenir, pour exclure du Royaume des Cieux, celui qui s'en rendrait coupable. Or, à cette affirmation solennelle, à cette proclamation éclatante, l'Episcopat catholique tout entier, le Sacerdoce catholique tout entier, le corps entier des fidèles, répondent par une obéissance immédiate, interne, irrévocable, invincible. Ils répondent sans s'être concertés, sans avoir pu

s'entendre. Ils répondent de tous les points du globe que la parole de Pie IX est la voix de Dieu ; que la foi de Pie IX est leur foi, et que l'Eternité s'écoulera avant que l'enfer puisse ébranler, dans leur conscience, les dogmatiques convictions qui viennent d'y germer avec le décret descendu de la Chaire pontificale.

Jamais un coup de tonnerre de cette force n'a passé sur les déserts du doute. Jamais les ruines du scepticisme n'ont été remuées, secouées, déracinées, à cette profondeur (1). Jamais la vérité n'a brillé, au sein des ténèbres humaines, avec une pareille magnificence et avec des caractères plus entraînants, plus subjugants, plus irrésistibles.

Le fait de la proclamation dogmatique de la Conception Immaculée de la Bienheureuse Mère de Jésus-Christ, est un fait dont personne ne peut révoquer en doute l'existence et la réalité. Tout l'univers le connaît. Tout l'univers en a entendu parler. Tout l'univers sait qu'il a eu lieu. Le doute sur le fait accompli de cette définition dogmatique n'est pas possible. La

(1) Vox Domini in magnificentia.
Vox Domini confrigientis cedros.
Vox Domini concutientis desertum. *Psalm. XXVIII*, 4, 5, 8.

négation d'un pareil fait serait un acte de folie et de stupidité consommée.

Mais la soumission immédiate, la foi spontanée et invincible de l'Eglise catholique à cette définition suprême, est un fait de même nature que le précédent. Cet acte d'obéissance catholique a ébranlé le monde entier. Il s'est produit d'un bout de la terre à l'autre, par une explosion, par une manifestation solennelle si générale, si pleine d'enthousiasme, si universellement retentissante, qu'il n'est pas possible d'en douter un seul instant.

De quoi s'agit-il cependant? Il s'agit de faire croire dogmatiquement à un millier d'Evêques, à quatre cent mille Prêtres, à deux cent millions d'âmes, au sein desquelles se trouve tout ce qu'il y a de plus grand par l'intelligence, par le génie, par la science, par le caractère, par la sagesse, par la droiture et par la sainteté, qu'une humble fille d'Adam, issue d'une race déchue, dégradée, profanée par le péché originel, n'a rien reçu de cette infection.

Il s'agit de faire croire dogmatiquement à l'univers que la Conception immaculée de la Bienheureuse Vierge Marie n'est pas simplement une croyance pieuse, une croyance permise, autorisée dans l'Eglise, mais

un dogme révélé, mais un dogme d'une certitude divine, *surnaturelle*, égale à la certitude divinement enracinée au sein des nations catholiques, des dogmes de la Trinité, de l'Incarnation, de tous les dogmes enfin du symbole catholique. Le Pape vient dire à l'univers : Vous croirez à l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge ; vous y croirez d'une foi surnaturelle et divine. Vous y croirez par toutes les puissances de l'âme. Vous y croirez comme si Dieu lui-même vous l'enseignait de sa bouche divine. Vous y croirez sous peine de damnation éternelle. Et l'Episcopat catholique, et le monde catholique, répondent au Pontife romain : Nous nous dépouillons de toute pensée contraire à votre enseignement. Nous jurons, par tout ce qu'il y a de plus sacré au Ciel et sur la terre, de vous obéir comme à Dieu. Nous prenons le Ciel et la terre à témoin que l'ombre d'un doute n'ébranlera jamais dans nos âmes les divines certitudes que votre décret suprême vient d'y planter, d'y enraciner, d'y éterniser.

La parole dogmatique que Pie IX a fait entendre au monde, et la foi divine que cette parole a créée dans les entrailles de l'univers catholique, réalisent l'un des plus éclatants prodiges de la Toute-Puissance.

Ces deux faits impliquent l'action vivante, l'action palpable de la main même de Dieu. Comment expliquer, en effet, sans un miracle de la Toute-Puissance ces deux phénomènes? Comment expliquer ce miracle de l'*unité* dans l'obéissance, de l'*unité* dans l'abnégation, de l'*unité* dans la même foi, de l'*unité* dans l'amour?

Le rationalisme protestant et le rationalisme philosophique sont dans l'impuissance de nouer deux esprits, de les river à une même opinion, je ne dis pas pour toujours, mais pour un jour. Et voilà une parole descendue des lèvres du Pontife suprême qui noue, d'un nœud éternel, deux cent millions d'intelligences; qui les noue et qui les rive pour jamais à une vérité incompréhensible pour la raison. Voilà deux cent millions de catholiques, Evêques, Prêtres, simples fidèles, prêts à mourir plutôt que de répudier la foi qui les unit et qui les enchaîne à la parole dogmatique du Pontife romain.

Que penserait-on d'un homme assis sur un rocher, au milieu de l'Océan, et qui, par sa volonté seule imprimerait à tous les flots, à chaque vague de cet immense bassin, une même direction, un même mouvement, une même obéissance, une même loi d'har-

monieuse soumission, seulement pendant un quart de siècle? on le prendrait pour un thaumaturge. Or, Pie IX, du haut de cet éternel rocher, sur lequel se sont assis tous les successeurs de saint Pierre, du haut de ce rocher divin, contre lequel, depuis deux mille ans, se sont brisées toutes les vagues et toutes les tempêtes venues des abîmes de l'enfer, Pie IX commande à deux cent millions d'âmes de croire le mystère incompréhensible qu'il leur révèle, de vivre dans la foi de ce mystère insondable, d'y persévérer jusqu'à la mort, d'y vivre, au prix même de tous les sacrifices; de mourir plutôt que de trahir la foi que sa parole leur inspire : et Pie IX est obéi.

Disons-le sans hésiter : En dehors de la vision immédiate de la vérité même, laquelle constitue la félicité des élus; en dehors de l'évidence des premiers principes, laquelle subjugue invinciblement la raison, il n'y a rien de plus éclatant que le fait miraculeux que nous contemplons en ce moment.

Le dogme défini de l'Immaculée Conception et l'obéissance catholique de l'univers au décret pontifical, élèvent la vérité de ce dogme à sa suprême splendeur au sein de l'humanité!

La vue d'un fait miraculeux (la résurrection de La-

zare par exemple) n'entraîne pas fatalement, nécessairement, la raison de ceux qui en sont témoins, parce que, en dehors de la vision des bienheureux, et en dehors de la lumière des premiers principes, une résistance obstinée, une résistance diabolique, est encore possible.

La résurrection de Lazare, dont une multitude de Juifs furent témoins, et que tous les Juifs pouvaient vérifier, devait les convaincre de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui était l'auteur de cette résurrection.

La résurrection de Lazare était pour les Juifs un effort miraculeux, une dernière tentative de la charité de Jésus-Christ, pour les amener à la foi de sa divinité, sans faire violence à leur liberté, sans leur enlever le mérite de leur soumission et de leur obéissance. Mais l'orgueil satanique des Scribes et des Pharisiens, la jalousie qui les brûlait à l'égard de Jésus, les aveuglèrent de telle sorte, qu'ils fermèrent les yeux à l'éclatante splendeur des prodiges dont ils avaient été témoins ; et voilà pourquoi ces malheureux Juifs, fascinés par l'esprit d'envie, de jalouse haine et d'infernale obstination, se disaient les uns aux autres : « Il faut tuer Lazare, parce que, si nous

le laissons vivre, tout le monde croira à Jésus. » Comme si en tuant Lazare, ils pouvaient tuer en même temps la puissance de Celui qui venait de ressuciter Lazare. « Aveugles, leur disait saint Augustin, il a ressuscité Lazare, mort depuis quatre jours. Or, qui l'empêchera de le ressusciter de nouveau, quand vous l'aurez fait mourir? Eh bien! vous le tuerez lui-même, et quand vous l'aurez tué, il se ressuscitera. »

Il y avait parmi les Juifs, des hommes de bonne foi, et des hommes sataniques. Les premiers, après avoir vu les miracles de Jésus, disaient : « Celui-là est vraiment le Fils de Dieu, le Christ, le Messie attendu par nos pères ; » et les seconds, possédés par l'esprit de ténèbres, livrés aux sataniques inspirations de l'enfer, disaient : « Il faut tuer cet homme, sans quoi les Romains viendront détruire Jérusalem. »

Le rationalisme de ce temps renferme deux sortes de libres penseurs. Les uns plus malheureux qu'ils ne sont pervertis, cherchent la vérité, désirent trouver la vérité. Ces pauvres esprits, dignes d'une immense pitié, ont, dans le fait de l'obéissance catholique de l'univers, à la définition suprême de l'Immaculée Conception, un signe céleste, un signe miraculeux de

la vérité divine, parlant par la bouche du Vicaire de Jésus-Christ. Témoins de l'affirmation solennelle et dogmatique de Pie IX, et de l'invincible soumission de l'Episcopat, du Clergé et du monde catholique, à cette grande, à cette infaillible affirmation, ils diront: « Le doigt de Dieu est là. » *Digitus Dei est hic*. Ils croiront que là où se manifeste une pareille *unité*, une pareille obéissance, un pareil accord, se révèle l'action immédiate de la Toute-Puissance.

Le fait éclatant, le fait dominateur de l'obéissance de l'univers à la voix du Pontife romain, devient pour les esprits dociles et de bonne foi, une planche de salut qui peut les sauver du naufrage, et les ramener, à l'ombre des bénédictions de la Vierge Immaculée, dans le sein de l'Eglise.

Quant aux libres penseurs pervertis, sans espoir de retour, et qu'une infernale obstination pétrifie dans la haine de Jésus-Christ, dans la haine de la Vierge Immaculée, dans la haine de l'Eglise et du Pontife romain, ceux-là n'ouvriront pas les yeux à la lumière qui vient de briller sur l'univers.

Enfants de Bélial, ils continueront à marcher dans leur voie. Fils du père et du roi des superbes, ils feront la nuit dans leur intelligence, afin que la lumière de

la vérité n'y pénètre pas. Enchaînés à la haine jalouse que Lucifer porte au Christ-Dieu, au Christ-roi, et à tout ce qui lui appartient, ils diront comme les Scribes et les Pharisiens, témoins de la résurrection de Lazare : « Il faut tuer la Papauté ; il faut détruire l'Eglise ; il faut élever sur leurs ruines le culte de la chair, le culte de la raison, le culte de Satan, notre père, notre maître et notre roi. Et alors, seulement alors, nous serons maîtres de ce monde, nous régnerons librement sur ce monde, nous serons les rois et les Dieux de ce monde... *Et dicebant : occidamus eum, et habebimus hæreditatem ejus* (1).

Ne nous y trompons pas. La haine inguérissable, invincible, éternelle que Satan porte à Jésus-Christ, à la divine Mère de Jésus-Christ et à la Papauté, a passé dans l'âme des enfants perdus du sensualisme et du rationalisme païen de ce temps. Un million d'excommuniés ont juré la ruine de la souveraineté temporelle du Pontife-roi. Un million d'excommuniés travaillent, avec une rage vraiment satanique, à détruire la Papauté. Les menaces de schisme, les tentatives de schisme, prouvent que la ruine de la souverai-

(1) Matt. XXI, 38.

neté temporelle du Pape, n'est qu'un acheminement à la destruction de sa puissance spirituelle.

Les rationalistes excommuniés, les libres penseurs, qui sont unis par les serments les plus exécrables, et qui rêvent le renversement de la Papauté, portent une haine diabolique à Pie IX. Comment expliquer ce phénomène ? Quel mal leur a fait Pie IX ? Qu'y a-t-il de plus inoffensif, de plus riche de mansuétude, que le Vicaire actuel de Celui qui est appelé : *L'Agneau dominateur de la terre* (1) ? » La guerre implacable, savamment impie et sataniquement hypocrite, dont Pie IX est l'objet, a sa cause, sa seule cause, dans la proclamation dogmatique de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Mère de Dieu.

Qu'a fait le Pontife suprême, par cette définition solennelle?

Pie IX, par cette déclaration dogmatique, a élevé le culte de la Bienheureuse Marie à ses dernières magnificences. Il a mis, par le même décret, le sceau des dernières splendeurs à la divinité de Jésus-Christ et à la puissance infaillible de la Papauté ! Or, en faisant resplendir dans un degré suprême, les gloires de

(1) Emitte agnum dominatorem terræ. *Isai. XVI, 1.*

Jésus-Christ, les gloires de sa divine Mère et les gloires de la Papauté, Pie IX donne le coup mortel, le coup le plus écrasant à l'ennemi personnel du Christ, à l'ennemi personnel de l'auguste Mère du Christ, à l'ennemi personnel du Vicaire du Christ, c'est-à-dire à Lucifer.

Pie IX exalte la divinité de Jésus-Christ dans une mesure qui dépasse toute mesure, et qui semble désormais infranchissable ici-bas. Comment cela? En définissant dogmatiquement la Conception Immaculée de la Très-Sainte Vierge, le Pontife bienheureux révèle à la terre le prodige le plus éblouissant de la grâce du divin Rédempteur.

Il dit et fait croire au monde, comme un dogme de foi, que la grâce divine, dont la source est en Jésus-Christ, a été si puissante, qu'elle a préservé la très-sainte Mère de Dieu des communs outrages, et des originelles blessures du péché d'Adam. Sans le dogme défini de l'Immaculée Conception, la terre ne connaîtrait pas, n'eut jamais connu le plus profond secret des miséricordes divines. Jamais elle n'eut connu *dogmatiquement* le prodige le plus merveilleux de la grâce, l'efficacité suprême, la création par excellence de la grâce de Jésus-Christ. Ce décret serait de-

meuré à l'état de pieuse croyance et de simple opinion. Pie IX est donc le porte-voix, l'apôtre sublime des gloires de l'Homme-Dieu. Pie IX est donc le prédicateur par excellence des dernières magnificences de la grâce qui régénère, et de la grâce qui sanctifie.

Pie IX, nous l'avons démontré, a fait pour la gloire de la Vierge Immaculée, tout ce qu'il était possible de faire au sein de l'Eglise militante. Il a attaqué, il a vaincu, par cette définition solennelle, le naturalisme païen et le satanisme qui en est le père.

Pie IX enfin, par la définition dogmatique du privilége de l'Immaculée Conception, canonise le grand attribut de l'infaillibilité enseignante du Pontife romain. Il élève cette infaillibilité à la hauteur même du dogme qu'il définit. Si Pie IX, *en effet, n'eut* pas possédé le privilége miraculeux de l'infaillibilité dogmatique, comment eut-il pu faire un dogme de la pieuse croyance de l'Immaculée Conception ? Comment Pie IX eut-il pu *décider finalement*, par un jugement suprême, ce que l'*Eglise entière doit croire*, et croire d'une foi divine et inébranlable, touchant la *Conception Immaculée de la Bienheureuse Mère de Dieu* ? Pie IX donne à l'univers une nouvelle édition du symbole. Il fait un nouveau symbole dans le sens

dont parle saint Thomas-d'Aquin (2e 2e, q. I. art. 10.) Or, en agissant ainsi, Pie IX, imprime le sceau d'une incomparable splendeur à l'infaillibilité enseignante et dogmatique des Pontifes romains. Là, et là seulement, se trouve le nœud du mystère satanique dont nous sommes témoins. Là, se trouve le secret de cette haine immense, de ces forfaits diaboliques contre la Papauté.

Pie IX est devenu l'ennemi personnel de Lucifer, parce qu'il a porté à Lucifer le coup le plus pesant, le plus écrasant, le plus désespéré. Pie IX est l'ennemi personnel de Lucifer, parce qu'il a élevé à leur suprême magnificence la gloire de Jésus-Christ, la gloire de la divine Mère de Jésus-Christ, la gloire du Vicaire de Jésus-Christ. Pie IX, par ce triple apostolat, s'est rendu digne de partager la haine que Satan porte à Jésus-Christ et à sa Mère Immaculée. Et voilà pourquoi Satan prépare, par les mains de ceux dont il est le chef, le Calvaire sur lequel il s'est promis d'immoler le bienheureux Pontife qui l'a cloué, lui-même, au gibet d'une éternelle honte et d'un supplice éternel.

Le dogme de l'Immaculée Conception, planté dans la conscience de l'univers catholique par Pie IX, est

devenu le drapeau victorieux, sous lequel s'enrôlent pour jamais, tous les adorateurs de Jésus-Christ, tous les Apôtres, et tous les disciples de la grâce et de la divinité de Jésus-Christ.

Ce dogme de salut et de miséricorde est le drapeau à l'ombre duquel se placent tous les serviteurs de la Bienheureuse Mère de Jésus-Christ, tous les prédicateurs, tous les propagateurs de ses gloires et de sa sainteté.

Ce dogme enfin est la bannière sacrée sous laquelle combattent et combattront, jusqu'à la mort, tous les serviteurs dévoués de la souveraineté spirituelle et temporelle de la Papauté.

Satan l'a compris ; de là, les rugissements inouïs qu'il a fait entendre depuis la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Mère de Dieu ; de là les efforts immenses de l'antique serpent, pour rassembler sous sa lugubre et sanglante bannière tous les ennemis de la divinité de Jésus-Christ, tous les ennemis du culte de la Vierge Immaculée, tous les ennemis de la double puissance du Vicaire de Jésus-Christ.

A qui restera la victoire? La victoire restera à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle restera à la divine

Mère de Jésus-Christ. Elle restera à l'Eglise de Jésus-Christ.

Qu'est-ce qu'un combat de plus dans une guerre qui dure depuis dix-huit siècles? Où sont-ils ceux qui ont essayé de renverser le trône de Jésus-Christ, le trône de la divine Mère de Jésus-Christ, le trône du Vicaire de Jésus-Christ? La gloire de l'Homme-Dieu et la gloire de l'auguste Mère de Dieu sont en cause, dans la lutte que soutient Pie IX. La parole du Christ, les divines promesses qu'il a laissées en héritage à la Papauté, sont engagées dans cette guerre. Et qui donc est assez fort, pour vaincre Celui qui brise les rois impies, et les persécuteurs de l'Eglise, comme des vases d'argile? Qui est assez fort pour vaincre la Vierge puissante qui a écrasé toutes les hérésies? Qui est assez fort pour donner un démenti au Verbe éternel? Qui est assez fort pour lui dire : les promesses que vous avez faites à la Papauté ne s'accompliront pas?

Malheur! mille fois malheur à ceux qui, fascinés par l'orgueil de la puissance, enivrés par le vin de la luxure, ou brûlés par le fiel de la haine, se sont mis au service de l'antique serpent! Malheur à ceux qui essayent d'arracher de son fondement divin, la

pierre sur laquelle la Papauté est assise! Parce qu'il est écrit : « Tous ceux qui se heurteront contre *cette pierre*, se briseront; et tous ceux sur qui tombera cette *pierre*, seront broyés (1). »

Quand le dogme de la Rédemption descendit sur le monde, le monde n'en pouvait plus. Le culte de la chair, le culte de la raison et le culte des démons couvraient l'univers. Trois siècles cependant s'étaient à peine écoulés depuis la première publication de l'Evangile, et déjà l'empire de Satan craquait de toute part.

L'éternel ennemi de l'Homme-Dieu essaya de reconquérir, par un effort suprême, le terrain qu'il avait perdu dans la lutte. Il fit Dioclétien et son féroce coadjuteur. Il mit dans l'âme des deux monstres couronnés, toute la haine qu'il porte au Christ et à ses adorateurs. Les bûchers, les chevalets, les roues armées de pointes et de lames de rasoir ; le fer, le feu, tous les genres de supplice furent mis en jeu, et s'usèrent sur les disciples d'un Dieu mort sur la croix. L'empire romain, devenu une boucherie, un abattoir,

(1) Qui ceciderit super lapidem istum, confringetur: super quem vero ceciderit, conteret eum. *Matt. XXI, 44.*

un ossuaire, parut menacé d'être changé en un désert. La colonne de bronze qui devait éterniser le triomphe des deux bourreaux de l'Eglise, allait être dressée sur la tombe du christianisme vaincu. Or, tout cela se passait la veille même du jour qui devait éclairer le plus merveilleux triomphe de l'Eglise sur le vieux paganisme.

Une lumière éclatante parut dans le ciel. *Le labarum de la victoire*, surmonté d'une croix et porté par les Anges, devint le drapeau des légions romaines. Constantin, premier disciple-roi du divin crucifié, fit monter la religion de Jésus-Christ sur le trône des Césars ; et la croix à laquelle étaient attachés les plus vils esclaves, devint le plus splendide ornement du diadème des empereurs et des rois chrétiens.

Ce que Dioclétien, inspiré par Satan, avait tenté contre le Christ, les ennemis de l'Eglise essayent de le réaliser contre la Papauté.

« Il faut que Pie IX s'en aille de Rome et le catholicisme avec lui, » disent les dioclétiens de la ruse et les conspirateurs de l'apostasie. Le schisme, l'hérésie, la civilisation païenne de la Rome des Césars ou de la Rome des Brutus, doivent remplacer cette

vieille institution de la Papauté qui a fait son temps, et qui ne peut plus s'adapter aux besoins et aux lumières de la société moderne...

Ces souhaits exécrables retentissent dans les journaux, dont le prince des ténèbres a fait les porte-voix de l'impiété ; mais ceux qui ont conçu ces infernales pensées ne les verront pas s'accomplir.

Assise sur un trône affermi contre toutes les secousses, la Papauté vivra plus longtemps que ceux qui ont rêvé sa ruine.

Cinquante Papes ont eu le sort que la révolution prépare à Pie IX. Mais la Papauté est éternelle. Elle doit vivre assez longtemps pour faire les funérailles de tous ses persécuteurs. Le passé lui répond de l'avenir ; et les siècles, en passant devant son trône indestructible, la saluent reine de l'éternité!!...

Pie IX, par le dogme de l'Immaculée Conception, a livré Satan à la puissance de la Femme divine, et cette femme invincible lui a brisé la tête.

Dominus omnipotens nocuit eum, et tradidit eum in manus feminæ, et confodit eum (1).

(1) Judith, XVI, 17.

DIXIÈME CONFÉRENCE

EPREUVE DES ESPRITS ANGÉLIQUES

CHUTE DE LUCIFER ET DES MAUVAIS ANGES

Et factum est prœlium magnum in Cœlo, Michael et Angeli ejus prœliabantur cum dracone. (APOCALIP. XII.)

Et il se fit un grand combat dans le Ciel; Michel et ses Anges combattaient contre le dragon.

Quel est ce grand combat dont le Ciel est devenu le théâtre? Pourquoi cette lutte entre saint Michel et l'antique dragon? et quel est ce Ciel, où les esprits angéliques se livrent un combat terrible et mystérieux? *Et factum est prœlium magnum in Cœlo.*

Peut-il y avoir des luttes, des combats, des guerres, dans le Ciel de la gloire? La discorde peut-elle s'introduire au séjour de l'éternelle paix? Les esprits qui

jouissent de la vision immédiate de la divine essence, peuvent-ils se révolter contre Dieu, violer les lois de l'ordre, se haïr les uns les autres, se déchirer dans des luttes formidables? *Et factum est prælium magnum in Cœlo.*

Le Ciel dont parle l'apôtre saint Jean, et qui est devenu le champ de bataille des esprits invisibles, n'est pas, ne peut pas être le Ciel des élus, parce que l'erreur et le mal ne sauraient pénétrer là, où la vérité et la charité règnent souverainement. Les élus voient Dieu face à face, *ils contemplent la lumière dans la lumière* (1). Il n'y a plus d'ombre, plus de nuages, plus de ténèbres, plus d'inclinations dépravées, au Ciel, où Dieu se laisse voir tel qu'il est. Les Anges bienheureux et les Saints, ne peuvent plus se détacher de la beauté infinie qu'ils contemplent à découvert. Dieu lui-même, ne peut cesser d'aimer ceux qui l'aiment. Les élus sont devenus impeccables. Ils sont fixés pour jamais dans l'amour du bien suprême qu'ils contemplent dans les splendeurs de la claire-vue. Le combat des bons et des mauvais Anges n'a donc pu se livrer dans le Ciel de la béatitude éternelle.

(1) In lumine tuo videbimus lumen. *Psalm. XXXV, 10.*

Mais cette lutte a-t-elle eu lieu dans les régions de l'intelligence et de la raison? ou en d'autres termes, les Anges se sont-ils divisés sur les principes ou sur les conséquences des vérités de l'ordre purement naturel?

La théologie sacrée enseigne que les conséquences qui découlent des principes évidents de la raison, sont aussi claires pour les esprits angéliques, que le sont pour nous les axiomes les plus évidents, ou les premiers principes de la raison. Et c'est parce que les Anges, dans l'acquisition des vérités purement naturelles, ne vont pas comme nous du connu à l'inconnu, par les procédés obscurs et faillibles de l'induction, de l'analyse, de l'analogie ou des autres modes par lesquels, les intelligences personnellement unies à des corps passibles, saisissent les vérités qui découlent des principes évidents de la raison. La dernière conséquence d'un principe évident de la raison, est aussi claire pour les esprits dégagés de toute matière, ou pour les Anges, que ce principe même. Les Anges voient dans les principes de la raison toutes les conséquences de ces principes. Ils les voient d'une vue d'*équation*, comme ils voient les premiers principes eux-mêmes; et voilà pourquoi le doute, l'ignoranc

et l'erreur sont bannis du cercle lumineux dans lequel les esprits invisibles sont renfermés, dans l'ordre des vérités purement naturelles. Il n'y a donc point d'antagonisme, point de ténèbres, point de désordre mental possible, pour les esprits angéliques considérés sous ce rapport.

Les Anges n'ont point de mérite à croire les vérités de l'ordre naturel, parce qu'ils connaissent toutes ces vérités dans la lumière de l'évidence.

Mais en dehors de l'ordre surnaturel de la gloire, lequel ne peut devenir un théâtre de disputes, de luttes, de combats, pour les esprits angéliques inondés des torrents de la claire-vue; en dehors de l'ordre des vérités purement naturelles, lesquelles ne laissent point de prise aux esprits angéliques pour des contradictions et des disputes, il y a l'ordre de *foi révélée*, ou l'ordre surnaturel de la grâce. Ces trois ordres ont des différences caractéristiques et nécessaires.

L'ordre surnaturel de la gloire verse dans le sein des élus des torrents de lumière, et toute erreur est à jamais bannie des régions qu'ils habitent.

Le cercle des vérités naturelles ne renferme point d'obscurité pour les esprits angéliques, parce que

toutes les vérités de cet ordre, sont aussi évidentes pour eux, que le sont pour nous les premiers principes de la raison.

C'est donc uniquement dans l'ordre des vérités de la foi, dans l'ordre des vérités révélées, ou, en d'autres termes, dans l'ordre surnaturel de la grâce, que les esprits angéliques, envisagés pendant leur épreuve, ont pu errer, qu'ils ont pu se séparer de Dieu, se révolter contre Dieu; qu'ils ont pu se diviser, se contredire, se faire la guerre, se ranger sous des drapeaux divers, et lutter les uns contre les autres, dans des combats mystérieux et terribles. Nous allons essayer d'expliquer ces luttes que l'apôtre saint Jean a résumées dans ces paroles : « Et il se fit un grand combat dans le Ciel: Michel et ses Anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait, et ses anges (1). »

L'action satanique, les crimes diaboliques dont nous sommes témoins, la haine vraiment infernale dont le Christ, sa Divine Mère, l'Eglise et la Papauté, sont devenus l'objet, sont incompréhensibles et inex-

(1) *Et factum est prælium magnum in Cœlo; Michael et Angeli ejus præliabantur cum dracone, et draco pugnabat, et Angeli ejus. Apocalyp. XII, 7.*

plicables, si on ne remonte à l'origine des choses. Pour pénétrer ces effrayants mystères de la malice humaine, il faut se faire une juste idée des causes qui ont donné lieu à la chute de Lucifer et des mauvais anges, ainsi qu'à ces combats formidables dont parle le disciple bien-aimé quand il dit : *Il se fit un grand combat dans le Ciel.*

La théologie catholique enseigne que les esprits angéliques, créés simultanément, par un acte de la Toute-Puissance, ne furent introduits au séjour de la béatitude éternelle, qu'après l'épreuve qui devait leur en assurer la possession. La divine sagesse voulut que les esprits angéliques fussent les ouvriers de leur félicité et de leur gloire; qu'ils pussent mériter, par la grâce, les éternelles récompenses promises à un acte libre de leur volonté.

Si Dieu, en créant les Anges, les eut inondés des torrents de la claire-vue, ces esprits de lumière n'auraient pu concourir librement à l'œuvre de leur salut. Fatalement subjugués par les splendeurs de la vision béatifique, ils n'auraient rien fait pour s'en rendre dignes. Ils auraient atteint sans combat, sans lutte, sans victoire, sans liberté et sans mérite, une félicité infiniment élevée, au-dessus de leurs désirs et de

leurs espérances. D'un autre côté, l'ordre des vérités purement naturelles ne renfermait point d'obscurités pour ces purs esprits. Ils ne peuvent donc avoir aucun mérite à croire les vérités de cet ordre. L'épreuve des esprits angéliques se lie donc fondamentalement à l'ordre surnaturel de la foi et de la grâce. C'est donc là, où il faut nous placer, pour nous former une idée vraiment théologique de l'épreuve à laquelle ils furent soumis.

Les Anges, en sortant des régions du possible, en prenant possession de l'existence, furent enrichis du don *surnaturel* de la grâce. Créés pour une fin surnaturelle, ils ne pouvaient trouver ni en eux-mêmes, ni dans les choses créées, le moyen d'atteindre cette fin, c'est pourquoi Dieu, dit saint Augustin et toute la théologie après lui, « en leur donnant l'être de la nature, leur fit don de la grâce (1). »

L'Eglise, dans son symbole, réduit l'ordre entier des vérités surnaturelles, nécessaires au salut, au dogme de l'adorable Trinité, et à celui de l'Incarnation du Verbe divin. Ces deux dogmes constituent la base

(1) Condens in eis naturam et largiens gratiam. *August. De natura et gratia.*

de l'ordre divin de la grâce. Ils impliquent, en effet, tous les dogmes de la révélation. Or, ces dogmes incompréhensibles à toute intelligence créée, tant qu'elle n'est pas parvenue à la claire-vue, devinrent l'objet de la foi des esprits angéliques. Il leur furent révélés au moment même de leur création. Ainsi, pour mériter le Ciel de la vision béatifique, les Anges comme les hommes, ont du croire, d'une foi surnaturelle, fondée sur la parole de Dieu, le dogme d'un seul Dieu en trois personnes, et le dogme non moins incompréhensible de l'union personnelle du Verbe divin avec la nature humaine, par l'incarnation.

Croire d'une foi vive, c'est-à-dire d'une foi *informée* ou *vivifiée* par la charité, que la nature divine, dans son indivisible essence, est commune à la personne du Père, à la personne du Fils et à la personne du Saint-Esprit ; croire, en un mot, la Trinité des personnes divines, dans une même essence et une même divinité ; tel est l'élément fondamental du salut des Anges et des hommes.

Mais la foi à l'insondable mystère de l'adorable Trinité ne suffit pas. Le salut de la gloire, ou la vie éternelle embrasse, en outre, la vision immédiate du grand mystère de l'union personnelle du Verbe divin

avec la nature humaine en Jésus-Christ. Et voilà pourquoi le divin Sauveur disait la veille de sa mort : « En ceci est la vie éternelle ; qu'ils vous connaissent vous seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ (1).

Remarquez, mes très-chers frères, que la foi surnaturelle du dogme de l'Incarnation, à laquelle se lie dans le plan divin, la maternité divine de la Bienheureuse Vierge Marie, et la consanguinité ou la fraternité surnaturelle des enfants de la grâce avec le Christ, a été pour les Anges, le point le plus difficile, peut-être, de leur épreuve. En imposant aux esprits angéliques, comme l'une des conditions fondamentales de leur béatitude suprême, un acte d'adoration pour l'Homme-Dieu, un acte d'amour et de soumission pour la Vierge Immaculée appelée à devenir sa Mère, un acte de charité fraternelle pour les enfants de la race humaine qui devaient devenir les enfants adoptifs de Dieu, la sagesse éternelle offrait aux esprits angéliques, la matière du sacrifice le plus héroïque et le plus complet de leur intelligence et de leur volonté.

(1) Hæc est vita æterna, ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti, Jesum Christum. *Joan. XVII, 3.*

Si Lucifer et les Anges n'eussent été soumis, pour monter au ciel de la gloire, qu'à un acte libre de foi, d'adoration et d'amour pour l'indivisible Trinité, ils n'eussent rien aperçu de trop difficile, peut-être, dans cet acte d'abnégation et de dépendance. Ils eussent compris, que Dieu étant infini, souverainement parfait, et pleinement incompréhensible à tout esprit créé, rien n'était plus juste que de croire l'impénétrable mystère d'un seul Dieu en trois personnes, lequel était imposé à leur foi, comme l'indispensable condition de leur félicité suprême et surnaturelle.

Mais le dogme de l'union personnelle du Fils de Dieu avec la nature humaine, l'exaltation de la plus humble des Vierges au trône de la maternité divine, la consanguinité et la fraternité des enfants de la race humaine avec le Verbe incarné, mettaient Lucifer et les Anges, dans la nécessité de chercher la route du Ciel de la claire-vue, par la voie du dépouillement le plus absolu de toutes les lumières de leur intelligence, de toutes les investigations de leur sagesse, de toutes les inventions de leur prudence et de leur perspicacité.

A peine Lucifer a-t-il connu, par la révélation, le plan surnaturel des mystères de la grâce, que sa pen-

sée s'efforce d'en embrasser les dimensions, d'en pénétrer les raisons divines, d'en mesurer les conséquences, d'en saisir les causes, les moyens et les effets. Fasciné par les splendeurs de sa propre nature, le chef des tribus angéliques veut comprendre ce qu'il doit croire. Oubliant sa faiblesse native, et s'exagérant sa vertu, il ose porter un regard scrutateur dans les majestueuses profondeurs des conseils du Très-Haut. Une foi soumise, un obéissant amour le mettraient sur la voie des suprêmes convenances du mystère adorable de l'Incarnation, et des conséquences qui en découlent pour la gloire de Dieu et pour la perfection surnaturelle de l'univers ; mais l'orgueil et l'envie qui germent dans le fond de son être, ne lui permettent pas « de se tenir debout dans la voie de la vérité (1). »

Au lieu de puiser dans l'amour les clartés qui lui manquent, et d'adorer dans un dépouillement absolu de sa propre sagesse, ce médiateur divin qui peut, seul, lui ouvrir, par sa grâce, les routes de la gloire, Lucifer a conçu l'infernal dessein d'abaisser les plans surnaturels aux étroites proportions de ses pensées et de ses ténèbres.

(1) In veritate non stetit. *Joan. VIII*, 44.

Envisagée par rapport à l'Etre infini, l'union hypostatique du Verbe divin avec la nature humaine, s'offre à l'orgueilleux chérubin, comme l'anéantissement des grandeurs de Dieu même, comme une insulte à la majesté du Très-Haut, comme un oubli de sa sainteté, de ses perfections et de sa gloire.

Envisagée dans ses rapports avec la nature angélique, l'incarnation du Fils de Dieu, son union personnelle avec la nature de l'homme, lui semble empreinte du mépris le plus profond pour tous les esprits dégagés de la matière. Aller prendre sur les confins du néant, et dans les basses régions habitées par la brute elle-même, la chair de l'homme pour en faire la chair d'un Dieu, pour la porter sur un trône infiniment élevé au-dessus de celui sur lequel le premier des esprits est assis, c'est là, pour Lucifer, un dessein qui bouleverse toutes les puissances de son être, et qui dépasse à ses yeux, toutes les limites du possible et même de l'absurde.

Si Dieu prenait la nature de l'ange, s'il s'unissait personnellement à l'esprit le plus élevé dans l'échelle de la création, il obéirait aux saintes harmonies de l'ordre : il descendrait sans s'avilir.

Il atteindrait par cette union suprême tous les es-

prits angéliques, dont la nature n'emprunte rien à cette matière grossièrement inerte, à laquelle l'âme humaine doit être unie, dans l'ordre de sa personnalité et de sa nature.

En se faisant ange, au lieu de se faire homme, le Fils de Dieu ne franchirait pas les bornes de l'éternelle sagesse, et par l'union hypostatique avec la nature angélique, il verserait sur l'âme de l'homme des bénédictions et des priviléges, dont la chair est indigne, puisqu'elle n'aura jamais la possibilité de les comprendre et de les apprécier.

En plaçant les esprits de lumière dans l'indispensable nécessité de mourir à l'espérance d'une félicité surnaturelle, ou de la chercher dans un acte de foi, d'adoration et d'amour pour le Fils de la Femme appelée à devenir la Mère du Verbe incarné, Dieu demande à Lucifer et aux tribus angéliques un sacrifice impossible, puisqu'il est injuste.

Ne pouvoir atteindre le Ciel de la gloire que par les mérites *d'un Homme-Dieu*, et non par les mérites *d'un Ange-Dieu*, c'est pour Lucifer une loi d'absurde et cruelle partialité, à laquelle lui, et les siens, ne pourraient se soumettre, sans abdiquer le sentiment de leur personnalité et la dignité de leur nature.

Retombant sur lui-même, Lucifer se voit privé pour jamais de la félicité suprême, mais le Ciel de la gloire est mis pour lui à des conditions impossibles, puisqu'il ne peut y arriver que par la grâce du Verbe incarné, que par une humiliante servitude envers la femme qui doit mêler son sang à celui de l'Homme-Dieu, que par la honteuse nécessité d'avoir pour égaux, pour frères, peut-être même pour supérieurs dans les régions de la grâce et de la gloire, des intelligences enchaînées, par le nœud d'une personnalité dégradante, aux opérations, aux besoins, aux honteuses nécessités et à la vie même des animaux.

Toutes ces pensées et une infinité de pensées plus noires de blasphèmes, plus injurieuses à la sagesse divine, traversent l'esprit de l'archange infidèle, ferment son cœur aux inspirations salutaires d'une humble défiance de lui-même, et aux conseils de cette charité divine, qui rend croyables les plus inimaginables prodiges de la Toute-Puissance.

S'abandonnant aux inspirations d'un orgueil inguérissable et d'une jalousie désespérée, Lucifer se dit à lui-même : Le Christ ne sera pas mon Dieu ; la femme qui doit l'enfanter ne sera pas ma reine ; les vermisseaux humains dont le Fils du Très-Haut ambitionne la

nature et la forme ne seront pas mes frères; je ne veux pas d'une gloire acquise par l'oubli de ma dignité. Le ciel de la vision béatifique n'est pas ma patrie, si je suis condamné à le conquérir par le supplice d'une adoration impossible et avilissante, et par le suicide des lumières de ma propre nature.

Mais là ne s'arrête pas le crime du premier des Esprits. En se précipitant dans l'abîme d'une éternelle réprobation, en se fixant par ses résolutions irrévertibles, dans une haine irrémédiable contre le Christ, contre la Mère Immaculée du Christ, contre les enfants de la race humaine, appelés à devenir les frères adoptifs du Christ, Lucifer a conçu l'infernale pensée de faire partager à tous les esprits angéliques le crime de son orgueil, de sa jalouse haine et de sa révolte. Noyé, perdu dans les profondeurs d'un orgueil désespéré, le chérubin infidèle entasse, dans les régions peuplées par les enfants de lumière, des montagnes de ténèbres, de mensonges, de sophismes et de blasphèmes.

Il sait qu'en entraînant dans sa ruine tous les Esprits à la tête desquels il a été mis par une faveur imméritée; qu'en leur inoculant le fiel de sa jalousie contre l'Homme-Dieu, qu'en les rendant complices

de sa haine contre la Vierge Immaculée, qui doit devenir sa mère, et de ses colères contre les enfants de la race humaine, il sait, disons-nous, qu'il brisera le plan surnaturel de la grâce et de la gloire.

Si les Anges, en effet, repoussent, par les suggestions du superbe archange, la médiation du Christ, le culte de la Reine des Anges et la fraternité des hommes devenus les enfants de Dieu, le Verbe incarné perd d'un seul coup la royauté du monde des purs esprits. Le problème des causes finales du monde surnaturel est mutilé. Les neufs chœurs des Anges ne répondent que par le mépris et le dédain à la gloire que le Christ leur offre. La sagesse éternelle ne peut plus diviniser, par l'incarnation, les créatures les plus nobles et les plus excellentes sorties de ses mains. Lucifer l'emporte sur le Fils de la Vierge. L'aristocratie du monde des Esprits lui appartient, et il ne reste au Christ vaincu qu'une race d'adorateurs avilis, que la plèbe infime, que sa grâce ira chercher sur les confins du néant et dans les catacombes de la création.

De là, les efforts immenses par lesquels Lucifer essaye d'enivrer du vin de son orgueil, et de corrompre du fiel de sa haine, les innombrables enfants de lumière qui habitent les espaces intelligibles pendant la halte rapide de leur épreuve.

S'il nous était possible de réunir comme en un faisceau toutes les erreurs de l'ancien monde, tous les égarements de l'esprit humain, toutes les perversions des sectes idolâtres, tous les systèmes de ténèbres, à l'aide desquels l'antique Serpent travailla, pendant quatre mille ans, à éteindre les espérances surnaturelles de l'humanité, les gloires du Christ, les hautes destinées préparées à la Bienheureuse Marie ; s'il était possible d'embrasser d'un coup-d'œil tous les schismes et toutes les hérésies qui ont déchiré le sein de l'Eglise depuis dix-neuf siècles, si nous ramassions tous les blasphêmes, tous les sarcasmes, tous les sacriléges outrages jetés à la face adorable du Christ, de la Vierge Immaculée et de l'Eglise romaine, nous n'aurions qu'une image incomplète de cet incommensurable océan de haines jalouses, de sacriléges insultants, de blasphèmes impies, de sarcasmes diaboliques, dont Lucifer inonde les régions qu'habitent les neufs chœurs des Anges, au ciel de l'épreuve.

Par un acte interne, dont la pensée de l'homme ne saurait concevoir la nature, la rapide énergie, les soudaines manifestations et la séductrice puissance, Lucifer s'efforce de faire circuler jusque dans les profondeurs de la conscience des purs esprits, le virus

infernal dont l'orgueil et l'envie ont creusé, dans les abîmes de son être, une source inépuisable. S'exagérant sa force, son élévation, ses lumières, il ne doute pas que toutes les hiérarchies célestes ne partagent avec lui, l'invincible répugnance qui ne lui permettra jamais de se faire l'adorateur du Christ, le serviteur de la femme qui doit enfanter l'Homme-Dieu, et d'honorer comme ses égaux dans l'ordre de la grâce, peut-être comme ses supérieurs dans l'ordre de la gloire, ces vers de terre à qui des destinées toutes divines sont préparées.

Mais, ô profondeur des conseils divins ! ô abîme de cette sagesse qui va d'un extrême à l'autre, et qui sait faire servir l'erreur et le crime au triomphe et à la réalisation des plans surnaturels de la divine miséricorde ! C'est au moment même où l'infernal Dragon se promet d'ensevelir dans un éternel tombeau, toutes les espérances promises aux tribus angéliques, que le tocsin de la honte, que le glas d'une éternelle réprobation, vont sonner pour le Roi des apostats et des traîtres.

Un chérubin enrichi des dons les plus brillants de la nature, resplendissant des dons incomparablement plus merveilleux de la grâce, va briser dans la main

de Lucifer le sceptre sacrilége avec lequel cet implacable ennemi du Christ, espère précipiter dans une ruine éternelle les esprits angéliques qu'il devrait animer, par son obéissant amour, au combat de la foi, de la grâce et de la vertu.

Docile aux inspirations de l'Esprit-Saint, soumis comme un enfant à la foi des mystères sacrés de la grâce, le glorieux saint Michel adore, sans les comprendre, les dogmes sublimes au fond desquels il a puisé la vie surnaturelle, et les espérances d'une béatitude incompréhensible comme l'amour infini de celui qui les a versés dans son cœur. Disciple du Christ par sa foi et par sa charité, il va devenir le plus intrépide défenseur des gloires de la nature humaine. Eclairé aux rayons purs de la grâce, cet invincible chérubin découvre, à travers les salutaires obscurités de la foi, le secret de cette sagesse infinie qui a conçu le plan de la glorification suprême de l'univers.

L'incarnation du Fils de Dieu, les sublimes destinées de la Maternité divine, les prodigieuses espérances de la race humaine, lui apparaissent comme les dernières et suprêmes manifestations des attributs divins. Son chaste regard y découvre les derniers efforts de la puissance, de la sagesse et de l'amour infini.

Les anéantissements du Verbe divin dans l'Incarnation, deviennent pour son intelligence docile le dernier mot de Dieu et de l'univers. Des insondables profondeurs du plan surnaturel de la grâce et de la gloire, s'échappent des clartés qui subjuguent son âme et qui l'inondent des intarissables épanchements d'un amour rassasié. Plus la foi de saint Michel est simple, profonde, docile, plus il en pénètre les mystères, plus les divines splendeurs de la lumière infinie se dévoilent aux yeux de son intelligence. Lucifer en portant un regard téméraire sur les mystères de la foi, en ne voulant les croire qu'après les avoir compris, en ne demandant qu'à lui seul les forces nécessaires pour atteindre sa destinée suprême, en cherchant à monter, sans le secours de la grâce, au trône de la vision béatifique, va tomber d'une chute éternelle.

Saint Michel, en humiliant son entendement devant la majesté des dogmes divins, en adorant les incompréhensibles secrets de l'éternel amour, méritera d'en apercevoir les causes suprêmes, les convenances divines, les prodigieuses harmonies. Il méritera, par sa foi, par son espérance, par sa charité, de devenir pour le monde angélique, le porte-étendard de la lumière

surnaturelle, le premier Apôtre de la divinité du Christ, et l'invincible défenseur de la Maternité divine de la Vierge immaculée. Il méritera, par sa victoire sur Lucifer et sur les anges rebelles, de devenir le protecteur immortel de l'Eglise militante.

Ce glorieux Archange en s'élevant, sous l'empire de la grâce, à toutes les magnificences de la charité et de la vertu, protégera les hiérarchies célestes du bouclier de sa foi, du glaive de sa parole, de l'armure sacrée dont il est revêtu par l'esprit de force et de lumière. Inférieur, peut-être, dans l'ordre hiérarchique, à Lucifer, il s'élèvera au-dessus de lui par la profonde abnégation de son humilité, par l'oubli le plus absolu de lui-même, par un filial amour pour les secrets que l'éternelle sagesse daigne révéler aux esprits angéliques, et qu'il croit d'autant plus dignes de la puissance infinie du Très-Haut, qu'il les comprend moins, et qu'ils surpassent sans mesure les pensées de son intelligence, et les investigations de sa sagesse.

Lucifer fixé pour jamais dans la haine jalouse qu'il porte à l'Homme-Dieu, dans la rage désespérée que lui causent les grandeurs de la Vierge qui doit enfanter le Verbe incarné, dans l'invincible mépris

qu'il a voué aux élus de la race humaine, dresse, du haut du trône où il est assis, comme chef de toutes les tribus angéliques, l'étendard d'une désobéissance et d'une révolte déicide. « Je n'obéirai pas, » s'écrie le chérubin superbe. *Non serviam.* Je n'obéirai pas à un commandement injuste. Je ne croirai pas des mystères dont la foi serait le suicide de mon intelligence. *Non serviam.* Je ne croirai pas à un Dieu *fait chair*, lorsqu'il pouvait être un Dieu fait ange. Je ne veux pas devoir le ciel de la vision béatifique, à un médiateur qui garde toutes ses préférences pour des êtres dignes d'un éternel mépris, et qui se prépare à verser sur la nature humaine des richesses et des gloires, dont la nature angélique n'a pas été trouvée digne à ses yeux. *Non serviam.*

Plongé dans un désespoir devenu sans remède, parce qu'il est le fruit d'une obstination invincible, le Judas du monde des esprits, ferme son cœur à l'espérance d'une félicité que la grâce du divin Fils de Marie peut faire mériter seule, à tous les esprits invisibles. Agitant la torche d'une rébellion déicide, Lucifer met en jeu les suprêmes efforts de son incomparable orgueil, pour faire partager à toutes les hiérarchies célestes, toutes les déterminations irrévertibles

qui rivent pour jamais sa pensée, sa volonté et toutes les puissances de son être, à la haine du Christ, à la haine de la divine Mère du Christ, à la haine et au mépris des frères glorieux du Christ.

A l'aide des accablantes profondeurs et des immenses obscurités du dogme de l'Incarnation, du dogme de la Maternité divine de la Bienheureuse Vierge, du dogme de l'apothéose de la nature humaine, des mystères incompréhensibles de la grâce et de la prédestination, Lucifer se promet de précipiter toutes les légions angéliques dans l'abîme d'une irrémédiable apostasie, et d'anéantir, par cette victoire, le plan divin tout entier.

Mais le glorieux saint Michel, dont la foi, l'espérance et la charité ont fait le premier disciple de l'Homme-Dieu, le premier serviteur de la Mère de Dieu, le premier défenseur de l'Eglise de Dieu, oppose, au mot d'ordre de la révolte, inscrit sur la bannière de Lucifer, la parole de feu gravée par l'amour, sur l'épée que le fidèle Archange a reçue pour abattre toute hauteur qui oserait s'élever contre Dieu.

« Qui est comme Dieu ? » s'écrie le chef prédestiné de la milice céleste. *Quis ut Deus*? Qui est fort, qui est grand, qui est terrible et saint comme Dieu ? *Quis ut Deus*?

Et toi, père des apostats et des traîtres, roi des prévaricateurs et des superbes, racine de toute iniquité, source de toute malice, fabricateur de tous les crimes et de tous les mensonges, qui es-tu, pour mesurer les pensées de Dieu à tes pensées, les plans divins à ton ignorance, les mystères de Dieu à tes ténèbres? *Quis ut Deus*? Qui es-tu, pour mettre tes doutes en face de sa lumière, tes blasphèmes en face de sa Majesté, tes négations en face de son Verbe, tes sophismes en face de son éternelle vérité? *Quis ut Deus*?

Qui es-tu, pour dresser ton néant devant sa souveraine perfection, ta bassesse devant ses grandeurs, ta stérilité, devant son inépuisable et éternelle fécondité? *Quis ut Deus*!

Atome intelligent! si l'œil que le Dieu créateur t'a donné pouvait porter les splendeurs de sa gloire, s'il pouvait pénétrer les secrets de sa sagesse, comment ce grand Dieu habiterait-il par delà tous les êtres et tous les mondes, un sanctuaire inaccessible et une introuvable lumière? Si ta pensée pouvait mesurer la hauteur, la profondeur, la largeur et la longueur de ses conseils, comment serait-il un océan sans limites et sans fond, de sagesse et d'amour? Si, en nous tirant des

abîmes du possible, le Dieu trois fois saint, nous eut inondés des torrents de la vision immédiate de sa divine essence, comment serions-nous dignes de la contempler? Qu'aurions-nous fait pour en mériter l'éternelle possession? Il a daigné nous révéler le plan surnaturel de la grâce et de la gloire, mais sa sagesse en a caché le secret, afin de nous rendre dignes, après un acte de foi et d'amour, d'en contempler à jamais les éternelles splendeurs.

Le Verbe infini du Père, nous a révélé dans l'Esprit Saint, qu'il s'unirait un jour à la nature humaine par le nœud d'une union hypostatique. L'essence du Verbe, l'essence de l'âme et l'essence de la chair se joindront, s'embrasseront d'une étreinte si forte, si prodigieusement *une*, qu'elles n'auront dans le Christ, Dieu et Homme, qu'une seule et même personnalité divine.

Le Verbe divin descendra dans la chair, pour élever la chair jusqu'au trône de Dieu. Il se fera Homme afin que l'homme soit fait Dieu ; et par cette union personnelle avec la nature de l'homme, l'esprit et la matière, seuls éléments de la création, s'élèveront dans l'Homme-Dieu, à une gloire infinie, à une perfection suprême et déifique, en sorte que par la mé-

diation du Verbe fait chair, l'ange, l'homme, la matière organisée et la matière inerte seront élevés à un ordre surnaturel de grâce et de gloire, et par-là, le Dieu-Créateur, le Dieu-Rédempteur et le Dieu-Sanctificateur, déployera les dernières magnificences de sa sagesse et de sa bonté. Or, qu'y a-t-il dans ce plan d'incompréhensible charité, qui ne soit digne d'une éternelle admiration et d'une éternelle reconnaissance?

L'éternelle Trinité veut faire un Dieu de l'homme, et de Dieu même, un Homme-Dieu. Par les prodigieuses compensations d'une tendresse infinie, le Dieu trois fois saint, a résolu d'égaler aux Anges prédestinés à la grâce et à la gloire, les élus de la race humaine, et d'opérer par-là, le salut et la glorification de l'univers. Or, faudra-t-il faire un crime à l'amour infini des effusions de sa charité ?

L'adorable Trinité a conçu l'éternelle pensée de porter sur le trône de la maternité divine, la plus humble et la plus pure de toutes les filles de la race humaine.

Elle a décrété, dans son conseil suprême, d'épancher, sur cette Bienheureuse Vierge, tout l'océan communicable de sa grâce, de ses grandeurs et de sa

gloire. L'auguste Marie est appelée, par son incomparable vocation, à devenir la Fille de Dieu, l'Epouse de Dieu, la Mère de Dieu et la Reine des Anges. Elle est prédestinée à contracter une union suprême avec une personne infinie...

Par la fécondité divine qu'elle puisera dans les épanchements de l'Esprit-Saint, la Bienheureuse Mère de Dieu sera le complément de la Trinité et de l'univers. Son sein virginal sera le rendez-vous des trois personnes de l'adorable Trinité. Elles mettront en Elle toutes leurs complaisances. Son âme immaculée deviendra le sanctuaire de son Dieu et son paradis d'amour. Le Dieu trois fois saint fera ses délices d'habiter dans ses chastes entrailles. Or, qu'y a-t-il dans ce plan d'éternelle sagesse, d'éternelle puissance, d'éternelle miséricorde, qui ne soit digne de notre admiration et de notre reconnaissance? Et qu'elle est donc la fascination de ton orgueil? Le Verbe infini ne trouve pas indigne de sa majesté de se donner une mère, de devenir le fils de la Vierge immaculée, de se soumettre à la plus humble de toutes les créatures: et toi, malheureux esclave d'une jalousie désespérée et d'une haine déicide, tu crois t'abaisser en te faisant le premier et le plus humble serviteur de Celle

qui doit devenir, dans la suite des siècles, la Fille de Dieu, l'Epouse de Dieu, la Mère de Dieu? Ton immense orgueil ne te permet pas de comprendre que le moyen le plus sûr de te rendre digne du premier trône angélique, dans le Ciel de la gloire, c'est de devenir, par la foi et par l'amour, le plus intrépide défenseur de la divinité de l'Homme-Dieu, de la maternité divine de la Vierge immaculée et des gloires surnaturelles des élus de la race humaine, que leurs immortelles destinées appellent à devenir les fils et les frères d'un Dieu.

Mais puisque ton crime est consommé, puisque la plaie de ton indomptable orgueil est devenue sans remède, puisque tu as résolu de vivre du fiel brûlant de la haine et de l'envie, loin de la vérité et de l'espérance, descends dans l'abîme creusé par ta révolte et par tes blasphèmes. Descends dans cette nuit des éternelles ténèbres, d'où l'ordre et la paix sont bannis pour jamais. Loin de Dieu et de son Christ, tu as cherché en toi seul un centre de lumière, un centre de béatitude, et tu n'as trouvé qu'un abîme sans fond, de sophisme, de jalousie et de désespoir.

Pour nous, enfants de lumière, parce que nous croyons à la parole du Verbe divin, appuyons-nous

sur les sublimes destinées qui nous sont promises. Adorons les profonds secrets de la sagesse éternelle. attachons-nous, par toutes les puissances de notre amour, à des mystères que nous ne voulons ni scruter ni comprendre. Plus ces mystères sont élevés au-dessus de notre intelligence, plus ils sont dignes de celui qui daigne nous les révéler; plus ils promettent de béatitude et de gloire au sacrifice absolu que nous lui faisons des lumières de notre raison. Adorons le Fils du Très-Haut, devenu par son incarnation, le fils de la Femme divine. Ne demandons qu'à la grâce de ce médiateur divin, la lumière qui doit éclairer notre entendement, la route qui doit nous mener au royaume de la paix, et la béatitude qui doit nous mettre en possession de la vie éternelle.

Au même moment, mes très-chers frères, le sublime Archange, faisant resplendir aux yeux éblouis des tribus angéliques la parole de feu, gravée par l'amour sur son invincible épée : « Qui est comme Dieu! » (1) abat les hauteurs impies de l'Archange rebelle, renverse les conseils de sa haine et de sa jalousie, et associe à son triomphe les deux tiers de l'ar-

(1) Quis ut Deus?

mée innombrable des esprits célestes. Ces fils aînés de la gloire, ces premiers disciples du Christ, ces premiers serviteurs de la Reine de l'univers, quittent les régions de l'épreuve pour aller s'asseoir sur les trônes qui leur étaient préparés au sein de la cité éternelle, où Dieu se laisse voir tel qu'il est.

Lucifer vaincu tombe d'une chute éternelle. Il tombe; et dans son irréparable ruine, il entraîne, dit le disciple bien-aimé, la troisième partie des étoiles du Ciel.

« Je vis un grand dragon roux ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadêmes;

» Et sa queue entraînait la troisième partie des étoiles du Ciel (1). »

Tel est, mes très-chers frères, autant, du moins, qu'il m'est permis de parler de ce qui est au-dessus de toute parole humaine. Tel est ce mystérieux combat dont le disciple bien-aimé a résumé l'histoire dans quelques versets du Livre de l'Apocalypse : « Il se fit un grand combat dans le Ciel : Michel et ses An-

(1) Et ecce draco magnus rufus, habens capita septem, et cornua decem, et in capitibus ejus diademata septem :

Et cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum Cæli. *Apocalip. XII, 3, 4.*

ges combattaient contre le Dragon, et le Dragon combattait et ses anges.

« Et ils ne prévalurent point, et leur lieu ne fut plus trouvé dans le Ciel.

» Et ce grand dragon, l'antique serpent, qui est appelé Diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité sur la terre, et ses anges avec lui furent précipités !

» Et j'entendis une grande voix dans le Ciel qui dit : Maintenant est advenu le salut et la force, et le règne de notre Dieu et la puissance du Christ, parcequ'a été précipité l'accusateur de nos frères...

» Réjouissez-vous, Cieux, et vous qui en êtes les habitants (1). »

(1) Et factum est prælium magnum in Cœlo : Michael et Angeli ejus præliabantur cum dracone et draco pugnabat et Angeli ejus.

Et non valuerunt, neque locus inventus est eorum in Cœlo.

Projectus est draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur Diabolus et Satanas qui seducit universum orbem : et projectus est in terram, et Angeli ejus cum illo missi sunt.

Et audivi vocem magnam in Cœlo dicentem : nunc facta est salus et virtus et regnum Dei nostri et potestas Christi ejus : quia projectns est accusator fratrum nostrorum...

Propterea latamini Cœli et qui habitatis in eis. *Apocalyp. XII, 7, 8, 9, 10, 12.*

Si Dieu, en créant ces myriades d'esprits qui forment le monde angélique, les eut introduits, au même instant, dans le ciel de la vision immédiate de sa divine essence, quelle part auraient-ils eu à la conquête d'une félicité qui dépassait toutes les pensées de leur intelligence, toute l'ambition de leur cœur, toutes les forces de leur nature? Dieu les eut couronnés sans aucun mérite de leur part, il les eut récompensés sans épreuve, il eut partagé sa béatitude et sa gloire avec des êtres qui n'auraient rien fait pour s'en rendre dignes.

L'épreuve à laquelle les Anges furent soumis, et que nous avons essayé d'expliquer, tient radicalement aux profonds mystères de l'Incarnation du Verbe, de la Maternité divine de la Vierge immaculée, de l'exaltation de la nature humaine au trône de Dieu.

Cette épreuve écrasa Lucifer et ses anges, parce qu'au lieu de croire, ils voulurent comprendre; parce qu'au lieu de demander à la grâce du Christ le moyen surnaturel d'arriver à la gloire, ils ne voulurent devoir qu'à eux seuls les forces qui devaient les élever jusqu'à la vision immédiate de l'essence divine. Or, comment l'orgueil pourrait-il être un moyen de salut? Comment l'orgueil, et un pareil orgueil,

pourrait-il être la voie tracée pour monter au Ciel de la gloire?

La chute de Lucifer et des mauvais anges est un mal que Dieu, dit saint Augustin, n'eût jamais permis, s'il n'eût été assez fort pour faire sortir de la chute de Lucifer le salut et la félicité des bons Anges ; c'est-à-dire une somme de gloire qui dépasse immensément l'injure que son adorable Majesté a reçue par le crime de Lucifer et des démons complices de sa révolte.

Lucifer et les mauvais anges ont succombé dans la lutte ; mais saint Michel et les Anges fidèles se sont rendus dignes, par leur foi, par leur obéissance, par l'humilité d'une soumission surnaturelle, par l'acte le plus héroïque de leur liberté, ils se sont rendus dignes de partager la gloire de l'Homme-Dieu, de la Mère de Dieu, de tous les élus de Dieu.

Avant de tirer des abîmes du possible le monde des purs esprits, Dieu, pour qui il n'y a ni passé ni avenir, savait, sans aucun doute, que Lucifer et ses complices succomberaient à l'épreuve jugée nécessaire par l'Eternelle Sagesse, pour leur faire mériter le Ciel de la vision béatifique, promis à un acte libre de leur foi, de leur espérance et de leur amour. Mais

la prescience divine n'a pas été, dit saint Thomas-d'Aquin, la cause de leur chute. Et la raison qu'en donne le docteur angélique, c'est que la prescience et la prédestination n'influent en rien sur la liberté de ceux qui en sont l'objet.

Lucifer et les anges tombés avaient reçu les dons de nature et le don surnaturel de la grâce, dans une mesure égale à celle des Anges demeurés fidèles à la loi de leur épreuve. Rien n'a manqué à Lucifer et aux mauvais anges pour atteindre, par la grâce, le Ciel de la gloire.

La damnation de Lucifer et des démons est l'œuvre de leur orgueil.

« Ta perte vient de toi, ô Israël (1). »

N'oublions pas, mes chers frères, que le Ciel de la vision béatifique, auquel les Anges et les hommes ne peuvent arriver que par la grâce du Christ médiateur, est une félicité surnaturelle, c'est-à-dire qui surpasse toutes les exigences de la nature, ou qui élève la nature à un état infiniment supérieur aux pensées, aux désirs, aux forces, aux tendances, aux besoins propres de toute intelligence créée, quelle qu'elle soit.

(1) Perditio tua, ô Israel. *Osée. XIII, 9.*

N'oublions pas que la vision béatifique élève celui qui l'atteint, par la grâce, à un état déiforme, et qu'elle est le don par excellence, le don suprême de la miséricorde infinie.

« Voyez, dit l'apôtre saint Jean, quel amour le » Père a eu pour nous, qu'on nous appelle et que » nous soyons en effet les fils de Dieu. (1)

« Mes bien-aimés, maintenant nous sommes les » fils de Dieu, mais ce que nous serons ne paraît pas » encore. Nous savons que lorsqu'il paraîtra, nous » serons semblables à lui, parce que nous le verrons » tel qu'il est (2). »

Il y a en Dieu, pour les créatures intelligentes, un amour naturel et un amour surnaturel. L'amour naturel de Dieu pour ses créatures, soit angéliques, soit humaines, se manifeste par le don de l'Etre, par les perfections naturelles et par la Providence qui les conserve, et qui les mène à une fin qui ne dépasse pas les limites et les forces de la nature. Or, cet amour pure-

(1) Videte qualem caritatem dedit nobis Pater, ut Filii Dei nominemur et simus. *Joan. III, 1.*

(2) Carissimi nunc Filii Dei sumus : sed nondum apparuit quod erimus. Scimus quoniam cum apparuerit similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est. *I. Joan. III, 2.*

ment naturel, Dieu ne l'a pas retiré aux anges rebelles, même après leur chute. Les anges tombés ont conservé tous les dons de nature dont ils furent ornés au moment de leur création. Dieu n'a point de haine pour ses créatures en tant que créatures.

« Vous aimez toutes les choses qui existent, dit le » Livre de la Sagesse, et vous ne haïssez rien de ce » que vous avez créé, car ce n'est pas la haine qui » vous a porté à fonder les choses que vous avez » faites (1). »

L'amour surnaturel de Dieu pour les Anges et pour les hommes a pour objet, de les mener, par la grâce, à la vision immédiate de sa divine essence. Cet amour surnaturel élève l'Ange et l'homme à la gloire des enfants de Dieu, des membres du Christ. Il en fait les fils et les frères du Christ. Cet amour aboutit à l'union suprême de la gloire, laquelle met les élus en participation de la nature de Dieu, de la vie de Dieu, de la félicité de Dieu. Cet amour surnaturel de Dieu élève les élus, soit du monde angélique, soit du monde humain, à l'union déiforme : il en fait des Dieux (2).

(1) Diligis enim omnia quæ sunt et nihil odisti eorum quæ fecisti : nec enim odiens aliquid constituisti aut fecisti. *Sap.* *XI, 25.*

(2) Naturæ consortes divinæ. *Petr.*

Or, Dieu n'est pas tenu d'aimer toutes ses créatures d'un amour qui aboutisse effectivement pour chacune d'elle, à l'union suprême, surnaturelle et déifique de la vision de son éternelle essence. Cette vision consommée, immuable et éternelle de la vision de l'essence divine, n'est accordée qu'à celles des créatures de Dieu qui, ayant reçu le don surnaturel de la grâce, ont persévéré, jusqu'au terme de leur épreuve, dans la charité. Celles qui ont succombé à l'épreuve, en cessant d'aimer Dieu d'un amour de charité, Dieu les exclut pour jamais du royaume des Cieux.

Les prédestinés, dont Dieu seul connaît le nombre (1), sont *choisis et aimés* de Dieu, de cet amour qui les mène par la grâce et par la persévérance finale à la félicité suprême. « *Dilecti et electi*, dit saint Thomas.

Les réprouvés, qui ont succombé à l'épreuve, qui ont cessé librement d'aimer Dieu d'un amour de charité, et qui ont été trouvés tels au moment où cette épreuve s'achevait, ceux-là, dit saint Thomas-d'Aquin, *sont haïs* de Dieu. En ce sens que Dieu les exclut de la gloire éternelle qu'ils pouvaient mériter en persé-

(1) Cui soli cognitus est numérus electorum in félicitate locandus. *Miss. Rom.*

vérant dans la grâce. Ils sont punis justement par la privation éternelle de la vision béatifique.

Mais, demande une raison téméraire et superbe, pourquoi Dieu qui a prévu, de toute éternité, la chute des mauvais anges et leur damnation, les a-t-il créés? Pourquoi a-t-il prédestiné les bons anges à la gloire éternelle? Pourquoi sauve-t-il les uns et réprouve-t-il les autres? Pourquoi ceux-ci, plutôt que ceux-là?

Ici, répond saint Augustin, s'ouvre l'abîme insondable de la prédestination. Dieu est maître de ses dons. Dieu ne doit à aucune de ses créatures un amour *surnaturel*, c'est-à-dire un amour qui aboutisse à une félicité pleinement et infiniment supérieure aux besoins, aux pensées et aux désirs de ses créatures. Dieu est maitre d'aimer qui bon lui semble, dans la mesure déterminée par sa divine sagesse. Dieu préfère *Jacob* à *Esaü*. Et qui a droit de le trouver mauvais? Dieu appelle, avant toute espèce de mérite, Jacob qui est le cadet, à devenir l'héritier des divines promesses et l'un des plus illustres ancêtres de l'Homme-Dieu, et il prive Esaü, bien qu'il soit l'aîné, de la grande bénédiction des Patriarches. Or, qui peut accuser Dieu de commettre une injustice?

A nous d'adorer, sans le comprendre, l'impéné-

trable mystère de la prédestination. A nous d'espérer en la miséricorde de Dieu, au lieu de scruter l'abîme des secrets divins. A nous d'aimer au lieu de blasphémer A nous de marcher toujours dans la voie qui par Jésus-Christ seul, mène au Père céleste (1), au lieu de nous arrêter dans le chemin, pour prendre la route qui a mené Lucifer et les mauvais anges dans l'abîme d'une éternelle reprobation.

(1) Nemo venit ad Patrem nisi per me. *Joan.*

ONZIÈME CONFÉRENCE

ACTION DE LUCIFER ET DES MAUVAIS ANGES

SUR LA RACE HUMAINE

SUITE DE L'ENTRETIEN PRÉCÉDENT

Et projectus est draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur Diabolus et Satanas, qui seducit universum orbem: et projectus est in terram et Angeli ejus. (APOCAL. XII, 9.)
Et ce grand dragon, l'antique serpent qui est appelé Diable et Satan, qui séduit tout l'univers, fut précipité sur la terre et ses anges avec lui.

Le combat mystérieux des bons et des mauvais anges au Ciel de l'épreuve, le triomphe de saint Michel et des Anges fidèles, la chute désespérée de Lucifer et des esprits de révolte se lient fondamentalement, comme nous l'avons vu, au dogme de l'Incarnation du Verbe, à celui de la Maternité divine de la Vierge Immaculée, ainsi qu'aux destinées

surnaturelles de la nature humaine en Jésus-Christ.

Les Anges, nous l'avons compris, n'ont pu se contredire, se faire la guerre dans le Ciel de la vision béatifique, parce que la vision béatifique est pour les élus une consommation définitive et suprême dans la vérité et dans la charité.

Les esprits angéliques n'ont pu se diviser dans la sphère des vérités purement naturelles, parce que les vérités de cet ordre se manifestent aux Anges dans les clartés de l'évidence ou de l'équation.

C'est donc dans l'ordre de foi, ou dans la sphère des vérités incompréhensibles de l'ordre surnaturel et révélé, que l'épreuve des Anges a eu lieu. Créés pour une fin surnaturelle, à laquelle ils devaient concourir librement sous l'empire de la grâce du divin Médiateur, les Anges ont du s'unir par la foi, par l'espérance et par la charité, au Verbe incarné, principe nécessaire du salut de tous les prédestinés, soit du monde angélique, soit du monde humain.

Les Anges et les hommes n'ont pu parvenir au Ciel de la gloire ou à la vision immédiate de l'essence divine, que par celui qui a dit : « Je suis la voie et la vérité et la vie (1). »

(1) Ego sum via et veritas et vita. *Joan. XIV, 6.*

« Personne ne va à mon père, si ce n'est par moi (1). »

« Je suis la porte, si quelqu'un entre par moi, il trouvera les pâturages (2). »

L'Homme-Dieu est le médiateur des Anges et des hommes, pour les mener à l'éternelle possession de la vie de la gloire. Jésus-Christ est le chef divin de toute l'Eglise. Or, l'Eglise se compose des Anges et des hommes. L'Eglise, qui est le corps mystique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne vit surnaturellement de la vie de la grâce et de la vie de la gloire, que par Jésus-Christ. *Ego sum via et veritas et vita.*

Le Ciel de la vision béatifique, qui ne s'ouvre aux élus que par la médiation de l'Homme-Dieu, devait être, pour les Anges, le fruit et le prix d'un premier, d'un seul acte de foi, d'espérance et de charité divine en Jésus-Christ. Et la raison qu'en donne le docteur angélique, c'est que la force de détermination est égale, dans les esprits angéliques, à leur force de compréhension. Les Anges sont immuables, infléxibles, irrévertibles dans les déterminations une fois

(1) Nemo venit ad patrem, nisi per me. *Joan. XIV, 6.*

(2) Ego sum ostium. Si quis per me introierit, pascua inveniet *Joan. X, 9.*

prises. Avant de fixer leur choix, avant de se déterminer, les Anges sont libres de se porter d'un côté ou de l'autre. Ils ne le sont plus quand ils ont fait leur choix. Ce choix est définitif, invariable à jamais, pour ces esprits dégagés de toute matière.

Ainsi, Lucifer et les mauvais anges pouvaient s'unir par la foi, par l'espérance et par la charité, au Christ médiateur. Ils pouvaient monter au Ciel de la vision béatifique, par un seul acte de charité divine en Jésus-Christ. Cet acte coûta trop à leur orgueil jaloux, et ils sont tombés d'une chute éternelle.

Le Ciel de la vision béatifique s'ouvrirait pour Lucifer et pour les anges complices de sa rébellion, à la condition d'adorer l'Homme-Dieu, de s'incliner avec amour au pied du trône de la Mère de Dieu, d'ouvrir leur cœur à un acte de dilection pour les frères adoptifs de l'Homme-Dieu, qu'ils refuseraient d'y entrer. L'obstination dans le mal est pour Lucifer et pour les démons, une obstination irrémédiable. La plaie de leur orgueil et de leur haine ne sera jamais fermée.

Cet orgueil et cette haine « montent toujours, » comme le dit le Roi-Prophète (1). La haine que Lu-

(1) Superbia eorum qui te oderunt, ascendit semper. *Psalm. LXXIII*, 23.

cifer et les mauvais anges ont pour le Christ, pour la divine Mère du Christ et pour les frères adoptifs du Christ, est une haine dont ils ont mesuré toute la profondeur, dont ils veulent porter tout le poids, dont ils ne consentiront jamais à se dépouiller. Vivre pour les démons, c'est haïr. Invincibles dans cette haine, c'est-à-dire dans la haine du pur amour, dans la haine de Celui qui nous a aimés « jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, » ils s'attachent à cette haine de toute la plénitude d'un désespoir consommé. Le carreau de la foudre que la main du Tout-Puissant a lancé sur eux, les transperce d'une blessure toujours vivante, mais cette blessure nourrit leur haine. Elle en est le foyer et l'aliment éternel. *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper.*

« Le dragon, dit saint Jean, fut précipité sur la terre, et ses anges avec lui. »

Mais pourquoi la terre est-elle devenue le lieu de l'exil et du châtiment de Lucifer et des mauvais anges ?

La terre devait être le séjour de la race humaine, le lieu de l'épreuve qu'elle devait subir, pour mériter par la grâce, le Ciel de la béatitude éternelle. Cette terre qui n'occupe qu'un point imperceptible dans

l'orbe immense de l'univers, devait devenir l'habitation et la demeure du Verbe incarné et de son auguste Mère. Elle devait porter dans son enceinte l'Eglise du Christ ou la cité de Dieu. Or, de même que la révolte et le crime de Lucifer et des mauvais anges, avaient été, dans le Ciel de l'épreuve, la cause occasionnelle de la victoire et du salut des bons Anges ; de même il entrait dans le plan de l'adorable Trinité, de faire servir la jalouse haine de Lucifer contre le Christ, sa rage désespérée contre la divine Mère du Christ, et son implacable fureur contre les frères du Christ, aux dernières et suprêmes manifestations de la miséricorde infinie, en faveur de l'humanité.

La chute de l'homme et de la race humaine prévue de toute éternité, comme avait été prévue la chute des mauvais anges, fera jaillir « des entrailles de la miséricorde de notre Dieu, » les mystères d'éternel amour dont Nazareth, Bethléem, le Thabor, le Cénacle et le Calvaire seront le théâtre. L'homme tombera par les insidieuses machinations de Lucifer. Le péché et la mort entreront dans le monde par la jalousie de l'antique serpent (1). Mais cette victoire tournera

(1) Invidia diaboli mors introivit in orbem terræ. *Sap. II, 24.*

à sa honte éternelle. Elle deviendra le point de départ des plus éclatants prodiges de la charité du Verbe éternel. Elle fera resplendir de leur suprême éclat les gloires de la Bienheureuse Mère du Sauveur et les triomphes de l'homme racheté, sur Lucifer vaincu.

Nous comprenons maintenant pourquoi Lucifer et les anges rebelles furent précipités sur la terre, comme nous l'apprend le disciple bien-aimé. *Et projectus est draco in terram et angeli ejus.*

Ainsi, mes chers frères, cette terre, cette parcelle de la création, ce point pour ainsi dire microscopique au sein des globes qui roulent dans l'espace, va devenir le théâtre et le rendez-vous de toutes les merveilles de la nature, de la grâce et de la gloire. Le Christ et sa Bienheureuse Mère, les Anges du Ciel et les princes de ténèbres eux-mêmes, vont concourir à la réalisation de ce drame immense, dont toutes les scènes auront pour point de départ la chute d'Adam et de la race humaine en Adam, sous les inspirations sataniques de l'antique serpent, comme elles auront pour terme final le salut de l'homme tombé, le triomphe définitif de la miséricorde infinie, la perfection surnaturelle de l'univers, l'éternelle victoire de la Vierge Immaculée sur Lucifer, et le règne éternel du

Christ sur toutes les créatures. Si nos petits rhéteurs, nos petits philosophes et nos petits savants pouvaient, avec leurs yeux de taupe, apercevoir l'ombre de ces merveilles, ils ne demanderaient plus s'il y a des habitants dans les étoiles. Mais comment les Adorateurs du Dieu ventre pourraient-ils comprendre « le secret de Dieu le Père (1)? *Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei* (2).

Les Anges, créés simultanément par un acte de la Toute-Puissance, n'ont pas été soumis à une loi de paternité. Les Anges ne descendent pas d'un premier Ange par voie de génération. Ils ne sont pas noués, dans l'ordre de la nature, par le lien d'une même vie puisée dans la substance d'un premier esprit, père de tous les esprits angéliques. Il n'en est pas ainsi de la race humaine. Toutes les générations humaines naîtront à la vie de la nature par voie de paternité; elles descendront toutes d'un premier homme. Adam sera la racine, la tige d'où sortira l'arbre généalogique du genre humain. Adam sera le père de tous les hommes, tous les hommes sortiront de lui par voie de naissance et de génération.

(1) In agnitionem mysterii Dei Patris. *Collos. II, 2.*

(2) I. Cor, II, 14.

Et si on demandait pourquoi le Dieu créateur, qui fit naître tous les Anges à la vie de la nature par un seul acte de sa puissance, a suivi un autre plan à l'égard de la race humaine? nous répondrions qu'en faisant de l'homme, esprit et corps, un sommaire vivant de toutes ses œuvres, et qu'en faisant naître les hommes les uns des autres, par voie de génération et par un ordre de paternité dérivant d'un premier père et d'un premier homme, le Dieu créateur a fait deux choses d'une souveraine sagesse et d'une souveraine bonté.

En récapitulant toute la création dans la personnalité humaine, en faisant du premier homme le point central de la création, le nœud de l'univers, le médiateur humain du monde des esprits et du monde des corps, Dieu a trouvé, en premier lieu, le secret de faire vivre la matière inerte ou la pierre, la matière vivante ou la plante, la matière douée de sentiment ou la brute, d'une vie personnelle. La matière envisagée, en effet, sous ce triple aspect, se résume dans la nature de l'homme, dont l'intelligence, douée, comme celle de l'Ange, de pensées et d'amour, est personnellement unie à un corps, abrégé lui-même, de toutes les choses matérielles.

L'homme étant donc une intelligence incarnée, un esprit fait chair, élève la création tout entière à l'ordre et à la gloire de la personnalité. Par cette union prodigieuse, l'homme fait vivre la matière elle-même, envisagée dans l'universalité de ses éléments, d'une vie personnelle, et par là, la sagesse infinie donne au monde purement matériel, une cause finale digne de sa Toute-Puissance.

En plantant dans la nature humaine le principe de la paternité, en faisant descendre d'un premier homme toute la postérité d'Adam, Dieu a trouvé, en second lieu, le secret de donner à l'homme un trait de ressemblance et de similitude avec lui, par lequel l'homme, quoique doué d'une nature bien inférieure à celle de l'Ange, se rapproche, toutefois, plus du Dieu créateur, que l'Ange lui-même.

Adam, père de tous les hommes, portera au fond de sa nature le germe, l'élément ou la substance organique (1) de toutes les générations, comme Dieu porte, de toute éternité, dans son Verbe, les idées et les types de toutes ses œuvres. Adam, par sa paternité sur toute la race humaine, sera associé à la puis-

(1) Corpulentam substantiam. *D. Thom.*

sance créatrice. Adam sera, dans l'ordre de la nature, le père, le pontife, le législateur et le roi de toute l'humanité. Toutes les générations recevront de lui la vie de la nature. Et par là, le premier homme vivra, d'une certaine manière, dans tous les membres de la race humaine.

Mais ce germe, cet élément de la vie de la nature, qui doit s'individualiser par voie de génération et de paternité, dans tous les rejetons de la race humaine, Adam ne le transmettra à sa postérité qu'à l'aide d'un instrument, qu'au moyen d'un auxiliaire semblable à lui, de même nature que lui. Les enfants d'Adam n'entreront dans la vie que par le ministère de la femme, formée de la propre substance du premier homme; tirée, disent les saints docteurs, non de la tête d'Adam, parce qu'elle ne sera pas le principe actif de la race humaine; non des pieds de l'homme, parce qu'elle ne sera ni sa servante, ni son esclave; mais tirée de la région du cœur, tirée du côté par lequel l'homme sent, par lequel il respire, par lequel il vit. Et voilà pourquoi, après avoir façonné de ses mains créatrices le corps du premier homme, après avoir uni personnellement à ce corps, l'âme qu'il tirait du néant, le Dieu trois fois saint ajoute : « Il n'est pas

bon que l'homme soit seul : faisons-lui un aide semblable à lui (1). »

Médiatrice entre Adam et la race humaine, la femme, l'épouse, la compagne du premier homme, nous transmettra la vie de la nature. Nous naîtrons d'Adam, par Eve sa coadjutrice, par Eve instrument nécessaire des transmissions de la vie, par Eve mère des vivants. La femme-épouse, la femme-mère, la femme, coadjutrice indispensable du père de famille, nous donnera la vie de la nature.

Adam et Eve, en sortant des mains du Dieu créateur, furent ornés de toutes les perfections désirables de la nature ; et par un luxe de miséricorde, par un excès de tendresse et d'amour, les trois personnes divines enrichirent, en les créant, le premier homme et la première femme, du don surnaturel, du don sans prix de la grâce. Adam et Eve furent créés dans la perfection de la vie de la nature, et ils furent élevés par la grâce sanctifiante, à une fin qui dépassait toutes les exigences, toutes les propriétés et toutes les forces de la nature. Ils furent créés, en un mot, pour jouir, après leur épreuve, de la vision immédiate de l'es-

(1) Non est bonum esse hominem solum : faciamus ei adjutorium simile sibi *Gen. II, 18.*

sence divine, pour contempler Dieu dans les splendeurs de la gloire, pour vivre éternellement de la vie béatifique de Dieu même.

L'épreuve passagère du père et de la mère du genre humain ne fut pas liée, toutefois, comme celle des esprits angéliques, à un seul acte de foi, d'espérance et d'amour. Il n'entrait pas dans le plan de la Sagesse éternelle d'ouvrir le ciel de la vision béatifique aux élus de la race humaine, après qu'ils se seraient unis à l'adorable Trinité, par un premier acte de charité divine en Jésus-Christ. La théologie sacrée en donne plusieurs raisons. Adam et Eve devaient transmettre successivement à leur postérité la vie de la nature, et les enseignements qui leur avaient été révélés de Dieu. Il fallait donc prolonger l'existence des premiers auteurs de la race humaine et celle de leurs descendants.

Les esprits angéliques sont inflexibles, immuables, irrévertibles dans leurs déterminations librement prises. Leur épreuve se liait donc à un premier, à un seul acte de charité divine en Jésus-Christ, leur médiateur divin. L'intelligence de l'homme, au contraire, étant personnellement unie à un corps et n'agissant point indépendamment de ses organes, ne se déter-

mine jamais d'une manière immuable, inflexible, irrévertible, dans les choses qui ne tombent pas sous ses perceptions, avec les clartés de l'évidence ou de l'équation.

En dehors des premiers principes de la raison naturelle, l'homme peut toujours revenir sur les résolutions et les déterminations qu'il a prises. L'homme qui a été créé *guérissable*, comme disent nos Livres Saints, peut se repentir après son péché; mais l'ange tombé ne sera jamais guéri, parce que son orgueil, principe de sa chute, « monte toujours » et s'oppose toujours, par conséquent, à sa guérison. *Superbia eorum qui te oderunt, ascendit semper.*

Adam et Eve, placés dans le Paradis des délices, ne furent pas inondés des clartés de la vision immédiate de l'essence divine. Ce privilége surnaturel et suprême devait être le prix de leur épreuve, la juste récompense d'un combat persévérant. Leur état, dans ce jardin merveilleux qu'ils devaient habiter pendant la vie du temps, tenait le milieu, disent les Pères et les Saints Docteurs, entre l'Etat des bienheureux et celui de l'homme déchu, qui est le nôtre. Ils jouissaient dans cet heureux séjour des lumières de la nature perfectionnée et des clartés surnaturelles d'une vision

inférieure à celle des élus, mais supérieure, peut-être, aux ravissements des plus sublimes contemplatifs.

Les dons perfectionnés de nature et les richesses surnaturelles de la grâce, qui constituaient la vie propre de nos premiers parents, dans le Paradis terrestre, *furent attachés et subordonnés* pour eux, à l'observation persévérante d'un précepte facile à pratiquer. Ecoutons l'Esprit-Saint parlant par Moïse :

« Le Seigneur prit le premier homme et le mit dans le Paradis des délices, afin qu'il le cultivât et qu'il en fût le gardien ;

» Et il lui donna un commandement en disant : Mange de tous les fruits de ce jardin ;

» Mais garde-toi de manger du fruit de l'arbre de la Science du Bien et du Mal, car le jour où tu en auras mangé, tu mourras de mort (1). »

Lucifer et les mauvais anges, précipités sur la terre après le crime de leur révolte, comme le dit l'apôtre

(1) Tulit ergo Dominus Deus hominem, et posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur, et custodiret illum.

Præcepit que ei dicens : Ex omni ligno paradisi comede ;

De ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas, in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris. *Gen. II, 15, 16, 17.*

saint Jean, et punis d'un supplice irrémédiable, nourrissent une haine jalouse, indéracinable, invincible contre le Christ, contre la divine Mère du Christ et contre les frères adoptifs du Christ qui doivent naître du Père et de la Mère du genre humain. Vaincu au Ciel de l'épreuve par le glorieux archange saint Michel et par les Anges fidèles, Lucifer brûle de se venger d'une honte et d'une défaite qui le clouent au gibet d'une éternelle ignominie et d'une rage désespérée. S'il peut précipiter le Chef et le Père de la race humaine dans une désobéissance criminelle, s'il peut le faire mourir à la grâce, en corrompant sa raison, en dépravant son cœur, en opprimant, en déshonorant son âme sous la tyrannie dégradante de la chair, le Christ subit une irréparable défaite. La race humaine, dont l'existence et la vie s'enracinent dans celui de qui elle doit naître, meurt à tous les dons et à tous les priviléges dont elle devait hériter. Elle se sépare du Médiateur divin ; elle perd les espérances surnaturelles qui lui sont promises, et elle tombe d'une chute désespérée.

Si Adam succombe et toute sa postérité avec lui, le Christ victorieux au sein des tribus angéliques, ne peut plus élever la nature humaine aux splendeurs

d'une apothéose divine. Il est puni des honteuses préférences qu'il tenait en réserve pour les vermisseaux humains dont il ambitionne de revêtir la nature. Telles sont les pensées, tels sont les désirs de l'éternel ennemi du Christ et de sa divine Mère.

Ecoutons maintenant le livre des révélations :

« Mais le serpent qui était le plus rusé de tous les
» animaux que le Seigneur avait faits, dit à la femme:
» Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas
» manger de tous les fruits du paradis ? La femme
» lui répondit : Nous mangeons des fruits qui sont
» dans le paradis ; mais le Seigneur nous a commandé
» de ne point toucher au fruit de l'arbre qui est dans
» le milieu du Paradis, et de ne point en manger, de
« peur que nous ne venions à mourir. Mais le ser-
» pent dit à la femme : Certainement vous ne mourrez
» pas; car Dieu sait que le jour où vous aurez mangé
» de ce fruit, vos yeux seront ouverts , et vous serez
» semblables à des Dieux, sachant le bien et le mal.
» La femme vit donc que l'arbre portait de beaux
» et de bons fruits ; qu'il était d'un aspect délec-
» table ; elle prit de son fruit, elle en mangea , et
» elle en donna à son mari qui, lui aussi, en mangea. »

Le serpent infernal n'a qu'un but, dans cette per-

fide et insidieuse tentation. L'implacable acharnement qu'il met à précipiter la Mère du genre humain dans une ruine irrémédiable, lui est inspiré par la haine qu'il porte à la Vierge Immaculée, qui doit descendre d'Eve, et que ses sublimes destinées appellent à devenir Mère de Dieu.

Si la première femme est séduite ; si, par les artifices de l'antique Dragon, elle peut pervertir et entraîner son époux, le plan surnaturel est brisé ! La race humaine, infectée dans la source même où elle doit puiser la vie, meurt à la grâce. Elle perd en Adam les sublimes et déifiques espérances qui lui étaient promises. L'orgueil, l'égoïsme, la luxure et le vice, précipitent toute la postérité du premier homme dans un abîme de maux devenus sans remède.

Mais ce n'est point tout encore. En inoculant le poison de la désobéissance dans l'âme du père et de la mère du genre humain, Lucifer entraîne non-seulement les générations qui doivent sortir d'eux, dans une dégradation universelle et irréparable, mais il fait subir à la création elle-même, dont les éléments se résument, se récapitulent dans l'homme, un affreux bouleversement et un cataclysme général. Le mal, en empoisonnant le chef de la race humaine, circulera

au fond de toutes les substances et de tous les éléments qui composent le monde matériel. La chair de l'hommé tombé ne pourra plus devenir la chair d'un Dieu. La Vierge Immaculée ne pourra plus sortir d'une racine desséchée et flétrie. Elle ne pourra plus puiser une vie sans tache dans la source impure des générations humaines. Méditons maintenant les paroles dont le père du mensonge et du blasphème s'est servi pour séduire la vierge imprudente qui va devenir, par les suggestions de Lucifer, l'instrument des calamités et des maux qui, depuis soixante siècles, écrasent la terre.

« Pourquoi, demande-t-il à notre première mère, pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de cet arbre ? »

En entendant une question qui a évidemment pour objet, de faire naître dans son esprit, certains doutes sur les motifs qui ont pu porter le Dieu créateur à interdire à nos premiers parents le fruit d'un certain arbre, la mère du genre humain devait comprendre qu'une pareille question ne pouvait venir que d'un esprit de malice et d'orgueil. Elle devait se couvrir aussitôt de l'armure divine et répondre au tentateur, que les commandements du Seigneur n'ont pas be-

soin de passer au creuset de la prudence humaine; que l'homme n'a rien de mieux à faire que de les garder fidèlement, dans l'humilité et dans l'amour d'une parfaite obéissance; qu'ils portent en eux-mêmes leur propre justification, et qu'il n'y a qu'un ange tombé, qu'un prince de révolte et d'orgueil, qui puisse se permettre de demander à Dieu la raison des préceptes qu'il daigne imposer à la soumission de ses créatures. Elle pouvait ajouter, que le tentateur devait savoir ce qui lui en avait coûté à lui-même, pour avoir eu la témérité sacrilége de citer au tribunal de la raison les commandements du Seigneur. En agissant ainsi, Eve eut forcé l'infernal Dragon à avaler l'homicide poison qu'il voulait injecter dans son âme.

Mais au lieu de se réfugier dans le sanctuaire de sa conscience, pour y chercher les inspirations de l'Esprit-Saint, la mère de notre chair se hâte de répondre :

« Le Seigneur nous a commandé de ne point toucher au fruit de l'arbre qui est dans le milieu du Paradis, et de ne point en manger, de peur que nous ne venions à mourir. »

Cette réponse, au fond de laquelle le rusé serpent découvre, sinon une première faute, au moins une ab-

sence de prudence surnaturelle, d'où peut sortir un premier germe de curiosité vaine; cette réponse, disons-nous, réjouit Lucifer. Elle lui permet de prolonger l'entretien qu'il a provoqué, et de mettre à découvert, sans trop d'appréhensions, les sataniques profondeurs de son infernale perversité !

« Certainement, dit-il aussitôt à la femme, vous ne mourrez pas (1). »

Pesons ces paroles, et nous y découvrirons, avec les saints Docteurs, un abîme de blasphèmes et de duplicité !

Le Dieu créateur a dit à nos premiers parents : « Le jour où vous mangerez de ce fruit, vous mourrez de mort (2). » Et Satan ne craint pas de dire à la femme innocente, toute enveloppée encore des lumières de son intelligence perfectionnée, et des clartés plus resplendissantes des divines révélations, Satan ne craint pas de lui dire, que Dieu lui-même a menti à la vérité, en déclarant qu'il punira de mort la désobéissance de nos premiers parents.

(1) Nequaquam morte moriemini. *Gen. III, 4,*

(2) In quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris. *Gen. II, 17.*

Ce mensonge et ce blasphème, dont l'inimaginable témérité devait inspirer tant d'horreur à celle qui les entendait, vont nous dévoiler les abyssales profondeurs de la malice du père du mensonge. Ecoutons :

« Certainement, vous ne mourrez pas, » car ajoute l'infernal Dragon : « Dieu sait que le jour où vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ouverts. »

C'est comme si Satan disait : Non-seulement le Seigneur à menti en vous menaçant d'une mort qui, certainement, n'aura pas lieu ; mais il sait que loin de mourir, en mangeant du fruit de cet arbre « vos yeux seront ouverts » *Aperientur oculi vestri.* D'où il suit, que le commandement que Dieu vous a fait de ne point toucher au fruit de cet arbre, lui a été inspiré par un sentiment de jalousie ou par une tyrannie pleine d'injustice. *Scit enim Deus, quod in quocumque die comederitis, ex eo, aperientur oculi vestri.*

Et la malheureuse Eve, en entendant de pareilles choses, ne se bouche pas les oreilles ! Elle ne cherche pas son salut dans la fuite ! Hélas ! la tentation a déjà pénétré dans les profondeurs de son âme. Une funeste curiosité germe déjà dans son cœur.

Qu'ajoute l'homicide tentateur? Convaincu que la ruine de la femme est assurée, que la chute de la mère du genre humain touche à sa consommation, Lucifer ne met plus de bornes à sa scélératesse ; et poussant à ses dernières limites l'audace du mensonge et du blasphème : « Non-seulement Dieu sait, dit-il, qu'en mangeant du fruit défendu, vos yeux seront ouverts ; mais il sait que vous deviendrez comme des Dieux, sachant le bien et le mal. » Ce colloque trois fois satanique nous permet de mesurer toute la profondeur de la chute de Lucifer et des mauvais anges.

La vérité a déserté leur intelligence, le mensonge et le blasphême, l'erreur et le mal, l'orgueil et l'envie, ont pris, dans le fond de leur être, la place de la vérité et de la justice, de la droiture et de l'amour du bien. Mais ce qui épouvante, c'est que ces esprits de ténèbres et de malice aient pu faire partager à une race d'impies toute la noirceur de leur être; c'est qu'ils soient parvenus à se former, au sein des générations humaines, une postérité qui pense, qui sent, qui parle et qui agit comme eux. Notre adorable Sauveur disait aux Pharisiens, à qui Satan faisait partager sa jalouse haine contre le Christ : « Vous avez le Diable pour père, et les désirs de votre père vous vou-

lez les faire. Il a été homicide dès le commencement et n'est point demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui. Lorsqu'il parle le mensonge, il parle de son propre fond, car il est menteur et le père du mensonge (1). »

Ces paroles de la vérité même, éclairent d'une vive lumière l'immense question de l'origine, du progrès et des suprêmes développements du mal et de l'erreur, du blasphème et de l'impiété, sous l'empire de celui qui ment toujours, qui blasphème toujours, qui conspire toujours, « parce qu'il est menteur et le père du mensonge. » *Quia mendax est, et pater ejus.*

Parvenu à ses fins, le cruel ennemi de la femme s'arrête, pour jouir du spectacle de l'enivrante séduction à laquelle la malheureuse Eve a déjà succombé dans le fond de son âme. Fascinée par les trompeuses espérances que l'infernal dragon a fait briller à ses yeux, elle regarde, d'un œil de concupiscence, le fruit dont le père du mensonge lui a dit tant de bien.

(1) Vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis facere. Ille homicida erat ab initio, et in veritate non stetit, quia non est veritas in eo; cum loquitur mendacium, ex propriis loquitur, quia mendax est et pater ejus. *Joan. VIII, 44.*

Elle lève le bras, et sa main criminelle détache de l'arbre homicide le fruit défendu. Elle en savoure la funeste douceur, et usant de l'empire que la tendresse de son époux ne veut pas lui ravir, elle le rend complice de sa prévarication et lui fait partager sa désobéissance (1).

Qui se fera une idée des calamités, des ruines et des maux sans nom dont la chute du père de la race humaine est suivie?

L'intelligence de ce grand coupable se couvre de ténèbres. La nuit se fait dans son entendement. Aux clartés dont il était inondé, succèdent d'irréparables, d'immenses obscurités, pareilles aux noires vapeurs qui montent du puits de l'abîme.

Mort à la vie de la grâce et aux espérances surnaturelles qui devaient lui ouvrir le Ciel de la gloire, le voilà tombé sous la tyrannie dégradante des instincts et des appétits de la bête. « L'homme élevé en gloire n'a pas connu sa grandeur. Il s'est comparé à la brute et est devenu semblable à elle (2). »

(1) Et tulit de fructu illius, et comedit : deditque viro suo qui comedit. *Gen. III*, *6*.

(2) Et homo, cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. *Ps. XLVIII*, *13*.

L'égoïsme prend, dans son cœur avili, la place que le pur amour y occupait. La chair se révolte contre la raison, insurgée elle-même contre Dieu. La souffrance et la honte, toutes les misères de l'âme et tous les avilissements du corps, les terreurs et les angoisses, le désespoir et la mort, font irruption sur sa nature déchue. Un déluge de maux tombe sur lui comme un torrent qui a rompu toutes ses digues. Le Ciel se ferme sur la tête de ce roi de la création, devenu le vil esclave de toutes les bassesses et de toutes les ignominies. Le Ciel devient de fer et d'airain. L'espérance est bannie de la vallée des larmes, et un océan de colère et de justice, que l'homme tombé ne traversera plus, lui ferme à jamais la route de la vie éternelle.

Mais ce n'est pas tout. Abrégé vivant, sommaire merveilleux de toute la création, Adam en violant les lois de la nature et de la grâce, porte le trouble et la confusion au sein de tous les éléments. L'univers, qui se récapitule en lui, ressent le contrecoup de sa désobéissance et de sa révolte. Les saintes harmonies de l'ordre général sont altérées, profanées, perverties. Les créatures inanimées se mettent en guerre (1)

(1) Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos. *Sap. V*, 21.

contre celui qui a dit à Dieu : « Je n'obéirai pas (1). » La création tout entière pousse un long cri de douleur. Des entrailles de tous les êtres s'échappent de lamentables gémissements semblables à ceux de la femme qui enfante avec douleur (2).

Le monde de la nature, détaché, par le péché de l'homme, des lois qui l'enchaînaient, en quelque sorte, au plan surnaturel du monde de la grâce, portera désormais l'empreinte ineffaçable des malédictions qui sont tombées sur le père de la race humaine.

Lucifer, enivré de cette victoire et de ce triomphe, s'imagine avoir brisé et détruit, pour jamais, le plan surnaturel qui promettait à Adam et à sa race l'espérance d'une apothéose divine.

Le père et la mère du genre humain, dépouillés, par leur prévarication, des perfections naturelles qu'ils avaient reçues en sortant des mains du Créateur, et des dons infiniment plus précieux de la justice originelle et de la grâce sanctifiante, sont livrés aux tendances et aux inclinations les plus abjectes et les plus

(1) A sæculo confregisti jugum meum, et dixisti : Non serviam. *Jerem. II, 20.*

(2) Omnis creatura ingemiscit et parturit. *Rom. VIII, 22.*

honteuses de la vie animale. Affaissés sous le poids des organes, et vendus à l'écrasante domination des trois concupiscences, c'est-à-dire de l'orgueil de l'esprit, de l'orgueil des convoitises terrestres, de l'orgueil de la chair, ils ne peuvent plus donner le jour qu'à une race maudite et souillée comme eux. La vie que les générations humaines doivent puiser dans le sang et dans la chair de ces deux coupables est empoisonnée dans sa source même.

Tout ce qui naîtra d'eux héritera des malédictions qu'ils ont encourues par leur prévarication et par leur chute. Esclaves du péché, victimes de la mort et de Satan, les générations de la terre, après avoir traîné, jusqu'au tombeau, la chaîne de toutes les misères et de toutes les souffrances, s'en iront loin de Dieu, loin de l'espérance et de la vie, maudire, pendant les siècles éternels, le jour qui les vit naître et le malheureux sort que la désobéissance d'un père coupable leur avait mérité.

Ivre de cette joie infernale, que la haine seule peut lui faire goûter, Lucifer se dit que le Verbe éternel ne peut plus s'unir, par le nœud de la personnalité divine, à cette nature humaine dégradée, détériorée dans son fond et descendue, par la prévarication du premier

homme, dans l'abîme d'une corruption désespérée. Il s'applaudit surtout d'avoir rendu impossible l'accomplissement des glorieuses destinées de la femme, appelée à devenir Mére de l'Homme-Dieu. Comment, en effet, la fille d'une mère criminelle et d'un père maudit, pourrait-elle échapper à l'anathème qui voue toutes les générations au péché, à la souffrance, à la mort et à la réprobation? Comment pourrait-elle devenir la fille, l'épouse, la mère et les délices de Dieu même, après être tombée sous l'empire du serpent infernal, après avoir été profanée par les communs outrages du péché de son origine?

Mais, ô profondeur des conseils divins! O abîme insondable de cette sagesse « qui va, d'un extrême à l'autre, avec force, disposant tout avec suavité (1), » qui ne permet le mal, qu'afin d'en faire sortir des prodiges inattendus de magnificence et des miracles inespérés de miséricorde! La victoire du serpent infernal va tourner à sa ruine. Son triomphe va devenir la pierre contre laquelle ce superbe ennemi de l'Homme-Dieu sera broyé. Lucifer va trouver un filet dans l'écueil qu'il nous avait tendu.

(1) Attingit ergo a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. *Sap. VIII, 1.*

Le péché d'Adam provoquera les derniers et suprêmes épanchements de la charité infinie. Ce crime que l'Eglise ne craindra pas d'appeler « une faute heureuse et un péché nécessaire (1) » fera jaillir « des entrailles de la miséricorde de notre Dieu (2) » les inventions les plus cachées de sa tendresse pour l'homme et pour l'homme déchu.

Dépassant toutes les limites assignables du plus ardent amour, et mesurant sa charité à sa puissance, le Verbe divin descendra des hauteurs inaccessibles de sa gloire, et traversant tous les degrés de la création, il viendra s'unir personnellement à cette nature humaine tombée en Adam, et tombée si bas, que sa chute l'avait jetée presque au niveau des êtres privés de raison. Il s'incarnera dans la chair que le crime avait souillée dans le père de la race humaine, mais que la grâce de cet adorable Sauveur préservera de toute tache originelle, dans « la femme bénie entre toutes les femmes, » que l'Eternel amour appelle à porter, dans son sein, le Créateur de toutes choses;

(1) O certe necessarium Adæ peccatum! O felix culpa quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem! *Miss. Rom. in sabb.*

(2) Per viscera misericordiæ Dei nostri; in quibus visitavit nos, oriens ex alto. *Luc. I, 78.*

qu'il appelle, à fournir au Fils de Dieu la robe de notre nature, à lui donner le sang et la chair d'Adam, pour en faire le sang et la chair d'un Dieu ; à engendrer, en un mot, dans le temps, le même Fils que Dieu le Père engendre dans les splendeurs de son éternité et de sa gloire.

Le Fils du Très-Haut, en s'unissant hypostatiquement à cette chair, préservée dans la Bienheureuse Vierge, de toute souillure originelle, mais qui, selon saint Paul, garde dans le Christ « la similitude de la chair du péché (1), » « afin de tuer le péché dans une chair passible et mortelle, » c'est-à-dire dans une chair qui a la ressemblance d'une chair coupable, sans l'être cependant, le Fils du Très-Haut, disons-nous, pourra souffrir et mourir. Il pourra, selon une expression plus énergique du même apôtre, devenir pour nous, *l'hostie du péché ;* il pourra devenir, en quelque sorte, la personnification du péché, *et le péché même* « afin que nous soyons faits justice en lui » c'est-à-dire afin que nous soyons rachetés, régénérés, sanctifiés et deifiés en lui (2).

(1) Deus Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati, et de peccato damnavit peccatum in carne. *Rom. VIII, 3.*

(2) Eum, qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit ut nos efficeremur justitia Dei in ipso. *II. Cor. V, 21.*

« Dieu, dit Tertullien, a voulu racheter la chair du péché, dans une chair qui eut l'apparence d'une chair coupable, sans être coupable ; car, ajoute l'énergique Tertullien, opérer le salut de l'homme dans une chair pareille à celle de l'homme, c'est là en quoi se montre la force de Dieu (1). »

Ainsi, victime universelle et rédempteur de l'humanité coupable, l'Homme-Dieu prendra sur lui le péché de notre origine, et avec ce péché, il prendra encore tous les crimes dont le péché originel a été la source. « *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.*

Le Roi des rois, le Maître et le Dieu de l'univers, naîtra dans une étable. Regardé comme le fils d'un pauvre charpentier, il demeurera caché dans un atelier, travaillant pendant trente années, à la sueur de son front, pour sanctifier, pour glorifier les labeurs et les souffrances de l'homme. Après avoir épuisé à Jérusalem la coupe de tous les supplices, de toutes les ignominies, de toutes les ingratitudes et de toutes

(1) Voluit Deus peccati carnem simili substantia redimere, idest carne quæ peccatrici carni similis esset, cum peccatrix ipsa non esset, nam et hæc erit Dei virtus, in substantia pari perficere salutem. *Tertull. Conf. Marc. I, 5.*

les haines, il se laissera crucifier à une potence, entre deux scélérats.

L'Adam divin, associant, au sacrifice rédempteur, sa divine Mère, l'Eve divine, la vraie Mère des vivants, mêlera le sang qu'il doit répandre du haut de sa croix, à ce fleuve de larmes dont cette auguste Mère arrosera, elle-même, les pieds sacrés de son Fils, et le gibet sur lequel elle s'immolera avec lui. Le sang de l'Homme-Dieu, les larmes de la Mère de Dieu laveront la race humaine, la terre, les astres, l'univers entier (1). Le sang du Christ, inséparable des pleurs de la Mère du Christ, réconciliera toutes choses en lui. Ce sang, descendu de la croix et divinisant les larmes maternelles, avec lesquelles il se confond, « pacifiera les choses qui sont sur la terre et les choses qui sont dans les Cieux (2). »

La Mère de notre chair, humiliée, déshonorée, flétrie, vaincue au pied de l'arbre du mal, se relèvera victorieuse, purifiée, sanctifiée par le sang du Fils de l'Homme, et par les larmes de l'Eve nouvelle. La

(1) Terra, pontus, astra, mundus quo lavantur flumine. *Hym. Temp. Pass.*

(2) Et per eum reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt. *Coloss. I, 20.*

Vierge coupable se relèvera, au pied de l'arbre rédempteur, dans la Vierge Immaculée, dans la Femme divine, qui doit écraser l'infernal dragon, par la vertu infinie de ce fruit de vie qu'elle doit donner au monde, et qui sera suspendu aux branches de l'arbre divin, afin que celui qui avait vaincu par l'arbre de la damnation et du mal, soit terrassé et vaincu par l'arbre de la Rédemption et du salut (1).

Ecoutons maintenant le Dieu de justice et de miséricorde, fulminant, d'une part, contre Lucifer, l'anathème qui doit briser, dans sa main, le trophée de sa victoire, et promettant, d'une autre part, à la femme déchue, à l'Eve coupable, la Vierge Immaculée, la Femme divine, l'Eve nouvelle qui doit réparer, avec tant de magnificence, avec tant d'éclat, la chute de la Vierge infidèle, et qui écrasera, sous son pied vengeur, la tête du superbe ennemi de Dieu et des hommes.

Ce grand Dieu ayant demandé à la femme, pourquoi elle avait donné à son époux le fruit défendu, elle répondit : « Le serpent m'a trompé, et j'ai mangé le fruit (2). »

(1) Et qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur. *Miss. Rom. Præf.*

(2) Serpens decepit me, et comedi. *Gen. III, 13.*

« Parce que tu as fait cela, dit le Seigneur-Dieu au serpent, tu es maudit entre tous les animaux et tous les reptiles de la terre : tu marcheras sur ton ventre, tu te traîneras sur ta poitrine, et tu mangeras la terre tous les jours de ta vie. »

« Je mettrai des haines entre la femme et toi, entre sa race et la tienne ; elle-même t'écrasera la tête, et tu chercheras à la mordre au talon (1). »

Ces paroles vengeresses tombent comme la foudre sur le dragon infernal. Elles lui révèlent le plan des dernières et suprêmes miséricordes. Elles déroulent, à ses regards confondus, les anneanx de cette chaîne merveilleuse, à laquelle se rattachent, pour l'homme tombé, des espérances nouvelles, plus hautes et plus glorieuses que celles même du plan primitif. Elles font comprendre à Lucifer, que loin d'avoir remporté contre l'Homme-Dieu un triomphe décisif et une victoire éternelle ; que loin d'avoir détruit, pour jamais,

(1) Et ait Dominus Deus ad serpentem : Quia fecisti hoc, maledictus es inter omnia animantia et bestias terræ ; super pectus tuum gradieris, et terram comedes cunctis diebus vitæ tuæ

Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum, et semen illius ; ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus. *Gen. III, 14, 15.*

le plan des destinées suprêmes de la Bienheureuse Vierge appelée à devenir Mère de Dieu; que loin d'avoir anéanti les espérances qui promettaient aux enfants de la grâce, une consanguinité surnaturelle et divine avec le Fils même de Dieu, ses sataniques conspirations n'ont servi qu'à faire resplendir, avec un luxe de grandeur et de magnificence, les inventions les plus prodigieuses de la miséricorde divine.

L'infernal dragon comprend, avec une douloureuse évidence, que les gloires du Christ Rédempteur, et celles de sa Bienheureuse Mère, prendront des proportions si hautes, par l'endroit même qui devait les anéantir, qu'il n'y a point de paroles capables de nous donner une idée des fureurs et du désespoir dans lesquels ce coup imprévu jette le chef des esprits de ténèbres.

Mais ce qui met le comble aux déceptions et aux colères de ce roi des superbes, ce sont les douces complaisances avec lesquelles, le Très-Haut se plaît à révéler à l'univers, les splendeurs nouvelles qui doivent environner la Vierge Immaculée que le serpent avait cru pouvoir infecter de son homicide poison.

Méditons les oracles descendus sur la race humaine, après la prévarication de la malheureuse Eve.

Méditons les paroles révélatrices, par lesquelles le Dieu de toute miséricorde promet à l'humanité tombée en Adam, qu'une Vierge, descendue de ce père coupable, et fille de la femme déchue, sera l'éternelle ennemie de Lucifer, brisera sa tête orgueilleuse et broyera sous ses pieds toutes les hérésies, tous les schismes, et toutes les erreurs que le souffle empoisonné de ce dragon vaincu, fera naître dans la suite des siècles, pour anéantir les espérances déifiques des enfants de la grâce.

« Je mettrai des haines entre la femme et toi, entre sa race et la tienne. *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius.*

En précipitant la première femme dans l'abîme d'une criminelle désobéissance, en profanant, en empoisonnant par elle, la source même d'où devait sortir toute la race humaine, Satan espérait atteindre la femme divine, la Bienheureuse Mère de l'Homme-Dieu, la véritable Mère des vivants. Il s'était dit, qu'en la rendant esclave du péché, qu'en la soumettant, ne fut-ce que pour un moment, à son sceptre vainqueur, qu'en profanant de son souffle impur le sanctuaire dans lequel, Dieu lui-même, voulait habiter, il rendrait impossible le miracle désespérant pour lui,

de l'union personnelle du Verbe divin avec la nature humaine, et le prodige non moins écrasant, pour son orgueil jaloux, de la maternité divine de la Vierge Immaculée.

Mais en entendant ces paroles prophétiques : « Je mettrai des haines entre la femme et toi, entre sa race et la tienne ; et elle-même t'écrasera la tête, » Lucifer voit que le plan primitif n'est que modifié. Il comprend, que le miracle de la Toute-Puissance consistera à faire, du sang que le Christ Rédempteur doit répandre pour racheter et pour sauver le monde, l'*antidote préservateur du péché originel*, à l'égard de la Vierge Immaculée qui doit donner au Fils de Dieu même le sang et la chair d'Adam. Le serpent infernal comprend, aux clartés de l'évidence, que ses sataniques machinations contre la mère du genre humain, n'auront servi qu'à acccroître sans mesure la puissance et la gloire de l'Eve nouvelle, comme elles n'auront servi qu'à faire resplendir, d'un éclat nouveau, à travers les siècles et à travers les mondes, la vertu suprême de la grâce du Christ Rédempteur, puisque cette grâce, par le plus grand de tous les prodiges, aura l'inimaginable pouvoir de préserver la Mère Immaculée de l'Homme-Dieu, de toutes les at-

teintes, de toutes les souillures du péché soit originel, soit mortel, soit véniel ; et de remplir le monde déchu d'une multitude incalculable de prodiges de sainteté et de miracles de vertu qui n'auraient jamais eu lieu, sans la chute de l'homme et sans la victoire homicide que l'antique Dragon remporta contre la mère de notre chair. « *Inimicitias ponam inter te et mulierem.* »

Mais quel parti va prendre l'éternel ennemi de la Vierge sans tache ? Accablé sous le poids des gloires nouvelles promises à la Bienheureuse Mère du Divin Rédempteur, et dont la victoire de Lucifer sur la première femme est devenue le point de départ et la cause occasionnelle, ira-t-il s'ensevelir, pour jamais, au fond du puits de l'abîme, dans le tombeau d'un éternel désespoir et d'une honte éternelle ?

Telles ne sont pas les pensées et les résolutions de cet implacable ennemi du Christ et de son auguste Mère.

Lucifer sait que le péché et la déchéance du premier homme passeront comme un héritage de mort à sa postérité tout entière. Il sait que cette déchéance lui assure sur toute la race humaine une domination impérissable, malgré les espérances et les miséricordes pro-

mises au repentir, sous l'empire d'une grâce réparatrice. Lucifer a mesuré toutes les conséquences et tous les effets des trois concupiscences sur l'humanité déchue. Ce triple élément de ruine, mis en jeu par ses ruses et par son action persévérante, doit anéantir les effets de la grâce rédemptrice L'infernal Dragon va donc organiser, sur ces données et sur ces espérances cruelles, un nouveau plan d'attaque.

Cette guerre, ce nouveau plan de bataille, doivent tendre à rendre *impossible* ou *inutile* la venue du Christ Rédempteur. Pour atteindre ce double but, pour réaliser cette satanique conception, le chef des esprits de ténèbres travaillera, avec toute l'énergie de de la haine jalouse qu'il porte à la femme divine, à éteindre, en premier lieu, au sein de la race humaine, les promesses divines qui lui ont été faites par ces paroles prophétiquement vengeresses : « Je mettrai des haines entre la femme et toi, entre sa race et la tienne : et elle-même t'écrasera la tête. » *Et ipsa conteret caput tuum.*

Le second moyen pour rendre impossible ou inutile la médiation réparatrice de l'Homme-Dieu, aura pour objet de précipiter le genre humain dans un monde d'erreurs, d'hérésies, d'impiétés, essentiellement et

directement subversives des dogmes traditionnels et révélés de l'Incarnation du Verbe, des gloires surnaturelles de la femme divine et des destinées déifiques de l'homme en Jésus-Christ.

Le troisième moyen que Lucifer et les mauvais anges emploieront pour rendre impossible ou inutile la venue du Messie, objet des espérances de l'homme tombé, consistera à déraciner de la conscience et de la raison de l'homme, jusqu'au dernier germe du vrai. Le doute prendra la place de la foi ; le rationalisme, le mensonge, toutes les négations, iront éteindre, au fond de l'intelligence de l'homme déchu, les dernières lueurs de la vérité ! Les esprits de ténèbres travailleront, sans repos et sans fin, à dépraver le cœur de l'homme et toutes les puissances de son âme, en les souillant, en les profanant, par toute espèce de vices, de forfaits et de crimes. Ils mettront tout en œuvre, jusqu'à la consommation des siècles, pour asservir le genre humain à l'écrasante tyrannie de la sensation. La chair, et la chair seule, devra régner sur le monde ; et sous son éternel empire, l'humanité vaincue, humiliée, abrutie, rassasiée d'abjection et d'ignominie, n'aura pas même la pensée de lever la tête vers le ciel de ses espérances. L'homme sera

changé en bête, et sa nature soumise, partout et toujours, à l'action des esprits de malice, n'inspirera plus à son auteur qu'un immense dégoût, qu'une répulsion éternelle. La femme, surtout, devra descendre au fond de la plus humiliante et de la plus repoussante dégradation. Elle devra atteindre les dernières limites de l'abrutissement intellectuel, moral et physique.

Les esprits de ténèbres iront plus loin. Ils précipiteront toutes les générations humaines dans le culte honteux des idoles. Les démons, se mettant à la place de Dieu, se feront adorer d'un bout de l'univers à l'autre. Les temples et les autels, élevés à Satan et à tous les vices, personnifiés dans tous les démons, devront couvrir toute la terre. Les sacrifices les plus abominables leur seront offerts. Le sang des animaux et celui de l'homme rougiront ces autels infâmes. Les sacrifices humains offerts à l'éternel ennemi du Christ, deviendront l'éternelle parodie du sacrifice que le Christ Rédempteur doit offrir à son Père pour le salut de l'humanité !

Si ce plan, si digne du roi des Enfers, et que la chute de la race humaine, en Adam, rend exécutable et même facile, si, dis-je, ce plan réussit au gré de Sa-

tan et des anges rebelles, tous les enfants des hommes, à mesure qu'ils traverseront la vie, en subiront les lois.

Les biens invisibles de la grâce et de la gloire seront méconnus, dédaignés, méprisés, par les générations livrées à l'oppression invincible de toutes les erreurs de l'esprit, à toutes les corruptions de l'âme, à tous les appétits de la matière, à toutes les bassesses et à toutes les hontes de la sensation.

Le mal et l'erreur inonderont l'univers; et si le Christ essaye de réaliser le plan qui promet à l'humanité un Rédempteur divin et une Mère divine, il ne trouvera plus, sur cette terre universellement profanée, une femme, une seule femme assez pure et assez sainte pour devenir Mère de Dieu.

Ainsi, mes très chers frères, éteindre au sein de la race humaine la mémoire et même la notion des promesses divines, laissées comme un héritage d'espérance et de gloire à la postérité d'un père coupable; plonger les nations de la terre dans les erreurs les plus monstrueuses et les plus subversives des dogmes de l'Incarnation du Verbe et de la Maternité divine de la Vierge Immaculée ; profaner sans mesure l'intelligence de l'homme, en y éteignant, s'il est posible,

jusqu'aux derniers vestiges des vérités révélées ; dépraver son cœur par toute espèce de vices ; abrutir l'homme physique par toutes les hontes, par toutes les luxures, par toutes les abominations de la chair ; élever le culte des démons sur les ruines du culte du vrai Dieu, et faire de l'univers entier un temple d'idoles immondes, tel est le plan d'attaque que Lucifer et les mauvais anges se promettent d'exécuter, pour rendre impossible l'accomplissement des promesses relatives à la venue du Rédempteur Divin de l'humanité, ou pour en paralyser, pour en détruire les bienfaits, les conséquences et les fruits, si ces promesses venaient à s'accomplir, malgré leurs efforts conjurés.

Que telles aient été les pensées de l'antiqne Dragon, que tels aient été les desseins criminellement impies de l'éternel ennemi du Christ et de sa Glorieuse Mère, c'est ce qui ressort d'une étude approfondie de nos Livres Saints ; c'est ce qu'établissent, à la fois, les données d'une haute théologie et les faits vivants de l'histoire de l'humanité !

Un grand nombre de docteurs et de théologiens, dit le savant *Cornelius à Lapide* (1), pensent que le crime

(1) Corn. a Lapid. *Comment. Apocalyp. Cap. XII.*

de Lucifer et des mauvais anges, au Ciel de leur épreuve, fut un crime de jalousie superbe et d'implacable envie contre l'Homme-Dieu. Analysant la thèse, par laquelle le vénérable et docte Suarez établit et fait resplendir ce point de vue de haute théologie, le savant commentateur de nos Livres Saints ajoute, que Lucifer ambitionna de devenir Dieu, *non par essence*, chose qu'il savait être impossible et contradictoire, mais par l'union hypostatique à laquelle la nature humaine devait être élevée par l'Incarnation du Verbe Divin. Blessés dans les dernières profondeurs de leur orgueil par les préférences dont la nature de l'homme, si inférieure à celle des purs esprits, devait être l'objet, Lucifer et les anges complices de sa révolte ont mieux aimé tomber dans l'abîme d'une éternelle réprobation, que de parvenir au Ciel de la gloire par les mérites de l'Homme-Dieu, principe de toute grâce, soit pour les Anges, soit pour les hommes.

« Et sa queue, dit saint Jean, entraînait la troisième partie des étoiles et les jeta sur la terre : et le Dragon se tenait devant la femme qui devait enfanter, pour dévorer son fils après qu'elle aurait enfanté.

» Et ce grand Dragon, l'antique serpent, qui est appelé Diable et Satan, qui séduit tout l'univers, fut précipité sur la terre, et ses anges avec lui.

» Et après que le Dragon eut été précipité sur la terre, il poursuivit la femme qui enfanta l'enfant mâle.

» Et le Dragon enflammé de colère contre la femme, s'en alla faire la guerre à tous ceux de sa race qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus-Christ (1).

» Toute la lutte de Satan, dit encore *Cornelius à Lapide*, n'a point d'autre objet qu'une guerre incessante, éternelle, contre le Christ.

» C'est pourquoi le duel commencé au Ciel de l'épreuve se poursuit sans repos et sans fin sur la terre, et durera jusqu'à la fin des temps (2). »

(1) Et cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum cœli, et misit eas in terram ; et draco stetit ante mulierem quæ erat paritura; ut cum peperisset, filium ejus devoraret...

Et projectus est draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur diabolus et satanas, qui seducit universum orbem ; et projectus est in terram, et angeli ejus cum illo missi sunt...

Et posquam vidit draco quod projectus esset in terram, persecutus est mulierem, quæ peperit masculum...

Et iratus est draco in mulierem ; et abiit facere prælium cum reliquis de semine ejus, qui custodiunt mandata Dei, ethabent testimonium Jesu-Christi. *Apocalyp. XII, 4, 9, 13, 17.*

(2) Omne enim bellum ejus est contra Christum ; ideoque

Ce duel permanent de Lucifer contre le Christ, contre la divine Mère du Christ et contre l'Eglise du Christ; ce duel terrible, commencé au Ciel de l'épreuve, se continue depuis la chute de l'homme jusqu'à la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les siècles écoulés depuis la prédication des Apôtres, nous montrent ce duel toujours plus acharné, toujours plus visible. Ce même duel, dans lequel se concentre toute la guerre que les deux cités se font depuis le commencement du monde, ira toujours croissant jusqu'à la dernière victoire, par laquelle le Christ glorieux précipitera Lucifer et ses anges, et tous les fils de perdition, c'est-à-dire tous les réprouvés de la race humaine, dans le lac de feu, dans le gouffre sans fond d'un supplice éternel

La plupart des docteurs de théologie, les grands comentateurs de nos Livres Saints, les plus grands mystiques, travaillent de concert, depuis plusieurs siècles, à élucider de plus en plus la question immense qui domine nos entretiens sur la chute de Lucifer et des mauvais anges et sur la guerre que les esprits de

duellum quod cum eo inchoavit in cœlo, illud ipsum continuat jugiter in terra. *Cornel. a Lapid. Comm. in Apocalyp. XII, 4.*

ténèbres font à Notre-Seigneur Jésus-Christ, à sa divine Mère et à l'Eglise.

« La vérité, comme l'a dit saint Augustin, est fille du temps. » *Veritas filia temporis.* Et voilà pourquoi les schismes et les hérésies, les erreurs et les blasphèmes de l'impiété, toutes les secousses, tous les coups portés à la vérité des divines révélations, n'ont servi qu'à rendre plus évidente la question qui domine toutes les questions, parce que cette question est, selon nous, le flambeau et le fil conducteur de l'histoire universelle de l'Eglise, la clef de la cité de Dieu et de la cité du mal, le dernier mot de la science des choses divines, le nœud de toutes les controverses, le secret par excellence de toutes les luttes de la vérité contre l'erreur, de la foi contre le doute, de l'amour contre la haine, des bons Anges contre les démons, du Ciel contre l'Enfer, du Christ contre Satan.

DOUZIÈME CONFÉRENCE

LA DÉVOTION

A LA BIENHEUREUSE MÈRE DE DIEU

EST UN SIGNE DE SALUT

Trahe me post te : curremus in odorem unguentorum tuorum. (CANT. CANT. I, 3.

Attirez-moi après vous. Nous courrons à l'odeur de vos parfums.

Ce cri d'amour que l'Epouse des saints Cantiques adresse à son Céleste Epoux, s'échappe aussi des lèvres des serviteurs de Marie, quand ils sont au pied de ses autels. Le culte de la douce Reine des Anges renferme une puissance attractive, dont rien, dans les choses de la nature, ne peut donner une idée. Plus on invoque la Bienheureuse Mère de la grâce divine, plus on a besoin de l'invoquer. Plus on fréquente ses

autels, plus on s'y sent attiré, plus on s'y attache, plus on les aime. Le nom de Marie est, après celui de Jésus, le nom le plus doux qu'une bouche humaine et que la langue des Anges puisse prononcer. Ce nom sacré renferme un océan de consolations et d'espérances. Il répand sur l'univers entier un parfum de vie dont rien n'égale la suavité. *Curremus in odorem unguentorum tuorum.* L'huile de l'amandier, la fleur des vignes d'Engaddi, l'encens de la rose de Jéricho, le parfum du galbanum et de la cinnamome; la fleur de l'oranger, n'ont rien qui approche de la douceur ineffable qui s'épanche du nom de Marie. *Oleum effusum nomen tuum* (1).

Le nom de Marie partout invoqué, partout répandu, partout annoncé, partout glorifié, est l'éternelle bénédiction de l'Eglise. Il faut plaindre les malheureux enfants d'Eve sur qui ce nom de salut et d'espérance n'est point encore descendu, et qui n'ont pas eu, comme nous, le bonheur d'invoquer cette mère de miséricorde. Il faut répandre un fleuve de larmes sur les sectes hérétiques et schismatiques auxquelles l'Enfer a inspiré la criminelle pensée d'éteindre, dans

(1) Cant. cant. I. 12.

leur sein, la dernière étincelle du culte de la Femme divine qui devait écraser la tête de l'antique dragon.

Il faut maudire la haine que ces sectes éprouvent pour un culte laissé à l'homme déchu comme la planche de salut qu'une main amie jette à un naufragé. Il faut confondre, enfin, ces hommes pervers, ces damnés de la terre, ces enfants perdus de l'orgueil, à qui le nom, le culte, les gloires et les miséricordes de l'auguste Mère de Dieu n'inspirent que les convulsions de la haine, que la rage du blasphème et de l'apostasie

Pour nous, mes très-chers frères, demandons à notre foi et à notre amour pour la douce Reine de la vérité et de la grâce, des aperçus nouveaux, pour pénétrer plus profondément dans les motifs inspirateurs d'une dévotion qui ne s'affaiblit jamais dans le cœur des peuples, sans les laisser en proie à des maux et à des calamités qui épouvantent.

Essayons de prouver que la dévotion envers la Bienheureuse Mère de Dieu est, en dehors d'une révélation positive, le signe le plus consolant et même le plus certain, du salut de ceux qui ont mis en elle toute leur confiance.

« Personne, dit l'Esprit-Saint, par la bouche du

sage, personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine (1). »

La divine Providence a couvert d'un voile impénétrable notre destinée finale. Le sort éternel qui nous attend, au-delà du tombeau, restera toujours, pour chacun de nous, un problème mystérieux. La bonté divine se révèle à travers ces effrayantes obscurités. Elle agit ainsi, parce que l'infaillible assurance de notre salut nous pousserait sur l'écueil de la présomption; et la certitude de notre réprobation éternelle sur l'écueil du désespoir. Si nous savions, de science certaine, que nous arriverons à la béatitude suprême, nous deviendrions présomptueux, lâches, téméraires ou insolents. Si nous étions infailliblement sûrs que le Ciel ne s'ouvrira jamais sur nos têtes coupables, et que l'Enfer doit être le terme de notre destinée, nous nous enfoncerions dans un gouffre de tristesse et de désespoir. Notre destinée finale se dérobe à toutes les investigations de la science et de la sagesse humaine. « L'homme ne sait pas, il ne saura jamais s'il est digne d'amour ou de haine. *Nescit homo utrum amore, an odio dignus sit.* « Opérez avec

(1) Nescit homo utrum amore an odio dignus sit. *Eccl. IX, 1.*

crainte et tremblement, nous dit saint Paul, le salut de votre âme (1). »

Le sage avait dit, avant le grand apôtre : « Ne soyez jamais sans crainte sur le péché qui vous a été pardonné (2). » « Heureux l'homme, ajoute Salomon, qui est toujours dans la crainte (3). »

Mais pourquoi devons-nous trembler pour le péché qui nous a été pardonné? pourquoi devons-nous nous tenir dans une crainte continuelle? Parce que le pardon de nos péchés ne nous donne point de sécurité contre une rechute. Parce que le péché, par les jouissances coupables qu'il nous a fait goûter, a laissé dans notre âme une sorte de retentissement et comme un souvenir qui, en se réveillant dans le fond de notre nature déchue, prédispose à de nouvelles séductions. *De propitiato peccato noli esse sine metu.*

Ces maximes de la prudence chrétienne, ces conseils de l'Esprit-Saint, nous apprennent que pour faire notre salut, il faut marcher dans le sentier d'une

(1) Cum metu et tremore vestram salutem operamini. *Phillip. II, 12.*

(2) De propitiato peccato noli esse sine metu. *Ecc. V, 5.*

(3) Beatus homo qui semper est pavidus. *Prov. XXVIII, 14.*

confiance sans présomption et d'une crainte sans découragement.

Sans une révélation que Dieu ne nous doit pas, dont il n'est pas même à désirer qu'il nous favorise, nous ne saurons jamais si notre âme est revêtue de la grâce sanctifiante. Nous ne saurons jamais, si la persévérance finale nous ouvrira les portes de l'éternelle béatitude. Marchons donc dans la justice et la sainteté, avec une confiance timorée et avec une crainte filiale. Tenons la barque de notre âme à une égale distance de l'écueil de la présomption et du barathre du désespoir; et, guidés par l'étoile de la mer, nous arriverons, sans naufrage, au port de l'éternelle paix.

Ajoutons, toutefois, que l'empire de la crainte et de la terreur s'est perpétuellement affaibli sur la terre, à mesure que le mystère infini d'amour qui a fait de Dieu le fils et le frère de l'homme, et de l'homme le fils et le frère de Dieu, a été mieux connu et plus profondément médité. Disons, que l'amour qui jaillit des entrailles du dogme de la Maternité divine, peut se dilater avec une telle abondance, qu'il finisse par engloutir et par dévorer la crainte (1).

(1) Charitas foras mittit timorem. *I. Joan, IV, 18.*

Si l'amour divin s'allumait en nous, dans une mesure égale à celle des saints, si la charité de Jésus-Christ nous consumait de ses ardeurs, le sentiment de la crainte serait desséché et presque tari par la confiance, et ce cri du grand apôtre s'échapperait de nôtre âme : « Qui nous séparera de la charité de Dieu qui est dans le Christ Jésus (1). »

Cet amour, *fort comme la mort et dur comme l'enfer* (2), déploierait seul les voiles de notre âme et nous pousserait vers l'heureux rivage de la patrie éternelle. Nous chercherions la volonté de notre Père céleste à travers les ignominies, à travers les persécutions, à travers les supplices, sans jamais éprouver le moindre refroidissement pour cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, dont nous serions divinement épris. *Quis enim nos separabit à charitate Dei quæ est in Christo Jesu?*

Une fervente religieuse, sortant un jour du saint exercice de l'oraison, parcourait, un flambeau à la main, les cloîtres de son monastère. Que faites-vous,

(1) Quis enim nos separabit a charitate Dei, quæ est in Christo Jesu. *Rom. VIII, 35.*

(2) Fortis ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio. *Cant. cant. VIII, 6*

ma sœur, lui demanda sa supérieure? « Je vais mettre le feu au paradis et à l'enfer, afin que nous n'aimions Dieu que pour lui-même ! »

Cette âme de feu avait perdu au contact de l'amour parfait le sentiment de la crainte. *Charitas foras mittit timorem.* Elle était parvenue à un dépouillement si complet d'elle-même, elle s'était affermie si parfaitement dans la perfection de l'amour, que Dieu pouvait, sans danger pour sa ferveur, lui donner l'assurance de son salut éternel.

La loi de l'Evangile est une loi d'amour. Laissons la crainte des esclaves. Allons à Dieu avec une confiance toute filiale. Le Sinaï a fait place au Thabor, au Cénacle, au Calvaire. Ne craignons qu'une chose. Craignons de perdre l'amour de celui qui nous a tant aimés, « qu'il n'a pas même épargné son propre fils, mais l'a livré à la mort pour nous (1). »

Le docteur angélique indique trois signes à l'aide desquels les enfants de l'Eglise peuvent savoir, sinon infailliblement, au moins avec une rassurante probabilité, si l'amour divin règne dans leur cœur : s'ils

(1) Qui proprio filio suo non pepercit ; sed pro omnibus nobis tradidit illum. *Rom. VIII, 32.*

portent, en un mot, dans leur âme, le trésor de la grâce qui sanctifie et qui sauve (1).

Avons-nous accusé, avec un sincère repentir, au tribunal de la pénitence, toutes les fautes mortelles dont nous étions coupables? Notre conscience nous dit-elle, qu'il n'y a point d'amour dans notre cœur qui soit supérieur ou égal à l'amour que nous avons pour Dieu? Notre conscience nous rend-elle le témoignage que nous sommes fermement résolu, de ne jamais consentir à quoi que ce soit de contraire à l'amour que nous devons à Dieu?

Là, est le premier signe de l'innocence reconquise.

Portons-nous, dans notre âme, un mépris réel et chrétien, pour tout ce que le monde préconise, pour tout ce qu'il aime, pour tout ce qu'il ambitionne, pour tout ce qu'il poursuit, pour tout ce qu'il offre, comme le bien véritable, comme le bien suprême, aux convoitises venues de la source empoisonnée de la concupiscence ? S'il en est ainsi, nous avons une nouvelle preuve de la présence de l'Esprit-Saint dans le milieu de notre cœur. Nous pouvons nous rendre le consolant témoignage, « que la charité de Dieu a été

(1) Gratia estis salvati per fidem. *Eph. II, 8.*

répandue dans notre cœur par l'Esprit-Saint qui habite en nous (1). »

Ce mépris, du monde, cette haine du monde, ne peuvent venir que de la grâce de Jésus-Christ, seule capable de subjuguer, de vaincre en nous, l'infernal attrait que nous avons pour le monde.

Enfin, faisons-nous nos délices de la pensée des choses divines ? Sommes-nous épris de l'amour des biens surnaturels de la grâce et de la gloire ? Aspirons-nous par le fond de notre être, à la possession des biens invisibles ? Avons-nous autant d'ardeur pour acquérir les richesses divines de la grâce, que les mondains en ont pour amasser les biens périssables de cette vie ? Il y a dans ces dispositions, dans ces tendances, dans ces attraits et dans cette sapidité céleste, des signes consolants du règne de l'amour divin dans notre âme. Ce sont là, d'après saint Thomas-d'Aquin, des gages précieux de l'amitié de Dieu pour l'homme, et de l'amitié de l'homme pour Dieu.

Mais les saints Docteurs reconnaissent unanimement l'existence d'un signe plus rassurant encore de

(1) Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis. *Rom. V, 8.*

prédestination et de salut. Ce signe, ménagé par la divine miséricorde contre les terreurs exagérées, et par-là même, extrêmement dangereuses de notre future destinée, n'est autre, qu'une dévotion réelle, sincère, profonde et tendrement filiale envers la Très-Sainte Mère de Dieu, envers la miséricordieuse dispensatrice des biens célestes à l'égard de tous les prédestinés.

Nous nous rappelons ces consolantes paroles de saint Anselme : « De même qu'il est impossible que celui qui vous abandonne, ô Bienheureuse Vierge, et que vous abandonnez, arrive au salut ; de même, il est impossible que celui qui a recours à vous et que vous regardez, périsse (1). »

Saint Antonin enseigne la même doctrine. Il se sert de la même pensée et presque des mêmes paroles que saint Anselme, pour nous la transmettre.

« De même, dit ce pieux Docteur, qu'il est impossible que ceux-là arrivent au salut que la Bienheureuse Vierge cesse de regarder avec les yeux de sa

(1) Sicut impossibile est, ô Beata Virgo, ut a te aversus et despectus salvetur; ita ad te conversus et a te respectus, impossibile est ut pereat. *Ansel. de B. M. V.*

miséricorde ; de même, il est nécessaire, que ceux-là soient sauvés , sur lesquels la douce Marie repose les yeux de sa tendresse, et qu'elle recommande à Dieu (1). »

Remarquons combien les paroles de ces deux grands Docteurs sont précises ; combien elles sont énergiques, pour établir la nécessité de la dévotion envers la Bienheureuse Mère de Dieu. Ils affirment sans hésiter, qu'on ne peut parvenir au salut, sans la puissante protection de la douce patronne de tous les élus. La raison en est, comme l'enseigne à son tour, saint Bernard, que Dieu ne veut pas, qu'une seule grâce descende sur les enfants de l'Eglise, sans passer par les mains de la miséricordieuse dispensatrice des dons du Seigneur (2). »

« Toute nation qui ne vous servira pas , ô Bienheureuse Vierge , dit à son tour Albert-le-Grand, périra (3). »

(1) Sicut impossibile est ut illi a quibus Beata Virgo Maria oculos suæ misericordiæ avertit salventur; ita necesse est, ut hi ad quos convertit oculos suos, pro eis advocans, salventur et justificentur. *Anton. de B. V. M.*

(2) Nihil nos habere voluit quod per manus Mariæ non transiret. *Bernard. de B. V. M.*

(3) Gens quæ non servierit tibi peribit. *Albert-Magn.*

« Celui qui ne tient aucun compte de la protection et du culte de la Très-Sainte Vierge, mourra dans ses péchés, ajoute saint Bonaventure (1). »

Le même Docteur dit encore : « Celui qui ne vous invoquera pas pendant sa vie, *ne parviendra jamais* au royaume de Dieu. (2). »

Le Docteur séraphique enseigne clairement que ceux de qui la Bienheureuse Vierge détourne ses yeux maternels, ont perdu tout espoir de salut (3). »

« Il est impossible qu'un pécheur parvienne au salut sans la protection et sans le secours miséricordieux de la Très-Sainte Vierge, parce que ceux que la justice divine ne pourrait sauver, arrivent au salut par l'intercession de la Vierge Marie. (4).

Les paroles que nous venons de citer sont sorties de la bouche même du grand saint Ignace, troisième

(1) Qui neglexerit illam, in peccatis suis morietur. *Bonav. Psalm. CXVI.*

(2) Qui te in hac vita non invocaverit, ad regnum Dei non perveniet. *Psalter. B. M.*

(3) A quibus averterit vultum, non erit spes ad salutem *Bonav. Psalter. B. M. V.*

(4) Impossibile est aliquem salvari peccatorum, nisi per tuum, ô Virgo, auxilium et favorem, quia quos non salvat Dei justitia, salvat sua intercessione Maria. *S. Ignat. martyr.*

successeur de saint Pierre, sur le siége patriarcal d'Antioche. Cet incomparable martyr avait puisé cette doctrine dans le sein même de saint Jean l'Evangéliste, dont il eut le bonheur d'être connu. Il est probable, que saint Ignace avait vu de ses yeux la bienheureuse Mère du Verbe incarné.

Les mérites de notre divin Rédempteur surpassent infiniment la dette de justice de tous les pécheurs. Ce divin Médiateur a satisfait surabondamment à la justice divine, pour tous les crimes de la race humaine. Or, la bienheureuse Mère de l'Homme-Dieu a coopéré à la Rédemption du monde. Elle a mêlé ses larmes au sang de son divin Fils. Elle est la trésorière et la dispensatrice de toutes les grâces, de toutes les miséricordes, de tous les dons. Elle peut couvrir les plus grands pécheurs des mérites infinis du Verbe incarné. Or, comment refuserait-elle son intercession puissante, sa miséricordieuse compassion, sa maternelle tendresse à ceux qui la supplient de sauver leur âme? *Quos non salvat Dei justitia, salvat sua intercessione Maria.*

La consolante doctrine que nous défendons, remonte donc au berceau de l'Eglise. Elle n'est donc pas l'exagération d'un zèle enthousiaste pour la médiation de la Très-Sainte Vierge auprès de Notre-Seigneur

Jésus-Christ ; mais elle s'appuye sur le sentiment le plus universel des docteurs catholiques.

Les paroles de saint Ignace nous ont été conservées par saint Jean-Chrisostome, qui les rappelait aux fidèles de la ville d'Antioche, du haut de la chaire qui les avait entendues la première.

« Quelque criminel que soit un pécheur, dit expressément saint Hilaire, s'il persévère dans la dévotion envers Marie, il ne sera pas réprouvé (1). »

Saint Ephrem appelle la Bienheureuse Vierge « la patronne de ceux qui méritent la damnation (2) ; » Marie, ajoute ce même docteur, est le sauf-conduit qui affranchit ceux qui le portent, de la servitude éternelle (3). »

La Très-Sainte Vierge, dit saint Bernard, ne manque ni du pouvoir ni de la volonté de nous sauver (4).

La divine Mère de la grâce, reprend à son tour saint Alphonse de Ligori, désire plus notre salut que nous ne le désirons nons-mêmes. Comment donc un vrai serviteur de Marie serait-il réprouvé?

(1) Quantumcumque quis fuerit peccator si Mariæ devotus extiterit, numquam in æternum peribit. *Hilar. in Matt.*

(2) Patronatrix damnatorum. *Ephrem.*

(3) Charta libertatis æternæ Maria. *Ephrem.*

(4) Nec facultas, nec voluntas illi deesse potest. *Bernard.*

Le Seigneur a révélé à sainte Catherine-de-Sienne, comme l'atteste Louis de Blois, que sa bonté infinie a accordé à la bienheureuse Mère du Verbe incarné, que tout pécheur qui aura recours à sa protection, par le sentiment d'une pieuse confiance, ne tombera jamais dans les serres du dragon infernal (1). »

Saint Bonaventure appliquant à Marie le Psaume cent dix-huitième, ne craint pas d'adresser à cette Mère de miséricorde, ces touchantes paroles : « O Bienheureuse Vierge, ô vraie vie des chrétiens, celui pour lequel vous avez prié seulement une fois, ne verra jamais tomber sur sa tête l'éternelle malédiction (2). »

« Si en paraissant au tribunal de Dieu, disait Richard de Saint-Victor, j'ai le bonheur d'avoir la Mère de miséricorde pour défendre ma cause, qui me refusera un jugement favorable (3) ?

(1) Mariæ filii mei genitrici, propter incarnati Verbi reverentiam a bonitate mea concessum est, ut quicumque, etiam peccator, ad eam cum devota veneratiône recurrit, nullo modo rapietur a dæmone infernali. *Ludovic. Bless.*

(2) O Beatissima Virgo, ô vita Christianorum, æternum væ non sentiet, ille pro quo semel oraveris.

(3) Si accedens ad judicium, et Matrem misericordiæ in causa habeo mecum, quis judicium denegabit propitium ? *Rich. de Saint-Victor.*

Si le Souverain-Juge voulait condamner son serviteur, s'écrie le bienheureux Henri de Suzon, qu'il vous charge, ô très-pieuse Vierge, de ce ministère (1). »

Saint Ephrem appelle la Très-Sainte Vierge « la clef et la serrure de la céleste Jérusalem. » « La clef et les trésors du Ciel, disait le pieux Louis de Blois, ont été confiés à Marie. » *Tibi regni cœlestis claves, thesaurique commissi sunt.*

Marie, selon la belle pensée de saint Pierre-Damien, est l'échelle céleste. C'est par elle que Dieu est descendu sur la terre : c'est aussi par elle que les hommes montent au ciel (2).

« Vous connaître, ô Vierge Mère de Dieu, c'est le chemin de l'immortalité. Célébrer vos vertus c'est la voix du salut. » *Scire et cognoscere te, o Virgo Deipara, via immortalitatis. Narrare virtutes tuas est via salutis.*

Répondant à cette question du roi prophète : « Seigneur qui habitera dans votre tabernacle (3)? saint

(1) Si judex servum suum damnare voluerit per manus tuas, piissima, ô Maria, hoc faciat. *B. Henri Suz.*

(2) Scala cœlestis, Beata Virgo Maria, quia per ipsam Deus descendit ad terram, et per ipsam homines mercutur ascendere ad Cœlum. *P. Dam. Serm. B. M. V.*

(3) Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo? *Psal. XIV, 1.*

Bonaventure s'écrie : « Pécheurs, embrassons les traces de Marie, prosternons-nous à ses pieds, attachons-nous à elle de toutes nos forces, et ne la quittons pas sans qu'elle nous bénisse (1). »

« Par vous, ô Bienheureuse Vierge, disait saint Bernard, le Ciel a été ouvert et l'Enfer dévasté ; la Jérusalem céleste a été bâtie, et les malheureux qui n'attendaient que la damnation, ont reçu la vie (2). »

Appuyés sur ces consolants enseignements des saints Docteurs, disons avec le grand saint Bernard : « Que la dévotion envers la Bienheureuse Mère de Dieu est le signe le plus certain du salut éternel (3). »

Ce point de la théologie des gloires et des miséricordes de la douce Mère de la grâce, est une conséquence de sa maternité divine. Nous avons vu que l'auguste Marie, à raison de sa dignité ineffable de Mère de Dieu, était devenue la Reine de tous les pré-

(1) Amplectamur Mariæ vestigia peccatores, et ejus beatis pedibus prostrati, teneamus eam fortiter, donec ab ea mereamur benedici. *Bonav.*

(2) Per te cœlum apertum est, infernus evacuatus, instaurata cœlestis Jerusalem. Miseris expectantibus damnationem vita data est. *Bern. Serm. Assumpt.*

(3) Certissimum est signum salutis æternæ consequendæ, *Bern. Serm. Assumpt.*

destinés, la dispensatrice de toutes les grâces, la puissante patronne de toute l'Eglise, la miséricordieuse avocate et la dernière espérance des pécheurs. La médiation de la Très-Sainte Vierge auprès du Divin Médiateur est appuyée sur le sentiment universel des saints Docteurs et des théologiens. Marie est l'Eve divine, la vraie mère de la vie, la coadjutrice immortelle de l'Homme-Dieu pour enfanter les élus à la vie de la grâce et de la gloire. C'est par cette douce médiatrice que toutes les bénédictions divines descendent sur la terre. Les racines de la puissance et de la miséricorde de la Bienheureuse Marie ont pénétré dans l'âme de tous les élus, comme l'avait annoncé le prophète : « Faites pénétrer vos racines dans mes élus. » *In electis meis mitte radices.* (ECCL. XXIV, 13.

Celui qui se sent attiré vers les autels de Marie, celui qui la cherche et qui l'aime, possède le gage le plus précieux et le plus certain de sa tendresse divine. Il a trouvé le chemin qui mène à la vie (1). Il est parvenu à la source qui verse dans l'âme de celui qui s'y désaltère, l'eau qui peut, seule, étancher la soif des enfants de la grâce (2).

(1) Qui me invenerit inveniet vitam. *Prov. VIII, 35.*

(2) Et hauriet salutem a Domino. *Prov. VIII, 35.*

Nous appelons, avec toute l'Eglise, la Très-Sainte Vierge « notre espérance. » *Spes nostra.* En parlant ainsi, l'Eglise ne porte point d'atteinte au dogme de la médiation du Divin Rédempteur. C'est l'Eglise qui nous enseigne qu'il n'y a point d'autre nom pour aller au Ciel que celui de Jésus-Christ (1).

Et ce sont les Docteurs de l'Eglise, c'est l'Eglise elle-même, qui nous présentent la Bienheuruse Mère de Dieu comme une médiatrice nécessaire auprès du Divin Rédempteur. Médiatrice, patronne, avocate, dispensatrice de toutes les grâces, la très-douce Marie tient dans ses mains les clefs du Ciel. Son Divin Fils lui a confié l'œuvre du salut de tous les enfants de la grâce, de tous élus de son royaume éternel.

Le culte si populaire et si doux de la plus tendre des mères, est le moyen providentiel et pratique par lequel l'éternelle miséricorde exécute et accomplit, dans le temps, le décret qui prédestine les élus et qui les appelle au salut de la gloire éternelle. Cette dévotion entre dans le plan du salut de chaque fidèle. Elle est une des racines de ses espérances surnaturelles, elle est un des éléments réalisateurs de sa

(1) Non est aliud nomen sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri. *Act. Apost. IV, 12.*

destinée finale et bienheureuse. *Et in electis meis mitte radices.*

« Il nous a élus en lui, dit saint Paul, avant la constitution du monde, afin que nous fussions saints et immaculés devant sa face dans la charité (1). »

» Dieu le Père, ajoute le grand apôtre, nous a prédestinés pour l'adoption des enfants par Jésus-Christ, en lui, selon le décret de sa volonté (2). »

Le décret qui prédestine les élus à la grâce et à la gloire embrasse deux choses : leur fin surnaturelle, suprême, définitive ; et les moyens pour y arriver. Or, de tous les moyens par lesquels nous pouvons atteindre notre destinée suprême, en est-il de plus suave, de plus attrayant, de plus victorieux, de plus fort, que le culte de la divine Mère de la grâce et de la miséricorde ?

« Quand la plénitude du temps fut venue, Dieu envoya son Fils, fait de la femme, fait sous la loi.

(1) Elegit nos in ipso, ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in caritate. *Eph. I, 4.*

(2) Qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum, per Jesum Christum, in ipsum, secundum propositum voluntatis suæ. *Eph. I, 5*

» Pour racheter ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption des enfants. »

Notre-Seigneur Jésus-Christ est le fils unique de la Bienheureuse Vierge. Nous sommes ses enfants d'adoption. Or, de même que le décret qui prédestine tous les élus à la vie éternelle, les prédestine, par-là même, à devenir les frères d'adoption de Jésus-Christ; ce même décret les prédestine tous, à devenir les fils d'adoption de la Bienheureuse Mère de notre frère divin. Ainsi, pour entrer dans le Ciel de la gloire, il faut être frère de Notre-Seigneur Jésus-Christ et fils de sa divine Mère. *Ut adoptionem filiorum reciperemus.*

Le salut d'une âme implique sa destinée suprême et la grâce surnaturelle, pour lui faire produire, jusqu'au terme final, des actes méritoires de l'éternelle félicité. Mais, si nous y regardons de près, nous comprendrons, avec une sorte d'évidence, que le culte de la divine Mère de la grâce, dont nous sommes les fils adoptifs, porte avec lui une sorte de séduction merveilleuse, qui pèse d'un poids, pour ainsi dire irrésistible, sur la volonté et sur toutes les puissances de l'âme des serviteurs de Marie.

« Chacun est mené par son attrait. (1) » Cette ma-

(1) Trahit sua quemque voluptas. *Ovid.*

xime, formulée par un poète du vieux paganisme, est un axiôme du monde moral.

« Vous présentez, dit saint Augustin, un fruit, un objet attrayant à un enfant. Il se sent pour ainsi dire entraîné vers la main qui lui offre cet objet. Il va, il court librement, volontairement, il est vrai, mais il cède au penchant qui l'entraîne ; il est mené, tiré, par l'attrait qu'il éprouve pour l'objet séducteur qu'on lui offre. *Trahit sua quemque voluptas.*

Le culte de la Bienheureuse Mère de l'Enfant-Dieu est la plus douce et la plus pure volupté d'une âme vraiment chrétienne. Il y a dans le culte de cette tendre Mère de tous les enfants de la grâce, un attrait qui les saisit, qui les enchaîne, qui les subjugue. La dévotion envers la Mère Immaculée de Jésus, notre frère divin, s'empare de toutes les puissances de l'âme, avec une sorte d'empire délicieusement irrésistible. *Trahit sua quemque voluptas.*

La plus belle fleur d'un parterre, le fruit le plus beau d'un arbre, appellent, attirent les regards de ceux qui aiment les fleurs et les fruits. Or, la divine Mère qui porte l'Enfant-Dieu dans ses bras, est la fleur la plus belle, la plus odorante, du parterre divin. Elle est l'arbre le plus merveilleux du jardin de

la grâce, comme son adorable fils en est le fruit le plus exquis et le plus beau. Cette Bienheureuse Vierge concentre en elle seule toutes les perfections, tous les parfums, toutes les merveilles du monde surnaturel. Elle est la perle de l'univers, la création la plus achevée du monde des élus, le chef-d'œuvre des trois personnes divines. Comment les enfants de la grâce, comment les heureux prédestinés du Ciel de la gloire, ne seraient-ils pas attirés, subjugués et saintement enivrés par l'amour de cette divine Mère du pur amour? *Mater pulchræ dilectionis.*

La plus pure des Vierges, la Bienheureuse Mère du pur amour, a trouvé le secret de ravir le cœur de Dieu même. Son humilité, sa charité, sa virginité, ses incomparables vertus, ont eu le pouvoir de faire descendre des inaccessibles hauteurs de sa demeure, celui devant qui l'univers n'est qu'un atôme. « Pendant que le roi reposait dans son sanctuaire, mon nard a fait sentir son parfum (1). »

Or, si la Bienheureuse Marie a ravi Dieu le Père et en a fait son époux, si elle a ravi Dieu le Fils et en

(1) Dum esset Rex in accubitu suo, nardus mea dedit odorem suum. *Cant. Cant. I, 11.*

est devenue la Mère, si elle a ravi l'Esprit-Saint pour en être le paradis de délices, comment n'enchaînerait-elle pas à son amour tous ceux qui, en passant sur la terre, ont le bonheur de la connaître et la gloire de lui appartenir? *Trahit sua quemque voluptas.*

Quand l'astre des nuits, pleinement enveloppé des splendeurs du soleil, promène majestueusement son disque sous la voûte des Cieux, il attire les regards du voyageur avec une sorte d'empire irrésistible. Il lui prodigue sa douce lumière, éclairant et guidant ses pas pendant la nuit.

Celui qui a goûté le délectable attrait, dont le culte de la Très-Sainte Vierge est une source intarissable, celui-là marche d'un pas ferme et assuré, dans la nuit de l'épreuve.

Protégé par cette douce Mère de la grâce, en qui, après Dieu, il a mis toute sa confiance, il ne trouve rien de difficile dans l'accomplissement des devoirs de la vie chrétienne. Il poursuit tranquillement sa course, en attendant le jour qui doit éclairer les fils adoptifs de Marie, des clartés de la gloire éternelle. *Trahit sua quemque voluptas.*

« Je lui apprendrai, disait le Seigneur en parlant

du grand Apôtre, je lui apprendrai combien il aura à souffrir pour mon nom (1). »

Or, savez-vous quels étaient les admirables secrets de la charité de Jésus-Christ, pour élever son apôtre à la hauteur des épreuves par lesquelles il devait passer pour se rendre digne de sa sublime vocation ? En multipliant les peines et les tribulations de saint Paul, notre divin Sauveur dilatait sa charité. Il inondait son âme d'un fleuve de consolations célestes, à mesure qu'il rendait plus pesantes les croix dont il était écrasé. Le poids des souffrances qui accablaient cet amant passionné de la croix, n'égalait pas le poids des divines tortures de la charité de son divin Maître Et au plus fort de ses tribulations et de ses peines, on l'entendait s'écrier : « Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations (2). »

Il n'y a rien d'impossible à l'amour : et il n'y a point d'amour plus doux, plus enivrant, plus riche de consolations, que l'amour allumé aux entrailles d'un fervent serviteur de Marie, par le culte de piété et de tendresse filiale qu'il lui rend.

(1) Ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati. *Act. Apost. IX, 16.*

(2) Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra. *II. Cor. 7, 4.*

Les profonds mystères de la Trinité et de l'Incarnation, de la passion et de la mort d'un Dieu, les dogmes de la prédestination et de la grâce, celui de l'Eucharistie, le règne de la croix, et les impénétrables secrets des autres mystères de notre foi, sont effrayants pour la raison.

Les Esprits angéliques, selon les données d'une haute théologie, ont dû les croire d'une foi surnaturelle et invincible ; ils ont dû courber leur intelligence devant la majesté des mystères divins, pour arriver à la vision immédiate de la divine essence.

L'homme, pendant son épreuve, doit croire, d'une foi inébranlable, surnaturelle et divine, les mêmes mystères. La gloire éternelle ne s'acquiert qu'à ce prix.

Mais pour rendre notre soumission non-seulement possible, mais douce, mais facile, mais attrayante, j'ose dire, que le secret de l'adorable Providence a été, de concentrer tous ces dogmes et tous ces enseignements, dans le ravissant mystère de la maternité divine de la Bienheureuse Vierge Marie. Le dogme de la maternité divine de la douce Vierge est devenu, pour les enfants de la grâce, un mystérieux secret, une sorte de talisman divin, à l'aide duquel, les proportions

inaccessibles de nos divins mystères, les dogmes impénétrables de notre foi s'abaissent, en quelque sorte, et prennent, si cette expression est permise, la forme, sinon de l'intelligence, au moins de l'amour. La pensée ne les pénètre et ne les conçoit pas ; mais l'amour es saisit, l'amour les goûte, l'amour les trouve croyables, l'amour les devine et les fait deviner. « On croit par le cœur, » dit saint Paul, c'est-à-dire par l'amour. *Corde creditur* (1), et quand l'amour par lequel on croit, remplit l'âme, la bouche s'ouvre, pour publier les merveilles de cet amour (2).

Dieu le Père donne sa fécondité divine à Marie ; Dieu le Fils s'incarne dans son sein virginal; Dieu le Saint-Esprit noue, dans les chastes flancs de la Bienheureuse Vierge, le Verbe, l'âme et la chair du Christ. Il les noue d'un nœud si étroit et si fort, que Dieu est Homme, et que l'Homme est Dieu. Les Anges ont une Reine dans la Mère immaculée du Christ; et en voyant ce grand Dieu des éternités descendre jusqu'à la plus humble des Vierges, pour en faire sa Fille, son Epouse et sa Mère, les abîmes des saintes révélations s'effacent, pour ainsi dire, devant les clartés qui jaillissent

(1) Rom. X, 10.

(2) Ore autem confessio fit ad salutem. *Ib.*

des inventions admirables de la divine miséricorde.

Les Esprits Angéliques, au Ciel de l'épreuve, conçoivent avec une sorte d'évidence, qu'un amour infini doit avoir des secrets infinis d'aimer ; et que voulant s'épancher sans mesure, le divin Auteur de la grâce et de la gloire, a dû s'unir, par un mode suprême , à ses créatures douées d'intelligence et d'amour. *Corde creditur.*

Les hommes, plus heureux, peut-être, que les Anges prédestinés, trouvent dans leur mystérieuse union avec la divine Mère de l'Homme-Dieu, des motifs plus pressants encore de reconnaissance et d'admiration. Dès lors, les âmes s'ouvrent à la foi des mystères les plus impénétrables et les plus incompréhensibles , parce que ces mystères gravitent autour d'un centre commun, qui n'est autre, que le dogme de la maternité divine de la Vierge immaculée, parce qu'ils roulent tous, si j'ose le dire, sur ce pivot divin du monde de la grâce et de la gloire.

Le culte de la très-sainte Mère de Dieu, envisagé dans ses rapports avec la prédestination des Anges et des hommes, est, dans le plan des divines miséricordes, le moyen par excellence, pour fixer les enfants de la grâce, pendant leur épreuve, dans la foi, dans l'espé-

rance et dans la charité qui jaillissent des profondeurs de l'incarnation du Verbe; et pour leur faire mériter la félicité surnaturelle et suprême, qui sera le terme et la récompense de leurs combats et de leurs mérites.

La dévotion envers la bienheureuse Mère du Christ, est donc, ainsi que l'enseigne saint Bernard, le signe le plus certain du salut de ses enfants. *Certissimum est signum salutis æternæ consequendæ* (1).

Quand nous disons que la dévotion envers la Très-Sainte Vierge est le signe le plus certain du salut éternel de ses serviteurs, nous parlons d'une dévotion vraie, d'une dévotion qui ne repose pas sur de simples apparences, mais qui est marquée aux caractères d'une saine théologie. Il y a de faux dévots, qui prennnent des ombres pour des réalités. On peut leur appliquer ces paroles énergiques et sévères du grand Apôtre : « Ils ont l'apparence de la dévotion et de la piété. Ils n'en ont ni la vérité ni la vertu (2). »

Le vrai serviteur de Marie croit, du fond de son âme, toutes les merveilles que le dogme de la mater-

(1) Bern. Serm. de Assumpt. B. M. V.

(2) Habentes quidem speciem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. *II, Tim. III, 5.*

nité divine implique, auxquelles il touche, dont il est le sommaire, la plus haute et la plus attrayante manifestation. Le vrai serviteur de Marie se laisse pénétrer profondément et pleinement, de la sève toute divine, toute féconde dont le dogme de sa maternité est la source. Le vrai serviteur de Marie se livre, sans réserve, à l'action d'un culte qui est le résumé le plus complet de toutes les révélations dans l'ordre des dogmes, dans l'ordre des préceptes et dans l'ordre des conseils de l'Evangile. Le vrai serviteur de Marie aime de toutes les puissances de son âme, la bienheureuse Mère de Dieu. Il l'aime, parce que Dieu l'a aimée d'une tendresse et d'une prédilection infinie; il l'aime, parce que l'amour que les enfants de la grâce ont pour la Mère de Dieu, plaît infiniment au Père céleste; il l'aime, afin d'être aimé de celui qui aime plus sa divine Epouse, sa divine Mère, sa Fille unique, qu'il n'aime les Anges et les hommes; il l'aime, afin d'être aimé de cette douce Vierge, qui a aimé son Dieu d'un amour, dont Dieu seul peut mesurer l'étendue; il l'aime enfin, d'un amour qui ne craint que de perdre l'amour de Dieu et l'amour de la Mère de Dieu.

Une dévotion marquée à ces signes est le gage le plus certain de la prédestination et du salut, *Certis-*

simum est signum salutis æternæ consequendæ.

Et maintenant, nous pouvons répondre à ces questions formidables : Serai-je sauvé ? Suis-je du nombre des prédestinés ? Mon nom est-il écrit dans le livre de vie ? N'en sera-t-il jamais effacé ? Atteindrai-je, après la navigation périlleuse du temps, le port de la bienheureuse éternité ?

Vous serez sauvé si vous avez une dévotion sincère, solide, profonde, immuable pour la douce Mère de la grâce et de la miséricorde ; vous serez sauvé si vous ne cessez jamais d'aimer, d'invoquer, d'imiter la bienheureuse Mère de l'espérance, l'auguste Mère de tous les élus, la puissante patronne de l'univers ; vous serez sauvé si, après avoir mis en elle une confiance entière, vous lui remettez le soin de votre destinée finale ; si vous lui abandonnez pleinement, irrévocablement le salut de votre âme ; vous serez sauvé si, en quittant cette vallée des misères et des larmes, vous lui dites une dernière fois, avec l'accent d'une indéracinable et d'une invincible confiance ; « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheur, maintenant et à l'heure de ma mort (1). »

(1) Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in ora mortis nostræ. Amen. *Orat. Ecc.*

Il y a, dans le nom seul de la bienheureuse Marie, Vierge et Mère, Mère de Dieu et Mère des hommes, une suavité et une douceur ineffable; il y a dans ce nom, le plus beau et le plus saint des noms, après celui de Dieu, une attraction, une douce et subjugante séduction, à laquelle rien ne peut être comparé. Il faut avoir fait un pacte avec l'enfer, pour résister à la puissance pour ainsi dire irrésistible de cette Mère de l'espérance et de la miséricorde.

Comment Dieu lui-même, je ne crains pas de le dire, aurait-il pu s'y prendre, pour donner à la terre une protectrice plus riche de tendresse et d'amour pour les hommes? Comment aurait-il pu s'y prendre, pour répandre sur les générations, un baume de salut, de confiance et de vie, plus enivrant, plus merveilleusement attractif, que celui qui s'épanche, comme d'une source inépuisable, du doux nom de Marie?

Les damnés de ce monde, c'est-à-dire les impies, les ennemis déclarés de Dieu, de son Christ et de son Eglise, sont marqués d'un signe qui ne laisse plus ou presque plus de prise à la divine miséricorde. Ils ne sentent rien, absolument rien, pour la tendre Mère de toute consolation et de toute espérance. Les immenses priviléges de sa Conception immaculée, de

sa Virginité perpétuelle, de sa Maternité divine, sont devenus pour les fils de Voltaire, pour les rationalistes blasphémateurs, des semences d'impiété et de railleries sacriléges. Les enfants perdus de l'orgueil, les sectaires fanatiques, tous les ennemis de Jésus-Christ et de son Eglise, se sont fait les ennemis de sa divine Mère. Héritiers de la haine que l'antique serpent porte au dogme des gloires de la Femme divine, ils travaillent, avec une *unité* vraiment satanique, à l'extinction du culte de la Vierge Immaculée. Ils ont pris l'infernal engagement de renverser l'Eglise romaine, héritière immortelle des gloires du Fils et du culte de sa divine Mère.

Guerre à la Papauté, guerre au culte de la Vierge Immaculée, guerre à la divinité de Jésus-Christ! Tel est le cri de l'enfer et de tous les suppôts de l'enfer. *Guerre à la Papauté,* parce que la ruine de la Papauté, entraînerait inévitablement la ruine de tout le christianisme. *Guerre à la Papauté,* parce que la Papauté seule, perpétue, dans son incorruptibilité immuable, inaltérable, éternelle, le dogme de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et le dogme de la maternité divine de la Vierge Immaculée. Pierre, toujours vivant dans la Papauté, ne

cesse de dire au divin Fils de Marie : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant (1). » Et le Christ, Fils éternel du Dieu vivant, ne cesse de redire à la Papauté, personnification permanente de saint Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle (2). »

Guerre à la Papauté, répètent d'un bout à l'autre de l'univers tous les impies, parce que le dogme de la Papauté est la pierre angulaire sur laquelle repose le salut du monde.

Amour éternel, amour inviolable, amour plus fort que la mort, à la glorieuse Mère de Jésus-Christ! amour inviolable, amour plus fort que la mort, à la Papauté, gardienne incorruptible de la foi et des espérances de l'univers! tel est le cri de ralliement de tous les élus de Dieu, de tous les prédestinés du monde de la grâce et de la gloire!...

Le plus filial amour pour la bienheureuse Mère de Dieu, le dévouement le plus complet au successeur

(1) Tu es Christus Filius Dei vivi. *Matt. XVI, 16.*

(2) Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalabunt adversus eam. *Matt. XVI, 17.*

de saint Pierre, sur le siége impérissable de la Rome des Papes; ce sont là, mes très-chers frères les deux grands caractères de la vérité et de la vertu. Hors du culte sanctificateur de la très-douce Mère de la grâce divine; hors de la monarchie sacrée du Pontife Romain, vous ne trouverez plus que le règne de l'erreur et du vice; et c'est là, ce qui explique pourquoi l'antique serpent n'a pas cessé, depuis deux mille ans, de faire la guerre à l'auguste Mère de l'Homme-Dieu et à la Papauté, gardienne des droits divins du Christ et des gloires de sa virginale Mère.

L'Eglise renferme, il est vrai, des chrétiens qui, tout attachés qu'ils sont, à la foi romaine et au culte de la Très-Sainte Vierge, sont morts, cependant, à la vie surnaturelle de la grâce, sont dépouillés de la charité du Saint-Esprit, ne sont plus membres vivants du corps mystique de Jésus-Christ. Que deviendront ces membres gâtés du Christ? Comment s'achèvera l'épreuve de leur destinée finale? A quelle cité appartiendront-ils, quand l'ère de l'éternité commencera pour eux?

Ces chrétiens qui sont morts à la vie de la grâce par le péché, mais qui tiennent par le fond de leur être à la foi de l'Eglise romaine, aux immortelles pré-

rogatives du Vicaire de Jésus-Christ et au culte de la Bienheureuse Mère de Dieu, ne périront pas. Avant que l'heure de la justice ait sonné pour eux, ils rentreront en eux-mêmes. Ils ouvriront leur cœur au repentir et à la pénitence. Ce sentiment est universellement admis par les apologistes des gloires et des miséricordes de la puissante patronne de l'univers.

« Rien de souillé, il est vrai, n'entrera dans le royaume des Cieux. » Ceux-là seront éternellement bannis de la félicité suprême, qui, au moment de la mort ne seront pas revêtus de la robe nuptiale. Si l'huile de la charité est éteinte dans la lampe de leur âme, quand le jour de la justice se lèvera pour eux, ils n'entreront pas dans la salle du festin éternel. Ce sont là des vérités élémentaires de la foi catholique.

Mais la question est de savoir si la puissante médiatrice des hommes auprès de Jésus-Christ, abandonnera, à la dernière heure, ceux qui, au milieu de leurs égarements et de leurs chutes, ne perdirent jamais les sentiments de piété et de confiance filiale que leur inspirait le culte de la Mère de l'espérance et de la miséricorde. La question est de savoir si cette

(1) Non intrabit in eam aliquod coinquinatum. *Apoc. XXI*, 27.

mère de tant d'enfants prodigues n'aura point de pitié, point d'amour, point de pardon, pour des fils ingrats, sans aucun doute, mais dont les infidélités n'affaiblirent jamais le zèle qui les enchaînait à ses autels.

Il y a une différence profonde entre l'orgueil des enfants perdus de l'impiété et entre les faiblesses et les infirmités morales de ces pauvres pécheurs, que la fragilité de la nature, que l'enivrante séduction des choses visibles, que la fièvre des passions entraînent et dépravent. Les premiers, sont vendus à l'esprit de ténèbres. Ils subissent, selon la pensée de l'Apôtre, l'opération et la tyrannie de Satan (1). Les seconds, gémissent sur leurs égarements, et leur bouche ne ment point à leur âme, quand elle redit plusieurs fois chaque jour : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Les uns, portent au fond de leurs cœurs dépravés, tous les poisons du sarcasme, de l'impiété et du blasphème ; et les autres, tout pécheurs qu'ils sont, donneraient leur vie, plutôt que de répudier le culte de la Mère de Dieu; plutôt que d'abjurer la foi qui les enchaîne à l'Eglise de Jésus-Christ et aux droits de la Papauté !

(1) Operatur in filios incredulitatis. *Eph. II, 2.*

Malheur à nous, mes très-chers frères, si nous mettions, comme parle la Sainte-Ecriture, des coussins sous les coudes des pécheurs (1) ! Malheur à nous, si nous venions les endormir du sommeil trompeur d'une sécurité damnable ! Malheur à nous si, en leur prêchant une doctrine de relâchement, nous les bercions d'espérances vaines et affaiblissions dans leur âme la crainte salutaire des jugements de Dieu !

Mais malheur aussi à nous, si, en suivant les traces de ces théologiens sans miséricorde et sans entrailles, qui traitent les péchés de faiblesse avec la même rigueur que les péchés de malice, nous enlevions aux pauvres pécheurs l'espoir fondé de briser, par la protection puissante de la Mère de notre Divin Rédempteur, les chaînes dont le monde et les passions les avaient chargés !

« Que celui-là se taise sur votre miséricorde, ô Bienheureuse Vierge, qui, ayant eu recours à vous, dans une nécessité suprême, pourrait dire que vous avez fermé l'oreille à ses pressantes supplications (2)! »

La dévotion envers la Très-Sainte Vierge est donc

(1) Væ qui consuunt pulvillos sub omni cubito manus. *Ezechiel. XIII, 18.*

(2) Sileat misericordiam tuam, ô Beata Virgo, si quis in ne-

le signe le plus certain du salut éternel de ses vrais serviteurs. Ceux qui, en traversant cette vie d'épreuve, se sentent attirés vers les autels de Marie, peuvent croire, sans témérité, qu'ils portent dans leur âme la marque des élus de Dieu. Il est permis de penser, mes très-chers frères, que tous ceux que la miséricorde divine appelle à jouir de la béatitude éternelle sont appelés, par-là même, à goûter, sur la terre, les bénédictions qui s'épanchent du culte de la douce Mère de tous les prédestinés.

Il y a plus, c'est que la dévotion envers la Très-Sainte Vierge, alors même qu'elle est pratiquée par des chrétiens que la tyrannie des passions retient encore dans la nuit du péché, est un signe miséricordieux de leur conversion et de leur salut. Ceux qui aiment la divine Mère de la grâce, ceux qui l'invoquent et qui gémissent à ses pieds, de l'humiliant esclavage dans lequel ils vivent, sont bien loin, toutefois, de commettre ces péchés sataniques, devenus si fréquents de nos jours, et qui semblent mettre le sceau de la damnation sur le front de ceux qui s'en rendent

cessitatibus suis invocatam te meminerit sibi abfuisse. *Bern. De Laud. B. M. V.*

coupables. L'obstination dans le mal, le blasphème l'impénitence finale, le désespoir enfin, germent dans ces âmes de fer, que le culte de la plus tendre des mères n'a jamais attendries ; mais le cœur de la miséricordieuse Avocate de tous les pécheurs, ne permet pas que ceux qui, malgré l'humaine fragilité, ne cessèrent jamais de l'invoquer, de mettre en elle leur dernière espérance, aillent la maudire, avec les damnés, pendant les siècles éternels.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

MARIE REFUGE DES PÉCHEURS

Maria, refugium peccatorum. (LITAN. LAURETAN.)
Marie, refuge des pécheurs.

L'attribut sous lequel ces paroles liturgiques nous présentent la très-sainte Mère de Dieu, est l'un de ceux qui touchent plus profondément son cœur de Mère. *Maria, refugium peccatorum.* Cet amour pour les pécheurs, cette passion divinement tendre pour les âmes les plus endurcies et les plus criminelles ne sont dans le cœur de la Mère de miséricorde, qu'une effusion de la charité même de Jésus-

Christ. Le Fils de Dieu s'est fait homme, il a souffert, il est mort dans les plus horribles supplices pour sauver les pécheurs. « Dieu a tant aimé le monde, dit saint Jean, qu'il a donné son Fils pour sauver le monde (1). »

« Je ne suis point venu appeler les justes, disait notre divin Sauveur, mais les pécheurs (2) ; » car ceux qui se portent bien, n'ont pas besoin de médecin, mais bien ceux qui sont malades (3). »

« Celui qui n'a pas épargné son propre fils, ajoute saint Paul, mais qui l'a livré pour nous, comment, avec lui, ne nous a-t-il pas tout donné? (4) »

La Rédemption de l'humanité, le salut de l'homme coupable, tels ont été les grands objets de la mission rédemptrice de l'homme-Dieu.

Or, mes très-chers frères, le cœur immaculé de la

(1) Sic enim Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret ut salvetur mundus per ipsum, *Joan. III, 17.*

(2) Non euim veni vocare justos, sed peccatores. *Matt. IX, 13.*

(3) Non est opus valentibus medicus, sed male habentibus. *Matt. IX, 12.*

(4) Qui proprio filio non pepercit, sed pro omnibus tradidit illum, quomodo etiam cum illo non omnia nobis donavit? *Rom. XVIII, 34.*

très-sainte Mère de Dieu et des hommes, ne vit que de l'amour dont le cœur de son divin Fils a vécu. Le cœur de cette douce Mère n'a qu'une même vie avec Jésus-Christ. L'amour de Dieu et l'amour des hommes dilatés sans mesure, dilatés par de-là toutes les *limites, voilà le double ou plutôt l'unique* océan, qui remplit le cœur du Fils et le cœur de la Mère.

Ah ! si saint Paul a pu dire, en parlant de son union avec Jésus-Christ : « Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi (1), » de quelles paroles se serait-il servi, quelle formule aurait-il employée pour donner à la terre, une idée de l'union ou plutôt de l'incompréhensible unité du cœur de Marie et du cœur de Jésus ? « Le Christ Jésus, ajoute saint Paul, est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs, parmi lesquels je suis le premier (2). »

La vie temporelle de la divine Mère des élus s'est consumée tout entière dans l'amour de son Dieu et dans l'amour des pécheurs. Dans le Ciel, l'auguste Marie emploie surtout son crédit et sa puissance au

(1) Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus. *Galat. II, 20.*

(2) Christus Jesus venit in hunc mundum, peccatores salvos facere quorum primus ego sum. *I. Timot. I, 11*

profit des pécheurs. Elle est le dernier asile, la cité de refuge des pécheurs les plus endurcis et les plus désespérés. *Maria, refugium peccatorum,*

Essayons de développer ce point consolant des gloires, des bontés et des tendres sollicitudes de notre miséricordieuse Avocate.

La Très-Sainte Vierge est devenue Mère de Dieu pour donner au monde un Sauveur et un Rédempteur. Tuer le péché, enfanter les pécheurs à la vie de la grâce, les mener à la vie éternelle de la gloire, voilà en quoi consiste la mission du Fils de Dieu fait homme. Or, le pardon, la grâce, le salut, sont descendus sur le monde par la vertu du sang de Jésus-Christ. L'Homme-Dieu a détruit le péché sur le Calvaire. « Il est mort pour expier nos crimes (1). » La grâce du salut est sortie du côté ouvert de Jésus-Christ. « L'un des soldats, dit l'apôtre saint Jean, ouvrit son côté avec sa lance, et aussitôt le sang et l'eau en sortirent (2).

La lance du soldat romain a *ouvert* plutôt qu'elle a *transpercé* le côté de Jésus-Christ. *Lancea latus ejus aperuit*. Pourquoi cette expression ? Ah ! c'est

(1) Traditus est propter delicta nostra. *Rom. IV. 25.*

(2) Unus militum lancea latus ejus aperuit et continuo exivit sanguis et aqua. *Joan. XIX, 34.*

que le salut du monde, c'est que le sang réparateur du monde, étaient enfermés et comme cachés dans le cœur adorable du divin Rédempteur du monde ! Or, pour laver le monde, pour purifier le monde des souillures du péché, il fallait ouvrir cette fontaine de la miséricorde infinie. Le Prophète n'avait-il pas annoncé que les hommes iraient puiser les eaux de la grâce et du salut dans les fontaines du Sauveur ? « Vous puiserez, dans la joie de vos âmes, les eaux de la vie aux fontaines du Sauveur (1). »

Le salut de tous les prédestinés a été consommé sur l'autel de la croix par l'oblation d'une seule victime. » Cette victime c'est la chair et le sang de Jésus, l'Agneau immaculé. Or, par une merveilleuse disposition de sa douce Providence, l'Homme-Dieu a associé sa divine Mère à cette fécondité mystérieuse et sacrée, d'où devait sortir la race des élus. L'Eve divine nous transmettra, par un douloureux enfantement, la vie nouvelle, la vie que le nouvel Adam apporte au monde, comme l'Eve terrestre nous a transmis la vie de la nature avec le péché de sa désobéis-

(1) Haurictis aquas, in gaudio, de fontibus Salvaioris. *Isaie. XII, 3.*

sance et les châtiments dont elle fut suivie. La divine Mère du Rédempteur est donc Mère de tous ceux qui ont part à la Rédemption. Elle est donc Mère de tous les pécheurs ; car, de même que nous avons tous puisé en Adam, par la mère de notre chair, la vie de la nature, le péché qui la souille, la mort et les châtiments qui sont *la solde du péché* (1), de même, nous puisons en Jésus-Christ, par Marie la nouvelle Eve, la vie qui mène à la gloire.

Mais cette maternité rédemptrice, cette fécondité de clémence, de miséricorde et d'amour, quand sont-elles descendues sur l'auguste Mère de tous les prédestinés ?

Rappelons, une fois encore, l'impérissable souvenir de l'instant solennel, où, pendant le drame divin de sa passion, l'Homme-Dieu dit à sa Mère en lui montrant le disciple bien-aimé. « Femme, voilà votre Fils » *Mulier, ecce Filius tuus* ; et au disciple : Voilà ta Mère. » *Ecce Mater tua.*

Le Dieu Rédempteur, par ces paroles mystérieuses et sacrées, élève son Epouse et sa Mère à une fécondité surnaturelle, d'où sortiront tous les enfants de

(1) Stipendia enim peccati mors. *Rom. VI*, 23.

la régénération et du salut. *Mulier, ecce Filius tuus.* Jean, l'Evangéliste, est le premier fruit de ces noces divines, célébrées au pied de l'arbre de la Rédemption. Le bon larron vient ensuite. Le sang de Jésus-Christ et les larmes de Marie le lavent et l'enfantent à la vie des élus.

Ce larron sublime qui est engendré à la foi, à l'espérance, à la charité, par la vertu du sang rédempteur, par les larmes et par la maternelle intercession de la Mère de tous les élus, entrera le premier dans le Ciel des Saints, avec Jésus-Christ, son Sauveur, son Rédempteur, son Père et son Dieu.

Le larron pénitent n'a point vu faire de miracles au divin crucifié. Il n'a été témoin que des ignominies et des supplices qui accablent *l'homme des douleurs*; celui dont il est écrit : « Nous l'avons vu, mais nous ne l'avons point connu (1).

Ce larron converti, transfiguré par la grâce, n'a entendu que les blasphèmes vomis contre Jésus par les princes des prêtres, par les chefs de la nation déicide ; et il dit à ce divin supplicié : « Seigneur ,

(1) Virum dolorum. Vidimus eum et non reputavimus eum. *Isaie.* 53

souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume (1). »

O merveille d'étonnement ! O miracle de charité ! O prodige de puissance ! Ce voleur, baptisé dans le sang du Christ et dans les larmes de sa divine Mère, demande une place, dans le Ciel, à celui qui n'a qu'un gibet prour trône; que la potence des derniers scélérats pour signe de sa royauté et de sa puissance : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. » Et c'est du haut de ce trône d'ignominie, que l'homme des douleurs, que *l'agneau chargé de tous les péchés du monde*, répond à ce bienheureux ravisseur de la gloire éternelle : « En vérité, je te le dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis (2). »

Jean l'Evangéliste, appelé le disciple bien-aimé, n'entrera, qu'après le bon larron, dans le ciel de la gloire. La pureté angélique et virginale de Jean l'Evangéliste, lui valut l'amitié la plus tendre du divin roi des vierges ; mais la foi héroïque du bon larron, son amour pour le Christ rassasié de souffrances,

(1) Et dicebat ad Jesum : Domine, memento mei, cum veneris in regnum tuum. *Luc. XXIII, 42.*

(2) Amen dico tibi : Hodie mecum eris in paradiso. *Luc. XXIII, 43.*

labouré de supplices, écrasé d'humiliations, en ont fait le premier compagnon de la gloire du Christ, vainqueur du péché et de la mort. En vérité, je te le dis : aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. » *Amen dico tibi : Hodie mecum eris in Paradiso.*

Les plus merveilleuses prérogatives sont réservées au fils adoptif de Marie. Il sera Apôtre, Evêque, Evangéliste, Martyr et Prophète. Il marchera dans le Ciel de la gloire, en tête des brillantes tribus des âmes incorruptibles par la virginité. Mais le bon larron sera le modèle des pécheurs répentants, le plus brillant trophée des ignominies expiatrices du Calvaire, le porte-étendard des victoires du Christ, le patron de tous ceux qui chercheront au pied de la Consolatrice des affligés, de la douce et miséricordieuse Rédemptrice des pécheurs, le chemin du Ciel et les bénédictions qui ouvrent aux élus les portes de la vie éternelle. *Amen dico tibi : Hodie mecum eris in Paradiso.*

La coopération rédemptrice de la Très-Sainte-Vierge, le ministère qu'elle remplit en qualité de coadjutrice de l'Homme-Dieu, pour le salut de l'humanité, forment l'un des points les plus autorisés du mystère

de ses grandeurs. Les souffrances expiatrices de la Divine Mère de toutes les douleurs pèsent, d'un poids immense dans la balance de la sagesse éternelle.

Les maîtres de la théologie des mystérieux secrets des douleurs réparatrices de l'auguste Mère du Divin Rédempteur pensent, qu'il y eut deux moments, pendant le drame sanglant du Golgotha, où les incompréhensibles douleurs de la Très-Sainte Vierge s'élevèrent à un degré d'intensité suprême et devinrent si excessives, qu'elles eussent suffi, dit saint Bernardin de Sienne, pour faire mourir tous les hommes, si elles se fussent partagées individuellement sur eux.

La première scène de ce drame des douleurs maternelles de Marie eut lieu, quand l'Adam divin, chargé de tous les crimes et de tous les supplices, laissa tomber sur l'Eve divine les paroles par lesquelles le fils de Zébédée, substitué au Fils de Dieu, allait prendre, auprès de Marie, la place de Jésus, son fils unique : « Femme, voilà votre fils ! » *Mulier, ecce filius tuus.*

Ces paroles furent le glaive de douleur prédit à la Vierge Immaculée par le saint vieillard Siméon, quand il lui dit, à l'ombre du sanctuaire figuratif, et pendant la ravissante scène de la Présentation de l'Enfant-

Dieu dans le Temple du Seigneur : « Un glaive traversera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées (1). »

Pendant que ce glaive à deux tranchants pénétrait jusqu'aux jointures, jusqu'à la moelle, jusqu'aux profondeurs de l'âme de la Reine des Martyrs, elle ressentait les douleurs ineffables de cet enfantement qui donnait au fils de Zébédée une consanguinité, une parenté divine avec le Fils de Dieu. *Mulier, ecce filius tuus.*

Un glaive plus acéré, plus tranchant, plus incisif, pénétrant dans les dernières profondeurs de l'âme virginale de l'auguste Marie, éleva son supplice et sa coopération rédemptrice, au plus haut point d'identité avec le supplice de l'Homme-Dieu.

L'instant mystérieux, l'instant solennel et terrible, où ce glaive fut plongé jusqu'au fond des entrailles de la Vierge Immaculée, eut lieu, quand le soldat romain fit pénétrer le fer de sa lance dans le côté de Jésus déjà mort sur la croix. « Un des soldat ouvrit son côté avec sa lance (2). » Il *ouvrit* le côté de Jé-

(1) Gladius pertransihit animam tuam, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes. *Luc. II, 35.*

(2) Unus militum lancea latus ejus aperuit. *Joan. XIX, 34.*

sus, dont l'âme n'animait plus le corps sacré; mais il *traversa*, de part en part, l'âme compatissante de sa divine Mère; de cette Mère du Divin Rédempteur, laquelle, crucifiée avec Jésus-Christ, portait seule, en ce moment, tout le poids du douloureux sacrifice, que le Fils et la Mère avaient offert sur le même autel. *Tuam ipsius animam pertransibit gladius doloris.*

Les deux fontaines de vie qui jaillirent du côté ouvert de l'Homme-Dieu se répandirent sur son auguste Mère, debout au pied de la croix, et lui donnèrent pour jamais cette maternité rédemptrice d'où devait sortir la postérité du nouvel Adam.

La femme tombée, fut condamnée à enfanter dans la douleur. « Tu enfanteras dans la douleur (1). » La Bienheureuse Vierge, dont la Conception fut sans tache, conçut, elle-même, le Verbe Incarné, par l'opération du Saint-Esprit. Elle l'enfanta sans douleur, sans humiliation, sans faiblesse, dans l'Etable de Bethléem. Mais, de même que l'Homme-Dieu, en qualité de Rédempteur et de victime, porta sur la croix toutes les souffrances et tous les châtiments dûs au

(1) In dolore paries filios. *Gen. III, 16.*

péché, de même, sa virginale Mère, pour devenir la coadjutrice du Divin Rédempteur, pour devenir la vraie mère des vivants, pour remplir, en un mot, la grande et sainte mission réservée à l'Eve nouvelle, dut enfanter les frères adoptifs de Jésus-Christ au pied de la croix, au milieu des plus inexprimables souffrances.

In dolore paries filios. La part de douleur échue à notre divine Mère fut si grande, que le prophète a pu mettre dans la bouche de cette mère affligée ces paroles d'ineffable angoisse : « Voyez s'il y a une douleur pareille à ma douleur. » *Videte si est dolor sicut dolor meus.* La Bienheureuse Mère du Sauveur a partagé si pleinement, si profondément, les souffrances de Jésus-Christ pendant sa passion, que le Docteur séraphique n'a pas craint de dire : « Qui sait, si la passion de la Mère n'a pas égalé les supplices de son Divin Fils? » *Videte si est dolor sicut dolor meus.*

Entrons dans le mystère de cette seconde maternité de la très-douce Mère de la grâce; mesurons, s'il est possible, les abîmes de sa charité et de sa tendresse pour les pécheurs.

« Une femme, demande le Saint-Esprit, peut-elle

oublier son enfant? Peut-elle être sans pitié pour celui qu'elle a porté dans son sein (1)? » Or, nous dit à son tour notre divine Mère selon la grâce : « Je n'oublierai les enfants de ma douleur, que lorsque j'aurai pu oublier le Fils de Dieu, devenu mon fils. » L'amour maternel est une fontaine inépuisable de bonté, de dévouement et de sacrifices. Dieu voulant nous donner une image de sa tendresse et de son amour, fit le cœur de nos mères. Mais le cœur de nos mères n'est qu'une goutte d'eau comparée à cet océan de dilection et d'amour, creusé par Jésus-Christ dans le cœur de celle qu'il nous donna pour mère. Disons-le nettement : L'amour de la Très-sainte Vierge pour les pécheurs, qui sont ses fils d'adoption, n'est connu que de Dieu seul.

Saint Paul séchait de douleur et mourait de tristesse à la vue de l'incurable obstination des enfants d'Israël ; ce sublime Apôtre aurait consenti à être privé, non de l'amour de son Dieu, mais de la récompense qu'il avait méritée par ses travaux,s'il eut pu obtenir, à ce prix, le salut de ses frères. « Mon âme est plongée dans un océan de tristesse, mon cœur est en

(1) Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui ? *Isaie. XLIX, 15.*

proie à une douleur incessante ; car, je souhaitais d'être anathème pour mes frères, qui sont mes proches selon la chair (1).

» Qui est faible, ajoute saint Paul, sans que je sois faible ? qui est scandalisé, sans que je brûle ? (2) »

Ecoutons encore ce charitable Apôtre, ou plutôt ce tendre père : « Mes petits enfants, écrit-il aux Galates, » je vous enfante de nouveau, jusqu'à ce que le » Christ soit formé en vous (3). »

La vie est un supplice pour ce grand missionnaire des âmes, s'il ne l'use tout entière pour les sauver. « Je meurs chaque jour, écrit-il aux Corinthiens, pour vous procurer la gloire que j'ai dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur (4). »

« Pour moi, leur dit-il encore, je donnerai tout avec joie, et me donnerai encore moi-même pour vos

(1) Quoniam tristitia est mihi magna et continuus dolor cordi meo. Optabam enim ego ipse anathema esse a Christo pro fratribus meis, qui sunt cognati mei secundum carnem. *Rom. IX.*

(2) Quis infirmatur et ego non infirmor ? Quis scandalizatur et ego non uror? *II. Cor. XI, 29.*

(3) Filioli quos, iterum parturio donec formetur Christus in vobis. *Galat. IV, 19.*

(4) Quotidie morior propter vestram gloriam, quam habeo in Christo Jesu Domino nostro. *I. Cor. XV, 35.*

âmes, quoique vous aimant plus, je sois aimé moins (1). »

Or, le zèle et la charité de saint Paul, comparés à l'amour de notre divine Mère pour la conversion et pour le salut des pécheurs, ne sont que des étincelles comparées à un vaste incendie; que des gouttes de rosée comparées à la vaste étendue des mers. Saint Paul a aimé les pécheurs comme savait, comme pouvait les aimer le plus zélé, le plus tendre, le plus ardent ami des âmes. Mais la Bienheureuse Mère des pécheurs les aime d'un amour qui se confond avec la charité même de Jésus-Christ. Saint Paul eut donné sa vie pour ses frères, il eut souhaité d'être anathème pour obtenir leur salut. Mais la miséricordieuse Rédemptrice des hommes a partagé, au pied de la croix, tous les supplices de l'Homme-Dieu. Elle a versé autant de larmes que son fils a versé de sang. Elle a baigné d'un fleuve de pleurs l'autel, sur lequel était attachée la grande victime du salut du monde. Elle a souffert des tourments si cruels, si multipliés, si incompré-

(1) Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris, licet plus vos diligens minus diligar. *II. Cor. XII, 15.*

hensibles, qu'au dire de plusieurs saints, éclairés des lumières de l'extase, cette divine Mère serait morte mille fois sur le Calvaire, sans un miracle de la Toute-Puissance.

Mère de tous les hommes rachetés par le sang de son divin Fils, la Bienheureuse Vierge est plus particulièrement mère des pécheurs, mais elle est plus mère encore, s'il est possible, des pécheurs les plus désespérés. Ce sont eux que sa tendresse de mère poursuit, c'est à leur salut qu'elle emploie son crédit, sa puissance et son inépuisable charité!

« La miséricorde, dit le Docteur angélique, est la » compassion que nous ressentons, dans le cœur, » pour la misère du prochain, laquelle nous force à » subvenir à ses maux, si nous le pouvons (1). » « La » miséricorde, ajoute ce grand Docteur, est, en soi, » la vertu la plus excellente (2). »

« C'est surtout en pardonnant et en faisant miséricorde, que Dieu, dit l'Eglise, manifeste sa puissance (3). »

(1) Misericordia est compassio alienæ miseriæ, qua si possumus, subvenire *compellimur. I^a q. 21.*

(2) Misericordia secundum se, est maxima virtutum. *II, 2, 5, 30.*

(3) Qui maxime parcendo et miserando potentiam tuam manifestas. *Liturg. orat.*

Or, il n'y a point de misère égale à celle des pécheurs, des pécheurs endurcis et désespérés. La divine Mère de toute miséricorde a donc pour eux des entrailles pleines de compassion, de tendresse et d'amour. C'est donc sur eux, et pour eux, qu'elle aime à faire éclater ces grands miracles de puissance qui étonnent le ciel et la terre, et qui semblent avoir été réservés à la médiation de la Mère de Dieu et de la Mère des hommes. *Maximè parcendo et miserando potentiam tuam manifestas.*

Saint Bernard appelle cette douce Reine « un océan de miséricorde (1). » Ce grand serviteur de Marie permet à celui qui l'aurait invoquée en vain, de ne plus croire à sa tendresse, de ne plus parler de sa miséricorde (2).

Saint Pierre Damien pense, que le pouvoir miséricordieux de la Très-Sainte Vierge va si loin, qu'elle peut rendre aux pécheurs les plus désespérés, l'espoir de la béatitude éternelle (3).

« Si l'immensité de vos forfaits, s'écrie saint Ber-

(1) Misericordiæ pelagus. *Bern. de Laud. B. M. V.*

(2) Sileat misericordiam tuam. *De Laud. B. M. V.*

(3) Nihil tibi impossibile, ô Beata Virgo, cui possibile est desperatos in beatitudinis spem relevare. *Petr. Dom. Serm. B. M. V.*

nard, vous pousse vers le barathre de la tristesse et vers l'abîme du désespoir, pensez à Marie, invoquez Marie (1). »

Les enfants de l'Eglise redisent nuit et jour, d'un bout de l'univers à l'autre, la consolante prière, dans laquelle saint Bernard parle ainsi à la douce Mère de Dieu : « Souvenez-vous, ô très-miséricordieuse Vierge, qu'on n'a jamais oui dire que vous ayez délaissé celui qui a eu recours à votre puissante protection... (2). »

« Vous n'avez point horreur du pécheur, ajoute le » saint Abbé de Clairvaux, vous ne repoussez point » le pécheur le plus honteusement souillé ; vous allez » le prendre avec votre main maternelle dans le gouf- » fre du désespoir, et vous ne le quittez pas sans l'a- » voir réconcilié avec son redoutable juge (3). »

Saint Anselme ne craint pas d'adresser à Marie cette

(1) Si criminum immanitate turbatus incipias barathro absorberi tristitiæ, desperationis abysso, Mariam cogita, Mariam invoca. *Bern. Serm. S. Nom. B. M. V.*

(2) Memorare ô piissima Virgo Maria, non esse auditum a sæculo. *Bern. Orat. ad B. M. V.*

(3) Tu peccatorem quantum libet fœtidum, non horres, non despicis. Tu illum a desperationis barathro pia manu retrahis, nec deseris quousque horrendo judici reconcilies. *Serm. S. Berd.*

confiante supplication : « Quand je serais enfoncé dans le gouffre infernal, vous viendriez m'y chercher, vous m'arracheriez de ses entrailles, pour me rendre à votre Fils, qui m'a racheté et lavé dans son sang (1). »

Le Seigneur disait à sainte Brigitte que les prières de sa divine Mère enveloppaient les pécheurs, pour les dérober à sa juste vengeance, et que sans les supplications de cette tendre Mère, de cette puissante avocate, tout espoir de miséricorde serait perdu pour eux (2). »

Les interprètes de l'Apocalypse, expliquant ces paroles mystérieuses : « Elle était cruellement torturée, jusqu'à ce qu'elle eut enfanté » *Cruciabatur donec pareret* (Apocalypse, 12.2), demandent quelle est cette femme qui apparut au Disciple bien-aimé et qui, dans le Ciel, éprouvait les douleurs d'un laborieux enfantement? et ils répondent, que cette femme est la Bienheureuse Mère de tous les élus. Ils ajoutent, que

(1) Etsi in infernum demersus fuero, eo me requires, et inde me retrahes ; et reddes filio tuo qui me redemit, et lavit sanguinem suum. *Ansel. Orat.*

(2) Nisi preces matris meæ intervenirent, nulla esset spes misericordiæ peccatoribus. *Revel. S. Brigitt.*

cette divine Mère de la miséricorde ne cessera d'éprouver les douleurs de cet enfantement mystérieux, jusqu'à ce que le dernier des prédestinés soit entré dans la gloire éternelle. *Cruciabatur donec pareret.*

Les pécheurs n'ont pas seulement Marie pour protectrice, pour avocate, pour dernier refuge ; mais ils ont en elle une mère, qui mesure sa tendresse et son amour, aux peines que lui causent les pécheurs et aux sollicitudes qu'ils lui donnent. Concluons de là, que la Très-Sainte Vierge cessera d'aimer les pécheurs, quand elle cessera d'aimer Jésus-Christ mort pour sauver les pécheurs. Marie cessera de travailler au salut des pécheurs, quand elle regrettera les larmes qu'elle a versées sur le Calvaire pour le salut des pécheurs.

« O Marie, s'écrie un saint Docteur, vous êtes mère de Dieu, mais vous êtes aussi mère du pécheur qui a offensé Dieu. Vous êtes mère du souverain juge, mais vous êtes aussi la mère du pauvre exilé, qui doit être cité au tribunal de ce grand juge. Ne souffrez donc pas que votre Fils, qui est Dieu, condamne votre autre fils, qui a péché contre Dieu (1). »

(1) O Maria, Mater Dei, sed Mater hominis rei, Mater judicis, sed Mater exulis Cum sis mater utriusque Filii, non sinas filium reum damnari per filium Deum.

Saint Ambroise a dit quelque part, que si l'Enfant Prodigue avait eu sa mère, il n'eut pas quitté la maison paternelle, ou bien qu'il y serait revenu plus tôt. La Très-Sainte Vierge est mère des pécheurs, comme Jésus-Christ, son fils, est le sauveur, le rédempteur des pécheurs. Or, que ferait-elle de sa tendre compassion pour les pécheurs, si elle les abandonnait à la rigueur de la justice divine? Comment serait-elle leur mère, si elle fermait son cœur à ceux qui ont gardé dans le fond de leur âme une étincelle de confiance et d'amour pour cette incomparable mère. La tendresse miséricordieuse de Marie pour les pécheurs, égale la puissance et le crédit dont elle jouit auprès de celui qui est mort pour sauver les pécheurs.

Mais quels sont les pécheurs sur qui s'étend son intarissable miséricorde? quels sont les pécheurs dont la douce Mère de Dieu est le dernier asile, la dernière espérance, le dernier refuge? *Maria, refugium peccatorum.*

La Bienheureuse Mère de notre Divin Rédempteur est le refuge de tous les pécheurs, quels qu'ils soient. Elle est le refuge de tous les enfants d'un père coupable, parce que le mystère de sa maternité rédemptrice s'étend à toutes les générations sorties de celui

à qui le Seigneur promettait l'espérance, par le ministère de la Femme divine. « Je mettrai des haines entre toi et la femme, tu lui dresseras des embûches, et elle t'écrasera la tête (1). »

La douce mère des pauvres pécheurs a célébré, dans son Cantique immortel, les intarissables épanchements de la miséricorde de son Dieu sur toutes les générations.

« Et sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent (2). »

La Bienheureuse Vierge est le refuge de tous les violateurs de la loi de Dieu, de toutes les âmes plongées dans l'amour désordonné des créatures et qui cherchent, loin de la beauté éternelle, loin du bien suprême, une ombre de félicité. Cette tendre mère ouvre ses bras pour recueillir les innombrables enfants prodigues qui ont brisé le nœud qui les attachait à la loi de vie. Elle pleure leurs égarements. Elle ressuscite le remords dans le fond de leur âme. Elle leur inspire des sentiments de repentir et de pénitence.

(1) Inimicitias ponam inter te et mulierem... Insidiaberis calcaneo ejus. Ipsa autem conteret caput tuum. *Gen. II.*

(2) Et misericordia ejus à progenie, in progenies, timentibus eum. *Luc. II.*

Elle les réconcilie avec Dieu, avant qu'ils soient cités au Tribunal de sa justice.

La très-douce Mère de la grâce n'est pas seulement le refuge de ces pécheurs dont la malice n'est pas montée à l'intelligence, mais qui cèdent à la tyrannie des sens, qui obéissent aux séductions du monde et des passions; elle est aussi le refuge de ces malheureux, dans l'âme desquels Satan a versé son infernal poison, et dont la malice, comme celle des démons, monte toujours (1).

Les blasphémateurs, les sophistes incrédules, les corrupteurs des peuples, les apostats et les persécuteurs de l'Eglise, sont ceux dont la conversion et le salut font éprouver à la tendre mère de tous les hommes ces déchirantes tortures dont parle le Disciple bien-aimé : « Elle était cruellement torturée jusqu'à ce qu'elle eut enfanté.» *Cruciabatur donec pareret* (Apoc. 12.). Marie est le dernier refuge de ces scélérats qui pèchent contre le Saint-Esprit, qui font la guerre à la vérité connue, qui ont juré d'anéantir le règne de Dieu, pour inaugurer, s'il était possible, sur ses ruines, le règne de Satan. La miséricordieuse Pa-

(1) Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper. *Psalm. LXXIII*, 23.

tronne de *tous les damnés de la terre*, comme les appelle saint Ephrem (1), cherche ces grands coupables ; elle les cherche avec une infatigable persévérance. Elle retient le bras de la justice divine prêt à les frapper. Elle fouille dans les plus inscrutables profondeurs de l'océan sans fond de la divine miséricorde, pour aller y prendre le trait, seul capable de blesser leur âme de bronze et de fer, pour en faire jaillir l'espérance, avec les larmes du repentir. *Maria, refugium peccatorum*. Depuis l'enfant caché encore dans le sein maternel, jusqu'à ces tigres humains, dans l'âme desquels le serpent infernal semble avoir mis toute sa malice, pas un pécheur ne saurait échapper aux inventions de sa tendresse et aux miracles de sa miséricorde.

« Pourquoi la Très-Sainte Mère de Dieu, demande saint Bernard, est-elle appelée la Mère de miséricorde? C'est, répond ce saint Docteur, parce que cette Bienheureuse Mère ouvre l'abîme de sa divine clémence à qui elle veut, quand elle veut, comme elle veut, afin qu'aucun pécheur, quelque criminel qu'il soit, ne périsse, si elle le couvre de sa protection (2). »

(1) Salvatrix damnatorum. *Eph. Laud. B. M. V.*

(2) Quod divinæ pietatis abyssum, cui vult, quando vult,

« Plus Marie est sainte et élevée dans le ciel, dit saint Grégoire, plus elle est clémente, plus elle est douce envers les pécheurs qui ont recours à elle (1). »

« Comment l'humaine fragilité, disait saint Bernard, craindrait-elle d'aller à Marie? Il n'y a rien de terrible et d'austère en elle. Elle est toute remplie de suavité; elle offre à tous le lait et la laine (2). »

Elle offre le lait, ajoute saint Alphonse de Ligori, pour nourrir la confiance. Elle nous couvre de la laine de sa protection, pour nous garantir des foudres de la justice. *Totâ suavis est, omnibus offerens lac et lanam.*

« Aucun pécheur, disait à sainte Brigitte la miséricordieuse Mère de Dieu, aucun pécheur, à moins qu'il ne soit tout-à-fait maudit, c'est-à-dire tout-à-fait réprouvé, n'est tellement éloigné de Dieu, qu'il

quomodo vult creditur aperire; ut nemo tam enormis peccator pereat, cui sancta sanctornm patrocinii suffragia præstat. *Bern. Serm. de M.*

(1) Maria quanto altior et sanctior, tanto clementior et dulcior circa conversos peccatores. *Gregor.*

(2) Cur ad Mariam accedere trepidat humana fragilitas? Nihil austerum in ea, nihil terribile, tota suavis est. Omnibus offerens lac et lanam. *Bernard. de Laud. B. M. V.*

ne rentre en grâce avec lui, et n'obtienne miséricorde, pourvu qu'il m'invoque (1). »

« On m'appelle, ajoutait cette tendre Mère, on m'appelle la Mère de miséricorde, et en vérité, la miséricorde infinie de Dieu m'a rendue telle. Malheur donc à celui qui, pouvant recourir à ma miséricorde, ne le fait pas (2) ! »

Saint Augustin, s'adressant à la Bienheureuse Mère de Dieu, lui disait : « Vous êtes l'unique Espérance des pécheurs, parce que c'est par vous que nous espérons obtenir le pardon de tous nos péchés (3). »

« Refuge des individus, la Bienheureuse Vierge l'est aussi des peuples, des empires, des royaumes et des sociétés coupables. Les degrés de malice et de perversité humaine se diversifient, pour ainsi dire, autant de fois qu'il y a d'individus criminels. La même

(1) Nullus est ita abjectus a Deo, nisi fuerit omnino maledictus, qui si me invocaverit non revertatur ad Deum et habiturus sit misericordiam. *Revel. S. Birgitt.*

(2) Ego ab omnibus vocor Mater misericordiæ, et verè misericordia illius misericordem me fecit. Ideo miser erit qui ad misericordiam meam cum possit, non accedit. *Revel. S. Birgitt.*

(3) Tu es spes unica peccatorum, quia per te speramus veniam delictorum. *Aug. XVIII, Serm. B. M. V.*

chose a lieu pour les nations. Il ya des nations fidèles, des nations chrétiennes, au sein desquelles la vérité, la charité et la vertu, sorties des lois de l'Evangile, exercent une influence tellement profonde, qu'elles en forment, pour ainsi dire, le caractère dominant; et qu'elles leur impriment le sceau d'une civilisation admirable.

Il y a des nations infidèles qui, après avoir obéi, plus ou moins longtemps, aux lois surnaturelles du christianisme, se détachent peu à peu des principes divins qui les avaient régénérées, et s'enfoncent de plus en plus dans l'erreur et dans le mal.

Les nations catholiques s'élèvent et se perfectionnent, au degré où la vérité, la charité et la vertu, sorties des entrailles du Christ Rédempteur, pénètrent leurs lois, leurs mœurs, leurs institutions, leur enseignement, leur littérature, leurs arts, les familles, les hommes et les choses.

Ces mêmes nations s'enfoncent dans l'erreur et dans le vice, à mesure que la vérité et la charité de Jésus-Christ s'affaiblissent et s'éteignent dans leur sein. Une nation que la parole évangélique, que la grâce des Sacrements, que la loi de Jésus-Christ, ferait vivre pleinement d'une vie surnaturelle, et qui inoculerait

l'élément régénérateur de la grâce et de la charité de Jésus-Christ dans sa constitution, dans ses lois et dans ses mœurs, une pareille nation parviendrait aux dernières magnificences de la civilisation chrétienne. Elle arriverait au plus haut degré de perfectibilité sociale. Elle atteindrait le niveau le plus élevé de la vraie liberté, de la vraie égalité, de la vraie fraternité. Ces principes sont aussi clairs que des axiômes de mathématiques.

Les nations catholiques forment, au sein de l'Eglise universelle, de grandes familles, enfermées dans les mêmes limites territoriales, parlant la même langue, placées sous un même gouvernement. Ces nations ont une vie religieuse, civile, sociale, qui leur donne, si on peut parler ainsi, une identité, une personnalité propre et collective. En sorte, qu'elles se distinguent des autres nations par une solidarité commune. Ces nations ont des vertus et des vices, pour ainsi dire, collectifs. Tout ce qu'elles font, pour la gloire de Jésus-Christ et de son Eglise, pour le salut et pour la prospérité chrétienne des âmes, appelle sur elles des bénédictions célestes et terrestres, dont elles partagent le bienfait et conservent l'héritage. Ces mêmes nations peuvent commettre, comme nations, des cri-

mes collectifs. Une nation pèche collectivement, quand elle concourt à un but criminel, anti-catholique, anti-social, par sa législation, par ses actes, par ses tendances, par sa complicité morale, par son silence même.

Ainsi, une nation catholique qui se laisse arracher la foi, cette foi divine et révélée, plantée dans le monde par les Apôtres de Jésus-Christ, par les successeurs des Apôtres et par le sang des Martyrs, se rend coupable d'un crime collectif. Cette nation commet le crime de lèse-majesté divine. Elle consent à l'extinction, à la mort, au martyre de la vérité dans son sein.

Une nation catholique qui démolit ou qui laisse démolir et profaner ses temples, piller les églises et les monastères, vendre ou aliéner le patrimoine sacré des Pontifes, des Prêtres, des vierges, des communautés religieuses et des pauvres; des hôpitaux, des communes et des citoyens, est une nation qui pèche collectivement. Une nation catholique qui souffre qu'une poignée de misérables, ou qu'un gouvernement impie et apostat emprisonne, exile ou immole les Pontifes et les Prêtres, les rois et les magistrats, la noblesse et les citoyens les plus

vertueux, commet, par cela même, des crimes collectifs.

Une nation catholique qui autorise, ne fut-ce que par son silence, l'empoisonnement intellectuel, religieux et moral des enfants de la patrie, par un enseignement corrupteur; qui paie des professeurs et des maîtres juifs, hérétiques, incrédules, voltairiens, indifférents ou athées, pour décatholiciser les jeunes générations élevées dans des colléges et dans des écoles, est une nation coupable en tant que nation.

Or, que de nations márquées de ces sinistres caractères, dans les temps modernes! Au XVI[e] siècle, l'Allemagne, la Suède, le Danemark, la Hollande, la Suisse, l'Angleterre, se laissent arracher la foi catholique par une poignée de sectaires et par une poignée de despotes.

La France, pendant la dernière moitié du XVIII[e] siècle, glorifie Voltaire et la secte impie qui travaille, sous les inspirations de ce patriarche de l'incrédulité, à l'extinction de la foi catholique, au sein de la Fille aînée de l'Eglise. La France tolère, à la fin du même siècle, le règne épouvantable des terroristes, des régicides, des assassins de ses Rois, de ses Pontifes, de ses Prêtres, de ses magistrats, de sa noblesse, des

corporations religieuses. Elle assiste, les bras croisés, au pillage, à la ruine, à la profanation, à l'incendie des temples de Jésus-Christ. Elle laisse vendre, piller, voler, les propriétés de l'Eglise, celles de la noblesse, des corporations religieuses et des citoyens paisibles. La France consent à l'inauguration du culte de la chair, sous l'emblême hideux d'une infâme prostituée. Elle autorise, par une complicité sacrilége, une double insurrection contre Dieu et contre la société. La France, en agissant ainsi, pèche collectivement; elle se rend coupable, en tant que nation, et comme nation, des forfaits les plus inouïs. La France permet, elle autorise, elle tolère, elle encourage une accumulation de crimes qui crient vengeance, et qui provoquent les plus justes et les plus terribles châtiments de la justice divine.

Mais si une nation pèche collectivement, si elle se rend coupable d'une série de crimes qui impliquent une coopération ou une complicité morale, il faut qu'elle en porte la peine, il faut qu'elle soit punie des crimes qu'elle a commis ou qu'elle a laissé commettre.

La nation française, disait le comte de Maistre, paiera par une hécatombe de trois à quatre millions

d'hommes l'insurrection satanique dont elle s'est rendue coupable contre l'Eglise et contre la Monarchie. Les soixante-dix années que nous avons traversées, depuis les paroles prononcées par Joseph de Maistre, prouvent,que le génie chrétien est souvent une inspiration.

Les nations qui, rompant avec le catholicisme, se jettent dans l'hérésie, dans l'incrédulité et dans l'indifférence, doivent être punies, sur la terre, de ces crimes nationaux. « Vous les gouvernerez, dit le Prophète, avec un sceptre de fer. Vous les briserez comme un vase d'argile (1). »

Les nations n'entrent pas, comme nations, dans l'Eternité. « Chacun de nous, dit saint Paul, portera son fardeau au tribunal de Jésus-Christ (2). »

« Nous devons tous paraître, ajoute le grand Apôtre, devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive, selon ce qu'il a fait, ou de bien ou de mal, en son corps (3). »

(1) Reges eos in virga ferrea, tamquam vas figuli confringes eos *Psalm. II.*

(2) Unus quisque onus suum portabit. *Galat. VI, 5.*

(3) Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi ut referat unus quisque propria corporis prout gessit sive bonum sive malum. *II. Cor. V, 10.*

Il n'y a que deux cités : la cité de Dieu, ou la monarchie des enfants de l'Eglise, sous la royauté divine de Jésus-Christ et de son auguste Mère, et la cité du Mal, ou la société des méchants, sous le sceptre de fer de l'Archange tombé. Ici-bas, les deux cités sont mêlées ensemble. L'ivraie de l'erreur, de l'impiété et des vices, est toujours mêlée au froment divin semé par les Apôtres et leurs successeurs. Ce n'est qu'à la fin des siècles, que les Anges de la justice sépareront pour jamais la paille et l'ivraie, du pur froment des élus. Alors cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'accomplira dans toute sa vérité : « Il n'y aura qu'un bercail et qu'un pasteur (1). »

On ne distinguera plus, dans l'Eternité, des corps de nation. On ne sera plus marqué, dans l'Eternité, à des signes de nationalité, de langue, de caste, d'agglomération sociale. Il n'y aura sous la monarchie éternelle de l'Homme-Dieu et de la Mère de Dieu, que des élus. Dieu, par Jésus-Christ, sera tout en tous : *Erit omnia in omnibus*. L'unité du corps mystique de Notre-Seigneur Jésus-Christ sera pleine, entière, éternelle, immuable (2).

(1) Et fiet unum ovile et unus pastor. *Joan. X, 16.*

(2) Ut sint unum sicut nos unum sumus. *Joan.* Ut sint consummati in unum. *Joan. XXII, 23.*

Au sein de cet univers, il y a des peuples, des nations, des cités, dont les membres gravitent autour d'un centre social, politique et civil, et qu'on nomme monarchies, aristocraties, démocraties. Quand ces nations se rendent coupables de ces crimes collectifs dont nous avons parlé, la justice divine leur en demande compte. Elle les punit soit en les effaçant du livre des nations, soit en les laissant tomber sous la verge de quelque despote ; ou bien, elle les abandonne aux erreurs qui les ont asservies. Elle les laisse se dévorer elles-mêmes, dans des convulsions qui les emportent ou qui les renouvellent.

Remarquons, mes très-chers frères, que depuis l'établissement public de l'Eglise, les nations catholiques remplissent, au sein de la grande monarchie des âmes, une sorte de mission providentielle. Elles travaillent avec plus ou moins d'énergie, avec plus ou moins d'éclat et de succès, à la gloire de l'Eglise, laquelle, n'a point d'autre mission sur la terre que d'affermir et d'étendre le règne de Jésus-Christ ; que de travailler au salut des âmes. Si ces nations demeurent fidèles à leur vocation, elles en reçoivent ici-bas la récompense, par la splendeur qui les environne, par les bénédictions auxquelles elles ont part, par la paix

dont elles jouissent et par le rang qu'elles occupent au sein de la chrétienté.

Si elles deviennent infidèles à la mission civilisatrice qu'elles avaient reçue, elles subissent un châtiment proportionné à leurs iniquités sociales et aux crimes collectifs dont elles sont chargées.

De toutes les nations catholiques, il n'en est point, dont la mission providentielle, ait été marquée à des signes plus évidents que la France.

Pendant mille ans la monarchie des Francs servit puissamment, dans le monde, les intérêts sacrés de l'Eglise. C'est avec le bras de sa fille aînée que l'Eglise romaine triompha de l'arianisme, du mahométisme et du protestantisme. Clovis, Charlemagne, saint Louis et ses descendants, élevèrent la splendeur chrétienne de la monarchie française à des proportions qu'aucune autre nation n'atteignit jamais. L'éternel honneur de la France c'est d'avoir été, pendant toute la période des siècles de foi, le boulevard de l'Eglise de Jésus-Christ. Charlemagne eut l'incomparable gloire de devenir l'instrument de la Providence, pour fonder définitivement la puissance temporelle des Papes, et assurer ainsi, l'indépendance nécessaire aux Pontifes Romains, dans le gouvernement spirituel de la grande société des âmes.

Le Portugal, l'Espagne, la Hongrie, la Pologne, la Maison de Savoie, la Belgique, l'Irlande et les peuples de l'Italie ont eu, sans aucun doute, une part glorieuse dans ce grand apostolat des nations catholiques ; mais la France a toujours tenu le premier rang, aussi longtemps qu'elle mérita de porter le titre immortel de fille aînée de l'Eglise. Comment la gloire de la France catholique s'est-elle obscurcie ? *Quomodo obscuratum est aurum* ? (1)

Le paganisme de la renaissance, si funeste à toute l'Europe, a fait à la France des maux irréparables. Le césarisme païen, le rationalisme païen, le sensualisme païen ont presque décatholicisé la France de Charlemagne et de saint Louis.

Le jansénisme et le gallicanisme, le voltairianisme et l'incrédulité précipitèrent la France dans un abîme d'erreurs, d'où sont sortis des forfaits inconnus de la terre, et qui ont fait couler des fleuves de sang.

La fille aînée de l'Eglise est devenue l'ennemie de l'Eglise. Le Césarisme païen de Louis XIV, le jansénisme et le gallicanisme firent perdre à la France son caractère, pour ainsi dire, surnaturel, et la ren-

(1) Thren. *IV, 1.*

dirent infidèle à la mission qu'elle avait reçue pour le *triomphe de l'Eglise romaine.*

Les successeurs de saint Pierre, dont la France avait toujours été la Fille de prédilection, n'eurent point de douleur plus vive, plus amère et plus profonde, que celle qui leur vint de ce gallicanisme issu du rationalisme protestant, fils lui-même de la renaissance. Le gallicanisme fit perdre à la France, cette végétation et cette vie catholique qui avait fait pendant tant *de siècles, sa force et sa gloire.*

Pendant que les Rois et les Parlements, les Evêques, le Clergé et les corps réguliers eux-mêmes, usaient leurs forces à désoler le Chef de l'Eglise, l'enfer semait, à pleines mains, le voltairianisme impie, qui devait détruire, à la fin du XVIII[e] siècle, la foi religieuse et la foi monarchique de la France.

La France ne s'est pas contentée de répudier l'héritage de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, elle s'est donnée l'infernale mission de déchristianiser l'Europe ; d'inoculer à toute l'Europe les principes d'incrédulité, dont la secte voltairienne l'avait abreuvée.

Que fait la France depuis un siècle ? Elle sert, de toute l'énergie de son caractère, de sa nature impétueuse, de son prosélytisme ardent, de son sang même,

la cause de satan contre Jésus-Christ. La France a cessé d'être catholique dans son droit public, dans ses lois, dans les gouvernements qu'elle s'est donnés. La Presse licencieuse et impie, les journaux anticatholiques, les théâtres les plus obscènes, le culte effréné des jouissances, l'athéisme politique, l'indifférence la plus coupable en matière de religion, la fièvre des intérêts, le laïcisme et le paganisme de l'enseignement, les entraves de toute espèce, mises à l'action régénératrice de l'Eglise, l'amalgame hideusement impie de tous les cultes, le luxe le plus incendiaire, le naturalisme le plus corrupteur, le mépris de la loi de Dieu, l'abolition presque universelle du jour du Seigneur, ont fait de la France, le scandale du monde, la corruptrice de la terre, la mère de l'impiété et de la luxure.

Que fait la France depuis soixante-dix ans? Elle fait la guerre à la Papauté et à l'Eglise, tout en se disant encore la fille aînée de l'Eglise. Ainsi, depuis soixante-dix ans, la France a usurpé les Etats du Saint-Siége, pillé le trésor de Notre-Dame de Lorette, profané son Sanctuaire, mis la main sur le patrimoine de Saint-Pierre. Elle a arraché du trône Pontifical, deux des plus saints et des plus grands Papes qui se soient assis sur la chaire de saint Pierre.

Elle a traîné Pie VI en exil. Elle l'a vu mourir sans étonnement et sans honte, dans la prison où elle l'avait mis. Elle a jeté le sublime Pie VII dans un exil qui a duré six ans. Et par un raffinement de tyrannie, dont il n'y a point d'exemple dans les annales du passé, elle lui a enlevé, à la fois, le pouvoir de gouverner l'Eglise, et la gloire de verser son sang pour elle.

Que fait la France depuis un demi siècle? Elle forme des alliances sacriléges et sataniques avec les peuples qui ont juré la ruine de la Papauté! Elle met ses soldats, son sang, ses trésors, le courage de ses généraux, l'habileté de ses politiques, l'action de son gouvernement, au service des ennemis de l'Eglise.

Que fait la France? Elle laisse imprimer contre la Papauté toute espèce de mensonges, de calomnies et d'impiétés. Elle siffle le Vicaire de Jésus-Christ sur ses théâtres. Elle permet au Piémont d'assassiner la fleur de la noblesse française, qui s'était enrôlée sous la bannière de Saint-Pierre, pour défendre l'autorité temporelle du chef de l'Eglise. Que fait la France? Elle assiste, l'arme au bras, à la dévastation, au pillage, aux sacriléges attentats, dont les domaines temporels du Saint-Siége sont l'objet. Elle a des sympa-

thies pour le Piémont, qui promène le meurtre, le pillage, toute espèce de forfaits dans le royaume de Naples et au sein de l'Italie. Elle laisse le Piémont exiler, emprisonner, dépouiller les Evêques, les prêtres, les Vierges sacrées, les religieuses de l'Italie méridionale. Nous disons que la France fait ces choses, parce qu'elle n'a pas un cri de réprobation, pas un élan de sainte colère, pour les auteurs, les fauteurs, les instigateurs et les complices de ces exécrables forfaits.

La bourgeoisie française, depuis soixante-dix ans, boit dans des coupes d'or, l'oubli de ses lâchetés, de ses trahisons, de ses pactes sacriléges et impies avec les loges maçonniques, avec ces hommes d'anarchie et de révolution, qui ne sont à l'aise qu'au sein des conspirations, et qui n'aiment que les ruines.

Mais ce qui dépasse l'étonnement, c'est qu'après des crimes collectifs, multipliés sans repos et sans fin, depuis près d'un siècle, c'est qu'après tant d'efforts pour consommer dans son sein, la ruine de la foi catholique, la France n'ait pas été effacée du livre des nations, par un de ces coups terribles de la justice divine, qui déracinent un peuple, comme la foudre déracine un vieux chêne. C'est que, comme la nation juive, dont elle a imité si souvent l'ingratitude et presque

égalé les forfaits, elle n'ait pas été livrée aux sifflements des nations et aux anathèmes de l'univers.

Ce phénomène ne s'explique, mes chers frères, que par la protection miraculeuse et l'infatigable miséricorde de la Bienheureuse Mère de Dieu.

Pendant plus de mille ans, la France a été l'*outil* de l'Eglise, dans l'accomplissement des grandes choses qu'elle a faites, pour la gloire de Dieu et pour le salut de la chrétienté! « Les gestes de Dieu se font par les Francs. » *Gesta Dei per Francos.* La dotation temporelle du Saint-Siége, les croisades, la lutte contre le mahométisme, contre toutes les hérésies, ont eu pour instrument la Fille aînée de l'Eglise. *Gesta Dei per Francos.* La France a donné au Ciel une pléïade de saints rois, de pieuses reines, d'angéliques princesses. Elle a peuplé la Jérusalem céleste d'innombrables légions de martyrs, de saints Pontifes, de saints Confesseurs, de grands missionnaires, d'hommes vraiment apostoliques, de vierges sublimes, de fervents religieux, de Prêtres zélés, de héros chrétiens.

La France a été donnée à Marie. Elle lui a été consacrée par le vœu solennel d'un petit-fils de saint Louis. La France est la plus belle province du royau-

me terrestre de l'auguste Reine de l'univers. La France est la portion de son héritage temporel la plus chère, peut-être, à son cœur maternel. « Le royaume de France, a dit un grand Pape, est le royaume de Marie. Ce royaume ne périra pas. » *Regnum galliæ, regnum Mariæ, nunquam peribit.*

Et voilà pourquoi la France a échappé, depuis un siècle, à l'anathème qui fit de la nation déicide un monument de colère et de justice.

La France, il est vrai, s'enfonce de plus en plus dans le culte de la chair, dans le culte de la raison, dans le culte de l'or, dans le scandale d'une apostasie qui semble désespérée.

Mais la France qui adore l'or, qui adore la raison, qui offre un culte grandissant à la chair, et qui est livrée à des crimes vraiment sataniques, n'est pas toute la France.

Il y a la France de Marie, la France de Charlemagne et de saint Louis, la France de l'Episcopat et du Clergé ; il y a la France de vingt-cinq millions de fidèles, la France qui s'inscrit au denier de Saint-Pierre, qui s'enrôle sous le drapeau de la Propagation de la Foi ; il y a la France qui donne ses enfants aux autels de Jésus-Christ, aux missions étrangères, aux commu-

nautés régulières. Il y a la France des cent cinquante mille vierges vouées à tous les genres d'héroïsme dans les hôpitaux et dans les prisons, dans les maisons d'aliénés et dans les bagnes, dans les colonies pénitentiaires et au sein des nations idolâtres. Voilà la France que Marie aime, qu'elle protége, qu'elle veut sauver. Voilà la France digne d'être appelée la Fille aînée de l'Eglise; la France qui plaide pour la France impie, pour la France voltairienne, pour la France abrutie dans le culte de la matière, pour la France avilie dans le cynisme des apostasies et de la simonie politique.

Voilà la France qui nous permet d'espérer, que les criminelles pensées des enfants de Bélial ne s'accompliront pas.

Après des châtiments devenus nécessaires, après avoir été purifiée, comme l'or, au feu des révolutions, des calamités et des fléaux d'une justice miséricordieuse, la France ennemie du Christ et de son Vicaire, rentrera enfin en elle-même. Elle pleurera ses égarements et ses scandales. Elle retrouvera par le repentir, par la pénitence, par les bénédictions de la puissante Protectrice de la Fille aînée de l'Eglise, cette grande et sainte mission qu'elle a reçue, pour la gloire de

son auguste Patronne, pour le triomphe de la Papauté, pour l'expansive dilatation du royaume de Jésus-Christ chez les nations infidèles. *Fiat! fiat!*

Ainsi, mes très-chers frères, la bienheureuse Mère de Dieu n'est pas seulement le refuge des pécheurs les plus endurcis et les plus désespérés, elle est aussi le refuge et la dernière espérance de ces nations, dont les crimes collectifs ont provoqué, comme ceux de l'antique Ninive, le courroux du Ciel.

« Et le Seigneur dit à Jonas (1) : Lève-toi et va
» prêcher dans la grande ville de Ninive, parce que
» sa malice est montée devant moi... » « Et Jonas se
» levant, alla à Ninive selon l'ordre qu'il en avait
» reçu du Seigneur : Or, Ninive était une ville si
» grande qu'il fallait trois jours de marche pour la
» traverser.

» Après avoir marché pendant un jour dans la
» ville, Jonas éleva la voix, et dit :

« *Encore quarante jours et Ninive sera dé-*
» *truite*. Les habitants de Ninive crurent au Sei-
» gneur : ils jeûnèrent, se couvrirent de sacs et de
» cilices, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant.

(1) Jonas. I, 2 ; III, 3, 4, 5, 6, 10.

« Et la parole du Prophète parvint jusqu'au roi de » Ninive, qui descendit de son trône, se dépouilla de » ses vêtements royaux, prit un sac de pénitence et » s'assit sur la cendre. »

« Et Dieu vit, par leurs œuvres, qu'ils avaient » quitté leur mauvaise voie. Touché de miséricorde » il révoqua l'arrêt de sa colère, et il leur pardonna. »

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

Il y a trois sortes de biens dont la Très-Sainte Vierge est la dispensatrice, 1, 2. — Les biens de la vie présente, — les biens surnaturels de la grâce, — les biens infinis de la gloire, 3. — Foyer de tous les biens, le Mois de Marie est aussi la cité de refuge des enfants de l'Eglise, 4. — Cette Conférence envisage la station du Mois de Marie dans son objet, dans ses caractères, dans sa pratique, 6. — L'Eglise a reçu de Notre-Seigneur Jésus-Christ une triple mission ; elle enseigne, en premier lieu, la vérité à toutes les nations, elle combat toutes les erreurs, elle enfante les âmes à la vie de la grâce, 6, etc. — La station du Mois de Marie est une sorte de restauration de l'apostolat ; elle répond à la triple mission dont l'Eglise est chargée, 12. — La station du Mois de Marie élève à toutes ses magnificences, l'enseignement des vérités divines et révélées, 13. — Nous prêchons tout le Christianisme en prêchant les gloires de la Très-Sainte Mère de Dieu, 16. — L'apostolat du culte de la Sainte-Vierge se lie à tout ce qu'enseigne l'Eglise, 20. — Cet apostolat peut remplacer avec avantage les controverses, les apologies, les dissertations qui absorbent, pour ainsi dire, depuis un siècle, les forces des ouvriers de l'Evangile, 28. — Le prédicateur qui met son zèle, son talent, son amour et sa parole au service de la Reine des anges peut se dispenser de guerroyer avec les incrédules, 28. — L'apostolat du culte de la Très-Sainte Vierge est l'apostolat le plus nécessaire aux plaies de ce siècle et aux

besoins de la société, 31. — Le Mois de Marie touche à toutes les fibres, à tous les instincts de l'âme chrétienne, 33. — Signes auxquels les exercices du Mois de Marie doivent être marqués, 36, 37.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

Le culte de la Bienheureuse Mère de Dieu, envisagé dans sa base.

Le culte que l'Eglise catholique rend à la Bienheureuse Marie, repose sur le mystère de ses grandeurs. Il n'est que l'épanouissement du dogme de la Maternité divine, 41. — Grandeur de Dieu, 42. — Il n'y a rien dans les choses créées, qui puisse mériter le nom de grand, 43. — Les œuvres de l'homme ne sont que des jeux d'enfants, 47. — Pour trouver des œuvres marquées du sceau d'une grandeur infranchissable, il faut entrer dans la sphère du monde surnaturel de la grâce, 49. — Il y a trois modes surnaturels de l'union de Dieu avec sa créature, 50. — Il y a l'union de l'Incarnation, 51. — L'union personnelle du Verbe divin avec la nature humaine est l'union suprême, l'union par excellence, 52. — Par cette union l'Homme-Dieu est parvenu au degré le plus élevé de toute grandeur communicable, 55. — Au-dessous de l'union de l'Incarnation, il y a l'union de la Maternité divine, 55. — La Très-Sainte Vierge, par sa Maternité divine, est grande de la grandeur même de Dieu, autant qu'une créature puisse s'en rapprocher, 59. — Il y a un troisième mode d'union surnaturelle de Dieu avec sa créature. Cette union est celle de la grâce, par laquelle, le chrétien devient membre de Jésus-Christ, 60. — Ces trois modes d'union de Dieu avec sa créature, constituent l'ordre de la grâce et de la gloire, 64. — Ces trois chefs-d'œuvre ont eu pour instrument la Bienheureuse Vierge Marie, 67. — Comparaison du *fiat* de l'Evangile avec le *fiat* de la Genèse, 76. — Marie, par sa Maternité divine, devient le complément de la Trinité et de l'univers, 78, 79.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

Marie Mère de Dieu.

« Marie de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ. »

Dix huit siècles de méditation et de louange n'ont pas épuisé ces paroles divines, 83. — Le nom adorable de Jésus surpasse, en un sens, le nom même de Dieu, 85. — La haine des sectes pour la Bienheureuse Marie est inexplicable, 86. — Le titre de Mère de Dieu élève la Très-Sainte Vierge à une dignité infinie en son genre, 87. — Le dogme de la Maternité divine plane sur l'humanité depuis soixante siècles, 89. — Ce dogme remplit tous les siècles figuratifs, 91. — Le Nouveau-Testament est plein du dogme de la Maternité divine. Tous les versets de ce livre inspiré touchent, par leur essence même, aux mystères sacrés dont le sein virginal de Marie fut le vivant tabernacle, 98. — Le *Magnificat* est l'épopée trois fois sublime des grandeurs de Jésus et des grandeurs de son auguste Mère, 99. — Profondeur des paroles de saint Paul sur la Maternité divine, 102. — Les livres saints sont remplis des gloires de la Maternité divine. Les livres païens nous ont presque dégoûtés de la poésie divine de livres inspirés, 105. — La liturgie romaine ne respire, pour ainsi dire, que les suaves parfums du dogme de la Maternité divine, 105. — Pour goûter la céleste poésie des livres saints et de la liturgie catholique, il faut s'abreuver aux sources purifiantes de la grâce, 107. — Louanges données par les saints Docteurs à la Maternité divine de la Vierge Immaculée, 109 et suiv. — Excellence incomparable de la grâce par laquelle la Très-Sainte Vierge est devenue Mère de Dieu, 114. — La culte de la Maternité divine a été inauguré à Nazareth par le Fils de Dieu devenu le Fils de Marie, 116. — Les sectes nous font un crime d'imiter dans nos hommages envers Marie, le Fils de Dieu lui-

même, 118. — La Très-Sainte Mère de Dieu a un droit nécessaire aux louanges et aux hommages de tous les esprits angéliques, 119. — Le culte de la Maternité divine pèse d'un poids accablant sur les légions infernales, 120. — Adorer Jésus-Christ et ne pas rendre à sa Mère Immaculée le culte le plus élevé après le sien, serait un attentat contre l'Homme-Dieu, 122. — Le mystère le plus effrayant des temps présents est la haine des sectes pour le culte de la Bienheureuse Mère de Dieu, 123.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

La médiation de la Très-Sainte Vierge auprès de Jésus-Christ.

La Bienheureuse Vierge est, en premier lieu, notre médiatrice auprès de Jésus-Christ, 127. — Il n'y a qu'un médiateur de Dieu et des hommes, 128. — La médiation de Notre-Seigneur Jésus-Christ tient radicalement à l'incarnation, 129. — Nous allons à Dieu par Jésus-Christ; nous allons à Jésus-Christ par sa divine Mère, 133. — La Très-Sainte Vierge n'est pas seulement Mère de Dieu, elle est aussi l'Epouse de Dieu, 134. — Ces paroles: « Il n'est pas bon que l'homme soit seul; faisons-lui un aide semblable à lui » cachent une admirable figure de la médiation que la Très-Sainte Vierge remplit à l'égard de l'Homme-Dieu, 135. — Magnifiques paroles de saint Bernard sur cette médiation de la Bienheureuse Vierge, 136. — La médiation de la Très-Sainte Vierge auprès de Jésus-Christ corollaire de la médiation de l'Homme-Dieu auprès de son Père, 137.— Marie comparée à l'astre des nuits, 138.—Marie, arche du testament éternel, 139.—Paroles de saint Jean: « Et un grand signe parut dans le Ciel, » 140.—La médiation de la Très-Sainte Vierge figurée par la Toison de Gédéon, 141.— La Bienheureuse Vierge est notre avocate auprès de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ est notre avocat auprès de son Père, 144. — L'Homme-Dieu est

devenu notre avocat d'office. Il est chargé de plaider notre cause. Quelle source de paix, d'espérance, de joie! 146.— De même que la Bienheureuse Vierge est notre médiatrice auprès de Jésus-Christ, cette bienheureuse Mère est notre avocate auprès de ce Fils bien-aimé, 149. — L'Eglise le dit. L'Eglise le croit. L'Eglise l'enseigne, 150. — Pourquoi l'éternelle miséricorde a-t-elle investi la Très-Sainte Mère de Dieu de la touchante mission d'avocate, de patronne de l'Eglise auprès de Jésus-Christ? 151. — Notre Frère divin a remis la cause de tous les pécheurs aux mains de la Très-Sainte Vierge, 152. — La Très-Sainte Vierge ne peut pas plus être dépouillée de son crédit auprès de Jésus-Christ qu'elle ne peut être dépouillée de sa dignité de Mère de Dieu, 158. — C'est au pied de la Croix que la Bienheureuse Marie entre en partage du titre de rédemptrice de l'humanité, de coopératrice de l'Homme-Dieu, 159. — Marie médiatrice, avocate, est aussi le canal et la dispensatrice de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 161. — Paroles de saint Bernard sur ce grand attribut de la Très-Sainte Mère de de Dieu, 163. — Cette doctrine est aussi solide qu'elle est consolante 164 et suiv.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

La dévotion à Marie nous fournit des armes invincibles contre la chair et contre le monde.

Commentaire de ces paroles : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata, de mihi virtutem contra hostes tuos,* 172. — Pendant notre épreuve nous sommes sans cesse aux prises avec la chair, avec le monde, avec les démons, 173. — La dévotion envers Marie est, en premier lieu, un remède souverain contre la tyrannie de la chair, 173. — Adam, avant son péché, était presque au niveau de l'ange, 174. — Il tombe presque au niveau de la bête, id. — Plaintes lamentables de Job sur les misères de

l'homme tombé, 175. — Duel terrible entre la chair et l'esprit, 176. — Notre siècle est vendu au culte de la matière. 179. — Le corps social usé et vermoulu par le vice tombe en pourriture, 180. — L'Europe moderne comparée à l'enfant prodigue, 181. — La bourgeoisie, empoisonnée par un enseignement païen, ne connaît d'autre Dieu que l'or et la luxure, 184. — Paris devient le foyer du sensualisme européen, 185. — Effroyable centralisation de sensualisme, 185. — Comment échapper au torrent dévastateur du sensualisme? *Marie est Mère de la Grâce divine.* Son divin Fils lui a confié tous les trésors de ses mérites infinis, 189. — La Bienheureuse Vierge ouvre et ferme à son gré les trésors de la grâce. Le sensualisme n'a pas d'ennemi plus puissant que la Reine des vierges, 190. — Allons chercher aux autels de Marie la guérison de toute les blessures du sensualisme. Puissance du saint nom de Marie, 191. — Professons pour le dogme de l'Immaculée Conception le zèle le plus ardent, 192. — La dévotion envers la Très-Pure Vierge nous fournit en second lieu, des armes invincibles contre la tyrannie du monde, 193. — Jésus-Christ a maudit le monde, 195. — Les Apôtres ont parlé du monde comme leur divin Maître, 201. — Les anathèmes de Jésus-Christ et des Apôtres contre le monde, justifient pleinement le zèle des prédicateurs contre les dangers du monde, 204. — Il y a lutte, guerre incessante entre l'Eglise et le monde, 205. — Il y a des temps, où l'empire du monde élargit ses conquêtes. — Nous sommes arrivés à l'une de ces époques, 206. — Comment échapper à ce déluge des séductions du monde? 210. — Redisons sans cesse avec l'Eglise: *Da mihi virtutem contre hostes tuos*. Ces écueils du monde, quelques multipliés qu'ils soient, n'ont rien qui soit au-dessus du courage des vrais serviteurs de Marie, 211. — Mère de la Lumière éternelle, la Bienheureuse Vierge fait comprendre à ses enfants le néant du monde, 212. — Elle ne s'en tient pas là. Elle fait

briller à leurs yeux les clartés les plus vives du monde surnaturel, 213. — Elle ajoute à ces clartés salutaires un attrait presque irrésistible pour les biens de la grâce et de la gloire, 215.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

Le fait historique de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

La Chair, le Monde, la Raison superbe et Satan, n'ont point d'ennemi plus puissant et plus redouté que le privilége incomparable qui préserva la Très-Sainte Vierge des cruelles atteintes du souffle empoisonné de Satan, de la Chair et du Monde. La proclamation dogmatique de l'Immaculée Conception a rempli la terre d'une joie qui surpasse l'étonnement. Cette proclamation est l'acte le plus grand de la papauté, 218. — Deux choses étonnent dans la papauté : sa faiblesse apparente, dans l'ordre purement temporel ; sa grandeur, sa force invincible dans le gouvernement de l'Eglise. La souveraineté temporelle des Papes est devenue l'objet de toutes les haines, de toutes les conspirations des ennemis de Dieu, 220. — Le Pontife romain ne peut gouverner l'Eglise universelle, à moins qu'il ne soit pleinement indépendant des princes et des rois, 225. — L'indépendance du Pontife suprême, qui *est de droit divin*, implique son indépendance ou sa souveraineté temporelle, 226. Les ennemis de l'Eglise n'attaquent avec un acharnement infernal, la souveraineté temporelle des Papes, qu'afin de saper leur souveraineté spirituelle, 227. — La Papauté est le rempart des peuples contre l'oppression des mauvais rois. Elle est le palladium des rois contre l'insubordination des mauvais peuples, 230. — Les Pontifes romains sont rois par la volonté de Dieu, 231. — Les Etats de l'Eglise sont nécessaires à l'indépendance du Vicaire de Jésus-Christ. Il n'y a point de légitimité temporelle sur la

terre, qui soit aussi légitime que celle des Papes, 234. — La Rome des Papes baptisée dans le sang de saint Pierre et de saint Paul, et dans celui de quarante papes, ne deviendra jamais le siége du paganisme nouveau, 236. — L'élévation de Pie IX sur le siége apostolique fut marqué à des signes providentiels, 237. — Les enfants de Brutus conspirent contre Pie IX, par leurs hypocrites acclamations, 238. — L'assassinat du comte Rossi est le signal d'une révolution au sein de la ville éternelle, 239. — Pie IX s'enfuit de Rome, 240. — Du haut du rocher de Gaëte le pontife exilé adresse des lettes encycliques à tous les évêques du monde catholique, 241. — L'épée de la France relève le trône temporel de la Papauté, et ramène Pie IX à Rome, 243. — Les lettres épiscopales arrivent de tous les points de l'univers, 244. — Accomplissement des désirs du bienheureux Léonard de Port-Maurice, 245. — Rugissement des sectes et de la révolution, en face du grand mouvement relatif à la proclamation dogmatique de l'Immaculé Conception, 247. — Plus de deux cents évêques arrivent à Rome. — Les évêques présents à Rome, s'élèvent contre le gallicanisme et acclament l'infaillibilité dogmatique du Vicaire de Jésus-Christ, 250. — Ce qui se passe à Rome pendant les huit jours qui précèdent le 8 décembre, 251-252. — Le huit décembre de l'année de grâce 1854 arrive enfin, 255. — Spectacle que présente la place Saint-Pierre et la grande Basilique, 255. — Procession solennelle. — Entrée du Vicaire de Jésus-Christ dans la cathédrale du monde, 256. — La messe papale, 257. — Moment solennel! Proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de la glorieuse Vierge Marie Mère de Dieu, 259. — Premier acte de foi sur ce dogme des gloires de la Vierge sans tache, 262. — Chant du *Credo*, 263. — Le radieux Pontife entonne le *Te Deum* — Rentrée triomphale du Vicaire de Jésus-Christ dans le palais du Vatican, 266. — Illumination à Rome. — Enthousiasme universel, 267-268.

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

But providentiel de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception

La proclamation dogmatique de l'Immaculée Conception est, après l'incarnation du Verbe, l'événement le plus considérable de l'humanité, 272. — Cet événement doit avoir des conséquences proportionnées à sa grandeur. — Il y a une multitude de vérités que le Saint-Esprit devait enseigner à l'Eglise, à partir de l'Ascension du divin Sauveur, 273. — Le Saint-Esprit dicte de siècle en siècle, à l'Eglise, l'évangile des gloires et des priviléges de la Très-Sainte Mère de Dieu, ib.—Tous les priviléges de la Très-Sainte Vierge découlent de sa dignité de Mère de Dieu.—Cette dignité *infinie en son genre*, comme parle Suarez, implique la sainteté la plus haute après celle de Dieu, 275. — La Conception Immaculée de Marie est la condition indispensable de sa vocation de Mère de Dieu, 276. — Le vicaire de Jésus-Christ en défininissant la Conception de la Bienheureuse Vierge n'a pas fait un dogme nouveau, 277. — Pourquoi l'Eglise n'a-t-elle défini dogmatiquement la Conception de la Très-Sainte Vierge qu'au XIXe siècle? 280. — La Conception Immaculée dogmatiquement définie est le remède souverain aux maux qui écrasent de la terre, 282. — L'objet de cette Conférence est d'établir, que le dogme de l'Immaculée Conception est mortel au sensualisme désespéré de notre temps et qu'il en est le remède, 283. — Le sensualisme du vieux paganisme fut marqué à deux caractères, 283-284. — Le sensualisme païen inonda la terre d'un déluge de crimes et il fut divinisé, 287. — Or, le sensualisme moderne est marqué à ce double caractère, 288. — La Renaissance a inoculé à toute l'Europe le sensualisme des siècles idolâtres, 290. — On ne trouve pas un

théâtre en Europe, pendant les siècles de foi, 291. — Depuis la Renaissance, cent mille théâtres se sont élevés en Europe, 292. —L'Europe chrétienne ne lit point de mauvais livres. Depuis la Renaissance, l'Europe est inondée de livres obscènes et impies, 293. — L'esprit chrétien avait anéanti les danses païennes. Pourquoi, depuis trois siècles les danses les plus voluptueuses ont-elles reparu dans toute l'Europe? 295. — Depuis saint Grégoire-le-Grand jusqu'à la Renaissance, on voit disparaître les parures indécentes et scandaleuses. 296. — Le sensualisme de notre temps a pris un caractère dogmatique, 298. L'Europe moderne ne croit plus qu'au progrès dans les jouissances matérielles. Elle s'enfonce dans le culte de la sensation, 300.— Le naturalisme païen de ce temps est devenu un symbole, une religion, un culte, 303. — Par le dogme de l'Immaculée Conception le Pontife suprême attaque le naturalisme et le panthéisme moderne, 304. — Le décret dogmatique de l'Immaculée Conception fait resplendir d'un éclat suprême, l'ordre surnaturel de la grâce, 307. — Ce dogme présente à l'univers la Bienheureuse Vierge comme le chef-d'œuvre des créations du Saint-Esprit, 309. — Ce décret met le sceau des dernières magnificences aux gloires de la Très-Sainte Vierge, dans la cité du temps. 812.—Le dogme de l'Immaculée Conception fait de ce grand privilége l'excitateur le plus puissant de toute pureté, pour les enfants de l'Eglise, 314. — Le dogme de l'Immaculée Conception se lève dans le monde pour ressusciter dans toutes les âmes le sentiment de leur dignité surnaturelle, 322.

HUITIÈME CONFÉRENCE.

Le dogme de l'Immaculée Conception est mortel au Rationalisme.

La Papauté est divinement constituée pour assurer à jamais le règne de la vérité sur la terre, 326. — Le sensualisme de notre

temps détruira l'Europe, si le culte de l'Immaculée Conception ne l'arrache au culte de la matière, 328. — Une autre plaie dévore le monde. Cette plaie est celle du rationalisme, 328. — Le règne des sophistes fut aussi fatal au monde païen que le règne des Césars, ib. — L'Europe a hérité du rationalisme païen comme elle a hérité du sensualisme païen, 429. — Trois sortes de rationalismes. — Or, le décret dogmatique de l'Immaculée Conception est mortel au rationalisme envisagé sous ses trois aspects. — Ce dogme frappe d'un coup mortel le rationalisme des sectes protestantes, 330. — Le protestantisme fils de la Renaissance, n'est qu'une forme de rationalisme païen, ib. — Le libre examen est le plus grand ennemi de la Bible, 332. — Le libre examen a donné deux cents significations diverses à ces paroles immortelles: « Ceci est mon corps » pour ébranler, s'il eut été possible le dogme de la *Transubstantiation*, 334. — Deux phénomènes se produisent au sein du chaos religieux qu'on nommme le protestantisme, 338. — La proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée Conception est une planche de salut offerte aux sectes protestantes, 339. — Ce dogme fait éclater, au plus haut degré, l'*unité miraculeuse de l'Eglise*, et il porte un coup désespéré aux sectes que l'individualisme dévore, 343. — Le dogme de l'Immaculée Conception est mortel au rationalisme théologique ou au gallicanisme, 344. — Qu'entend-on par le rationalisme gallican ? — Le gallicanisme théologique a une affinité, une parenté nécessaire avec le rationalisme protestant, 348. — Le rationalisme gallican a été l'un des plus grands fléaux qui soient jamais descendus sur une nation catholique, 350. — Le gallicanisme devint l'auxiliaire du jansénisme, 350. — Il porta une atteinte profonde à l'*unité* hiérarchique — hostile à la hiérarchie, corrupteur de la morale, fauteur du césarisme païen de Louis XIV, le gallicanisme détruisit les liens de l'*unité* liturgique, 351. — Destructeur du chant

liturgique, du latin chrétien de l'Eglise, le gallicanisme créa un droit nouveau en matière de discipline, 353. —Les Eglises de France tombèrent sous l'empire du bon plaisir, en matière de droit canon. — Le *missel*, le *bréviaire*, le *rituel*, subirent, de la part du gallicanisme, de lamentables altérations, 354. — Les prétendues libertés gallicanes asservirent les églises de France au pouvoir civil, 355 et suiv.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Suite du même sujet.

Pie VII porta un coup formidable au gallicanisme théologique, par le Concordat de 1801. — Mais la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception a été le coup de mort du rationalisme gallican, 364. — Pie IX, par le décret dogmatique de l'Immaculée Conception, a donné à l'univers *une nouvelle édition du Symbole catholique.* Il n'appartient qu'au Souverain-Pontife de dresser un symbole de foi, 365. —Le Pontife Romain seul, sur cette terre agitée par tant d'opinions et déchirée par tant d'erreurs, a le pouvoir « *de déterminer finalement les choses qui sont de foi et qui doivent être crues inébranlablement par toute l'Eglise,* » 369. — Deux choses ne se sépareront plus : l'infaillibilité dogmatique de Pie IX, enseignant à l'Eglise entière ce qu'elle doit croire, touchant la Conception de la Bienheureuse Mère de Jésus-Christ, et l'acte de foi, l'acte d'obéissance de toute l'Eglise à cette définition solennelle, 372. — Mortel au rationalisme protestant et au rationalisme gallican, le dogme de l'Immaculée Conception ne l'est pas moins au rationalisme des libres penseurs, 373. — Le rationalisme philosophique est la déification du *moi*, 374. — L'émancipation absolue de la raison, posée comme le principe générateur de la vérité, mène les libres penseurs aux plus monstrueuses erreurs, 373. — De l'évidence, ou de l'*Equation*, 373. — La lumière des premiers

principes est universelle, irrésistible. Nous ne sommes pas libres de penser le contraire de ce qui est évident pour la raison, 374. — Nous n'avons point de mérite à admettre les premiers principes. La lumière des premiers principes nous subjugue invinciblement, 374. — En dehors des premiers principes, rien n'est évident pour notre raison, 376. — La notion de Dieu, dans l'ordre purement naturel, est moins claire pour la raison humaine que la notion des premiers principes, 377. — L'erreur fondamentale du rationalisme, c'est de n'admettre comme vrai, que ce qui est évident pour la raison, 379. — Les sophistes libres penseurs de ce temps descendent, par la Renaissance, des sophistes de l'ancien paganisme, 380. — La divine Providence a préparé un remède à l'épidémie du rationalisme moderne, dans le décret dogmatique de l'Immaculée Conception, 381. — Deux faits éclatants comme le soleil se dressent devant les libres penseurs. Le Pape *affirme dogmatiquement* la Conception Immaculée de la plus humble des filles d'Adam, et l'univers catholique *croit*, d'une foi divine, que Dieu a parlé par la bouche du Pontife Romain, 383. — Ces deux faits impliquent l'action palpable de la main de Dieu, 387. — Les Juifs de bonne foi crurent à Jésus-Christ, en face de la résurrection de Lazare. Les Juifs, esclaves d'une haine satanique contre Jésus-Christ, disaient : « Il faut tuer Lazare, de peur que tous ne croient à Jésus, » 389, 390. — Le rationalisme moderne renferme deux sortes de libres penseurs, 391. — Les rationalistes excommuniés de ce temps portent une haine satanique à Pie IX, 393. — Explication de ce phénomène diabolique, 394.

DIXIÈME CONFÉRENCE

Epreuve des Esprits angéliques. Chute de Lucifer et des mauvais anges.

« Il se fit un grand combat dans le Ciel, Michel et ses Anges

combattaient contre le Dragon, » 403.—Le Ciel, dont parle l'Apôtre saint Jean, et qui est devenu le champ de bataille des esprits angéliques, n'est pas, ne peut pas être le Ciel des élus, 404. — Cette lutte n'a pas eu lieu dans la sphère des vé rités purement naturelles, 405. —Les Anges, pendant leur épreuve, n'ont pu se diviser, se contredire, se faire la guerre, que dans l'ordre des vérités surnaturelles de la foi, 407. —Les crimes sataniques de ce temps, la haine vraiment diabolique, dont le Christ, sa divine Mère, l'Eglise et la Papauté, sont l'objet, sont incompréhensibles et inexplicables, si on ne se fait une juste idée des causes qui ont amené la chute de Lucifer et des mauvais anges, 407, 408. — Les Anges furent créés pour une *fin surnaturelle*, 409. — *Ils furent enrichis du don surnaturel* de la grâce sanctifiante. Le dogme de la Très-Sainte Trinité et le dogme de l'Incarnation, bases de tout l'ordre surnaturel, furent révélés aux Anges, au moment de leur création, 410. — La foi surnaturelle du dogme de l'incarnation à laquelle se lie, dans le plan divin, la Maternité divine de la Bienheureuse Vierge Marie et la consanguinité des enfants de la grâce avec le Christ, a été pour les Anges le point le plus difficile de leur épreuve, 411. — A peine Lucifer a-t-il connu, par la révélation, les Mystères divins de la grâce, que sa pensée s'efforce de les comprendre, d'en mesurer les conséquences, de les abaisser aux proportions de sa faible intelligence, 412, 413. — Ténèbres immenses dont les investigations de l'orgueilleux chérubin sont la source, 414, 415. — S'abandonnant aux inspirations d'un orgueil inguérissable et d'une jalousie désespérée, Lucifer se dit à lui-même : Le Christ ne sera pas mon Dieu, 416. — Lucifer à conçu l'infernale pensée de faire partager à tous les Esprits angéliques le crime de son orgueil et de sa jalousie, 417.— Efforts immenses de Lucifer pour entraîner le monde angélique dans sa *ruine*, 418. — Le glorieux saint Michel, *enrichi des dons*

les plus brillants de la nature et resplendissant des dons plus merveilleux de la grâce, va briser le sceptre du premier des esprits, 420, 421. — Par sa foi, par son espérance, et par sa charité, saint Michel méritera de devenir le premier apôtre de la Divinité du Christ, le premier défenseur de la Maternité divine de Marie, le protecteur immortel de l'Eglise, 422, 423. — Duel mystérieux et terrible de Lucifer et de saint Michel, au ciel de l'épreuve, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430. — Lucifer vaincu tombe d'une chute éternelle, 432. — Sagesse toute divine de l'épreuve à laquelle les Anges furent soumis, 434. — Cette épreuve écrasa Lucifer et ses anges, parce qu'au lieu de croire, ils voulurent comprendre; parce qu'au lieu de mériter le Ciel des élus, par la grâce du Christ Médiateur, ils voulurent ne devoir qu'à eux seuls une béatitude surnaturelle, 434, 435. — Lucifer et ses anges ont succombé dans la lutte; mais saint Michel et les Anges fidèles ont mérité, par la grâce de Jésus-Christ, le Ciel de la vision béatifique, 435. — La damnation de Lucifer et des mauvais anges n'est imputable qu'à leur orgueil, 436. — Rien ne leur a manqué, du côté de Dieu, pour arriver par la grâce, au Ciel de la gloire, 437. — Il y a en Dieu, pour les créatures intelligentes, un amour naturel et un amour surnaturel, 437. — Ceux qui n'ont pas la robe nuptiale de la charité, au moment où leur épreuve s'achève, n'entreront jamais dans le Ciel des élus. Questions téméraires de l'impie sur le mystère insondable de la prédestination, 440.

ONZIÈME CONFÉRENCE

Action de Lucifer et des mauvais Anges sur la race humaine.

Les Anges et les hommes n'ont pu parvenir au Ciel de la gloire ou à la vision immédiate de l'Essence divine, que par celui qui a dit : « Je suis la voie, et la vérité, et la vie, » 444. — L'Homme-Dieu est le Médiateur des Anges et des hommes

pour les mener à l'immuable possession de la vie éternelle, 445. — Le Ciel de la gloire a été pour les bons Anges le fruit d'un premier et d'un seul acte de charité divine en Jésus-Christ, 445. — Le Ciel des élus s'ouvrirait pour Lucifer et pour les démons, à la condition d'adorer l'Homme-Dieu, de s'incliner avec amour au pied du trône de la Bienheureuse Mère de Dieu, qu'ils refuseraient d'y entrer, 446. — Pourquoi la terre est-elle devenue le lieu de l'exil et du châtiment de Lucifer et des mauvais anges ? 447. — Les Anges n'ont pas été soumis, comme les hommes, à une loi de parternité! Les Anges ne descendent pas d'un premier Ange, 450.—Pourquoi le Dieu créateur a-t-il suivi un autre plan à l'égard de la race humaine? 451. — Le premier homme père de tous les hommes, vivra d'une certaine manière, dans tous les membres de la race humaine, 453. —Adam ne transmettra le germe de la vie naturelle, à sa postérité, qu'à l'aide d'une coadjutrice de même nature que lui, 453. — Médiatrice entre Adam et la race humaine, Eve nous transmettra la vie de la nature, 454. — Adam et Eve furent créés dans la perfection de la vie de la nature, et ils furent élevés, par la grâce, à une fin surnaturelle, 454. — L'épreuve de nos premiers parents ne fut pas liée, comme celle des Anges, à un seul acte de charité divine en Jésus-Christ. Pourquoi? 456. — Adam et Eve, au Jardin des Délices, possédaient un état intermédiaire entre celui des élus et celui de l'homme déchu, qui est le nôtre, 456. — Les dons perfectionnés de nature et les richesses surnaturelles de la grâce, furent attachés, pour nos premiers parents, à l'observation persévérante d'un précepte facile à pratiquer, 457. — Lucifer et les mauvais anges nourrissent une haine indéracinable contre le Christ, contre la divine Mère du Christ, contre les frères adoptifs du Christ, qui doivent naître du père et de la mère du genre humain, 458.—Si Lucifer parvient à entraîner le chef de la race humaine dans

une désobéissanee criminelle, qu'arrivera-t-il ? 458, 459.—Tentation d'Eve, 459. — C'est par elle que Lucifer espère pouvoir rendre Adam infidèle, 460.— La chute d'Adam doit atteindre sa posterité tout entière ; elle doit souiller tous les éléments de la création, 460, 461. — Colloque de Lucifer avec la mère de la race humaine, 461, 462, 463, 464. — Perversité dont le sacrilége tentateur donne la mesure, par les paroles dont il se sert pour entraîner la première femme dans une ruine désespérée, 465, 466. — Eve succombe et elle fait partager à Adam sa désobéissance, 467. — Maux immenses dont la chute du père de la race humaine est suivie, 467, 468. — Lucifer s'imagine que la chute du premier homme ruine à jamais les espérances surnaturelles dont il fut enrichi en sortant des mains du Dieu créateur, 469. — La vie que les générations humaines doivent puiser dans le sang de ces deux grands coupables est empoisonnée dans sa source, 470. — Mais la victoire du serpent infernal tournera à sa ruine, 471. — Lucifer trouvera un écueil dans le filet qu'il avait tendu à la race humaine, ib. — Le péché d'Adam provoquera les suprêmes épanchements de la Miséricorde infinie, 472. — Le Verbe Divin s'incarnera dans la chair que le crime a souillée dans le père de la race humaine, mais que la grâce du Rédempteur Divin préservera de toute souillure dans la Vierge Immaculée, appelée à devenir Mère de Dieu, 472.— Le Fils du Très-Haut, en devenant le fils de l'homme, et de l'homme tombé, pourra souffrir et mourir, 473. — Il deviendra « l'Agneau de Dieu qui porte le péché du monde, » 474. — L'Eve nouvelle sera associée à la mission rédemptrice de l'Adam divin. Le sang du Fils et les larmes de sa divine Mère laveront, purifieront la race humaine et l'univers, 475.—La femme, vaincue au pied de l'arbre du Mal, se relèvera, par Marie, au pied de l'Arbre rédempteur, 475, 476. — Humiliation, rage et désespoir de l'antique serpent, quand il s'aperçoit que ses sataniques

conspirations n'ont servi qu'à provoquer les dernières et suprêmes inventions de la Miséricorde infinie en faveur de la race humaine, 418. — Mais ce qui met le comble à sa fureur ce sont les gloires dont la Vierge Immaculée brillera, par la chute même de nos premiers parents, 478, 479, 480. — Que fera l'éternel ennemi de la Femme divine? 481. — Lucifer, qui a mesuré toutes les conséquences de la chute, bâtira sur la triple concupiscence, qui doit souiller toute la race humaine, un nouveau plan d'attaque contre le Christ et contre la virginale Mère du Christ, 481. — Cette guerre, qui va commencer pour Lucifer et qui durera jusqu'à la fin des temps, aura pour objet de rendre *impossible* ou *inutile* la mission réparatrice de l'Adam nouveau, ou du Christ Rédempteur, ainsi que celle de l'Eve nouvelle, ou de la glorieuse coopératrice du Divin Sauveur, 482. — Quels seront les moyens mis en jeu, par le prince des ténèbres, pour rendre *impossible* ou *inutile* la venue du Messie promis aux espérances de l'homme tombé? 482, 483, 484.

DOUZIÈME CONFÉRENCE

La dévotion à la bienheureuse Mère de Dieu est un signe de salut.

Le culte de la douce Reine des Anges renferme une puissance attractive, dont rien, dans les choses de la nature, ne peut donner une idée, 491. — Le nom de Marie est l'éternelle bénédiction de l'Eglise, 492. — Cette Conférence a pour objet d'établir que la dévotion envers la B. Mère de Dieu est en dehors, d'une révélation positive, le signe le plus consolant et même le plus certain du salut de ceux qui ont mis en elle leur confiance, 493. — La divine Providence a couvert d'un voile impénétrable notre destinée finale. — La bonté divine se révèle à travers ces effrayantes obscurités, 494. — L'amour qui jaillit des entrailles du dogme de la Maternité divine, peut se dilater

avec une telle abondance, qu'il finisse par detruire la crainte. *Cairtas foras mittit timorem*, 496.—La loi de l'Evangile est une loi d'amour. Laissons la crainte des esclaves, 498. — Le Docteur angélique indique trois signes, à l'aide desquels les enfants de l'Eglise peuvent savoir, avec une rassurante probabilité, si l'amour divin règne en eux, 499, 500. — Les saints Docteurs reconnaissent unanimement l'existence d'un signe plus rassurant encore de prédestination et de salut. Ce signe est une dévotion réelle et tendrement filiale envers la très-sainte Mère de Dieu, 501. — Précieux témoignages de saint Anselme et de saint Antonin, 501, 502. — Remarquables paroles de saint Ignace d'Antioche, 503. — La bienheureuse Vierge, coopératrice du divin Rédempteur, peut couvrir les plus grands pécheurs des mérites infinis de son divin Fils, 504. — Doctrine consolante de saint Jean Chrysostome, de saint Hilaire, de saint Ephrem, de saint Bernard, de saint Bonaventure, de sainte Catherine de Sienne, de Louis-de-Blois, de saint Alphonse de Ligori, etc., etc., 505, 506. — Saint Bernard déclare nettement qu'une vraie dévotion envers la bienheureuse Reine des Anges *est le signe le plus certain du salut*, 508. — Les racines de la puissance et de la miséricorde de la Très-Sainte Vierge ont pénétré dans l'âme de tous les élus, 509. — Le culte de la douce Mère de la grâce et de la miséricorde, entre dans le plan du salut de chaque élu, 510. — Le décret de la prédestination embrasse à la fois, la fin surnaturelle de chaque prédestiné et les moyens pour arriver à cette fin, 511.—Or, le culte de la douce Mère de tous les enfants de la grâce, est le moyen par excellence pour mener au Ciel ceux qui lui sont dévoués, 512, 513, 514. — La bienheureuse Marie a ravi le cœur de Dieu. Comment n'enchaînerait-elle pas à son amour ceux qui ont le bonheur de lui appartenir ? 515. — Tous les mystères de notre foi gravitent autour du dogme de la Maternité divine. Quelques in-

compréhensibles qu'ils soient pour la raison, ils n'ont rien qui étonne l'amour des vrais enfants de Marie. L'amour les devine, l'amour les saisit, 517. — Quand nous disons avec saint Bernard, que la dévotion envers la bienheureuse Mère de Dieu est le signe le plus certain du salut de ses serviteurs, nous parlons d'une dévotion marquée aux caractères d'une saine théologie, 519. — Signes auxquels on connaît un vrai serviteur de Marie, 520. — Réponse à ces questions formidables : Serai-je sauvé ? Suis-je du nombre des prédestinés? 521. — Il faut avoir fait un pacte avec l'enfer pour résister à la puissance pour ainsi dire irrésistible du culte de la douce Mère de la grâce, 522. — La Très-Sainte Vierge est le grand miracle de la bonté de Dieu pour le salut des hommes, *Ib.* — Les impies, les fils de Voltaire, les rationalistes blasphémateurs, portent le signe de la réprobation. La guerre qu'ils font au culte de la Reine des Vierges en est la preuve, 523. — Tous les damnés de ce monde travaillent avec une effrayante *unité* à détruire la divinité de Jésus-Christ, le culte de sa bienheureuse Mère et la Papauté, 524. — Un filial amour pour la glorieuse Mère de Dieu et un dévouement sans borne pour tous les droits du Vicaire de Jésus-Christ, forment les deux grands caractères de la vérité et de la vertu, 525. — Que faut-il penser de ces chrétiens qui sont morts à la grâce pour le péché, mais qui tiennent, par le fond de leur être, à la foi de l'Eglise romaine, aux immortelles prérogatives du Vicaire de Jésus-Christ et au culte de la bienheureuse Mère de Dieu? 526, 527.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

Marie, refuge des pécheurs.

La tendre compassion de la Très-Sainte Vierge pour les pécheurs les plus endurcis, n'est qu'une effusion de la charité de son divin Fils, mort pour racheter les pécheurs, 535 — Le cœur

immaculé de la très-douce Mère de Dieu et des hommes, ne vit que de l'amour dont le cœur de son divin Fils a vécu, 535 — Marie est le dernier asile, la cité de refuge des pécheurs les plus endurcis et les plus désespérés, 536.—La Très-Sainte Vierge *est devenue* Mère de Dieu, *pour donner au monde un Sauveur* et un Rédempteur, ib. — Le salut de tous les élus a été *consommé sur l'autel de la croix* par l'oblation d'une seule victime,537.—Par une merveilleuse disposition de la Providence, Marie est associée, au pied de la croix, à la mission rédemptrice de l'Homme-Dieu, ib. — Le Dieu Rédempteur, par ces paroles : « Femme, voilà votre Fils, » donne, du haut de sa croix à son auguste Mère, une fécondité divine, d'où sortiront tous les enfants de la régénération, 538. — Jean l'évangéliste est le premier fruit de ces noces mystérieuses. Le bon larron vient ensuite, 539. — Prérogatives du bon larron. Hautes destinées du larron pénitent, 540.—La coopération rédemptrice de la Très-Sainte Vierge est l'un des mystères les plus autorisés de ses grandeurs, 541. — Il y eut deux moments, pendant le drame sanglant du Calvaire, où les douleurs de la Bienheureuse Vierge s'élevèrent à un degré d'intensité suprême. 542. — La femme tombée fut condamnée à enfanter dans la douleur, 544. — L'Eve nouvelle a dû enfanter les frères adoptifs de Jésus-Christ au pied de la croix, au milieu des plus inexprimables souffrances, 545.—*Immensité des douleurs de Marie sur le Calvaire, Ib.* — Souffrances que le zèle de saint Paul lui fit endurer, 545 , 546. — Comparaison des saintes tortures du zèle du grand Apôtre, avec celles de la B. Mère de Dieu pour le salut des pécheurs, 548. —Mère de tous les hommes, la Très-Sainte Vierge est plus Mère, s'il est possible, des pécheurs et des pécheurs les plus désespérés, 549. — Admirables louanges des Pères et des Saints Docteurs, touchant la tendresse miséricordieuse de la Très-Sainte Vierge pour les pécheurs les plus endurcis, 550

et suivantes.— Commmentaires des Saints Docteurs sur ces paroles mystérieuses de l'Apocalypse : « *Cruciabatur donecpareret*, 552. — Quels sont les pécheurs que la miséricordieuse tendresse de la Très-Sainte Vierge poursuit? 554. — Pas un pécheur n'échappe à la miséricorde de la bienheureuse Mère de Dieu etdes hommes, 555 et suiv. — Refuge des individus, la Très-Sainte Vierge l'est aussi des peuples, des royaumes, des nations coupables, 559. — Les nations, ont des vertus et des vices pour ainsi dire collectifs, 561.— Quand est-ce qu'une nation pèche collectivement? 562. — Que de nations, dans les temps modernes, se sont rendues coupables de crimes collectifs? 562. — Toute nation coupable d'une série de crimes qui impliquent une complicité morale, doit être punie. Prophétie du comte de Maistre sur la France révolutionnaire, 564. — Les nations n'entrent pas comme nations dans l'éternité. Elles doivent donc porter sur la terre la peine de leurs crimes collectifs , 565. — De toutes les nations catholiques, il n'en est point dont la mission providentielle ait été marquée à des signes plus évidents que la France, 568. — Causes du dépérissement de la foi en France, 569. — La France s'est donnée la mission de déchristianiser l'Europe, 570. — Que fait la France depuis un siècle? *Ib.* — Que fait-elle depuis soixante-dix ans? 571. — Pourquoi, après tant d'iniquités collectives, la France n'a-t-elle pas été effacée du livre des nations? Pourquoi n'a-t-elle pas été envahie par l'hérésie comme l'Angleterre? 573. — Ce phénomène ne s'explique que par la protection miraculeuse de la bienheureuse Mère de Dieu, 574. — La France, qui adore l'or, qui adore la raison, qui offre un culte grandissant à la chair, qui est livrée à des crimes sataniques, n'est pas la France de Marie? 575. — Quelle est cette France qui sauvera la France révolutionnaire et impie? 576 et suiv.

FIN DE LA TABLE.